

@

KIN-KOU KI-KOUAN
DOUZE
NOUVELLES
CHINOISES

traduites pour la première fois par

L. d'HERVEY
de SAINT-DENYS

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

Cet ensemble est la réunion des trois livres suivants :

Trois nouvelles chinoises, traduites pour la première fois par L. d'Hervey, marquis de Saint-Denys. Éditions Ernest Leroux, Bibliothèque Orientale Elzévirienne, vol. XLV, Paris, 1885.

Trois nouvelles chinoises, traduites pour la première fois par L. d'Hervey, marquis de Saint-Denys. E. Dentu, Paris, 1889 : La tunique de perles, Un serviteur méritant, et Tang le Kiai-youen.

Six nouvelles nouvelles, traduites pour la première fois du chinois par L. d'Hervey, marquis de Saint-Denys. Éditions J. Maisonneuve, collection Les littératures populaires, t. XXX, Paris, 1892.

Réimpression in « Six nouvelles chinoises » et « Six nouvelles nouvelles chinoises », Editions Bleu de Chine, Paris, 1999.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
février 2014

TABLE DES MATIÈRES

Édition de 1885 : [Avertissement](#)

[Les alchimistes](#)

[Comment le ciel donne et reprend les richesses](#)

[Mariage forcé](#)

Édition de 1889 : [Au lecteur](#)

[La tunique de perles.](#)

[Un serviteur méritant.](#)

[Tang le Kiai-youen.](#)

Édition de 1892 : [Avertissement](#)

[Femme et mari ingrats](#)

[Chantage](#)

[Comment le mandarin Tang Pi perdit et retrouva sa fiancée](#)

[Véritable amitié](#)

[Paravent révélateur](#)

[Une cause célèbre](#)

AVERTISSEMENT

@

Les trois nouvelles que ce volume renferme sont tirées d'un ouvrage très populaire à la Chine, dont le titre Kin-kou ki-kouan offre une consonance singulière cherchée à dessein et signifie à peu près : Aventures surprenantes des temps anciens et modernes. C'est un recueil de quarante nouvelles écrites dans le style littéraire appelé kouan-hoa, qui prit naissance au XIII^e siècle. Un éditeur chinois les a choisies entre les meilleures productions de divers auteurs. Les premières éditions du Kin-kou ki-kouan remontant à plus d'un siècle avant la chute des Ming, qui ont occupé le trône de l'an 1368 à l'an 1616 les temps modernes doivent s'entendre ici d'une période de beaucoup antérieure à l'avènement de la dynastie tartare actuellement régnante, observation dont il sera bon de tenir compte pour juger les tableaux de mœurs et la physionomie des acteurs mis en scène.

Rémusat, le père d'Entrecolles, Stanislas Julien, Pavie, Robert Thom, Samuel Birch, Gustave Schlegel ont marqué l'estime qu'ils faisaient de cette collection, en traduisant successivement les nouvelles 2, 3, 5, 6, 7, 8, 14, 19, 20, 26, 29, 30, 31, 34, 35. À mon tour, je traduis trois de celles qui demeuraient encore inédites et qui m'ont paru, à différents points de vue, offrir chacune un intérêt particulier.

La première de ces trois nouvelles, Les Alchimistes, nous montre les Chinois préoccupés de l'alchimie dans le temps même où elle était fort en

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

honneur parmi nous. On y discute l'origine et les vertus de la pierre philosophale. On y décrit les moyens employés par de faux adeptes du grand œuvre pour simuler la transmutation des métaux. On y voit la commune sincérité chez ceux qui cherchent de bonne foi la solution du problème, mais aussi la convoitise des gens crédules exploitée simultanément par des procédés identiques, aux deux extrémités du monde.

La seconde nouvelle expose les idées du peuple chinois, touchant la transmigration des âmes, l'influence sur la destinée humaine d'une existence antérieure, l'étendue limitée du libre arbitre et, cependant, la responsabilité des actes dont l'accomplissement nous appartient.

Trois religions sont répandues et pour ainsi dire reconnues officiellement à la Chine, où le principe étrange qu'elles n'en font qu'une est universellement professé :

Celle de Confucius, qui est celle des anciens Chinois et qui est le déisme pur, sans aucun dogme défini ; celle du Tao ou de Laotse, philosophe spiritualiste du VI^e siècle avant notre ère, qui recommande la vie contemplative, prêche le mépris du monde matériel et admet la métempsycose, avec une série d'existences solidaires les unes des autres, tant que le principe immortel et divin de la dualité humaine n'a pu rompre l'attache corporelle et reconquérir son unité ; enfin, le culte de Fo, importé de l'Inde cinq cents ans plus tard.

La doctrine antique, consacrée dans les écrits de Confucius, place des génies du Ciel et de la Terre et les âmes divinisées des ancêtres méritants entre l'homme et le Suprême Seigneur. Le taoïsme a ses immortels, esprits jadis incorporés qui ont su s'affranchir de la matière, sont devenus des habitants invisibles de l'espace, voyagent sur les nuées et commandent aux éléments. Le bouddhisme, en s'introduisant à la Chine, a subi des modifications profondes et enfanté une infinité de demi-dieux.

De la fusion de toutes ces croyances naissent des combinaisons polythéistes extraordinaires, et se dégage une morale en action qu'il m'a paru surtout intéressant de faire ressortir.

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

Dans la dernière nouvelle, intitulée Mariage forcé, on trouvera des détails curieux et précis sur la manière dont les Chinois se marient, des traits de mœurs caractéristiques et des situations qui seraient surprenantes ailleurs qu'aux pays de l'Extrême-Orient.

On a reproché au Kin-kou ki-kouan de renfermer des passages licencieux, absolument intraduisibles ; mais il est d'autant plus facile de retrancher ces rares passages qu'ils ne font presque jamais partie du texte courant, au milieu duquel ils paraissent avoir été jetés et intercalés comme des citations tirées de poèmes érotiques, amenées avec plus ou moins d'à-propos. Le récit ne perd rien à de telles coupures, non plus qu'à celles de certaines longueurs, pour nous incolores, et de fréquentes redites provenant de l'usage qu'ont ordinairement les conteurs chinois de faire répéter à un personnage tout ce que le lecteur sait déjà de ses aventures, chaque fois qu'il doit exposer sa situation à quelque autre personnage supposé n'être encore au courant de rien.

Il est deux manières de traduire également fâcheuses à mon avis, quand il s'agit d'œuvres littéraires : l'une qui consiste à porter la liberté de l'interprétation jusqu'à dépouiller, en quelque sorte, l'auteur étranger de son costume national et de ses allures propres, au grand détriment de la couleur locale ; l'autre qui s'attache à serrer étroitement le mot à mot littéral et qui, par cela même, s'éloigne fort souvent de l'exactitude qu'elle vise, les mots, les locutions, les tours de phrases n'ayant pas toujours une valeur égale dans les deux langues, si bien qu'une image gracieuse ou touchante, ainsi rendue, peut quelquefois revêtir une tournure bizarre ou s'offrir sous un jour grossier.

Je me suis efforcé de garder le milieu entre les deux extrêmes, dans l'espoir que ce milieu soit le point le plus rapproché de la vérité.

@

LES ALCHEMISTES

Parmi les gens déguenillés, il en est qui portent de longues robes,
Et qui se vantent d'enseigner, en maîtres, l'art de transmuier les
métaux.

Pourquoi donc ces gens-là ne font-ils pas un peu d'or pour eux-
mêmes ?

C'est que tout leur art consiste à vendre de l'eau claire aux hommes
crédules.

@

Ces quatre vers sont du licencié Tang Pe-hou, lettré fameux qui vécut au commencement de la présente dynastie. On rencontre de par le monde une classe curieuse d'aventuriers faisant profession de brûler le *tan* et de purifier le mercure. Occupés sans cesse à dresser des pièges où viennent se prendre les cupides et les niais, ils apparaissent subitement comme des esprits pour s'évanouir ensuite comme des diables. Ils prétendent connaître certaines plantes dont les vertus combinées avec celles de la pierre de *tan* ont le pouvoir de changer les métaux grossiers en or et en argent ; c'est ce qu'ils appellent la science des fourneaux et aussi *le secret du blanc et du jaune*. Tout d'abord, ils demandent qu'on leur remette quelque bijou d'or ou d'argent, qui sera, disent-ils, la substance génératrice. Ensuite, ils n'ont plus qu'à guetter le moment favorable pour disparaître avec le creuset.

Jadis, il y eut un sectateur du *tao*, versé dans les secrets de cette doctrine, qui vint trouver le licencié Tang Pe-hou et qui voulut lui persuader que, sous d'heureuses influences, grâce au secours précieux des immortels, le grand œuvre pouvait s'accomplir. Jetant un regard de pitié sur l'homme déguenillé qui l'abordait, le licencié ne lui ménagea pas cette remarque :

— Je te vois couvert d'habits en lambeaux ; pourquoi donc, si tu possèdes le grand secret de la richesse inépuisable, offres-tu de le céder bénévolement aux autres avant de l'avoir un peu utilisé pour ton propre usage ?

Le disciple du *tao* répondit :

— Ce que moi, pauvre *tao-sse*, je possède, c'est la science des lois mystérieuses que le Créateur et le Transformateur de toute chose tient cachées au commun des hommes ; mais pour tirer parti de ma science il faut encore posséder le souffle du bonheur. Or, moi pauvre *tao-sse*¹, je sens que ce souffle précieux me manque. Chez vous, au contraire, il se manifeste au plus haut degré par des signes infaillibles dont j'ai l'intuition. C'est pourquoi je viens vous proposer l'association de nos forces mutuelles. Nous autres initiés, nous appelons cela chercher l'assistance du dehors.

— Ecoute, répliqua le licencié, la manière dont tu t'y prendras pour utiliser mon souffle de bonheur, je ne m'en inquiète en aucune sorte, mais je te fais volontiers cet apport. Accomplis donc le grand œuvre et nous partagerons par moitié le résultat de l'opération. Voilà qui est très bien arrangé.

L'homme du *tao* sentit la raillerie. Jugeant la partie mal engagée, il se retira tout doucement, avec des balancements pareils à ceux d'un corps léger qui flotte sur l'onde et que la brise emporte. C'est alors que le licencié Tang Pe-hou improvisa les quatre vers placés au commencement de ce récit.

Les belles paroles ne manquent pas à ces prétendus initiés, et celui qui dispute avec eux est souvent fort embarrassé de réfuter leurs arguments spécieux. Ils disent que les immortels du *tao*, devenus de purs esprits, eurent le désir de se rendre utiles aux hommes et léguèrent à leurs adeptes la tradition des admirables secrets découverts par eux durant leur passage dans la vie terrestre. Ils se vantent de connaître ainsi la partie matérielle des opérations qui conduisent à la transmutation des métaux, et de servir d'intermédiaires entre les puissances célestes et les hommes favorisés d'un souffle divin, non moins indispensable que la science même pour l'accomplissement du grand œuvre. Enfin, ils posent en principe que celui qui veut purifier les métaux doit posséder, avant tout, la pureté du cœur.

¹ Nom que l'on donne aux religieux de la secte du *tao*.

Pourquoi tous ces beaux discours pèchent-ils par la base et, lors même que les *tao-sse* auraient la tradition de quelque merveilleux secret découvert par leurs immortels, pourquoi ce secret ne serait-il pas celui de faire de l'or ? Remontons à l'origine des choses et nous en verrons clairement la raison. Les solitaires initiés aux secrets de la nature, dont les *tao-sse* ont fait des immortels, inventèrent, en effet, une poudre précieuse appelée *tan* et révélèrent à leurs disciples la manière de la composer ; mais l'unique vertu de la poudre de *tan* était de faciliter la fusion du minerai d'or. Ces hommes vertueux ne soupçonnaient guère qu'un jour viendrait où cette seule poudre, entre les mains de gens habiles, serait un trésor suffisant pour acquérir des champs et des maisons, entretenir des épouses et des concubines et léguer encore un riche patrimoine à ses enfants. C'est cependant ce que nous voyons aujourd'hui, où d'avidés escrocs, secondés par de misérables *tao-sse*, pleins de vin et de viande, exploitent leurs dupes en annonçant que la poudre de *tan* a la puissance de transmuier tous les métaux. Ces gens-là ne cessent de mettre en avant leur fameux axiome qu'il faut la pureté du cœur et des intentions pour réaliser ce qu'ils promettent. Ils ont même la légende d'un philosophe de leur secte que les immortels avaient admis à les assister dans le grand œuvre et qui, par le seul fait d'avoir nourri des pensées mauvaises, fit éclater les creusets et perdre tout le fruit de l'opération commencée. Eh bien ! prenons-les donc par leurs propres paroles. Est-ce qu'il a le cœur et les intentions purs celui qui ne cherche dans la possession de l'or et de l'argent que le moyen de satisfaire des passions mauvaises ? Ami lecteur, quelque simple que tu puisses être, tu saisis déjà, j'en suis certain, l'inanité de cette science imaginaire ; et cependant il existe sous le ciel toute une classe d'hommes instruits et intelligents toujours prêts à donner dans les pièges que savent leur tendre les prétendus initiés du grand secret. Mais laissons les raisonnements et racontons l'histoire d'un riche habitant du pays de Song-kiang dont le nom était Pan et dont le surnom était Kien-cheng, c'est-à-dire

élève de Kien, parce qu'il avait fait des études littéraires dans ce célèbre collège ¹.

Pan Kien-cheng avait un esprit cultivé, des instincts généreux et honnêtes ; on ne pouvait même lui refuser du jugement et de la pénétration dans les actions ordinaires de la vie ; mais il croyait fermement aux effets merveilleux de la poudre de *tan*. Chacun a son côté faible et c'était le sien. « Ce que nous recherchons avec amour ne manque pas de venir au-devant de nous », dit un proverbe qui trouvait parfaitement son application à son égard. Les possesseurs de recettes arrivaient à lui comme l'eau qui suit sa pente naturelle et, tour à tour, lui soutiraient de bonnes sommes d'argent. Ses déceptions réitérées n'altéraient point sa confiance robuste. Il se disait que la doctrine de la transmutation des métaux avait la consécration d'une haute antiquité, que rien n'était absolument impossible, que s'il n'avait rencontré jusqu'alors que des insuccès, cela ne prouvait rien, puisque cela pouvait tenir à bien des causes insaisissables, et qu'enfin le jour où il réussirait, il récupérerait largement et au-delà tout ce qu'il aurait avancé. Cette manière de raisonner lui faisait oublier ses nombreuses mésaventures et attisait son ardeur à se laisser tromper de nouveau.

Les habiles escrocs qui prétendent posséder le secret de la poudre de *tan* sont tous affiliés les uns aux autres ; ils ont partout des intelligences ; ils se distribuent les rôles, quand il s'agit de monter une comédie, et sont de première force pour la jouer.

Une année que, pour jouir des beaux jours de l'automne, Pan Kien-cheng était allé s'établir aux bords du lac Si-hou, dans une villa des mieux situées, il vit arriver un amateur comme lui des promenades en bateau sur les eaux limpides, qui avait loué la villa contiguë à la sienne et qui venait en prendre possession. C'était un homme étranger au pays, largement favorisé des dons de fortune, si l'on en jugeait par le luxe de son équipage

¹ Le nom du collège dont il s'agit est *Kouo-tse-kien* (miroir des lettrés du royaume), et, par abréviation, *kien* (miroir).

et par le nombre de ses serviteurs. Ce voyageur avait une femme très jolie, dont il paraissait fort épris. Il retint le plus grand bateau, dès le lendemain de son arrivée ; il y mit des musiciens et des chanteuses, voulant charmer ses oreilles et celles de sa compagne, tout en buvant avec elle un nombre infini de petites tasses durant leurs promenades quotidiennes ; les vins les plus exquis, les mets les plus recherchés étaient en profusion sur sa table. En fait de vaisselle, il n'usait que de vases, de plats et d'ustensiles d'or, qu'on voyait transporter, le matin, sur le bateau et rapporter, le soir, pour le souper éclairé de cent bougies. Pan Kien-cheng admirait tant de magnificence. « Je passe pour riche, se disait-il, mais s'il me fallait mener un pareil train, je serais vite au bout de mes ressources. Cet homme doit être un Crésus ressuscité ¹. » La considération que ce voisin lui inspirait porta Pan Kien-cheng à rechercher les occasions de le rencontrer. Plusieurs fois, ils se saluèrent en passant. Bientôt ils échangèrent les politesses d'usage entre gens qui ne demandent qu'à faire connaissance et, tout d'abord, l'habitant du pays complimenta l'étranger sur l'existence princière que sa manière de vivre révélait. Celui-ci répliquant modestement que son train ne méritait pas la moindre attention.

— Tel n'est pas mon avis, dit Pan Kien-cheng. J'estime, au contraire, qu'il vous faut un trésor d'une richesse extraordinaire pour vivre aussi magnifiquement.

— La question n'est pas d'avoir un grand trésor, reprit l'étranger ; le plus grand trésor ne serait pas inépuisable. Ce qu'il faut, c'est d'avoir un trésor dans lequel il soit permis de prendre toujours, sans jamais craindre de le diminuer.

Pan Kien-cheng eut un tressaillement.

— Dépenser son argent sans le diminuer ! s'écria-t-il, voilà un secret que je voudrais bien connaître et que je vous supplie de me communiquer.

¹ Littéralement : un *Tao Tchou* ou un *Y Touen*, personnages dont les noms sont synonymes de *Crésus*, dans le langage figuré.

— Ce n'est point un secret qu'on puisse divulguer légèrement, fit l'étranger,

et comme l'honnête provincial insistait, il ajouta :

— Lors même que je consentirais à vous le dire, vous auriez peine à me comprendre et certainement vous ne me croiriez pas.

On imagine si Pan Kien-cheng prêtait l'oreille à ces demi-confidences et quelle chaleur il mit à presser le mystérieux inconnu de lui parler en toute confiance.

L'homme à la vaisselle d'or se fit longtemps prier ; il ouvrait la bouche, paraissant sur le point de céder à de si vives instances ; mais il la refermait sans mot dire, ce qui désespérait le questionneur. À la fin cependant, après bien des hésitations et après s'être assuré qu'aucun indiscret ne pourrait l'entendre, il se serra près du néophyte et lui souffla, en baissant la voix :

— J'ai le secret des neuf mutations, qui changent le plomb et le mercure en or et en argent par la vertu du *tan*. Pourvu que j'allume mes fourneaux, et que j'accomplisse le grand œuvre, l'or et l'argent deviennent pour moi d'une valeur égale à celle de la terre cuite. Comment songerais-je à le ménager ¹ ?

Le mot de *tan*, qu'il avait pressenti, remua Pan Kiencheng dans ses fibres les plus profondes. Ses yeux brillèrent, son visage s'illumina.

— Ainsi, reprit-il avec émotion, Votre Seigneurie a su mener à bien toutes les opérations nécessaires pour développer l'action du *tan*. Ce résultat merveilleux, je l'ai poursuivi de mille efforts et jamais je n'ai su l'atteindre. Si votre Seigneurie daignait m'enseigner son art, je serais prêt à faire tout au monde pour lui en témoigner ma reconnaissance.

¹ Si quelqu'un savait changer le plomb en or, est-ce qu'il raconterait cela aux autres ? inscrit naïvement en marge l'éditeur du texte chinois.

— Cela demande sérieuse réflexion. Par passe-temps et afin de vous satisfaire, je veux bien toutefois opérer un peu sous vos yeux.

Disant cela, le complaisant alchimiste donna l'ordre au jeune homme spécialement attaché à sa personne de disposer et d'allumer un petit fourneau. Il jeta dans un creuset quelques onces de plomb et de mercure natif et, quand le mélange parut en fusion, il tira de sa ceinture une enveloppe délicate contenant de la poudre brune. Avec l'ongle de son petit doigt, il enleva de cette poudre une quantité minuscule, qu'il fit tomber sur le métal incandescent. Aussitôt ce métal devint d'une blancheur de neige, comme du véritable et bon argent.

À ceux qui croiraient que la permutation s'était accomplie, il sera bon d'expliquer le tour qui venait de s'exécuter.

Ce tour, de tout temps pratiqué par les alchimistes, consiste à dissimuler par avance, dans le creuset, une petite quantité d'argent très fin, sur lequel ils jettent le plomb et le mercure. Ces deux derniers métaux, moins résistants à l'action du feu, se volatilisent en vapeur sombre. L'argent seul demeure au fond du creuset et l'homme crédule qui ne l'a pas vu mettre, s' imagine, sous cette forme purifiée, retrouver les métaux grossiers qui ont disparu ¹.

La tromperie réussit toujours et, dans le saisissement de l'admiration, les dupes se laissent tomber à la renverse. Chez notre zélé croyant du grand œuvre, la joie l'emportait sur l'étonnement. « Voilà, pensait-il, l'explication d'une prodigalité sans limite. Pour moi, je n'ai fait jusqu'ici que gaspiller beaucoup d'argent en expériences infructueuses ; mais cette fois

¹ Dans une note sur les supercheries des prétendus adeptes, par Geoffroy, l'aîné (*Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris*, 15 avril 1722), on lit ceci : « Comme leur principale intention est pour l'ordinaire de faire trouver de l'or ou de l'argent en la place des matières minérales qu'ils prétendent transmuier, ils se servent souvent de creusets ou de coupelles doublées, dont ils ont garni le fond de *chaux d'or ou d'argent* (oxyde). Ils recouvrent ce fond avec une pâte faite de poudre de creuset, incorporée avec de l'eau gommée, ou un peu de cire, et qu'ils accommodent de manière que cela paraît le véritable fond du creuset ou de la coupelle. »

j'ai le bonheur de rencontrer un véritable initié. Je veux qu'il m'aide à réparer mes pertes. » Et, plein d'une impatience enthousiaste, il assaillit de questions son nouvel ami.

L'étranger méritait vraiment que Pan Kien-cheng lui donnât ce titre, puisque étant possesseur du plus précieux des secrets, il n'hésita pas davantage à le lui confier.

— En premier lieu, dit-il, il faut avoir de l'or ou de l'argent fin, qu'on appelle *or mère* et *argent mère*, parce qu'ils enfantent et nourrissent le produit qu'il s'agit d'obtenir. On purifie soigneusement le métal mère avant de le mettre au creuset. On procède à neuf fusions et ensuite, on laisse reposer. Dans le creuset, on a fait entrer tout d'abord les *germes jaunes* et la *neige coagulée*. Quand le moment est venu d'ouvrir le fourneau, on jette sur le métal fondu cette petite quantité de *tan* que vous m'avez vu prendre avec mon ongle. Elle suffit pour opérer la transmutation. L'or et l'argent se forment alors instantanément. Quant au métal mère, à l'aide duquel ce résultat d'assimilation est acquis, il n'a pas diminué d'un grain. On en retrouve exactement le poids joint à celui du métal transmué.

— Et combien faut-il de métal mère ? demanda Pan Kien-cheng.

— On peut opérer en grand ou en petit ; mais plus la masse de métal mère est forte, plus l'action du *tan* est puissante. Celui qui voudrait, en une seule fois, employer un poids d'or ou d'argent vraiment considérable récolterait en un seul jour des richesses auprès desquelles le trésor de l'État ne serait rien.

— Mes ressources sont assez modestes. Cependant, je pourrais réunir quelques milliers de taëls ¹, en explorant bien tous mes coffres. Si vous ne rejetez pas ma prière, vous daignerez venir avec moi dans ma maison des champs. Je vous y recevrai comme

¹ Le *taël*, ou once d'argent, monnaie de compte d'une valeur très variable.

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

on reçoit un maître. Nous allumerons les fourneaux ensemble et, grâce à vous, le vœu de ma vie entière sera exaucé.

— Je m'étais toujours défendu de livrer mes secrets à personne. Si je me laisse ébranler aujourd'hui, c'est que je reconnais sur votre visage, avec le sceau d'une volonté persévérante, les signes certains de cet heureux souffle du *tao* qui marque les élus en petit nombre. Je considère notre rencontre comme un effet de la prédestination et je consens à ce que nous fassions en commun une transmutation que les immortels favoriseront. Veuillez donc m'apprendre où votre noble demeure est située. Je ne manquerai pas de m'y rendre très prochainement.

— Ma petite maison est sur le territoire de Song-kiang, à deux ou trois journées d'ici tout au plus. Puisque Votre Seigneurie veut bien m'y honorer d'une bonne visite, faisons nos préparatifs et mettons-nous en route immédiatement. Si vous remettez ce voyage à une autre époque, qui sait les obstacles qui pourront surgir ? Ne serait-ce pas vraiment avoir passé l'un près de l'autre sans se voir ?

— Moi, je suis un habitant de Tchong-tcheou. Ma vieille mère est encore vivante et attend mon retour avec impatience. Ma femme et moi, nous avons voulu nous donner le plaisir de faire un séjour dans ce charmant pays, qui vous a attiré vous-même. Les fourneaux subvenant largement à nos dépenses, nous n'avons pas compté les jours. Nous nous sommes oubliés trop longtemps déjà. La prédestination et la sympathie m'ont conduit à vous faire une promesse que je saurai tenir. Souffrez seulement que je reconduise d'abord ma femme, que j'embrasse ma mère et que je règle chez moi quelques affaires. Tout cela s'accomplira vite et, aussitôt après, j'irai vous retrouver.

Pan Kien-cheng n'était pas homme à laisser compromettre ni même ajourner la réalisation de ses plus chères espérances.

Il repartit avec chaleur :

— Mon habitation renferme un corps de logis séparé, où la noble dame, votre compagne, peut avoir des appartements indépendants qui lui seront exclusivement réservés. De notre côté, nous serons tout à notre affaire. Je n’oserais affirmer qu’il ne vous manquera rien ; mais je m’engage à faire tous mes efforts pour traiter de mon mieux d’aussi nobles hôtes. Ne résistez pas davantage. Comblez-moi, en ne me laissant point languir.

L’alchimiste parut hésiter un instant.

— Eh bien donc ! s’écria-t-il enfin, je cède à de si aimables instances. Nous allons mettre nos bagages en ordre et nous partirons avec vous.

Décrire la joie qui envahit le cœur de Pan Kien-cheng serait vraiment chose impossible. Sur-le-champ, il écrivit un billet rouge pour engager ses voisins à faire, le lendemain, une partie de bateau en sa compagnie. Cette partie fut d’une gaieté pleine d’abandon. On but longuement, les têtes s’échauffèrent, la conversation prit une allure des plus animées. Chacun vantait ses laborieuses recherches à la poursuite du grand résultat, chacun exprimait le regret de ne s’être pas rencontrés plus tôt. Le feu des discours ne s’éteignait point. Quand l’heure de rentrer au port fut sonnée, l’heureux néophyte offrit encore à l’adepte un souper délicat, magnifiquement servi dans le pavillon qu’il occupait. Le contentement était réciproque. On ne se sépara que fort avant dans la nuit.

Le jour suivant, l’étranger eut son tour pour faire les honneurs de son propre bateau. Inutile de dire si la fameuse vaisselle d’or y parut avec gloire, étalant ses lueurs provocantes au grand soleil. Quant à Pan Kien-cheng, son esprit avait dès lors passé tout entier dans les fourneaux ; pour lui, le lac n’avait plus de charme, la promenade n’avait plus d’attraits. Il ne parla que de la question qui l’absorbait. On convint de louer deux bateaux

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

qui voyageraient de concert et, de part et d'autre, on mit un égal empressement à hâter le départ.

Le voyage s'accomplit par un temps superbe. Les deux hommes se tenant ensemble sur le même bateau ; la jeune dame, qui naviguait bord à bord, soulevant parfois le store de sa cabine, montrant son charmant visage et ne paraissant pas offensée des regards furtifs que lui lançait le compagnon de son époux. C'est qu'en vérité sa grâce et sa beauté troublante étaient bien faites pour attirer les regards.

On pouvait songer au distique :

Sur le fleuve, il règne un courant d'idées,
Et cependant les paroles ne volent pas.

ou bien encore aux vers que le poète Pei Hang adressa jadis à la dame Fan, sa compagne de bateau :

En bateau, de Ou à Yue, que de pensées ardentes s'emparent de mon
cœur !
Une immortelle descendue du ciel n'est séparée de moi que par un store de
soie.
C'est à Yu-king seulement qu'il me sera donné de la voir et l'aborder sans
obstacles ;
Que ne puis-je, dès à présent, comme l'oiseau *Loan*, franchir l'azur et
pénétrer dans la demeure céleste !

Les voyageurs atteignirent Song-kiang à une heure matinale. Ils mirent pied à terre et firent halte dans une maison que Pan Kien-cheng possédait sur le quai de cette cité célèbre, à l'endroit même où les embarcations s'arrêtent. Aussitôt qu'on eut pris le thé, le maître du logis dit à ses hôtes :

— Ici, nous ne serions pas bien. Trop de gens qui vont et viennent nous troubleraient dans nos opérations ; mais vous pouvez apercevoir à l'horizon une habitation entourée de grands arbres. C'est là que je me propose de vous recevoir. Nous y jouirons d'une tranquillité parfaite. Nous serons sûrs que personne ne nous observera et, tandis que madame se tiendra

dans ses appartements privés, nous vaquerons librement aux soins de nos fourneaux.

L'adepte approuva sans réserve, appuyant fort sur l'importance du calme et de la solitude en matière d'alchimie, aussi bien que sur les convenances qui lui interdisaient d'installer sa femme ailleurs que dans un endroit isolé. Alors, Pan Kien-cheng le prit par la main et le conduisit à son bateau, sur lequel ils parcoururent une partie de la route qu'ils avaient à faire. Ils s'engagèrent ensuite dans un sentier verdoyant et se trouvèrent bientôt devant le portail richement décoré d'une résidence champêtre, des plus vastes et des plus belles que l'on pût voir. Ce portail était surmonté de trois caractères promettant le bien-être du corps et le délassement de l'esprit. Après l'avoir franchi, on marchait longtemps sous des ombrages séculaires, puis on apercevait, par une éclaircie, de hauts toits, des kiosques élancés, des pavillons dorés dressant leurs cimes superbes au-dessus d'une véritable forêt de jeunes bambous. Le corps de logis principal contenait des appartements sans nombre, un dédale de petites pièces capricieusement reliées les unes aux autres et des chambres si profondément perdues qu'à moins de les bien connaître il était presque impossible de les découvrir. Les pavillons offraient des retraites charmantes ; de leurs fenêtres la vue s'étendait sur une perspective de jardins immenses, de riantes collines, de rochers pittoresques et de grottes artificielles imitant la nature à s'y tromper. Le tout formait un ensemble enchanteur et proclamait l'opulence du maître.

L'étranger contempla ce spectacle avec ravissement :

— Admirable ! s'écria-t-il, admirable ! On voit clairement que, dans ses existences antérieures, Votre Seigneurie accumula bien des mérites ¹. Nous sommes certains que le souffle du bonheur ne nous fera pas défaut. Cette résidence princière est merveilleusement disposée pour l'œuvre que nous allons

¹ L'idée que renferme cette phrase se trouve développée dans la nouvelle suivante.

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

entreprendre. Ma femme y sera d'ailleurs en parfaite sûreté. Mandons-lui de venir promptement nous rejoindre.

Ainsi parlant, il écrivit à la hâte, quelques mots qu'un exprès fut chargé de porter à Song-kiang dans l'instant même et, avant que le soleil eût atteint le milieu de sa course, la jeune dame apparut gentiment fardée, élégamment parée, marchant d'un pas léger qui imprimait à ses vêtements des mouvements pleins de grâce. Elle était suivie de deux caméristes, dont l'une se nommait *Lune d'automne* et l'autre *Nuage de printemps*. À son approche, Pan Kien-cheng voulut se retirer ; le mari l'arrêta d'un geste amical en lui disant :

— Nous ne formons plus maintenant qu'une famille. Souffrez que ma femme vous salue et voyons-nous tous trois librement.

Pour la première fois, les saluts étaient échangés à courte distance. La jeune femme se sentit enveloppée d'un regard éloquent, qui ne parut point trop la surprendre. Contemplée de près, sa beauté était capable d'éclipser la lune et de rendre les fleurs jalouses. On sait que les hommes qui possèdent de grandes richesses sont généralement cupides, mais sont surtout débauchés. On ne s'étonnera donc pas si nous disons que Pan Kien-cheng était, en ce moment, comme un lion de neige qu'on aurait mis devant le feu. Déjà ses préoccupations commençaient à changer de nature. Dans son cœur, la question des métaux passait insensiblement au second rang.

Se tournant vers ses hôtes, il leur dit :

— Les pavillons du jardin renferment tous des appartements assez complets. Que madame veuille bien les visiter et choisir ce qui lui plaira le mieux. Si le nombre des suivantes qui l'accompagnent est insuffisant, elle n'aura qu'à dire un mot et je lui en enverrai autant qu'elle le désirera.

Tandis que la jeune dame parcourait les appartements qui lui étaient offerts, Pan Kien-cheng rentra dans le sien propre, y prit une paire de

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

bracelets et une paire de boucles d'oreilles d'or et revenant auprès de son mari, qui était resté dans le jardin :

— Voilà, dit-il, quelques bagatelles que je vous prie de faire accepter à la noble dame. C'est le présent de bienvenue autorisé par les rites. Je souhaite qu'elle n'accueille pas cet humble hommage avec dédain.

L'étranger soupesa le métal jaune et répondit en souriant :

— Votre générosité me rend confus. Je vous sais un gré infini de vos excellentes intentions ; mais les objets d'or sont encore pour vous d'une certaine valeur, tandis que c'est le contraire pour nous qui pouvons en obtenir sans la moindre peine. Je ne puis accepter ces bijoux. Ce serait abuser de votre hospitalité.

Pan Kien-cheng sentit la rougeur lui monter au front. Il maîtrisa pourtant son embarras et repartit vivement :

— J'espère que vous voudrez bien ne voir dans ce petit présent qu'un gage d'amitié sincère. Il n'en faut estimer que l'intention.

Aussitôt l'adepte prit un autre visage :

— Voilà qui coupe court à toute objection, dit-il en s'inclinant. Pardonnez-moi mon premier mouvement. J'obéissais à un sentiment de réserve. Ce qui me reste à faire maintenant, c'est de m'employer de toutes mes forces à reconnaître vos bontés.

Achevant ces mots, il appela une des suivantes, qu'il chargea de porter les bijoux à sa femme, en l'invitant à venir remercier celui qui les offrait. La belle dame accourut joyeuse, et si Pan Kien-cheng, tout au ravissement de la contempler de nouveau, trouva peu de paroles à lui dire, c'est qu'il causait avec lui-même, se disant au fond de son cœur : « Posséder la recette du *tan* et avoir une femme comme celle-ci, je n' imagine pas qu'on puisse rien désirer de plus en ce monde. Le recette du *tan*, je la tiens déjà puisque je suis à la veille de l'apprendre ; quant à cette merveille de beauté, si le sort l'amène ici, dans ma propre maison, ne serait-ce pas que

ma destinée est d'atteindre le comble du bonheur ? Commençons par des assiduités, pour avancer les choses sans les brusquer. Il ne faut pas aller trop vite, de peur de compromettre l'affaire des fourneaux, la plus avancée des deux. »

Sur ces réflexions, et dès que la gracieuse apparition d'un moment fut rentrée dans l'appartement intérieur, l'homme qui rêvait de voir tous ses vœux réalisés se hâta d'attaquer son hôte, abordant la question la première en date.

— Quand nous mettrons-nous à l'œuvre, cher et vénérable maître ?

— Aussitôt que nous aurons l'argent mère, je serai prêt à opérer avec mon honorable disciple.

— Quelle quantité d'argent mère emploierons-nous ?

— Plus la quantité en sera grande, plus l'action du *tan* sera productive. Plus le résultat sera satisfaisant.

— Eh bien donc ! pour cette fois, je disposerai de 200 livres d'argent, que je vais faire en sorte de réunir aujourd'hui même. Demain matin, nous pourrons commencer nos opérations.

La conversation s'arrêta là, le maître du logis ayant des mesures à prendre. Le soir venu, les deux hommes dînèrent, burent et s'égayèrent ensemble, tandis qu'un repas délicat était servi dans l'appartement intérieur, où toutes les attentions les plus galantes furent d'ailleurs prodiguées. Enfin, la matinée du jour suivant fut consacrée aux sérieux apprêts du grand œuvre. Rien ne manquait dans la maison de tout ce qui compose le matériel en usage : briques, creusets, soufflets, récipients grands et petits ; amas de plomb, provision de mercure, assortiment d'agents et de réactifs. L'adepte complimentait son élève sur cet outillage si complet, indice d'une expérience consommée dans la pratique de l'art, mais non sans répéter avec orgueil :

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

— Ce que j'ai, moi, en outre de tout cela, c'est le secret d'une admirable formule léguée par les immortels et que je suis le seul à connaître. Quand je l'aurai expérimentée devant vous, vous serez émerveillé de sa vertu.

— J'attends impatiemment cette marque de confiance, et la reconnaissance que je vous en aurai sera telle que je ne saurais vous l'exprimer.

— Je vous ai déjà révélé que ma méthode exige neuf fusions ou révolutions. Il faut ajouter que chacune de ces opérations dure neuf jours, de sorte que le travail complet de transmutation exige quatre-vingt-un jours.

— Ordonnez uniquement ce qu'il convient de faire et prenons tout le temps qu'il faudra.

Les paroles étaient épuisées : on passa rapidement à l'action. Un vaste fourneau fut édifié, chargé et allumé. Pan Kien-cheng livra le métal mère qu'il avait promis. L'adepte s'en empara, le jeta dans les profondeurs du fourneau et secoua par-dessus un peu de la fameuse poudre de *tan*, avec quelques autres substances extraordinaires qui firent jaillir une gerbe de fumée de cinq couleurs. Aussitôt le récipient fut recouvert, clos et luté. Puis, le savant alchimiste, ne gardant que deux serviteurs dressés à lui servir d'aides, donna l'ordre à tous les autres de s'en retourner à Tchong-tcheou, de prévenir l'honorable dame sa mère des motifs qui le retiendraient absent de sa maison pendant trois mois et de ne revenir le chercher qu'après ce temps écoulé. Une vie très régulière succéda dès lors à l'agitation de la mise en train ; les deux serviteurs entretenant le feu nuit et jour, les deux initiés, buvant, devisant, jouant aux échecs, passant le temps agréablement, non sans veiller avec sollicitude à ce que l'ardeur du foyer ne décrût pas un seul instant. Quant à la jeune dame, le maître de la maison la comblait en toute occasion, de soins et de prévenances. Elle ne laissait pas de s'y montrer sensible ; ses regards le disaient et le bon vouloir réciproque était manifeste.

Les choses allaient ainsi depuis vingt jours et plus, quand tout à coup on vit arriver sur un cheval en sueur un cavalier couvert de poussière, qu'on reconnut pour un serviteur de l'adepte, de ceux qu'il avait récemment congédiés. Cet homme se jeta aux pieds de son maître, dès qu'il l'aperçut et, poussant de longs soupirs, il s'écria d'une voix dolente :

— Malheur ! grand malheur ! La vénérable mère de Monseigneur a quitté ce monde. Je viens chercher Monseigneur pour les derniers devoirs à lui rendre.

Le fils qui recevait cette terrible nouvelle sembla foudroyé. Il se laissa tomber par terre, sanglotant et cachant son visage dans ses mains. De son côté, Pan Kien-cheng demeurait consterné d'un événement si imprévu, qui pouvait compromettre ses plus chères espérances. Il épuisa naturellement tous les discours bénins qui se tiennent en pareille circonstance : Les jours que le Ciel accorde ont leur terme ; la vénérable dame était retournée dans les espaces célestes ; les douleurs sans remède commandent la résignation. Quant au serviteur prosterné, il ne cessait de gémir : « La maison ne peut rester sans maître ; il faut se hâter, il faut partir. » Enfin, l'adepte relevant la tête et se calmant un peu, dit à son tour :

— J'avais la ferme intention d'accomplir pour vous le grand œuvre et de vous prouver ainsi la sympathie que vous m'inspirez. Qui aurait deviné qu'un deuil affreux renverserait subitement nos projets ! Prolonger mon séjour ici, en ce moment, est chose impossible. Interrompre l'opération commencée, c'est perdre infailliblement le fruit des soins que nous avons déjà pris. Il est bien vrai que ma femme, accoutumée depuis longtemps à m'assister dans la conduite des fourneaux, saurait me suppléer en mon absence. Malheureusement, elle est trop jeune pour que les rites me permettent de la laisser sans moi dans une maison étrangère.

— Nous ne formons plus maintenant qu'une seule famille, vous l'avez dit vous-même, s'empressa de répondre Pan Kien-cheng.

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

Laissez donc votre femme dans ma maison qui est la sienne, sans craindre de blesser les rites et sans la moindre appréhension. Le sanctuaire des fourneaux n'est point un lieu ouvert aux oisifs. Votre noble épouse aura, le jour, des femmes respectables pour l'accompagner ; la nuit, elle partagera la chambre de ma femme. Bonne garde est toujours faite autour de notre demeure. Toutes les convenances seront respectées. Rien ne s'oppose vraiment à ce que vous m'accordiez cette nouvelle preuve d'amitié.

L'adepte se défendit quelque temps et parut beaucoup réfléchir. Peu à peu, cependant, il entra dans ces considérations que l'antiquité offrait l'exemple de plusieurs sages qui avaient confié leurs femmes ou leurs enfants à des amis sincères, quand la force des événements le leur avait commandé. Il finit par décider que sa femme veillerait aux opérations qui devaient mener à bien la grande affaire, tandis qu'il obéirait lui-même aux tristes devoirs qu'il avait à remplir. Il hâterait son retour autant qu'il le pourrait et, de toute façon, ne manquerait pas d'être là pour l'ouverture des fourneaux.

La charmante fée du logis ne partirait donc pas. Cette sentence de l'adepte émut le disciple plus profondément que si la moitié du ciel se fût écroulée. D'une voix que la joie étranglait, il s'écria :

— Tout est sauvé !

Le mari ayant été trouver sa femme et ayant eu avec elle un long entretien, la fit sortir de l'appartement intérieur et l'amena devant son hôte, afin de bien répéter en sa présence les instructions qu'il lui laissait :

— Mille fois, dix mille et encore dix mille fois, je vous le recommande ; veillez attentivement sur vous-même, ne négligez pas un instant le fourneau, gardez-vous de l'ouvrir en mon absence. La moindre faute commise causerait d'éternels repentirs.

— Cependant, risqua Pan Kien-cheng, si contre toute attente, contre toute probabilité, vous vous attardiez au-delà du terme fixé, que faudrait-il faire ?

— Ne rien faire jusqu'à mon retour. Plus on laisse reposer les creusets, plus l'action génératrice du *tan* est fructueuse, répliqua l'adepte, qui prit sa femme à part, causa quelques instants à voix basse avec elle et partit précipitamment tout aussitôt.

Pan Kien-cheng, en le voyant s'éloigner, aspira l'air délicieusement et caressa les plus agréables pensées. Cet homme précieux reviendrait pour achever l'œuvre de la transmutation, puisque sa charmante femme demeurerait en gage. Voilà qui était certain. En attendant, il y avait à conquérir un autre trésor que celui des creusets, et il se promettait bien d'y employer toutes les forces de son industrie. Comme il méditait son plan de campagne, en arpentant fiévreusement les allées de son jardin, Nuage de printemps vint très à propos l'inviter, de la part de sa maîtresse, à visiter avec elle la chambre du *tan*, qu'ils devaient maintenant surveiller de concert. Ravi de recevoir un si heureux message, il rajusta vivement sa robe et son bonnet et courut où il était appelé.

— Je me rends à vos ordres, madame, s'écria-t-il en apercevant la gracieuse jeune femme qui sortait de l'appartement intérieur. Je suis prêt à vous suivre et très heureux de vous obéir.

— C'est à moi de suivre le maître, à qui je souhaite dix mille bonheurs, répondit la dame d'une voix douce, en s'inclinant légèrement par un mouvement d'une grâce inexprimable.

— Les lois de l'hospitalité s'y opposent, et, certes, je ne les enfreindrai pas.

— Vous êtes mon hôte, il est vrai, mais je suis de condition féminine. Comme vous, je connais les rites et je n'aurais garde d'y manquer en usurpant la préséance.

Cette dispute, gaiement poursuivie, n'était que le début d'une campagne galante. Déjà, cependant, les premières palissades étaient franchies ; on s'était regardé en face, on avait souri dans les yeux l'un de l'autre, on s'était témoigné cette mutuelle sympathie qui se révèle dans la moindre parole et dont fait foi le moindre regard.

La jeune femme passa définitivement en avant, suivie de ses deux caméristes. Ses petits pieds marquaient le sable des empreintes d'une délicatesse si merveilleuse que tout homme qui les voyait devait en perdre la raison. Comment Pan Kien-cheng eût-il conservé la sienne ?

Aux portes du laboratoire, les caméristes s'arrêtèrent, sur un signe de leur maîtresse ; le profane ne pouvait pénétrer dans le lieu sacré. La dame inspecta minutieusement les fourneaux ; elle appela l'attention de son compagnon sur les détails les plus importants à surveiller, sans paraître s'apercevoir que ce compagnon n'avait d'yeux que pour elle, demeurait la bouche sèche, à force d'avalier sa salive, et n'eût pas même su dire si la flamme du foyer était claire ou sombre, rouge ou bleue, ou de toute autre couleur. La présence du jeune garçon chargé d'entretenir le feu commandait à l'amoureux une extrême réserve. Il devait garder le silence ou ne parler que de choses étrangères à ses pensées ; il devait imprimer à son visage un masque de tranquillité en contraste violent avec l'agitation croissante qui le dévorait. La visite aux fourneaux touchant à sa fin et comme la gracieuse personne aux pieds d'enfant tournait ses pas vers la porte, il risqua bien quelques mots sur l'ennui qu'elle devait éprouver dans sa solitude ; mais elle ne répondit à cette ouverture que par un léger sourire et, tout doucement, se retira.

« Maudit soit cet odieux valet qui ne bouge pas de la chambre du *tan* ! se dit Pan Kien-cheng, furieux de la contrainte qu'il venait de subir. Sans lui, j'avais une occasion superbe de faire ma cour ; grâce à lui, je n'ai pu jouer qu'un rôle ridicule ; mais je saurai mettre bon ordre à cela. Dès demain, je veux trouver un moyen de l'écarter d'ici. Alors, je prierai la belle

dame de renouveler sa visite aux fourneaux, et j'engagerai résolument la partie. »

Le moyen que trouva Pan Kien-cheng fut de ceux qui réussissent toujours, par leur simplicité pratique. Ayant rassemblé ses gens, il leur ordonna de préparer pour le lendemain un repas copieux, d'y convier l'homme gênant, en lui disant que le maître voulait le récompenser ainsi de ses peines, de le faire boire à outrance et de ne point l'abandonner qu'il ne fût ivre mort. Confiant dans le zèle avec lequel il serait obéi en pareille circonstance, il alla lui-même vider solitairement quelques tasses. L'espoir et l'inquiétude se disputaient son cœur avec trop de violence. Il fallait s'étourdir un peu.

Le soir étant venu, il se rendit dans la grande salle, vestibule des appartements intérieurs et, s'accompagnant sur son luth, il chanta des vers qui commençaient ainsi :

Une fleur d'une beauté sans égale orna le jardin d'une noble demeure ;
On l'a transplantée sur le terroir d'une pauvre maison des champs.
En quelque lieu qu'elle brille, en quelque endroit qu'elle s'épanouisse,
Le souffle du printemps ¹ la cherche, attiré par la suavité de son parfum.

L'amoureux continuait sa sérénade, tout incertain qu'il fût d'être écouté, quand tout à coup il vit une porte s'ouvrir et Lune d'automne apparaître, portant sur un plateau une tasse de thé qu'elle lui offrit.

— Ma maîtresse craint que monseigneur ne se fatigue, dit la camériste ; elle lui envoie ceci pour se désaltérer.

Le visage de Pan Kien-cheng s'était illuminé de joie, à la réception de cet encourageant message. Bientôt il prit une expression radieuse. Une voix douce se faisait entendre distinctement, par la porte entrouverte, et les paroles qu'elle chantait à son tour étaient celles-ci :

Si les fleurs qui s'épanouissent ont un maître,

¹ *Souffle du printemps* est une expression qui signifie *amour*, en langage figuré.

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

Ce maître ne saurait être que le souffle du printemps.
Le parfum, qui est l'âme de la fleur,
Ne se laisse-t-il pas emporter par ce souffle tout puissant ?

L'allusion était bien transparente et l'encouragement bien accentué. Cependant, pour ce soir-là, Pan Kien-cheng n'osa pas s'avancer davantage. Il souffrit, sans y faire opposition, que Lune d'automne refermât soigneusement les portes et il gagna son lit, où il dormit mal, dans son impatience d'être au lendemain.

Dès que l'aurore éclaira l'horizon, les fourneaux de la cuisine rivalisèrent d'activité avec ceux du *tan*. Le grand festin se préparait. Fatigué et altéré outre mesure par la chaleur du foyer toujours incandescent qu'il était chargé d'entretenir, le jeune garçon du laboratoire n'eut garde de décliner la proposition de manger et surtout de boire à volonté. On le mit facilement dans cet état d'ivresse complète qui ôte jusqu'au sentiment de l'être. On l'étendit contre une muraille et l'on s'empressa d'annoncer au maître que ses ordres étaient fidèlement exécutés. Celui-ci ne perdit pas un instant pour inviter l'enchanteresse du logis à venir de nouveau visiter avec lui le sanctuaire du grand œuvre, ce à quoi elle ne se refusa point. La belle dame laissa ses caméristes à la porte extérieure, comme elle avait fait la veille. Elle s'avança tranquillement vers le foyer, mais le voyant abandonné, elle changea de contenance, elle parut terrifiée, elle poussa des cris d'effroi. Comment l'homme de garde avait-il disparu ? quelles conséquences désastreuses n'allaient-elles pas résulter de cette interruption du feu !

Pan Kien-cheng s'était beaucoup enhardi, depuis les accords de luth échangés la veille. Il prit un air souriant qui contrastait avec le trouble de sa compagne et essaya d'abord de plaisanter sur le peu d'importance du feu des creusets, comparé au feu dont il était consumé lui-même, comme aussi sur l'à-propos qu'avait eu ce jeune gardien des fourneaux de s'absenter, alors que sa présence pouvait être importune. Puis, jugeant aux vertes réponses qu'il s'attirait que le ton cavalier ne serait pas de mise, il changea tout à coup de langage, il entra dans la voie des aveux sincères, il

se jeta aux pieds de la dame et invoqua la violence de sa passion pour excuser le moyen qu'il avait pris de se procurer un tête-à-tête, dussent en souffrir les lois trop rigoureuses du *tan*, dût la réussite du grand œuvre être mise à néant, ce dont il n'avait plus le moindre souci. Nous n'entreprendrons pas de rapporter tous les discours qu'il tint, non plus que les sérieuses objections qu'il eut à combattre. Disons seulement que, peu à peu, son éloquence devint irrésistible et que, dans l'orgueil radieux d'un si grand triomphe, il n'eût pas échangé son bonheur contre la gloire des immortels.

Une période de félicité sans nuages durait depuis dix ou douze jours. Parfois encore, la dame reprochait doucement à son fougueux adorateur de s'être montré trop impatient et de n'avoir pas, du moins, respecté le sanctuaire du *tan* ; mais Pan Kien-cheng n'éprouvait, à cet égard, ni regrets ni remords, estimant que perdre une heure, c'est perdre un siècle en certains moments de la vie comme ceux qu'il venait de traverser. Son unique souhait, à l'heure actuelle, était que l'absence du mari se prolongeât sans limite et tout lui disait qu'il n'était pas le seul à le former. Quelle surprise, quel saisissement, au milieu de cette douce quiétude entretenue par de faux calculs sur l'époque présumée d'un retour possible, quand on entendit brusquement heurter aux portes et retentir la voix des serviteurs qui criaient :

— Le voyageur est arrivé, le voyageur est arrivé !

Accueilli de la part de son hôte avec cet empressement laborieux qu'on pourrait nommer la cordialité froide, l'adepte pénétra dans l'appartement intérieur aussitôt après les premiers compliments, désireux qu'il était de revoir sa femme, chez laquelle il demeura longtemps. Ensuite, il vint retrouver le maître du logis et lui dit d'un ton calme :

— Ma femme m'apprend que les fourneaux ne fonctionnent plus. Peut-être l'œuvre du *tan* s'est-elle prématurément accomplie. Il importe de constater au plus tôt les résultats obtenus. Il est trop tard aujourd'hui pour procéder à cette vérification avec tous les

soins qu'elle exige ; mais demain nous sacrifierons aux esprits et les creusets seront ouverts.

Ce fut pour Pan Kien-cheng une triste soirée que celle qui le rendit à sa chambre solitaire, sous l'impression toute vive encore des joies si rapidement évanouies. Il fit réflexion, cependant, que ce retour de l'adepte, qui ne semblait pas désespérer des succès de la transmutation malgré la cessation du feu, lui offrait, dans son chagrin, une sorte de compensation inespérée. Sa confiance était profonde et, par la perspective d'une montagne d'or, il s'efforça de se consoler. Le lendemain, au point du jour, on accomplit le sacrifice aux esprits qu'il fallait se rendre favorables. On brûla des chevaux de papier, simulacres de chevaux véritables, avant de se diriger vers le laboratoire qui renfermait tout à la fois tant de promesses et tant de souvenirs.

À peine le seuil de la porte en était-il franchi que, le front plissé, le regard sombre, l'adepte murmurait entre ses dents :

— Pourquoi l'air qu'on respire ici a-t-il une odeur irritante et extraordinaire ?

Il marchait droit au fourneau, l'ouvrait de ses propres mains, y jetait un coup d'œil et s'écriait avec colère :

— Tout est perdu ! le *tan* est détruit. Le métal mère lui-même a disparu. Il a dû se commettre ici des actes d'impureté horribles, qui ont offensé les puissance célestes.

Pan Kien-cheng demeura terrifié. Il devint livide. Pas un mot ne sortait de sa bouche. Quant à l'adepte, dont la colère allait croissant et dont le visage avait pris une expression menaçante, il appela le jeune serviteur préposé aux fourneaux et lui demanda d'une voix brève :

— Qui est entré dans le laboratoire durant mon absence ?

— Personne autre que Madame et le maître de cette maison qui, chaque jour, venaient surveiller le feu, dit le valet tremblant.

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

— Allez donc chercher Madame, car il faut savoir ce qui s'est passé.

Le jeune garçon exécuta promptement l'ordre donné. La jeune femme arriva et fut interrogée à son tour.

— Chaque jour vous veniez dans cette salle, où nul étranger n'a pénétré. Qu'avez-vous donc fait pour que la vertu du *tan* ait été détruite ?

— Le seigneur Pan Kien-cheng et moi nous avons exactement surveillé toute chose, ainsi que vous nous l'aviez recommandé. Je puis vous assurer qu'il n'a pas été touché aux fourneaux et que rien n'a été dérangé. Si le *tan* a manqué de vertu, j'en ignore la cause.

— Qui songe à vous reprocher d'avoir touché aux fourneaux ? interrompit violemment l'époux irrité ; et se tournant vers le serviteur des fourneaux : Quand le seigneur Pan Kien-cheng et ta maîtresse venaient ici surveiller le feu que tu étais chargé d'entretenir, étais-tu toujours à ton poste ?

— Toujours, Monseigneur, à l'exception d'une seule fois que j'eus le malheur de m'endormir dans la cour. On m'avait fait boire pour me récompenser de mes peines. Ce jour-là, je n'ai pu reprendre mon service que le soir.

L'adepte n'en voulut pas savoir davantage. De son sac de voyage, placé dans un coin du laboratoire, il tira un fouet de poste et le leva sur sa femme en criant avec rage :

— Misérable créature, je sais maintenant la vérité. Je sais ce qui a détruit la puissance du *tan*, je sais ce qui a courroucé les esprits.

Par un mouvement rapide, la jeune femme évita fort heureusement le coup qui lui était porté ; mais elle perdit toute assurance et, les yeux pleins de larmes, elle balbutia que violence lui ayant été faite, elle n'avait pas eu la force de résister.

Cet aveu inattendu produisit sur Pan Kien-cheng l'effet de la foudre. Il ouvrit de grands yeux, son gosier se serra ; il eût voulu que la terre se fendit pour lui offrir un trou profond dans lequel il pût se cacher. L'adepte le regardait en face et l'apostrophait avec fureur :

— Voilà donc ce que valent ton hospitalité et tes beaux serments d'honnête homme ? Quelles assurances ne me donnais-tu pas au moment de mon départ et, à peine étais-je en route, que tu machinais contre moi la plus infâme trahison. Tu n'as que les grossiers instincts de la brute et avec cela tu prétends te mêler d'une science qui exige la pureté du cœur ! Plus tard nous réglerons ensemble nos comptes ; mais je veux tuer ta complice tout d'abord.

En entendant ces derniers mots, la jeune femme épouvantée prit la fuite. Les servantes poussèrent des cris lamentables et s'attachèrent aux habits de leur maître, qu'elles parvinrent à retenir. Pan Kien-cheng lui-même retrouva la parole pour essayer de conjurer la tempête, au moyen des plus humbles supplications. Alors, tout en conservant son attitude hautaine et menaçante, l'adepte parut recouvrer peu à peu son sang-froid.

— Tu recueilles ce que tu as semé, dit-il à l'homme désolé qui s'écrasait devant lui. Ta première punition a été la ruine des espérances que tu avais placées dans ces fourneaux, comme aussi l'espérance perdue d'obtenir de moi le grand secret que j'étais sur le point de te livrer ; mais ne crois pas être quitte, avec ces regrets, du crime que tu as commis en séduisant ma femme. Tu devras encore racheter la vie de ta complice, que tout à l'heure on m'a empêché de lui ôter.

— Rien de plus juste ! s'écria Pan Kien-cheng, saisissant avidement l'hameçon qui lui était tendu.

Il ordonne à son majordome d'aller quérir deux gros lingots d'argent qu'il met aux pieds de son hôte, en le conjurant de les accepter.

L'adepte jette à peine sur cette offre un regard méprisant :

— Qu'est cela ? fait-il, serait-ce la rançon que tu me proposes ?

Pan Kien-cheng ajoute immédiatement deux cents taëls. Il se confond en excuses. Il émet doucement l'idée qu'avec la somme ainsi complétée, il serait aisé d'acquérir une épouse de second rang, des mieux douées et des plus séduisantes, ce qui serait une compensation à l'infortune présente. Il renouvelle, enfin, ses supplications de pardonner la faute commise et de reprendre la sérénité des premiers jours.

Le grand maître du *tan* paraissait écouter d'un air distrait. Il se recueillit quelques instants, puis, tout à coup, par une transition savante :

— Au fond, dit-il, je n'ai que faire de ton argent, puisque je fabrique de l'or autant qu'il me plaît ; mais je dois l'accepter pour t'infliger un châtement salutaire. Je le distribuerai aux pauvres et ce sera double mérite.

Aussitôt il ouvrit son sac de voyage, y fit entrer l'argent déposé à ses pieds, le referma soigneusement et, donnant l'ordre à ses gens de porter sur le bateau qui l'attendait tous ses bagages, il poussa devant lui sa femme et partit sans perdre un instant. Sa colère sembla s'être ravivée au dernier instant. Il était déjà loin qu'on l'entendait encore proférer des malédictions d'une voix retentissante et répéter furieusement : « C'est odieux ! odieux ! odieux ! »

Pan Kien-cheng passa plusieurs jours dans d'assez vives inquiétudes. Il craignait les complications très fâcheuses qu'une plainte au mandarin aurait pu lui attirer. Quand ce danger lui parut conjuré, il se prit à réfléchir aux événements qui venaient de se dérouler. L'argent sacrifié pour calmer le mari offensé et pour dissiper de gros orages, certes, il ne le regrettait pas ; à l'égard de celui que les fourneaux lui avaient dévoré en pure perte, il reconnaissait qu'ayant irrité les esprits protecteurs du *tan*, il ne devait imputer qu'à lui-même ce gros désastre ; mais il se reprochait maintenant l'aveugle emportement qui lui avait fait oublier la plus simple prudence.

« Avec moins d'impatience, se disait-il, je me serais bien gardé de commettre un acte irrégulier dans la chambre où veillaient les esprits. Mon bonheur n'était retardé que de quelques heures, et j'obtenais aussi la richesse inépuisable. Avoir enfin rencontré ce mystérieux secret, si ardemment poursuivi, et le voir m'échapper de la sorte, c'est dommage ! c'est vraiment grand dommage ! » Continuant à raisonner au fond de son cœur, il ne laissait pas de se consoler un peu par le souvenir des heures délicieuses dont l'impression ne s'effacerait jamais. L'heureuse fortune d'avoir possédé une merveille de beauté, qu'il jugeait incomparable, l'emportait décidément sur toute autre considération. Il fallait se réjouir et non se chagriner de cette aventure extraordinaire.

Ainsi songeait le maître des fourneaux ruinés et déserts, ne se doutant guère qu'il venait d'assister à la représentation d'une comédie habilement charpentée, dont le rôle principal lui avait été dévolu. Sa passion pour les recherches du grand œuvre étant connue, ainsi que l'abondance de ses richesses, une bande d'escrocs avait fait de lui son point de mire, à l'occasion de son voyage à Hangtcheou. Le chef de cette bande avait joué le personnage de l'adepte, avait bien vite capté la confiance du crédule alchimiste et était devenu son hôte, comme on l'a vu. Il avait feint d'abord de s'installer pour un long séjour, puis un compère était venu le chercher sous le prétexte d'un deuil subit, ce qui lui avait permis d'emporter le métal précieux, dit métal mère, déjà retiré des creusets. La charmante femme laissée dans la place devait amener et amena en effet l'épisode du dénouement, qui était de la dernière perfidie, puisque le voleur sortait la menace à la bouche, tandis que le volé, le front dans la poussière, demeurait muet et tremblant. On a bien deviné que cette fameuse vaisselle d'or qui avait tant ébloui Pan Kien-cheng n'était autre chose que du plomb et de l'étain dorés ; mais ce n'est pas au milieu d'un festin qu'on s'avise de consulter la pierre de touche et, d'ailleurs, qui se laisse aveugler ne saurait rien voir. Notre homme conserva donc toutes ses illusions et n'accusa que lui-même du mauvais succès des dernières opérations. Il aimait cette alchimie ; chaque tribulation qu'elle lui apportait semblait accroître son

attachement pour elle, au lieu de le diminuer. On apprendra donc sans surprise qu'il ne s'écoula pas bien longtemps avant que sa confiance ne fût captée de nouveau par un de ces charlatans émérites, habiles à toucher le ressort secret toujours aussi sensible à la détente. Celui-là s'y prit à peu près comme les autres, et comme les autres fut reçu à bras ouverts.

Pan Kien-cheng lui raconta sa plus récente mésaventure, avouant qu'il avait eu des torts graves vis-à-vis d'un adepte de premier ordre dont il avait fait la connaissance, et manifestant son vif chagrin d'avoir vu partir cet homme précieux avant le parfait achèvement d'une transmutation commencée.

— Ne vous affligez point, je puis vous consoler, dit le visiteur obligeant. L'adepte qui vous a quitté si brusquement n'était pas le seul à connaître la bonne méthode. Je veux vous en convaincre tout à l'heure. Commandez seulement qu'on allume un fourneau et qu'on me donne, dans un creuset, un peu de plomb et de mercure.

L'ordre est transmis et exécuté. Une pincée de poudre merveilleuse tombe sur le métal fusionné, qui paraît aussitôt transformé en argent pur. L'expérience est identique avec celle des jours précédents.

— C'est bien cela ! c'est bien cela ! s'écrie joyeusement le chercheur incorrigible. Aujourd'hui l'initiation ne saurait m'échapper.

Vite, il réunit encore mille *kin* de métal précieux pour servir de métal mère. Celui qui doit l'initier prend les lingots et les jette au fond des creusets, selon la règle. Il distribue des instructions à plusieurs compagnons, ses acolytes. Le feu brille d'une belle couleur ; les aides sont là pour l'entretenir. Pan Kien-cheng va goûter un sommeil tranquille et faire les rêves les plus doux ; mais quel réveil, le lendemain !

Cette fois, tout a disparu sans bruit, adepte, compagnons et argent mère. Il ne reste qu'une maison vide avec un fourneau béant.

Le chagrin de l'alchimiste déçu fut extrême. La colère le rendit furieux ; mais, loin de se laisser abattre, il puisa dans sa douleur même un redoublement d'ardeur et de ténacité. « Non, non, murmura-t-il entre ses dents serrées, il ne sera pas dit que j'aurai souffert tant de peines, usé tant de jours et gaspillé tant d'argent, sans atteindre un but qui me fuit constamment à la dernière heure. Où retrouverai-je ce qui m'a échappé ? Comment ressaisirai-je l'occasion perdue ? Je ne saurais assurément le deviner, mais j'irai chercher le secret du *tan* jusqu'au bout du monde, et tôt ou tard il m'appartiendra. »

Il n'emporta qu'un mince bagage et se mit à parcourir les chemins.

Arrivé à Sou-tcheou, et comme il était en quête d'informations dans le quartier le plus peuplé de la ville, il se vit inopinément face à face avec ces mêmes compagnons qui l'avaient quitté sans prendre congé. La rencontre ne parut les troubler en aucune sorte ; bien au contraire. Pan Kien-cheng, avant d'avoir ouvert la bouche, fut entouré, pressé, fêté, ainsi qu'un ami longtemps désiré. On l'entraîna, on le porta presque dans une grande et luxueuse taverne, où le vin brûlant lui fut offert.

— Nous avons mal agi vis-à-vis de vous, nous en sommes désolés, se hâta de dire l'orateur de la bande ; mais nous allons vous proposer un moyen de tout réparer.

— Ce moyen, quel est-il ? demanda Pan Kien-cheng.

— Il est très simple, de facile exécution et d'ailleurs le seul qui soit en notre puissance, car tout l'argent que nous vous avons emporté est actuellement dépensé. Mais voici qu'un grand mandarin du Chan-tong fait appel à notre compagnie pour venir opérer devant lui. Il a déjà passé un traité avec notre maître à cet effet et, sur la part qui nous reviendra, nous ne manquerons pas de vous rendre ce que nous vous devons. Seulement, notre maître est absent ; il est en voyage et, bien que nous ne soyons pas embarrassés d'accomplir sans lui l'œuvre du *tan*, nous ne saurions, en son absence, obtenir qu'on nous remette l'argent

mère nécessaire à la nourriture des creusets. C'est un obstacle à notre désir de vous satisfaire promptement. Si vous consentiez à prendre la place du maître et à le représenter jusqu'au moment de son retour, nous ne serions pas forcés de l'attendre et vous seriez remboursé sans aucun retard.

— Et ce maître que vous attendez, quel homme est-ce ? demanda encore Pan Kien-cheng.

— C'est un bonze, répartit le compagnon du *tan*. Ne craignez pas d'accepter nos offres et souffrez que nous coupions une mèche de vos cheveux, pour que les rites de la maîtrise soient immédiatement accomplis ¹.

Pan Kien-cheng souhaitait avec ardeur d'assister, une fois enfin, à la réussite du grand œuvre et l'idée de rentrer dans son argent ne le trouvait pas non plus indifférent. Il prit donc son parti de s'abandonner aux circonstances, laissa les ciseaux entamer sérieusement sa chevelure et suivit dans le Chan-tong ses nouveaux associés. Ceux-ci le comblèrent d'attentions respectueuses ; ils le présentèrent comme leur maître au grand mandarin qui attendait impatiemment ce maître du *tan* et qui, plein de respect à son tour, le fit entrer dans la salle d'honneur, afin de causer avec lui de l'importante affaire. Lancé sur son terrain de prédilection, Pan Kien-cheng ne manqua pas de discourir longuement et chaleureusement. Sa conviction était sincère, sa faconde fut admirable. Le soir même, le haut mandarin pesait deux mille onces d'argent et les livrait aux compagnons alchimistes, voulant que les opérations commençassent dès le jour suivant.

Une moitié de la nuit se passa à boire, l'autre à dormir du sommeil profond. Le lendemain matin, l'argent mère tomba dans les creusets et les fourneaux s'allumèrent. Bien qu'en réalité Pan Kien-cheng fût venu là, non pour enseigner, mais pour apprendre, il ne laissait pas de montrer sa

¹ L'usage qu'ont les Chinois de se raser la tête et de porter une queue ne remonte qu'au XVII^e siècle et les trois nouvelles contenues dans ce volume sont de beaucoup antérieures à cette époque, ainsi qu'il a été dit dans l'Avertissement.

pratique de l'art, manipulant avec adresse et donnant à haute voix certains avis. Le mandarin le pria de l'instruire, l'accablait de questions pressantes et finit par l'emmener dans son cabinet de travail, désireux de l'interroger tout à son aise, tandis que les aides attisaient le feu. Hélas ! les escrocs qui connaissent un bon tour ne manquent jamais de saisir l'occasion favorable de l'exécuter. Dès qu'ils se virent seuls, les compagnons du *tan* mirent en action le truc invariable. Ils enlevèrent l'argent mère et disparurent avec lui.

Le maître du logis, qui avait près de lui le maître du *tan*, se croyait bien à l'abri de toute surprise. On imagine quels furent son étonnement et sa colère, quand il vit le laboratoire et les fourneaux éventrés. Il donna sur-le-champ l'ordre de saisir l'otage demeuré en son pouvoir, afin qu'il fût conduit devant le juge et qu'il eût à dénoncer ses complices. Atterré, désespéré, le malheureux fut quelques instants comme anéanti. Ensuite il raconta toute la vérité, avec des accents tellement sincères et des larmes si éloqu岸tes que le haut mandarin se laissa toucher. Il se trouva que des relations d'amitié avaient jadis existé entre les deux familles. Cette considération acheva de le désarmer. Il prit en pitié ce confrère écrasé de honte et lui rendit sa liberté.

Pan Kien-cheng en profita pour décamper au plus vite. Il n'osa pas rentrer chez son hôte ; il n'osa même pas réclamer ses bagages ; il partit sans une sapèque ¹ dans sa manche, et dut cheminer à la manière des bonzes, mendiant la nourriture et le coucher. Il parvint ainsi très péniblement jusqu'à la grande cité de Lin-tsing, où la fatigue l'obligea de se reposer. Comme il visitait le port, son attention fut captivée tout à coup par le tableau le plus charmant. Un grand bateau de plaisance, très luxueux, était amarré au rivage. Le store de la cabine avait été soulevé et, dans la pénombre, caressée de reflets soyeux, apparaissait une délicieuse tête de jeune femme, dont les yeux pensifs semblaient jeter sur les passants des

¹ Petite monnaie de cuivre percée d'un trou au milieu, qui permet de réunir les sapèques par enfilade, au lieu de les mettre en rouleaux. Une *enfilade* ou *ligature* de mille sapèques représente un *taël*.

regards distraits. Au sentiment d'admiration qu'éprouva tout d'abord le promeneur se joignit presque aussitôt une émotion bien vive. Cette jeune femme ressemblait si prodigieusement à celle qu'il avait tenu dans ses bras quelques mois auparavant, que ce devait être elle-même. Deux beautés semblables ne pouvaient d'ailleurs exister. Mais d'où venait-elle ? où allait-elle ? Il s'informa ; il apprit que le bateau appartenait à un riche licencié du Ho-nan, qui se rendait à Pé-king pour le concours du doctorat et emmenait avec lui une courtisane célèbre. Le trouble ne fit que grandir dans son esprit, en recueillant une telle réponse. « Serait-ce, pensa-t-il, que cette ravissante créature était seulement femme du second rang et que cet adepte maudit l'aura vendue, après ce qui s'était passé entre nous ? Quelle étrange ressemblance ou quelle aventure étrange ! » Il se promenait à pas lents, sans quitter la place, sans détacher ses yeux du spectacle qui l'absorbait, lorsqu'un serviteur envoyé par la dame vint lui poser cette question :

— Ma maîtresse désire savoir si vous ne seriez pas un habitant du Song-kiang ?

— Je suis du Song-kiang, en effet.

— Ma maîtresse demande encore si votre nom de famille serait Pan ?

— Votre maîtresse est bien informée, dit Pan Kien-cheng d'une voix étranglée, en essayant de feindre l'étonnement.

Un instant après, on l'invitait à monter à bord ; il s'approchait de la fenêtre au store soulevé et la charmante apparition se confessait à lui dans ces termes :

— Vous voyez en moi celle que vous avez prise pour la femme d'un adepte. Je ne suis en réalité qu'une courtisane du Ho-nan. J'étais liée par contrat formel et j'ai dû jouer vis-à-vis de vous une odieuse comédie. Croyez que j'en ai bien souffert. Recevez

l'assurance de mon regret sincère et maintenant dites-moi, je vous prie, par quelles circonstances je vous retrouve ici.

Profondément touché de ces paroles et surtout de l'accent de vive sympathie avec lequel elles étaient prononcées, le triste voyageur raconta toutes les déceptions successives qu'il avait subies, sa dernière mésaventure et, enfin, les cruelles vicissitudes qu'elle lui attirait.

— Je serais bien ingrate, si vous ne m'aviez pas inspiré une affection réelle, poursuit la dame du bateau ; cela me donne le droit de vous témoigner l'intérêt que je vous porte et vous oblige à ne pas refuser mon aide, dans la situation critique où vous vous trouvez. Permettez aussi que je vous conjure, mille fois, dix mille fois, de ne jamais prêter l'oreille aux discours des prétendus adeptes, qui chercheront peut-être encore à vous prendre dans leurs filets. Moi, courtisane, je connais mieux que personne la race des trompeurs à laquelle j'ai le malheur d'appartenir ¹. Si vous daignez tenir compte de mes avis, j'aurai su du moins payer votre amour de reconnaissance. Déjà, je vous témoigne par ma franchise le tendre souvenir que j'ai gardé de quelques bons jours !

La jeune femme avait mis deux ou trois lingots d'argent dans une enveloppe de soie. Elle tendit cette enveloppe à Pan Kien-cheng, en lui exprimant le chagrin qu'elle aurait s'il devait continuer son voyage aussi péniblement qu'il l'avait commencé. Il fallait accepter des offres ainsi faites. Le voyageur balbutia des remerciements, prit congé les larmes aux yeux et quitta Lin-tsing le soir même. Tout le long de la route, il réfléchit à cet enchaînement d'erreurs et de réalités qui lui avaient apporté tant

¹ Les femmes chinoises, toujours en tutelle, soit qu'elles demeurent dans leur famille, soit que leurs parents les vendent à des étrangers pour devenir servantes ou concubines, ne sauraient prendre le métier de courtisane de leur propre volonté. Presque toutes celles qui exercent ce métier ont été achetées, dès leur enfance, par des personnes qui les ont élevées et qui leur ont donné souvent une éducation très soignée, en vue de les exploiter plus tard à leur profit. C'est ainsi qu'une jeune femme, comme celle dont il est fait mention ici, peut regretter la *carrière* qu'on a choisi pour elle sans la consulter.

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

d'émotions violentes. L'impression la plus vive et la plus durable, au fond de son cœur, fut celle de la belle personne, tour à tour sa joie et sa douleur, son bon et son mauvais génie. Il n'oublia jamais les recommandations sorties de sa bouche adorée. Désormais, la recherche du grand œuvre fut une science morte pour lui.

Guéri de sa folie et rentré dans sa maison, le héros de cette histoire eût été à la fin de ses peines, si ses cheveux avaient pu repousser aussi promptement que la fièvre du *tan* était tombée ; mais sa chevelure garda bien longtemps les traces désastreuses que l'initiation à la maîtrise y avaient marquées. Les parents et les amis finirent par découvrir le secret de la mèche coupée. Ce fut, d'un côté, la source inépuisable de joyeuses plaisanteries et, de l'autre, un sujet de perpétuelle confusion.

Que tous les amateurs de sciences occultes méditent sur la moralité de ce récit.

Pour demander aux esprits le secret divin du grand œuvre, il faudrait
premièrement avoir rompu avec tous les appétits grossiers
du monde.

Et la prédestination, qu'on devrait avoir en outre, serait celle qui
résulte des vrais mérites accumulés.

Si jamais la pierre de *tan* pouvait tomber entre les mains des
débauchés et des cupides,

L'oiseau céleste ferait son nid dans les cavernes et les égouts.

@

COMMENT LE CIEL DONNE ET REPREND LES RICHESSES

Tôt ou tard, une dette contractée doit être payée ;
Le sombre tribunal est inexorable pour les mauvais débiteurs.
On s'empare quelquefois du bien d'autrui, sans avoir l'intention de le rendre ;
Mais, fatalement, l'heure arrive où le bien mal acquis retourne à son véritable maître.

@

Il faut tenir pour certain que les biens dont nous jouissons dans cette vie sont distribués par les puissances célestes, non pas au hasard, mais selon des lois déterminées. Une force invisible déjoue les calculs des hommes pervers, qui parviennent momentanément à dépouiller le possesseur légitime. La tradition fournit d'innombrables exemples de revirements de fortune où l'influence divine est manifeste. J'en veux citer un, tout d'abord, sur lequel on pourra méditer.

Au pays de Kou-tching, de la province du Pé-tchi-li, vivait un homme appelé Tchang Chen-yeou, que ses voisins aimaient et respectaient. Il faisait de pieuses lectures, il adressait chaque jour des prières à Fo ; il avait le cœur droit et honnête. Sa femme, dont le nom de famille était Li, était une femme de courte vue et de mince jugement, âpre au gain et toujours à l'affût des petits profits. Le ménage était dans l'aisance, mais le Ciel ne lui avait pas accordé d'enfants.

Parmi les voisins de Tchang Chen-yeou, il s'en trouvait un nommé Tchao Ting-yu, qui, sans être tout à fait pauvre, était cependant peu fortuné. Ce Tchao Ting-yu ayant perdu sa mère, manquant des ressources nécessaires pour la faire enterrer avec une certaine pompe et sachant que Tchang Chen-yeou devait avoir des économies en réserve, conçut l'idée de prendre chez son voisin de quoi payer les honneurs funèbres. Il étudia soigneusement les lieux, perça le mur de la maison qui renfermait l'argent convoité, s'empara de cinquante à soixante taëls, acheta un cercueil de

bois précieux et accomplit ses devoirs filiaux comme il le souhaitait. Ensuite, il raisonna dans sa conscience et se dit : « Pour la première fois, je viens de commettre une action contraire à la probité. Le désir que j'avais d'enterrer ma mère honorablement est une excuse vis-à-vis de moi-même, qui ne m'affranchit pas à l'égard des autres de l'obligation de réparer le préjudice que je leur ai causé. Je ne suis pas forcé cependant de m'imposer dès à présent ce dur sacrifice ; je m'acquitterai dans une existence ultérieure et cela suffira. »

Pour ce qui est de Tchang Chen-yeou et de sa femme, le vol des cinquante ou soixante taëls avait produit sur eux des impressions différentes. À l'aspect du mur troué et du coffre ouvert, le mari avait compté précipitamment son argent, puis ayant reconnu que la somme enlevée n'était pas de nature à jeter du trouble dans ses affaires, il s'était soumis sans effort à cette épreuve du destin, avait poussé seulement un soupir et presque aussitôt avait repris sa sérénité. La dame Li, au contraire, avait été mordue au cœur d'une douleur aiguë, profonde et persistante. Que de petites opérations fructueuses on aurait pu réaliser avec ce capital envolé ! Elle y pensait du matin au soir. Quelle perte cruelle ! Quel incurable chagrin !

Peu de jours après cet événement, un vieux bonze bouddhiste vint frapper à la porte des époux. Tchang Chen-yeou l'accueillit avec déférence, le fit entrer et lui demanda quel était l'heureux motif de sa visite.

— J'appartiens au monastère de Ou-tai-chan, dit le bonze ; comme notre temple de Fo tombe en ruine, je suis descendu de la montagne des Cinq-Tours pour quêter et recueillir des offrandes, qui nous permettent de le réparer. Avec beaucoup de peine, je suis parvenu à réunir une somme de cent taëls. Il nous faut un peu davantage, de sorte que je dois encore parcourir bien du pays. La fatigue ne m'effraie pas, mais je m'inquiète de porter sur moi cet argent ; je voudrais le déposer en lieu sûr avant de continuer ma route. J'ai entendu proclamer d'une voix unanime

votre haute probité et aussi votre piété exemplaire. Alors j'ai pensé à vous prier de prendre dans vos mains ce dépôt, jusqu'au jour où ma tournée étant finie, je reviendrais vous voir avant de regagner mon couvent.

— Voilà qui est parlé en homme prudent, répondit Tchang Chen-yeou. Le maître peut, sans rien craindre, laisser ici le produit de sa quête. L'argent sera rendu fidèlement le jour où il lui plaira de venir le réclamer.

Aussitôt il prit l'argent du bonze, le compta et l'essaya devant lui, dressa la liste des lingots et des espèces monnayées et emporta le tout dans l'appartement intérieur. Ensuite, il voulut retenir son hôte et lui offrir un repas d'aliments maigres ; mais celui-ci le remercia de ses bonnes intentions, s'excusant sur l'heure avancée et sur la hâte qu'il avait de poursuivre son chemin.

— Que le maître écoute mes paroles, dit Tchang Chen-yeou avant de le laisser partir. J'ai remis les cent taëls à ma femme, pour qu'elle les serre avec soin, et je lui ai bien expliqué à quel titre ils sont entre nos mains. C'est elle qui restituerait le dépôt, comme un autre moi-même, si j'étais absent quand le maître reviendra. Il n'aurait qu'à se faire reconnaître, en rappelant les circonstances de notre entrevue d'aujourd'hui.

Le bonze s'éloigna, et Tchang Chen-yeou eut le cœur content d'avoir pu obliger un serviteur de Bouddha. Quant à la dame Li, dès qu'elle se sentit en possession de l'argent qui lui était confié, elle goûta, pour sa part, un sentiment de satisfaction pénétrante. « Je me désolais d'avoir perdu soixante taëls au plus, songea-t-elle, et voilà que ce religieux nous en apporte cent. N'est-ce pas une compensation qui arrive avec un à-propos merveilleux et même avec un notable avantage ? » Déjà, la pensée de s'approprier le bien d'autrui avait germé dans son esprit. La droiture de son époux constituait, il est vrai, un sérieux obstacle à ce mauvais dessein ; mais la destinée voulut que tout obstacle fut levé.

Tchang Chen-yeou prit la résolution de se rendre au temple de Tong-yo ¹, pour y brûler des parfums et demander au Ciel de lui donner un fils. Le voyage était long. Au moment de partir, il ne manqua pas de rappeler à sa femme le dépôt qu'ils avaient en garde, lui recommandant de le restituer au bonze quêteur, sans la moindre difficulté, si ce bonze venait à se présenter durant son absence. Il ajouta qu'elle ne devrait pas oublier non plus de lui offrir un repas de légumes, attention pieuse dont elle aurait personnellement tout le mérite.

Quelques jours plus tard, le religieux de Ou-tai-chan, ayant accompli sa tournée, traversait de nouveau le bourg de Kou-tching et réclamait son petit trésor. La dame Li feignit l'étonnement en gardant une assurance imperturbable.

— Mon mari n'est pas ici, dit-elle au vieux bonze ; mais il me tient au courant de toutes ses affaires et je sais parfaitement qu'aucun argent n'a été déposé chez nous. Sans doute, le Père se trompe de porte. Il confond cette maison avec une autre.

— Certes, je ne confonds rien, répliqua le bonze ; j'ai remis cent taëls au respectable Tchang Chen-yeou en personne. Il vous les a confiés immédiatement à vous-même. Comment pouvez-vous me tenir de pareils propos ?

— Que le sang me sorte par les yeux, si nous avons rien à vous !

— Ainsi, vous niez le dépôt reçu ?

— Je veux descendre dans le dix-huitième enfer, au fond des entrailles de la Terre, si jamais nous avons reçu aucun dépôt.

¹ Tong-yo (grande montagne de l'Est) est le nom religieux du mont Tai-chan, situé dans la province du Chan-tong. Dès l'époque préhistorique, les Chinois offrirent des sacrifices au génie de cette montagne, génie dont la mythologie taoïste a fait un dieu puissant. Par le nom de Tong-yo, on désigne tantôt la montagne elle-même et tantôt la divinité avec laquelle elle s'identifie. [cf. E. Chavannes, [Le Tai-Chan.](#)]

Entendant renier et jurer de la sorte, le bonze comprit que son argent était perdu sans ressource. Il joignit les mains, prenant Fo à témoin de l'injustice qui lui était faite et s'écria douloureusement :

— J'aurai donc parcouru tous les chemins, j'aurai touché la piété des fidèles, j'aurais cru mettre leurs dons en sûreté dans cette maison et je n'emporterai d'ici que des blasphèmes. Femme, qui ne craignez pas de proférer des serments effroyables contre la vérité, sachez que le Ciel vous écoute. Sachez aussi que ce que vous m'enlevez aujourd'hui me sera rendu immanquablement dans une autre vie. Mon cœur est triste. Il nourrira le ressentiment.

Au retour de son pèlerinage, les premiers mots de Tchang Chen-yeou furent pour demander si le moine quêteur était venu reprendre ses cent taëls.

— Il est arrivé ici peu après votre départ, dit la femme, et je lui ai rendu ce qui lui appartenait.

Deux années s'écoulèrent encore et la dame Li mit au monde un fils. Cette naissance, qui combla de joie le ménage, fut comme le signal d'une ère de prospérité extraordinaire ; car le patrimoine des époux prit l'essor d'un feu dévorant. La venue d'un second fils acheva de réjouir le foyer. L'aîné fut appelé Ki-seng et le cadet reçut le nom de Fo-seng. Ki-seng montra de bonne heure le caractère le plus solide et le plus précieux. Il était actif, rangé, entendu en affaires, économe jusqu'à l'avarice. Il ne reculait devant aucune fatigue, quand il s'agissait d'un profit à réaliser. Il concevait de grandes entreprises, et tout ce qu'il entreprenait réussissait. Fo-seng, par une étrange opposition, eut à peine coiffé le bonnet viril ¹ qu'il se livra sans frein à toutes les extravagances de la vie la plus déréglée, buvant du matin au soir, jouant aux jeux de hasard, entretenant force courtisanes et professant hautement cette doctrine qu'un fils de famille doit

¹ [Pour l'imposition du bonnet viril, cf. [I-li, trad. Couvreur, chap. I](#)]

semer l'or, mais jamais ne doit le compter. La maison paternelle était continuellement assiégée par ses créanciers. On ne pouvait connaître le chiffre de ses dettes, qu'il ignorait lui-même et qu'il grossissait chaque jour. Tchang Chen-yeou payait toujours, il ne se sentait pas le courage d'abandonner le prodigue ; il était désireux de sauvegarder sa propre honorabilité. À l'égard de Ki-seng sa douleur était grande, au spectacle de cette dilapidation des biens qu'il avait si laborieusement amassés.

Les choses allèrent ainsi pendant longtemps. Un moment vint, cependant, où Tchang Chen-yeou ému du chagrin de son fils aîné, las des scènes violentes qui se renouvelaient dans son intérieur, effrayé d'ailleurs par la perspective d'une ruine complète, prit tout à coup la résolution extrême de diviser en trois son patrimoine et de le partager également entre lui et ses deux enfants.

Ainsi qu'on peut l'imaginer, le dissipateur approuva fort cette heureuse inspiration de son père. Une riche proie tombait sous sa main, à dévorer tout à son aise. Comment ne se serait-il pas réjoui !

L'eau bouillante fait fondre rapidement la plus belle neige ;
Les derniers nuages sont vite balayés par un bon vent.

À peine le cours d'une année fut-il accompli, que de son héritage anticipé Fo-seng ne possédait déjà plus la moindre parcelle. Alors, il renouvela ses emprunts à la bourse paternelle et, quand elle fut épuisée, il accabla son frère aîné de continuelles obsessions que rien ne décourageait.

Ki-seng, rongé de chagrin, tomba malade et, comme son mal n'était pas de ceux que la médecine peut guérir, il s'alita, languit et mourut enfin de consommation, malgré tous les remèdes ordonnés par les praticiens. Le père et la mère se sentirent brisés. Ils demeurèrent muets de douleur. Quant à Fo-seng, ne considérant ce tragique événement qu'au point de vue des ressources inattendues dont il allait bénéficier, il n'eut pas une larme pour le défunt et ne prit même pas le soin de dissimuler le fond de sa pensée. Un tel spectacle affecta la dame Li, au point de la frapper de mort à son

tour. À force de pleurer, ses yeux se remplirent de sang et bientôt elle rejoignit son premier-né dans la tombe.

Fo-seng n'était pas homme à se laisser distraire de ses plaisirs. Il promena le deuil de sa mère au milieu des parfums et des fleurs. Il continua sa vie de débauche avec tant de persévérance que peu à peu la phtisie s'empara d'un corps usé.

En voyant la mort sur le point de lui enlever son dernier enfant, le malheureux Tchang Chen-yeou ne songeait plus à tout ce qu'il lui avait fait souffrir et souhaitait ardemment de le conserver, malgré son mauvais cœur et son indignité ; mais :

On ne saurait éviter les conséquences solidaires d'une existence antérieure ;

La volonté du Ciel doit s'accomplir, quand le terme fatal est arrivé.

Fo-seng s'éteignit un matin, à la troisième veille ¹ comme la lampe dont la dernière goutte d'huile a brûlé.

Désespéré du sombre isolement qui s'appesantissait sur sa vieillesse, Tchang Chen-yeou fut pris d'un sentiment de révolte intérieure contre les arrêts de la destinée. « Quel crime ai-je donc commis, pensa-t-il, pour être châtié si cruellement ? Tong-yo m'avait accordé deux fils et voilà que le Roi des Enfers me les ravit sans miséricorde. Tong-yo doit ignorer qu'on m'enlève ainsi ce qu'il m'avait donné. Je veux retourner dans son temple. Devant son image auguste, j'exposerai mes peines. Tong-yo est tout-puissant. Peut-être qu'il admonestera le Roi des Enfers et qu'il me fera rendre au moins un de mes enfants. Pourquoi n'obtiendrais-je pas cette grâce ? » Tel était l'affolement que produisait en lui la douleur. Il alla donc se prosterner de nouveau au pied de l'autel du dieu Tong-yo et s'écria plein de ferveur :

¹ La première veille est de 7 heures à 9 heures du soir ; la seconde, de 9 heures à 11 heures du soir ; la troisième, de 11 heures du soir à 1 heure du matin ; la quatrième, de 1 heure à 3 heures du matin ; la cinquième et dernière, de 3 heures à 5 heures du matin. [cf. Notes du [Chou king, trad. Couvreur.](#)]

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

— Moi, Tchang Chen-yeou, toute ma vie je me suis efforcé de faire le bien. Je crois sincèrement n'avoir jamais commis le mal. Cependant, le Roi des Enfers attire à lui mes deux fils avec leur mère et voue mes dernières années à la plus affreuse solitude. J'en appelle à toi, dieu souverain, d'une condamnation qui me paraît imméritée. Je te supplie d'évoquer le Roi des Enfers et de permettre que, devant toi, je plaide contre lui ma cause. Si tu confirmes la sentence, alors seulement je courberai la tête et j'attendrai la mort avec résignation.

En prononçant ces derniers mots, l'infortuné se sentit défaillir. De profonds soupirs l'étouffaient, ses larmes coulaient abondantes et brûlantes. Il s'était affaissé lourdement sur les dalles, lorsqu'un démon lui apparut et lui dit :

— Que veux-tu du Roi des Enfers ? Il m'envoie vers toi pour le savoir.

— Je veux qu'il me donne audience et qu'il m'écoute, répondit Tchang Chen-yeou.

Alors, le démon lui fit signe de le suivre, le conduisit à travers les ténèbres et le mit en présence du terrible juge.

— Pourquoi m'as-tu accusé d'injustice devant le puissant dieu Tong-yo ? demanda le Roi des Enfers au vieillard qu'on lui amenait.

— Tu m'as enlevé prématurément mes deux enfants et leur mère, sans que rien justifiât cet arrêt cruel. C'est pourquoi j'ai fait appel à l'empereur céleste, répliqua Tchang Chen-yeou.

— Veux-tu voir tes enfants ? interrogea le Roi des Enfers.

— Oui, certes, fit Tchang Chen-yeou. Comment ne voudrais-je pas les voir !

Déjà le Roi des Enfers avait lancé ses ordres rapides. Ki-seng et Fo-seng arrivaient ensemble à pas égaux.

Joyeux au-delà de ce qu'on pourrait dépeindre, Tchang Chen-yeou s'élança tout d'abord vers le préféré, et, d'une voix que l'émotion rendait tremblante :

— Cher fils aîné, s'écria-t-il, viens avec moi. Sortons d'ici.

— De quel fils aîné parlez-vous ? dit Ki-seng. Jadis, je fus Tchao Ting-yu et, dans ce temps-là, je vous fis tort d'environ cinquante taëls que je dérobai chez vous pendant la nuit. Ces cinquante taëls, je vous les ai restitués bien au-delà du centuple, en vous enrichissant vous et les vôtres. Maintenant je ne vous dois plus rien et je n'ai plus rien à voir avec vous.

Entendant l'aîné de ses enfants parler de la sorte, Tchang Chen-yeou se tourna vivement du côté de Fo-seng et lui dit :

— Puisqu'il en est ainsi, que ce soit donc mon fils cadet qui me soit rendu.

— De quel fils cadet parlez-vous ? répliqua Fo-seng à son tour. Dans une existence antérieure, j'avais habité le corps d'un bonze de Ou-tai-chan, qui fut par vous dépouillé d'une grosse somme d'argent. Ce que vous m'aviez pris, je l'ai repris depuis avec usure. Vous m'avez remboursé si largement que je n'ai plus rien à prétendre. Tout est fini entre nous deux. Il n'existe plus la moindre relation de vous à moi.

« Comment aurais-je dépouillé un bonze de son argent ? pensa Tchang Chen-yeou, profondément troublé. S'il m'était permis de revoir et d'interroger ma femme, j'apprendrais peut-être ce que cela signifie. »

— Tu désires interroger ta femme, dit le Roi des Enfers qui avait lu dans sa pensée. Ton vœu sera satisfait. Qu'on tire de la dix-huitième enceinte et qu'on amène ici celle qui fut la dame Li.

Une troupe de démons se hâta d'exécuter l'ordre du souverain des ténèbres et la dame Li parut, la cangue sur les épaules, une lourde chaîne autour du corps.

— Quels crimes as-tu donc commis pour avoir à subir un tel châtiment ? s'écria Tchang Chen-yeou atterré.

— Hélas ! dit la femme en pleurs, j'ai renié le dépôt des cent taëls du bonze de Ou-tai-chan. À ma mort, j'ai été précipitée dans le dix-huitième enfer, le plus affreux de tous les abîmes. Je souffre bien cruellement. Sauve-moi ! Sauve-moi des supplices que j'endure !

Et, poussant des gémissements lamentables, elle s'attacha aux vêtements de son époux.

À cet instant, le Roi des Enfers frappa la table de bronze placée devant son trône d'un coup de poing qui rendit le bruit du tonnerre, et, sous l'impression de la terreur qui le saisit, Tchang Chen-yeou s'éveilla.

Il s'était évanoui au pied de l'autel de Tong-yo ; c'était un rêve qu'il venait de faire ; mais il comprit que ce rêve était une révélation. Alors il sécha ses larmes, il étouffa ses plaintes et quitta le monde pour se consacrer au culte de Fo.

La foi l'avait pénétré. Il ne doutait plus de la justice céleste,
Dont les regards, plus perçants que l'éclair, découvrent les actions les plus cachées.

Il savait que chacun est toujours rétribué selon ses mérites ;
Il n'osait plus accuser témérairement le Roi des Enfers.

L'histoire que je viens de raconter montre la nature des causes premières qui peuvent influencer sur les événements de notre vie. Elle servira de prologue au récit d'une autre aventure, non moins surprenante et non moins digne d'être rapportée, où l'on verra comment toute une fortune détournée fut restituée à qui de droit, inconsciemment et intégralement,

par celui-là même qui s'en était emparé. Ecoutez donc ce qui advint, au temps des Song, dans la province du Ho-nan.

Le Ho-nan renfermait anciennement le département de Pien-leang, et le département de Pien-leang comprenait la ville et le pays de Tsao-nan, où la famille Tcheou comptait parmi les plus riches et les plus honorées. Le chef de cette famille était un jeune bachelier appelé Jong-tsou, de son nom personnel. Il s'était marié depuis peu. Son aïeul avait élevé un temple de Fo, pour y faire chaque jour ses méditations et ses prières ; mais l'héritier de cet homme méritant, le père de Tcheou Jong-tsou, au lieu de respecter le pieux édifice, n'avait pas craint de le démolir, afin d'en appliquer économiquement les matériaux à l'agrandissement de sa maison. Une maladie, qui l'emporta, le saisit au moment même où s'achevaient les constructions nouvelles et l'opinion publique fut unanime pour voir dans cette mort presque subite le châtement de son sacrilège.

Tcheou Jong-tsou se livrait à l'étude avec ardeur. Le grade de bachelier ne suffisait pas à son ambition. Il résolut de se rendre à la capitale provinciale pour y subir l'examen de licencié et, comme il ne voulait se séparer ni de sa femme dont il était fort épris, ni d'un fils à peine sorti des langes, Tchang-cheou, non moins tendrement aimé, il résolut d'emmener avec lui ces deux êtres qui formaient toute sa famille et prit ses dispositions en conséquence. Les richesses amassées par ses ancêtres étaient représentées par une grande quantité de lingots d'or et d'argent, qu'il ne fallait pas songer à transporter et qui ne lui parurent pas en sûreté dans leurs coffres. Il prit quelques-uns de ces lingots, pour les dépenses de son voyage, enterra secrètement le trésor au pied d'un pan de mur en ruine, qui était resté debout dans l'enceinte de son jardin, et partit, confiant la maison aux bons soins d'un vieil intendant.

Laissons-le s'éloigner et parlons, dès à présent, d'un autre habitant du même pays, lequel avait nom Kia Jin. Kia Jin était un pauvre homme qui portant sur lui tous ses vêtements demeurait encore à demi nu, jamais ne remplissait son ventre et pourtant ne mangeait jamais plus d'une fois par

jour. De métier véritable, il n'en avait point. Il ne savait que louer ses bras et ses épaules pour porter de l'eau ou du bois, remuer la terre, gâcher le mortier des maçons et gagner ainsi durement sa triste vie. Il couchait dans un vieux four abandonné. Il était vraiment très misérable ; chacun avait compassion de lui. Ce Kia Jin était d'ailleurs un type populaire tout particulier. Il était loin de supporter patiemment son dénuement. Il ne cessait de comparer, au fond de sa pensée, l'existence des riches avec celle que la destinée lui avait faite. Son cœur nourrissait la haine et distillait le poison. C'était bien de lui qu'un poète a dit :

Il ne possédait ni champ ni maison ;
Une mesure délaissée était sa demeure.
Pourquoi les êtres que la nature a doué des mêmes organes
Sont-ils traités par le destin si différemment ?

Kia Jin était, sans cesse, préoccupé de cette injustice apparente. Dès qu'il avait un moment de loisir, il courait au temple de Tong-yo et, devant la statue du dieu, exhalait ses plaintes amères en termes qui ne variaient point :

— Moi, Kia Jin, l'homme de peu, je viens exposer mes peines. Je vois des gens qui ont des chevaux et des voitures, qui s'habillent avec des étoffes de soie, qui mangent de bonnes choses et qui font usage de tout ce qui est bon. Ces gens-là, eh bien ! ce sont des hommes de ce monde et moi, Kia Jin, qui suis aussi un homme de ce monde, je n'ai même pas des habits grossiers suffisants pour abriter mon corps ; je n'ai même pas des aliments grossiers suffisants pour apaiser ma faim. Je couche sur la terre nue et j'ai tous les tourments de la pauvreté. Cependant, je n'ai jamais manqué de faire le bien, dans la mesure de mes chétives ressources. J'ai aidé parfois de plus pauvres que moi. J'ai secouru des vieillards et des infirmes ; j'ai donné mon obole aux bonzes quêteurs pour entretenir les temples et contribuer aux sacrifices. Ô dieu puissant, jette sur moi un regard de pitié !

Telle était sa prière et cette prière, il la renouvelait constamment, avec la dévotion la plus ardente et la bonne foi la plus sincère. L'émotion vraie a le don de toucher les puissances d'en haut. Un jour que Kia Jin, après son invocation habituelle, se tenait humblement prosterné à l'entrée du temple, un messager céleste se montra tout à coup devant lui, l'enleva dans les régions du vide et le conduisit devant le génie chargé de répartir les richesses entre les hommes. Par ordre de Tong-yo, ce génie devait examiner attentivement si le suppliant était fondé à réclamer un meilleur lot que celui qu'il avait reçu dans la répartition des biens de ce monde. Il obéit à l'ordre du dieu son souverain, examina et dit au messager céleste :

— Cet homme, dans une vie antérieure, n'a respecté ni le Ciel ni la Terre. Il n'a pas honoré ses parents. Il méprisait le culte de Fo, insultait les bonzes, tuait les êtres vivants, répandait irrévérencieusement l'eau pure et gaspillait les cinq céréales. Il convient que, dans la vie présente, il souffre du froid et de la faim.

Kia Jin, à ces paroles, fut pénétré d'épouvante. Redoublant de ferveur et de supplications, il s'écria :

— Que la Suprême Sainteté ait compassion de moi ! qu'elle augmente tout au moins ma faible part de nourriture et de vêtements. Si j'ai failli dans une existence antérieure, ne me suis-je pas un peu racheté dans ma vie présente ? N'ai-je pas nourri mon père et ma mère à force de travail, durant leur vieillesse ? Ne les ai-je pas pleurés et n'ai-je pas encore une profonde douleur de les avoir perdus ? Mon indigence m'a-t-elle empêché de répandre du vin et du thé sur leur tombes et même d'y brûler du papier monnaie, pour sacrifier aux esprits ? Certes, les puissances divines, qui connaissent le fond de nos cœurs, savent que j'ai pratiqué la piété filiale avec un réel dévouement.

Le messager céleste appuya la requête de Kia Jin.

— Grand génie, dit-il, au souverain distributeur des richesses, pèse bien, je t'en prie, ce que cet homme peut avoir à son actif. S'il a nourri ses vieux parents par son travail, alors que lui-même souffrait de la faim, cela doit certainement lui être compté. Toute bonne semence fructifie sur la Terre, toute bonne action est rémunérée par le Ciel. Parmi les familles qui jouissent actuellement d'un bonheur facile, peut-être s'en trouve-t-il une à qui, sans injustice, on pourrait faire en sa faveur quelque petit emprunt. Je proposerais, par exemple, de lui confier jusqu'à sa mort l'héritier d'un bien dont il ne serait ainsi qu'usufruitier. Les lois immuables auraient leur cours et la piété filiale aurait porté son fruit.

Le génie qui distribue les richesses fit un signe d'assentiment.

— Précisément, répondit-il, nous avons à Tsao-nan la famille Tcheou. L'aïeul avait conquis, pour lui et sa descendance, trois générations de prospérité. Son héritier direct ayant renversé un temple de Fo, le bonheur de cette famille sera suspendu pendant vingt ans. Kia Jin jouira des richesses qui seront enlevées aux Tcheou, jusqu'à l'époque où elles devront leur être rendues et nous ferons en sorte qu'il prenne soin d'opérer la restitution tout naturellement. N'est-ce pas là une bonne combinaison ?

— Excellente, répliqua le messager céleste, qui appela aussitôt Kia Jin demeuré en arrière, afin de lui apprendre que ses prières étaient exaucées et que déjà la richesse l'attendait.

Kia Jin se confondit en actions de grâce. Il aperçut un grand cheval ailé qu'on lui amenait pour redescendre sur la Terre. Il se hâta de sauter en selle et le cheval partit plus rapide qu'un souffle de tempête. Le cavalier sentit qu'il perdait les arçons. Il voulut crier et se réveilla, car lui aussi venait de faire un songe. Il se retrouvait au seuil du temple de Tong-yo, le front contre terre, dans la pieuse attitude de sa dernière invocation.

Tiré si brusquement de son extase, Kia Jin demeura quelques instants comme anéanti. « Un dieu m'annonçait le bonheur. C'était bien beau, pensa-t-il, mais l'illusion est une chose et la réalité en est une autre. Les rêves sont des inspirations du cœur ; il faut y avoir foi pour se réjouir de ce qu'ils promettent. Quelqu'un est venu me chercher, hier, et m'a chargé de lui procurer des matériaux de construction. Occupons-nous d'abord de cette affaire. C'est assurément le plus pressé. » Raisonnant ainsi avec lui-même, il ne se doutait guère qu'il marchait droit au but si ardemment convoité.

Comme il sortait du temple, il rencontra l'intendant de la famille Tcheou. Des voleurs venaient d'enlever à ce brave homme tout ce que son maître lui avait laissé d'argent comptant pour faire face aux dépenses journalières. Dans une situation si embarrassante, il avait jeté les yeux sur ce vieux pan de mur qui obstruait inutilement le jardin de la maison confiée à ses soins, et dont les briques solides pouvaient avoir encore quelque valeur. Kia Jin était l'intermédiaire qu'il lui fallait pour négocier un marché de cette nature. Il l'aborda et lui donna commission de découvrir un acheteur.

— Voilà qui tombe à merveille, s'écria Kia Jin. Justement on me demande ce que vous offrez. Je cours de ce pas débattre le prix du marché et je reviens traiter avec vous.

Tout fut bientôt réglé, le négociateur ayant stipulé que le travail d'abattre le mur et de transporter les briques serait son affaire. On lui ouvrit les portes du jardin, il se munit de ses outils et, le pic en main, il se mit à l'œuvre.

Kia Jin arrachait soigneusement les briques entières, mais laissait rouler sur le sol tous les débris. Frappé du bruit sourd que leur chute produisait et qui semblait indiquer un vide, il déblaya, creusa et aperçut une dalle qu'il s'empressa de soulever. Au-dessous de la dalle était une grande fosse et, dans cette fosse, tant de lingots d'or et d'argent que le nombre en paraissait incroyable. Le travailleur émerveillé revint promptement de sa première surprise.

« Mon rêve s'accomplit, se dit-il au fond de son cœur. Les dieux m'ont vraiment accordé la richesse. Mettons en sûreté ce qu'ils m'envoient. » Cette résolution fut exécutée avec autant de prudence que de célérité. Les lourds fardeaux de métal précieux furent recouverts d'une couche de décombres.

Les voyages se succédèrent pendant deux jours, entre le jardin et le four ruiné qui servait d'habitation à Kia Jin. Les lingots passèrent d'une cachette dans une autre. Une grosse fortune avait changé de maître.

Cet homme qui n'avait jamais rien possédé se montra d'instinct administrateur habile et calculateur émérite. Son premier soin fut d'acheter une maison très modeste, où le trésor entreposé dans le vieux four ne tarda pas à être transporté et bien caché. Il se livra pendant quelque temps à un petit commerce, dont le produit le plus clair pour lui fut de donner à croire qu'il pût faire des bénéfices et mettre de l'argent de côté. Il ne se refusait rien du nécessaire, sans se livrer non plus à aucune dépense de nature à causer de l'étonnement. Peu à peu, ses affaires prirent un essor extraordinaire. On le vit successivement ouvrir un bureau de prêt sur gages, construire un moulin, fonder une fabrique de pâtes alimentaires et entreprendre le commerce des vins. Tout ce qu'il touchait s'accroissait, comme l'eau qui a trouvé sa pente. Dans la campagne il avait des champs ; sur les fleuves il avait des bateaux. Jadis, on l'avait appelé le pauvre Kia Jin et maintenant on le nommait Kia Jin le *youen-ouai*¹. Son bonheur, cependant, n'était pas complet ; bien qu'il eût pris femme, il n'avait point d'enfants, garçon ni fille, et le maître de ces domaines si étendus que le canard sauvage ne les eût point traversés d'un vol était un *youen-ouai* sans héritier. Chose étrange et qu'il faut noter, cette absence d'héritier ne l'empêchait pas de pousser l'économie jusqu'aux limites les plus invraisemblables. Quand on lui réclamait une ligature de sapèques, il semblait qu'on vînt pour lui arracher un nerf. Il eût voulu, de ses mains

¹ Titre honorifique intraduisible, qui se donne aux gens puissants par leurs grandes richesses.

rapaces, saisir et attirer tout ce qui appartenait aux autres. Était-il forcé de faire quelque mince libéralité, durant plusieurs jours il en avait le cœur malade. Sa réputation d'avarice n'était pas moins solidement établie que son crédit.

Kia Jin le *youen-ouai*, ou Kia Jin l'avare, comme il plaira de le nommer, avait pris à son service un vieux lettré, appelé Tchou Te-fou, qui tenait ses comptes, présidait à son bureau de prêt sur gages et lui servait aussi de secrétaire. Il s'entretenait souvent avec lui de son chagrin de n'avoir point d'enfants et, plusieurs fois, lui avait dit : « Entre tant de gens pauvres et besogneux que tu as l'occasion de voir et d'interroger, si tu en rencontrais un qui fût disposé à me céder ses droits de paternité sur son fils ou sa fille, il ne faudrait pas manquer de m'en parler. Un enfant d'adoption romprait ma solitude ; mes yeux sont las d'errer dans le vide ; deux têtes ne seraient pas de trop ici. » Ces mêmes propos, il les avait tenus également au jeune serviteur qui avait la gérance d'une taverne, où les vins dont il faisait commerce se débitaient au détail.

C'est assez, pour le moment, nous occuper de Kia Jin et de ses affaires. Retournons près du bachelier Tchou Jongtsou, que nous avons laissé sur le chemin de la capitale provinciale, plein d'espérance et d'ambition. Hélas ! il avait éprouvé des déceptions cruelles. La fortune contraire était devenue sa compagne. Il avait échoué dans ses examens ; le découragement s'était emparé de lui et, quand il avait cru, en regagnant la demeure de ses pères, y reprendre du moins sa vie d'autrefois, il n'avait retrouvé ni ses richesses qu'on lui avait enlevées, ni son vieil intendant qui était mort. Il avait dû vendre sa maison, pour se procurer momentanément des ressources et, ces ressources étant épuisées, ce qui n'avait pas été bien long pour un homme accoutumé à mener une large existence, il s'était rendu à Lo-yang, le berceau de sa famille, avec sa femme et son fils, dans l'espoir d'y découvrir quelques parents fortunés qui lui vinssent en aide. Attente vaine, l'instabilité n'est-elle pas la seule chose humaine sur laquelle on puisse raisonnablement compter ?

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

Le temps et les orages ont détruit le palais du roi de Teng ;
Le tonnerre brise la pierre, où les mots de bonheur et de longévité étaient
inscrits.

La parenté de Lo-yang, ce fut une illusion de clair de lune et rien de plus. Le peu d'argent demeuré entre les mains de Tcheou Jong-tsou disparut entièrement dans ce voyage. Le malheureux bachelier, qu'un vague instinct ramenait vers le pays de Tsao-nan, dut parcourir à pied des routes glacées, car on était au cœur de l'hiver et la neige volait en épais tourbillons. Harassés de fatigue, presque paralysés par le froid, le mari, la femme et l'enfant s'arrêtèrent à la porte d'une taverne, ouverte sur le bord du chemin.

— Je n'ai pas la force de faire un pas de plus, soupira la femme ;
entrons ici pour nous reposer et nous abriter.

Le mari approuva du geste ; il souleva l'enfant évanoui à demi et tous trois entrèrent.

— Sans doute, vous désirez que je vous serve du vin chaud ?
interrogea le gérant de la taverne, qui s'était levé avec empressement.

— Hélas ! fit le bachelier, il faudrait pour cela que j'eusse de l'argent et ma bourse est vide.

— Si vous ne venez pas ici pour y boire du vin, quel motif vous amène ?

— Vous voyez la famille d'un pauvre bachelier, accablé par le malheur. Nous avons entrepris un long voyage, à la recherche de parents qui nous eussent secourus, mais que nous n'avons pas pu retrouver. La souffrance, l'épuisement, cette grande neige, la rencontre fortuite d'un lieu clos et la tentation de nous y reposer quelques instants, voilà ce qui nous a poussé à pénétrer chez vous.

— Soyez les bienvenus, répliqua aussitôt le gérant de la taverne en changeant de ton. L'hospitalité ne se refuse pas. Vous vous reposerez ici autant qu'il vous plaira.

Les voyageurs remercièrent de leur mieux. Ils tremblaient de tout leur corps, au point de pouvoir à peine articuler les paroles qu'ils prononçaient.

— Seigneur bachelier, reprit ensuite le gérant de la taverne, que le spectacle de cette infortune avait ému, le manque d'argent ne doit pas vous empêcher de boire une tasse de vin chaud. C'est un réconfortant qui vous est vraiment nécessaire et je vous l'offre de bon cœur.

Le bachelier n'osait accepter, mais le charitable gérant insista de manière à vaincre sa résistance. Il fit boire de même la femme et l'enfant. Le père et la mère avaient les yeux remplis de larmes. Ces trois êtres défaillants se sentirent ranimés par la liqueur bienfaisante et le dieu du foyer, Tchao-tchai-li-che, qui devant son image avait vu passer les trois tasses, en conserva le souvenir.

Disons, sans plus tarder, que la taverne où la famille Tcheou s'était réfugiée était précisément celle qui appartenait à son spoliateur. En voyant des parents dénués de tout et cet enfant voué à la faim, le gérant, serviteur de Kia Jin, pensa au désir qu'avait son maître de trouver un fils d'adoption. S'adressant donc au bachelier d'un ton de bienveillance d'ailleurs parfaitement sincère :

— Dans votre détresse si terrible, ne songez-vous pas à faire adopter ce jeune enfant par quelque grand personnage, qui du moins se chargerait de le rendre heureux ?

— Je ne connais aucun personnage à qui je puisse offrir mon fils en adoption.

— J'en connais un, moi, répartit vivement le médiateur. Si madame ne refuse pas son consentement, je me fais fort de tout arranger.

— Vous entendez ce qu'on nous propose ? murmura le bachelier en se tournant vers sa femme, quel est là-dessus votre sentiment ?

— Donner notre enfant ou le voir mourir de misère, il n'en sera pas moins perdu pour nous. Si l'homme qui l'adopterait doit vraiment lui assurer une existence heureuse, le mieux est de nous résigner à ce cruel sacrifice.

Le gérant de la taverne reprit :

— Soyez sans inquiétude à cet égard, et félicitez-vous donc d'être venus ici. Celui à qui vous céderez votre enfant possède des richesses incalculables. Il s'afflige de n'avoir ni garçon ni fille, et ce qu'il veut demander à la paternité d'adoption, c'est un héritier de tous ses biens. Attendez-moi quelques instants. Je vais le faire prévenir sur-le-champ que cet héritier est trouvé.

Le gérant de la taverne avait lancé rapidement ces paroles et, plus rapidement encore, il s'était abouché avec Tchou Te-fou. Mis au courant des choses, le vieux lettré pressa le jeune homme de le conduire auprès des étrangers. « Où est-il ? Où est-il ? » furent ses premiers mots en entrant dans la taverne. Des yeux, le gérant lui indiqua Tcheou Jong-tsou, mais c'était l'enfant qu'il avait hâte d'apercevoir et déjà ses regards s'étaient fixés sur le charmant visage de Tchang-cheou. « Voilà, s'écria-t-il, un enfant d'une figure heureuse ! » Aussitôt il salua le père et aborda nettement la question avec les préliminaires obligés.

— Quel est votre honorable pays ? Quel est le nom de votre noble famille ? Est-il vrai que vous consentiez à céder vos droits de paternité sur cet enfant ? Quelles sont vos raisons pour en agir ainsi ?

— Je suis originaire de ce pays même. Le nom de ma famille est Tcheou et mon nom personnel est Jong-tsou. J'ai perdu tout mon patrimoine. Je suis réduit à la plus affreuse misère, et c'est pour

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

sauver mon enfant que je me résignerais à lui donner un autre père. Est-ce vous qui voulez l'adopter ?

— Moi ? oh ! non, certes ! Je ne serais pas le père qu'il lui faudrait. Celui que nous pensons à lui donner est un *youen-ouai* à qui le Ciel semble avoir accordé pour patrimoine la Terre entière et qui n'a ni parents ni associés. Votre fils, s'il l'adopte, deviendra son unique héritier.

— Prenez donc en main cette affaire. Mon consentement vous est acquis.

— Venez avec moi. Nous irons le trouver ensemble.

Les deux lettrés, suivis de Tchang-cheou et de sa mère, se dirigèrent vers la demeure de Kia Jin. Tout d'abord, Tchou Te-fou pénétra seul auprès du *youen-ouai* qui, plus que jamais attristé du sentiment de sa solitude, accueillit son serviteur avec un à-propos merveilleux.

— Et ce fils adoptif que j'attends de vous, lui cria-t-il du plus loin qu'il l'aperçut, faudra-t-il que je l'attende jusqu'à ma mort ?

— Précisément, je vous l'amène.

— Tu me l'amènes ? Où est-il ?

— Ici même, dans le vestibule.

— À quelle famille appartient-il ?

— C'est le fils d'un pauvre bachelier.

— Le fils d'un bachelier ! En vérité, c'est parfait. Il est fâcheux seulement que ce bachelier soit pauvre.

— Voilà une plaisante réflexion, *youen-ouai*. Il serait rare, en effet, de rencontrer un homme riche qui voulût vendre son enfant.

— Eh bien ! cet enfant, qu'il vienne vite. Je suis impatient de le voir.

L'introducteur appela Tcheou Jong-tsou. Le père entra, tenant son fils par la main. Les grâces du petit Tchangcheou firent sur Kia Jin la même impression qu'elles avaient produit instantanément sur Tchou Te-fou. Il remarqua la blancheur de son teint, en opposition avec le bleu foncé de sa tonsure. Il ne pouvait souhaiter un plus bel enfant. Il fut joyeux jusqu'aux entrailles et, dès qu'il eut échangé avec le bachelier les politesses prescrites par les rites entre personnes qui se voient pour la première fois, il dit en se tournant vers son secrétaire :

— Tout est entendu et convenu. Venez dresser l'acte authentique qui doit me transmettre les droits de paternité. Et il poussa Tchou Te-fou dans son cabinet.

— En quels termes l'acte doit-il être rédigé ? demanda le secrétaire, délayant son encre et déjà muni de ses pinceaux.

— En termes précis et courts. Écris simplement : « Un tel, se trouvant dépourvu de toute ressource et ne pouvant nourrir son fils un tel, cède volontairement et sans aucune réserve cet enfant au maître des richesses Kia Jin, l'honorable *youen-ouai* qui, par adoption, en devient le père et en fait son propre héritier. »

— *Youen-ouai* suffirait peut-être, risqua le vieux secrétaire. Maître des richesses n'ajoute rien.

— Si je ne suis pas le *maître des richesses*, riposta Kia Jin, serai-je donc *le pauvre Chinois* ¹ ?

Tchou Te-fou salua d'un signe de soumission ce besoin d'ostentation commun aux gueux enrichis.

— Ce n'est pas tout, continua le maître des richesses ; il faut ajouter, pour terminer : « Les deux parties étant également liées par la présente convention, si l'une de ces parties venait à

¹ *Maître des richesses* est une locution courante, synonyme du titre de *youen-ouai* expliqué plus haut. Celle de *pauvre Chinois*, qui s'explique d'elle-même, répond assez bien à notre expression de *pauvre diable*.

chercher un prétexte pour se dédire, elle serait *ipso facto* tenue de payer à l'autre partie mille ligatures de sapèques, à titre d'indemnité. »

Cette clause inattendue égaya beaucoup l'honnête lettré qui tenait le pinceau.

— On stipulera le dédit de mille ligatures, fit-il en riant, mais la somme à donner pour le prix de la cession de l'enfant, quelle sera-t-elle ?

— Qu'on ne s'inquiète pas de ce qui ne regarde que moi, répliqua le *youen-ouai*. Contente-toi d'écrire ce que je dis. À quoi bon indiquer une somme fixe ? Que pourra souhaiter le père de l'enfant ? Quoi qu'il désire, moi le maître des richesses, je suis en mesure de le satisfaire. Avec ce qu'il tirera de moi, il aura de quoi manger toute sa vie.

Tchin Te-fou n'osa pas insister. Il alla rejoindre Tcheou Jong-tsou, qu'il avait laissé dans la grande salle, et lui communiqua exactement la teneur de l'acte qu'il aurait à signer. Le bachelier écrivait sous sa dictée. Quand il vit que le secrétaire s'arrêtait court après la fameuse clause du dédit de mille ligatures, il demanda quelle somme devait lui revenir dans la prévision plus naturelle des conventions fidèlement exécutées de part et d'autre, et s'il ne conviendrait pas aussi d'en faire mention.

— Comme vous, j'ai posé cette question, avoua Tchin Te-fou et, mot pour mot, il rapporta la réponse qu'il avait reçue du maître des richesses.

Tcheou Jong-tsou pensa qu'un si grand personnage agissait sans doute de la sorte par générosité ou délicatesse. Il laissa tomber son objection et, pour mettre d'accord l'esprit avec la lettre, conformément aux intentions supposées du père adoptif, il introduisit simplement dans le contrat cette phrase additionnelle : « Qu'une juste rémunération lui serait due, en retour de la cession de son enfant. »

Tcheou Jong-tsou et Tchou Te-fou étaient d'honnêtes et naïfs lettrés. Ils n'avaient aucune idée des pièges diaboliques que sait tendre un homme perfide et retors. Ne doutant ni l'un ni l'autre des excellentes dispositions de Kia Jin, ils s'attendaient à lui voir faire les choses très libéralement. Ils se laissaient prendre aux belles paroles de ce rusé coquin qui tenait tant à la qualification de maître des richesses, au lieu de se souvenir du proverbe qui dit : « Miel dans la bouche, corruption dans le cœur. »

Aussitôt que Kia Jin fut en possession de l'acte authentique, écrit et signé par le bachelier Tcheou Jong-tsou, il s'empara de l'enfant et alla le présenter à sa femme. Très joyeuse, la dame Kia combla le petit garçon de caresses et lui promit des habits brodés, tandis que le *youen-ouai*, de son côté, lui faisait la leçon, en lui apprenant que désormais son nom de famille serait Kia et non plus Tcheou. L'enfant était déjà dans sa septième année ; il commençait à comprendre et à deviner. Ces manifestations extraordinaires le rendaient à la fois triste et inquiet.

Cependant, le maître des richesses ne se hâtait point de montrer sa munificence. Le bachelier en témoignait son étonnement à Tchou Te-fou, et celui-ci pressait à son tour Kia Jin de mettre fin à cette pénible expectative.

— Eh bien donc ! qu'il laisse l'enfant et qu'il s'en aille, dit sèchement le père adoptif poussé à bout, après avoir fait longtemps la sourde oreille.

— Comment s'en irait-il avant que la question de la rémunération ne soit réglée ? s'écria Tchou Te-fou stupéfait.

Le *youen-ouai* eut alors une de ces inspirations qui naissent uniquement dans un cœur pourri de ladroterie. Il feignit d'interpréter à contresens l'observation de son secrétaire et répondit négligemment :

— Ne parlons plus de cela. Qu'il donne ce qu'il voudra et ce sera bien.

— *Youen-ouai*, ne vous moquez pas des gens, répliqua Tchou Te-fou avec vivacité. Si cet homme vous abandonne son fils, c'est

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

parce qu'il est dans la plus affreuse misère. Quelle est cette dure plaisanterie d'attendre, en outre, une gratification de lui ?

— Parce qu'il est dans la misère, il me donne son enfant à nourrir. Je consens à m'en charger. J'en fais même mon propre fils, et je ne lui demande rien pour cela. Comment donc serait-ce lui qui me demanderait quelque chose ?

— Encore une fois, ne vous jouez pas de ce malheureux. Vous n'ignorez pas l'étendue de son sacrifice. Vous savez qu'il attend de vous seul les moyens de ne pas mourir de faim.

— Allons donc ! Il a signé un dédit de mille ligatures, tant il était désireux de conclure l'affaire. Qu'il paie le dédit s'il veut reprendre son fils. Autrement, qu'il le laisse ici et qu'il nous donne la paix en s'en allant au plus vite.

— *Youen-ouai*, je vous en supplie, ne parlez pas ainsi.

— Voyons, Tchîn Te-fou, pour toi, absolument et uniquement par considération pour toi, je consens à lui faire cadeau d'une ligature. Es-tu satisfait ?

— Un si bel enfant ! un si charmant enfant ! pour une ligature ! ah ! vraiment c'est trop peu !

— Dans une ligature de sapèques, Tchîn Te-fou, il y a bien des richesses ¹. Moi qui ai beaucoup d'argent, chaque fois que je dépense une ligature de sapèques, j'en ressens une douleur cuisante et, toi qui est pauvre, tu sembles regarder mille sapèques comme rien. Voilà qui est incroyable ! Donne-lui donc une ligature et, en même temps, son congé. C'est un lettré qui a beaucoup lu et qui connaît le monde. Il sait que son fils est tombé dans une bonne maison. Il refuserait de recevoir des sapèques, que je n'en serais pas étonné.

¹ Plaisanterie résultant de ce que chaque sapèque porte une inscription dans laquelle entre le caractère *pan*, qui signifie *chose précieuse, chose de grand prix*.

— Où prenez-vous de pareils raisonnements ? Vous ne pensez pas sérieusement un mot de tout ce que vous dites. Vous n’imaginez pas qu’un homme vend son enfant sans être à bout de ressources et sans avoir besoin de secours.

Tchin Te-fou continua pendant quelques instants à disputer de la sorte ; mais il avait affaire à un sourd. Il dut rejoindre Tcheou Jong-tsou, avec la mortification d’un triste message à remplir. Le bachelier avait emmené sa femme au-dehors, afin de causer plus librement. Il s’efforçait de la raisonner et de la consoler, en lui représentant la haute fortune à laquelle leur fils Tchang-cheou était appelé par cette adoption. Il n’avait rien dit encore des avantages immédiats qu’il espérait recueillir pour eux-mêmes, lorsqu’ils virent arriver le vieux secrétaire, tenant piteusement sa ligature de sapèques à la main. En présence d’une offre aussi dérisoire, la femme eut un mouvement d’indignation.

— Est-ce là, s’écria-t-elle, le prix d’un enfant qui m’a coûté tant de soins ? On n’achèterait pas une poupée avec ce que vous nous apportez.

Tchin Te-fou interdit retourna près du *youen-ouai* et lui rapporta ce propos.

— Est-ce qu’une poupée mange du riz ? répliqua celui-ci d’un ton de moquerie. Ne sais-tu pas l’axiome : « Qu’en fait de marchandises, il faut se défier de celles qui ouvrent la bouche. » Ton bachelier le sait bien, lui, et c’est pour cela qu’il m’a passé son petit rongeur. Je me suis engagé à en prendre soin, cela devrait lui suffire. Enfin, puisque Tchin Te-fou se donne à ce sujet tant de peine, va pour deux ligatures au lieu d’une ; mais à la condition de ne pas me réclamer une sapèque de plus. Porte-les vite à cet avide personnage et que, de toute manière, je sois promptement débarrassé de lui.

Comme l’obstiné secrétaire se récriait et prolongeait la discussion, Kia Jin irrité finit par lui dire :

— Je t'ai signifié que je n'ajouterais absolument rien. Ajoute, toi-même, ce que tu voudras, si cela te plaît.

« C'est bien, en effet, ce qui me reste à faire, soupira Tchou Te-fou après un instant de recueillement. N'ai-je pas été l'intermédiaire responsable de ce qui arrive aujourd'hui ? Le *youen-ouai* ne veut donner que deux ligatures et le bachelier n'a pas tort de juger la rémunération insuffisante. C'est un grand et heureux événement que l'entrée d'un héritier dans une maison qui en était privée. Moi qui fais partie de cette maison depuis de longues années, je saurai contribuer, selon mes forces à sa prospérité. » Et, s'adressant au *youen-ouai* :

— Sur l'argent de mes appointements, je prélèverai deux ligatures, afin d'en remettre quatre au bachelier. Cela permettra de le congédier un peu plus honorablement.

— Ainsi, nous fournirons chacun deux ligatures ; fort bien, et à qui sera le jeune garçon ? demanda Kia Jin.

— Le jeune garçon est au *youen-ouai*, fit le vieux secrétaire, étonné de cette question.

— De telle façon que tu payeras la moitié de ce qui m'appartiendra en propre, observa Kia Jin avec un large sourire. Allons, tu es un brave homme.

Et tirant quatre ligatures de son coffre, il les remit à Tchou Te-fou, non sans prendre la précaution de lui faire inscrire de sa main, sur le livre de comptes, la mention claire et détaillée des conditions de cette sortie de numéraire.

Tchou Te-fou retourna près du bachelier et ne lui cacha rien de la vérité :

— Ce *youen-ouai* est un homme si avare, si dur, si dépourvu du sentiment de l'équité qu'il m'a été impossible d'obtenir de lui plus de deux mille sapèques. En voici cependant quatre mille, parce que j'ai tenu moi-même à doubler tout au moins cette faible somme, au moyen de mes petites économies. C'est encore bien

peu de chose, mais je puis vous assurer que votre enfant acquiert pour l'avenir la situation la plus belle et la plus inespérée. Cela vous consolera d'avoir essuyé une vilénie.

— Comment pourrais-je accepter ce sacrifice venant de votre part ? s'écria Tcheou Jong-tsou.

— Vous me garderez une bonne pensée et j'aurai bien placé mon argent, répondit simplement le brave secrétaire, qui insista de manière à n'être pas refusé.

Les époux témoignèrent le désir d'embrasser leur enfant une fois encore. Tchou Te-fou le leur amena. Il y eut une scène douloureuse d'attendrissement et de larmes.

— Si nous t'avons vendu, c'est pour te sauver du froid, de la faim et de la misère, dit le bachelier à son fils. Fais toujours ton devoir et jouis d'une vie heureuse, que tu ne pourrais plus trouver près de nous. Nous ne cesserons de penser à toi et nous ne manquerons pas de revenir te voir.

Le petit garçon, tout en pleurs, s'attachait aux vêtements de sa mère et ne voulait pas la laisser partir. Tchou Te-fou parvint à le distraire un moment, en lui donnant des fruits. Alors le père et la mère s'éloignèrent.

Kia Jin s'attacha d'autant plus facilement à son fils adoptif qu'il caressait en lui, en quelque sorte, la délicieuse impression de l'avoir acquis avec tant d'adresse et d'économie. Il lui conserva son petit nom et l'appela Kia Tchoucheou ; mais jaloux de posséder sans le moindre partage ce futur héritier de ses richesses, il défendit qu'on prononçât devant lui aucune parole qui pût lui rappeler son origine, en même temps qu'il veillait attentivement à empêcher toute communication entre les Tchou et leur enfant. Qui aurait deviné que le rejeton séparé de la

souche était replanté sur son terrain propre et que l'œuvre de restitution s'accomplissait déjà ¹ ?

Les années s'écoulèrent. Kia Tchang-cheou prit le bonnet viril. Les premiers souvenirs de son jeune âge s'étaient affaiblis et n'occupaient plus que très rarement son esprit. Il était arrivé peu à peu à considérer le *youen-ouai* comme son véritable père, malgré la profonde différence de caractères qui les séparait l'un de l'autre. Tandis que Kia Jin s'affligeait d'avoir à dépenser une demi-sapèque, son héritier semblait ne faire guère plus de cas d'un lingot d'or que d'un fragment de brique. Les traits opposés qui naissaient de ce contraste étaient un sujet de conversation inépuisable pour les gens du pays.

À l'époque où Kia Tchang-cheou venait d'atteindre sa vingt-deuxième année, la femme de Kia Jin mourut subitement et presque aussitôt le *youen-ouai* fut forcé de prendre le lit. Le jeune homme résolut de se rendre à Tai-ngan, pour brûler des parfums dans le temple de Tong-yo et demander au Ciel la guérison du malade. Ayant obtenu les clefs du trésor paternel, afin d'y puiser l'argent nécessaire à ce voyage, il ne manqua pas de faire par la même occasion une bonne provision de lingots précieux, de sapèques et de papier monnaie. Puis il se mit en route avec Hing-eul, son serviteur particulier.

On était alors au vingt-septième jour de la troisième lune, c'est-à-dire à la veille de la grande fête qui se célèbre annuellement en l'honneur du dieu Tong-yo. Le nombre de pèlerins accourus de toute part était considérable. Kia Tchang-cheou jeta les yeux, pour y passer la nuit, sur une des cellules latérales du temple, affectées au logement des étrangers, la plus propre et la mieux close de toutes ; sans se soucier aucunement de ce qu'elle fût

¹ On pourra s'étonner de ce qu'en apprenant le nom du bachelier, père de l'enfant qu'il allait adopter, Kia-jin n'ait pas reconnu qu'il avait précisément affaire à l'homme dont il avait enlevé le trésor. Le palliatif de cette invraisemblance est qu'il n'existe que cent noms de famille dans toute la Chine, de telle sorte qu'un nom de famille y est à peu près aussi commun qu'un nom de baptême parmi nous.

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

occupée déjà par deux premiers arrivés, dont les vers suivants ont fort bien tracé le portrait

Des visages jaunes et amaigris ; des vêtements pauvres et minces ;
Sur la tête de l'homme, un bonnet de lettré couvert de poussière ;
Aux jambes de la femme, des bas percés et souillés de boue ;
L'aspect misérable du voyageur qui marche sans but.

Toi, lecteur, tu demanderas peut-être : Quels étaient ces gens-là et pourquoi me les présenter ? Eh ! bien ! sache donc que tu retrouves en eux le bachelier Tcheou Jong-tsou et sa femme, méconnaissables pour leur fils, comme leur fils était méconnaissable pour eux-mêmes. Ils avaient erré de ville en ville et de province en province, cherchant partout mais en vain, à se créer des moyens d'existence. Le souvenir toujours vivant de l'enfant qu'ils avaient perdu les ramenait instinctivement vers le pays de Tsao-nan, mendiant sur les routes le riz de chaque jour. Dans les grandes fêtes, comme celle qui se préparait, beaucoup de dévots inhabiles à tracer des caractères se faisaient écrire les prières qu'ils voulaient déposer devant l'image de Tong-yo. Le bachelier comptait bien utiliser son pinceau, en de si favorables circonstances. Il avait exposé sa situation au supérieur du temple et celui-ci, content d'obliger un pauvre lettré, avait installé le couple indigent dans cette cellule où Kia Tchang-cheou se montra fort irrité de les rencontrer.

— Chasse-moi d'ici ces intrus, dit-il à Hing-eul, qui se mit en devoir aussitôt d'exécuter l'ordre reçu.

— Qui êtes-vous pour prétendre m'expulser de ce lieu d'asile ? demanda le bachelier stupéfait.

— Il n'est personne qui ne connaisse le jeune *youen-ouai*, mon maître, cria le serviteur menaçant.

Le bachelier résiste ; Hing-eul l'injurie et veut le frapper. Le bruit de l'altercation attire le supérieur, qui interpose hautement son autorité et qui s'étonne de voir disputer aux deux époux un logement qu'il leur a concédé lui-même.

— Mon maître vous eût offert une ligature de sapèques pour le loyer d'une seule nuit à passer dans ce petit coin, insinue le perfide Hing-eul, qui sait la puissance de ce genre d'argument.

En effet, le supérieur modifia sur-le-champ le ton et la substance de ses discours. Il proposa à Tcheou Jong-tsou un échange de cellules, auquel celui-ci ne put se refuser, malgré sa rage concentrée. Le lendemain, chacun accomplissait les vœux ou les projets qu'il avait formés. L'un brûla des parfums ; l'autre écrivit des prières, et tous les pèlerins se remirent en route, chacun regagnant son foyer.

Monté sur un bon cheval, Kia Tchang-cheou fut promptement de retour ; mais déjà Kia Jin était mort. Déjà les biens immenses du *youen-ouai*, sans partage et de plein droit, demeuraient acquis à ce fils adoptif, son unique héritier.

Marchant péniblement par petites étapes, Tcheou Jong-tsou et sa femme employèrent plusieurs jours à franchir la distance entre Tai-ngan et Tsao-nan. Ils s'égarèrent ensuite dans les ruelles, qui conduisaient à l'habitation de Kia Jin du côté des jardins. Ils avaient pris ce détour pour quêter des informations sans se découvrir. Brisée par la fatigue et par l'émotion, la dame Tcheou eut une défaillance. Le mari chercha du secours, vit une pharmacie sur l'enseigne de laquelle on lisait : *Secours aux indigents*, et se hâta d'y conduire sa femme, qui reçut des soins immédiats et, grâce à l'effet d'un puissant cordial, recouvra ses forces en quelques instants. Le maître de la pharmacie était un vieillard à barbe blanche. Il arrêta les époux dans l'effusion de leur reconnaissance, en leur montrant du doigt trois caractères tracés au fond de la boutique et en leur disant simplement :

— Voici mon nom. Indiquez-le à ceux qui ont besoin d'un peu d'assistance. Ce sera le meilleur moyen de me récompenser.

Le bachelier avait levé les yeux vers ces trois caractères, qui formaient le nom du bienfaisant vieillard. « Tchou Te-fou, Tchou Te-fou, murmurait-il entre ses dents ; ce nom ne m'est pas inconnu. »

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

— N'est-ce pas ainsi que se nommait l'intermédiaire qui nous fit vendre notre enfant ? demanda la femme.

— Certes, oui ! s'écria Tcheou Jong-tsou. C'est lui-même.

Et voulant se faire reconnaître à son tour, il courut dans le laboratoire où le maître du logis s'était retiré. Les privations et le chagrin, plus encore que les années, avaient singulièrement altéré les traits du bachelier. Cependant, aux premiers mots d'explication qu'il prononça, le vieux lettré se leva précipitamment et lui dit sans le moindre préambule :

— Je ne vous trompais pas, quand je vous assurais que votre fils était tombé dans un bon lieu. Il a grandi, il s'est fait homme et jamais il n'a souffert.

— Et le *youen-ouai*, que m'en apprendrez-vous ?

— Il est mort tout récemment.

— Il fut bien dur et bien avare.

— En quoi son héritier montre un parfait contraste. Le nouveau *youen-ouai* est généreux et plein de droiture. Cette pharmacie où je distribue des secours gratuits, c'est avec son argent que je l'ai ouverte.

— Maître, vous devinez sans doute si nous serions heureux de le revoir.

— Je le devine. Ne sortez pas d'ici. Je vais vous l'amener.

Ce colloque avait été rapide, les deux hommes ayant au cœur le même désir impatient de réaliser un même vœu.

Quelques instants plus tard, Kia Tchang-cheou savait qui l'attendait. Jusqu'à ce jour, personne ne lui avait rappelé les choses de son passé, tant les défenses de Kia Jin étaient sévères. Sur ses souvenirs lointains, un brouillard épais s'était formé. En écoutant parler Tchou Te-fou, il lui sembla qu'un éclair traversait ce brouillard et ravivait dans sa mémoire des images chéries, empreintes d'un charme douloureux. La pensée qu'il allait revoir

ses vrais parents le pénétra d'une émotion inexprimable. Il pressa Tchou Te-fou de marcher devant lui et le suivit d'un pas tremblant.

Quelle surprise ! quel saisissement pour le jeune homme, quand il se vit en présence des pauvres voyageurs chassés par lui de leur cellule, au temple de Tong-yo !

Le bachelier et sa femme avaient également reconnu, d'un premier coup d'œil, celui qui avait lancé contre eux son insolent valet.

— Est-il possible qu'un pareil affront nous soit venu précisément de notre enfant ! ne put s'empêcher de soupirer le père atterré.

— Votre enfant pouvait-il soupçonner une rencontre aussi extraordinaire ! s'écria douloureusement Tchou-cheou. Certes, j'ai commis une offense grave, mais si involontaire que mon pardon ne pourra m'être refusé.

Des parents qui réalisaient, après tant d'années de souffrance, le rêve de retrouver leur fils avaient assurément le cœur trop débordant de joie pour que la colère pût y entrer. Une seule pensée agitait ces trois êtres, celle d'échanger des témoignages d'affection. Tous trois demeuraient néanmoins sous l'impression de gêne que la triste aventure du temple de Tong-yo avait fait naître si malheureusement. Pour sortir au plus tôt de cette situation, Tchou-cheou eut l'idée de pratiquer la cérémonie du rachat du crime, telle que la prescrivaient les anciens rites, cérémonie à la fin de laquelle l'offensé doit proclamer qu'il ne garde aucun ressentiment. Il se fit donc apporter une cassette remplie de lingots d'or et d'argent, se mit à genoux devant ses parents, déposa la cassette à leurs pieds et les supplia de l'accepter en prononçant la formule d'oubli traditionnelle. Le bachelier opposa d'abord quelque résistance, ne jugeant pas qu'un rite de cette nature pût s'accomplir entre père et fils, mais Tchou Te-fou intervint, qui sut vaincre ses scrupules. Les esprits s'affranchirent d'une tension pénible et de doux épanchements succédèrent aux premiers moments de mutuel embarras.

Tout à coup, Tcheou Jong-tsou ayant soulevé le couvercle de la cassette poussa un cri d'étonnement à la vue des marques au poinçon imprimées sur chacun des lingots que cette cassette renfermait.

— Cet or et cet argent appartenaient à notre famille, dit-il après un instant de silence.

— À quoi voyez-vous cela ? demanda Tchin Te-fou.

— Voyez vous-même ces trois caractères *Tcheou Fong pi* (marque de Tcheou Fong), poinçonnés sur tous les lingots. Tcheou Fong était mon aïeul et ce poinçon était le sien. Il n'est rien au monde de plus clair.

Tchin Te-fou prit un des lingots, le tourna entre ses doigts, l'examina sur toutes les faces et, reconnaissant l'évidence, demanda encore :

— Comment expliquer que ces métaux précieux aient passé en la possession du défunt *youen-ouai* ?

— Il y a vingt ans, dit le bachelier, je quittai mon pays pour me rendre à la capitale. J'allais tenter la fortune des examens. J'emmenais avec moi ma femme et mon fils, qui formaient ma famille entière. J'enterrai, dans mon jardin, le trésor amassé par mon aïeul. À mon retour, tout avait disparu. Ma ruine était complète. J'en vins à un tel dénuement que je dus vendre mon unique enfant, selon vos propres conseils. Je ne sais rien de plus.

— Ce Kia Jin, le feu *youen-ouai*, fut longtemps un pauvre diable, manœuvre et terrassier de son état, repartit alors Tchin Te-fou. On lui a vu faire inespérément une fortune rapide, dont la source n'a jamais été bien connue. Il me paraît certain maintenant qu'il avait découvert et enlevé les richesses de votre famille. Le Ciel ne lui ayant accordé ni garçon ni fille, il s'est donné par adoption un héritier, qui justement était la vôtre. Ainsi les biens mal acquis retournent à leurs anciens maîtres. La volonté divine est manifeste. On s'étonnait de l'avarice de Kia Jin, qui semblait

craindre de dépenser une sapèque, c'est qu'une puissance supérieure le forçait à garder tout ce qu'il avait pris, comme un fidéicommiss inaliénable. Voilà la vérité.

Tcheou Jong-tsou et sa femme avaient écouté ces révélations, pleins de stupeur. Tchang-cheou, de son côté, était muet d'étonnement et d'admiration. Le bachelier tira de la cassette deux lingots précieux qu'il offrit au vieux lettré, en souvenir des deux ligatures de sapèques ajoutées par lui à celles du *youen-ouai*. Tchou Te-fou ne voulait pas les accepter, mais il dut céder devant une vive insistance. Le père de Tchang-cheou n'avait point oublié non plus les trois tasses de vin chaud, versées par une main charitable à des voyageurs transis. Il s'informa de l'homme qui gérait autrefois la taverne, apprit qu'il était toujours le même et, l'ayant fait appeler, il lui mit dans les mains un lingot d'argent, toute bonne action devant avoir nécessairement sa récompense. Le brave homme avoua que l'aventure des trois tasses de vin était sortie de sa mémoire. Il n'en fut pas moins très joyeux des suites inattendues qu'elle avait pour lui.

Tchang-cheou invita respectueusement son père et sa mère à venir habiter dans sa maison. Il fit en sorte qu'ils y trouvassent toutes les douceurs de leur ancienne opulence. Quant au bachelier, le premier soin qu'il prit fut de rendre à son fils la fameuse cassette, en lui recommandant de distribuer aux pauvres tout ce qu'elle contenait encore. Vingt années de misère lui avait inspiré une grande compassion pour les errants et les affamés. Une seconde recommandation de Tcheou Jong-tsou à son fils fut de bâtir une chapelle bouddhique, en remplacement de celle que le bisaïeul avait élevée et que l'aïeul avait détruite. Lui et sa femme y prièrent chaque jour, dans la suite, avec une sincère dévotion. Tchang-cheou reprit son véritable nom de famille ; la restauration des Tcheou fut complète. Du règne transitoire de Kia Jin, il ne resta rien.

Par les exemples qui viennent d'être rapportés, on voit que le Ciel donne et reprend les richesses, selon sa justice et dans sa puissance souveraine, sans que jamais les hommes puissent changer ni éluder ses décrets.

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

Puisqu'on naît dans ce monde avec une destinée tracée d'avance,
Ce serait prendre une peine inutile que de chercher à tromper le Ciel et la
Terre.

Riche ou pauvre, on peut craindre ou espérer un changement de fortune ;
Mais il faut se pénétrer du grand principe que jamais le mal n'engendre le
bien.

@

MARIAGE FORCÉ

Des barques glissent et se succèdent sans interruption ;
Des sons lointains de flûte traversent l'espace et charment
l'oreille.

Le vent s'est apaisé, tout nuage a disparu ;
L'azur lumineux du ciel se réfléchit dans le miroir mouvant.

@

Ces vers sont du poète Yang Pei, qui vivait à l'époque des Song et qui les fit dans une promenade sur le grand lac Tai-hou. Le lac Tai-hou a plus de 200 *li*, de l'est à l'ouest, et plus de 120 *li* du nord au sud ; sa circonférence est de 500 *li* ¹. Il reçoit l'eau de cinq rivières, il alimente trois fleuves ; trois provinces bordent ses rives ; il renferme des îles au nombre de soixante-douze dont une, située tout au milieu du lac, est surtout remarquable et par son étendue et par l'effet pittoresque de ses deux montagnes verdoyantes, qui se reconnaissent de fort loin. On la nomme l'île Tong-ting : ses habitants ont le génie du lucre par excellence ; ils pénètrent, pour y trafiquer, dans toutes les parties de l'Empire. Leur finesse et leur habileté sont proverbiales et les richesses qu'ils amassent ne se calculent pas.

Or, au temps où nous reporte l'histoire que nous allons raconter, parmi ces marchands voyageurs à qui le commerce avait le mieux réussi, chacun citait l'heureux homme appelé Kao Tsan, dont le bonheur était vraiment complet. Après avoir, durant sa jeunesse, hanté tous les marchés du Hou-kouang et gagné des sommes considérables en spéculant sur les grains, il était rentré dans son île, avait ouvert deux bureaux de prêt sur gages qu'il laissait gérer par des associés et, menant la vie large, jouissait très libéralement de ses grands biens.

¹ Le *li*, mesure de distance très variable, représente à peu près la dixième partie de notre lieue de quatre kilomètres.

Sa femme lui avait donné un fils et une fille. Le fils se nommait Kao Piao. La fille, plus âgée que son frère de deux ans, avait reçu le nom de Tsieou-fang, ce qui veut dire Parfum d'automne. Pour instruire ses deux enfants, Kao Tsan prit à son service un vieux lettré, dont il fit en même temps son régisseur, car il savait tirer la quintessence de chaque chose. Ce précepteur trouva dans la jeune fille une élève si intelligente et si bien douée que c'était plaisir de lui enseigner. À treize ans, elle lisait dans tous les livres, écrivait dans tous les styles et savait déjà tout ce qui fait la science d'un vrai lettré. Alors elle cessa d'étudier avec son frère, pour apprendre à broder et à peindre dans l'appartement intérieur. Les charmes de sa figure répondaient aux grâces de son esprit ; quand elle atteignit sa seizième année, il eût été bien difficile d'imaginer une jeune fille plus séduisante qu'elle ne l'était. Il semble qu'on ait voulu tracer son portrait dans le poème intitulé *Le Fleuve et la Lune*, où il est dit :

Un visage dont les fraîches couleurs sont celles de la fleur de pêcher qui vient de boire la rosée. Un corps dont la blancheur est celle de la neige. De beaux yeux largement fendus, baignés dans une humidité limpide. De noirs sourcils aux bleus reflets. Des doigts fins et délicats, comme les pousses de bambou printanières. Des pieds si petits que, pour leurs dimensions, on les peut comparer à des quartiers d'orange. Une taille élancée, une grâce incomparable dans la tournure, dans la démarche et dans les moindres mouvements ¹.

Très fier de posséder une fille aussi accomplie, Kao Tsan avait résolu de ne point la marier à un homme ordinaire. Il voulait pour gendre un jeune bachelier de haute mine et de manières distinguées, laissant percer déjà le germe d'un talent réel. Qu'il fût riche ou qu'il fût pauvre, il ne s'en occupait d'ailleurs nullement. Sa grande fortune lui permettait de pourvoir à tout.

¹ Les Chinois ont deux styles poétiques : d'abord, la versification proprement dite, qui comporte la rime, la césure, la quantité et, de plus, certaines combinaisons analogues aux dactyles et aux spondées de la poésie latine. Ensuite, une sorte de prose rimée, soumise à des lois qu'il serait difficile d'ex-poser dans une simple note. Le poème plusieurs fois cité dans cette nouvelle appartient à ce dernier style. C'est pourquoi la traduction des fragments qu'on en donne n'est point coupée en alinéas, comme on le fait pour la traduction d'une pièce en vers.

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

D'opulentes maisons, de puissantes familles avaient brigué l'alliance de la belle Tsieou-fang ; mais aucun des prétendants n'avait paru réunir les avantages souhaités. L'arène demeurait donc ouverte aux compétitions. Le nombre en augmentait chaque jour avec le bruit croissant de la renommée. Les médiatrices des trois provinces qui bordent le grand lac ne cessaient de mettre à la voile et de franchir les eaux profondes, pour venir proposer de nouveaux partis. Une jeune fille charmante, un père disposé à doter son propre gendre au lieu de s'enquérir de son patrimoine, il y avait là de quoi enflammer bien des esprits. Aussi n'était-il si mince bachelier, de science légère et de chétive enveloppe, qui ne se mît en campagne afin de trouver une médiatrice adroite, capable de vanter sa figure et d'exalter ses mérites. Kao Tsan, qui ne manquait jamais de prendre soigneusement ses informations, finit par s'irriter de tant de paroles mensongères. Il signifia aux visiteuses que si quelque aspirant à la main de sa fille était tel qu'on le dépeignait, c'est-à-dire tel qu'il le désirait, il fallait qu'on le lui amenât, qu'il jugerait ainsi de la vérité par lui-même et qu'aussitôt après le mariage s'accomplirait. Cette déclaration eut pour effet de ralentir singulièrement le zèle des ambassadrices. Les bateliers du lac qui les amenaient perdirent tout à coup une bonne source de profits.

Ce que les yeux voient a de la réalité ;
Ce que les paroles disent est moins sûr.
Pour essayer l'or, on a la pierre de touche,
Qui confond et met en fuite le trompeur.

Éloignons-nous un peu de l'île Tong-ting, où nous aurons d'ailleurs à revenir, et transportons-nous à Ping-ouang, de la province du Kiang-nan, ville assise sur les bords du lac Tai-hou. Nous y rencontrerons un jeune bachelier, dont le nom de famille était Tsin et le nom personnel Tsien Ouan-siuen. On aurait pu le reconnaître dans cette esquisse du même poète qui semble déjà nous avoir donné le portrait de Tsieou-fang :

Des lèvres rouges et des dents blanches ; un œil clair sous un sourcil bien arqué. Cette suprême élégance qui réside dans la personne et non dans la richesse des habits ; cette supériorité native qui assure partout le

premier rang. Prenait-il le pinceau, les expressions les plus heureuses accouraient aussitôt pour fixer sa pensée sur le papier. Sa figure attirait la sympathie, son caractère inspirait le respect.

Tel était, en vérité, Tsin Tsien Ouan-siuen que, par abréviation, nous appellerons simplement Ouan-siuen, dans la suite de ce récit. Ses ancêtres avaient tous été de pauvres lettrés. Son père et sa mère étaient morts jeunes. Le peu qu'ils possédaient avait fondu bien rapidement et la faim eût peut-être empêché Ouan-siuen de passer de l'enfance à l'adolescence, sans le dévouement d'un vieux serviteur qui s'ingéniait à faire de petits courtages, pour gagner la nourriture de deux bouches. Encore, le maître et le valet ne mangeaient-ils pas tous les jours.

Un heureux changement vint à se produire, au temps où le jeune orphelin fréquenta l'école du district. Il y rencontra, sur les bancs, un sien cousin du côté maternel nommé Yen Tsiun, fils unique d'une mère veuve et héritier de grands biens, qui voulut l'avoir à toute heure pour compagnon d'études, l'emmena dans sa maison, le présenta à sa mère et lui donna l'hospitalité. Ouan-siuen étant le plus jeune de trois mois, appela Yen Tsiun son frère aîné. Aux leçons élémentaires du maître d'école succéda l'enseignement d'un précepteur lettré. Ouan-siuen en prit sa part et les deux jeunes gens accomplirent ainsi leur dix-huitième année sous le même toit.

Que l'orphelin déshérité de la fortune eût atteint l'âge viril sans qu'une honorable occasion se fût offerte pour lui de prendre femme, cela ne surprendra personne ; mais on se demandera comment son cousin Yen Tsiun, qui avait une mère et possédait de grands biens, ne s'était pas marié non plus à l'âge où d'ordinaire on se marie ¹. La raison de ce fait surprenant de prime abord tenait au caractère particulier du cousin Yen Tsiun, qui avait les plus hautes prétentions. Il avait juré de n'épouser qu'une véritable perle de beauté et les perles de cette nature ne sont pas

¹ Les jeunes Chinois sont généralement mariés par leurs parents, dès qu'ils atteignent l'âge de puberté.

faciles à découvrir. On peut dire que ce qu'il cherchait, c'était d'ailleurs un parfait contraste avec sa propre personne car :

Son visage était noir comme le côté de la marmite qui regarde le feu. Ses cheveux étaient rouges et crépus. Ses yeux ronds ressemblaient à des grelots de cuivre. La petite vérole avait parsemé ses joues de trous serrés. Ses dents avaient la couleur de l'or et ses membres la rudesse du fer à peine ouvragé. Ses doigts crochus étaient plus durs que des baguettes de tambour. Son nom de Yen Tsiun était bien trompeur ¹.

Il ne laissait pas cependant de se croire beau, adoptait hardiment dans ses habits les couleurs les plus voyantes et riait de ce rire sonore qui dénote l'homme content de lui. Ajoutons que soit paresse, soit manque de dispositions naturelles, il était resté d'une ignorance extrême, ce qui ne l'empêchait pas de discourir volontiers sur tous les sujets littéraires, tranchant du docteur et faisant parade d'érudition. Il trouvait naturellement dans Ouan-siuen, son hôte et son obligé, un auditeur complaisant, incapable de le contredire. C'était pour lui une cause de satisfaction intarissable. Son grand plaisir était de demander des conseils, sans cacher ses propres idées, afin de s'entendre répéter qu'il voyait juste en toute chose et qu'il fallait être de son avis.

Un soir d'automne que le fils de famille dont nous venons d'esquisser la figure et le caractère était paresseusement assis dans un large fauteuil, il reçut la visite de Chao-mei, personnage bavard qui était un peu son parent et qui lui avait emprunté quelque argent pour faire un commerce de fruits. Ce Chao-mei ayant acheté, le matin même, à l'île Tong-ting, plusieurs charges de très belles oranges, venait en offrir la primeur au maître du logis. Il saisit l'occasion de lui raconter tout ce qu'il avait appris dans la journée, et comme quoi il n'était bruit sur le lac que du passage incessant des médiatrices allant assiéger la maison de Kao Tsan, aussi bien que des perfections extraordinaires qu'on attribuait à la demoiselle à marier, objet de tant de poursuites.

¹ *Yen-tsiun* signifie beau et distingué, de belle apparence.

En parlant ainsi, le marchand d'oranges était loin de prévoir les terribles aventures dans lesquelles il venait inconsciemment de se lancer. Tandis qu'il regagnait sa demeure d'un pas tranquille, Yen Tsiun sentait naître dans son cerveau de tumultueuses pensées. « Jusqu'à présent, j'ai cherché sans succès à me marier, se disait-il, mais n'est-ce pas la prédestination qui voulait qu'il en fût ainsi, parce qu'elle me réservait l'incomparable beauté de l'île Tong-ting ? Ma fortune est à considérer. Je ne suis pas plus mal fait que beaucoup d'autres. Pourvu que je prenne un médiateur intelligent, sachant comme il faut présenter les choses, n'ai-je pas lieu de supposer que tout ira selon mes souhaits ? »

Il passa la nuit sans dormir, se leva au point du jour et, après une rapide toilette, se dirigea vers la demeure de Chao-mei. Le marchand d'oranges venait d'ouvrir sa boutique. À la vue de Yen Tsiun, il s'écria :

— Est-ce bien le grand mandarin que j'ai devant les yeux ? Quel puissant motif a pu le faire lever d'aussi bonne heure ?

— Le motif d'une affaire sérieuse, pour laquelle j'ai besoin de mon frère aîné, dit Yen Tsiun. Je voulais être certain de le rencontrer.

— Entrez donc chez moi, je vous en prie. Je n'imagine pas en quoi je saurais vous être bon à quelque chose ; mais je suis tout à vous et j'ai hâte de recevoir vos instructions.

Chao-mei s'effaça pour laisser passer son hôte et, comme Yen Tsiun après avoir accompli les politesses d'usage et s'être assis vis-à-vis de lui semblait embarrassé de rompre le silence, il répéta :

— Je suis tout à vous et prêt à vous servir avec zèle, dès que vous m'aurez mis au courant de ce dont il s'agit. Ma seule crainte est de ne pouvoir répondre comme je le voudrais à ce que vous attendez de moi.

— J'attends de vous que vous soyez mon médiateur, dit Yen Tsiun. L'affaire dont il s'agit est un mariage.

— Parfait ! En ce cas, point de difficultés. Il suffit de me faire connaître la jeune personne à conquérir et j'entre en campagne immédiatement.

— Eh bien donc ! cette jeune personne ce sera celle de l'île Tong-ting dont vous m'avez parlé hier soir. Ne l'avez-vous pas deviné ? Elle réunit précisément toutes les qualités que je souhaitais de trouver chez ma femme. Que le grand frère aîné mène à bien cette négociation et je lui en témoignerai ma reconnaissance.

Chao-mei eut un mouvement de surprise. Cachant sa contrariété dans un vague sourire :

— Voilà qui tombe mal, balbutia-t-il. Que le grand mandarin ne doute pas de mon dévouement le plus sincère, qu'il m'envoie en ambassade vers n'importe quelle autre famille ; mais qu'il m'excuse si je décline cet honneur, alors qu'il s'agit de la famille Kao.

— Et pourquoi ? riposta vivement le jeune poursuivant. Comment ! c'est vous-même qui me donnez l'idée d'un mariage à mon gré, et ce n'est point vous que je dois charger de le négocier ?

— La bonne volonté ne me manque pas. L'obstacle est dans le caractère bizarre du vieux Kao Tsan. Son abord est si difficile que je manque de courage pour l'affronter.

— Voilà des craintes que l'on s'expliquerait, s'il était question de quelque litige et de propositions malaisées à formuler ; mais dans ce rôle à remplir de médiateur, si honorable et si respecté, je ne vois rien, en vérité, qui puisse les justifier. La jeune personne n'a-t-elle aucune intention de se marier ? On vous arrête au premier mot et tout est dit. Dans le cas contraire, il faut bien que le père vous écoute, eût-il l'humeur la plus bizarre du monde. Que pouvez-vous donc redouter de ce terrible Kao Tsan ? La vraie

difficulté, disons-le, réside dans le peu d'envie que vous avez de m'obliger. En ce cas, je chercherai un autre médiateur, mieux disposé à me servir que vous ne l'êtes et, quand l'affaire sera conclue heureusement comme je l'espère, j'espère aussi que vous vous dispenserez de venir me complimenter.

En prononçant ces mots, Yen Tsiun s'était levé et avait fait un pas vers la porte. Chao-mei, qui tenait avant tout à ne pas le fâcher, prit résolument son parti d'en passer par où il voudrait et se hâta de le retenir :

— Ne soyez pas si vif. Asseyez-vous de nouveau, je vous en prie, et délibérons sérieusement.

— Il n'est que faire de délibérer, dit Yen Tsiun. C'est à vous de décider, oui ou non, si vous voulez aller à l'île Tong-ting, ou si vous ne le voulez pas.

— Je ne demande pas mieux que d'y aller, répondit Chao-mei d'un ton plus calme, en voyant que son hôte avait repris un siège ; mais sachez que j'aurai affaire au plus fâcheux original. Il prétend suivre l'exemple de ces mères qui refusent de rien conclure sans avoir vu la jeune fille destinée à leur enfant ; il ne veut prendre aucun engagement vis-à-vis du médiateur avant d'avoir jugé par lui-même de la bonne mine et de la belle tournure de son gendre, en le dévisageant de ses deux yeux.

— Vous vous condamnez donc par vos propres paroles, interrompit Yen Tsiun. Si c'est là tout ce qu'il demande, aucune chose n'est moins difficile. Je me planterai devant lui quand il le voudra, et j'y demeurerai aussi longtemps qu'il lui plaira, afin qu'il m'examine bien à son aise. Je ne suis estropié d'aucun membre. Pourquoi redouterais-je son inspection ?

À cette déclaration, Chao-mei partit d'un franc rire, qu'il ne chercha pas à dissimuler.

— Assurément, dit-il, le grand mandarin n'est pas disgracié de la nature, il s'en faut de beaucoup ; pourtant s'il devait concourir avec des galants à la mode, il trouverait peut-être son vainqueur. Mon avis sincère est que nous avons peu de chances de réussir en évitant de le faire voir, mais que, s'il se montre, tout est perdu.

Yen Tsiun reçut le coup sans s'émouvoir, et l'entretien suivit son cours :

— Vous n'êtes point sans connaître le proverbe : « Pas de bon médiateur, s'il n'est un peu menteur. » Vous en ferez votre profit. Vous saurez grossir un peu mes faibles mérites. Vous direz, par exemple, que, pour la distinction je ne le cède à personne. Si ce mariage est dans ma destinée, une entrevue avec Kao Tsan ne sera même pas nécessaire.

— Très bien ! mais enfin, s'il voulait absolument vous voir.

— Partez d'abord. On avisera, s'il le faut, quand le temps en sera venu.

— L'ordre est donné, je m'y conforme. Comptez au moins sur mon désir ardent de réussir.

Ayant obtenu de Chao-mei ce qu'il souhaitait, Yen Tsiun reprit le chemin de sa demeure. Ce ne fut point, toutefois, avant d'avoir renouvelé à satiété ses recommandations de parler hardiment et sans avoir répété à son mandataire que le succès de la négociation était entre ses mains. Il n'eut garde non plus d'oublier les promesses capables de stimuler son zèle, telles que la remise de sa dette, en outre d'une gratification de vingt *leang*, le jour où le mariage s'accomplirait. Enfin, dès qu'il fut rentré chez lui, prenant une petite somme d'argent qui devait représenter à peu près les frais du voyage à l'île Tong-ting, il la mit dans une enveloppe et la fit porter à Chao-mei.

Aux impatients le temps paraît long. La nuit vint cependant, mais avec beaucoup d'agitation et peu de sommeil. Roulant mille réflexions dans son esprit, Yen Tsiun se prit à douter de la sincérité du marchand d'oranges. Ne

serait-il pas homme à jouer la comédie, à ne remplir son message que pour la forme et à simuler ensuite une défaite imaginaire. Heureusement, il y avait moyen de parer à ce danger. Parmi ses nombreux domestiques, Yen Tsiun comptait un jeune garçon nommé Siao-y, intelligent et dévoué. Il l'éveilla avant le jour, lui donna ses instructions et l'envoya à Chao-mei, sous le prétexte qu'un bon serviteur lui serait d'une grande utilité. Ce serviteur, comme on le devine, était un espion chargé de l'écouter dans toutes ses paroles et de le suivre dans tous ses mouvements.

Laissons Yen Tsiun en proie aux sentiments perplexes qui l'agitaient et revenons à l'île Tong-ting avec la barque qui emporte Chao-mei en compagnie de Siao-y. Le ciel était pur, les eaux étaient calmes ; les bateliers ramaient gaiement. Vers le milieu du jour, on atteignait les rivages de l'île et les passagers débarquaient juste au pied des jardins où s'élevait la maison de Kao Tsan. Siao-y s'empressa de porter le billet rouge ¹ ; presque aussitôt le redouté seigneur du lieu vint au-devant des visiteurs, s'enquérant du motif qui les amenait, et Chao-mei prit la parole pour s'acquitter de son mandat.

— Le jeune homme en faveur de qui je sollicite votre alliance, dit-il, est du même pays que moi ; il est aussi de ma parenté. Il a fait des études très fortes. Sa fortune égale la vôtre. Il a maintenant dix-huit ans accomplis.

— Veuillez me parler également de sa taille et de sa figure. Depuis longtemps, j'ai sur ce point des dispositions bien arrêtées. J'ai juré de ne pas engager ma parole avant d'avoir vu de mes propres yeux le jeune homme à qui ma fille sera destinée.

L'attaque était directe. Chao-mei eut un moment de cruelle hésitation ; mais sous le regard de Siao-y, qui écoutait de toutes ses oreilles, sa vieille probité s'effondra. Il fit de Yen Tsiun un portrait charmant et, le premier pas franchi dans cette voie scabreuse, il ne s'arrêta plus. Il s'étendit avec

¹ Billet écrit sur papier rouge, par lequel un visiteur prend soin de s'annoncer.

complaisance sur les mérites littéraires du prétendant et sur les succès éclatants qu'il aurait obtenus déjà au concours provincial, si le deuil de son père ne lui avait interdit momentanément d'y prendre part. Enfin, d'une voix émue, il termina son discours par cette péroraison :

— Je ne suis pas un médiateur de profession ; si je me présente aujourd'hui près de vous en cette qualité, ce sont les circonstances et peut-être la destinée qui m'amènent. Mon commerce m'ayant appelé dans votre île, j'ai appris par la renommée que vous possédiez une fille ornée des plus rares perfections, et que vous vouliez pour elle un époux non moins accompli. J'ai pensé que mon jeune parent formerait avec votre noble fille un couple merveilleusement assorti. Voilà pourquoi je suis venu.

— C'est bien la destinée qui vous amène, en effet, repartit joyeusement Kao Tsan ; car étant tel que vous me le dépeignez, votre jeune parent est précisément le gendre que je cherchais. Faites donc qu'il vienne, en votre compagnie, me rendre visite à son tour, afin que j'aie le grand plaisir de la voir. De cette façon, tout sera réglé, le mieux et le plus convenablement du monde.

Chao-mei jugea qu'il fallait redoubler d'éloquence, il répliqua :

— Que le grand mandarin ne me croie pas capable de manquer de sincérité. Il aura certainement la preuve de tout ce que j'avance ; mais je crains qu'il me soit bien difficile de décider mon jeune parent à la démarche que vous exigez de lui. D'abord, c'est un garçon studieux qu'on ne tire pas aisément de ses livres, ensuite, admettons que je l'entraîne à venir vous voir avant l'accord formel, n'assumerais-je pas là une lourde responsabilité ? Que par une chance sur dix mille, l'union projetée ne s'accomplisse pas, de quel visage oserait-il retourner chez lui et quels reproches ne serait-il pas en droit de me faire ?

— Du moment que le jeune homme réunit toutes les qualités désirables, quelle raison imaginer pour que le mariage ne se fasse pas ? Si j'ai le tort d'être un vieil entêté, trop circonspect et trop exigeant, eh bien ! je saurais payer de ma personne. J'irai moi-même vous rendre visite, et l'entrevue aura lieu chez vous.

Cette seule pensée donna le frisson à Chao-mei et le fit virer de bord instantanément.

— Il faut respecter la volonté du grand mandarin puisqu'elle est à ce point arrêtée, fit-il en s'inclinant. Nous ne saurions souffrir qu'il prenne une semblable peine. Vous me reverrez venir et, cette fois, je ne serai pas seul.

Ayant ainsi parlé, il se leva pour se retirer ; mais Kao Tsan ne permit pas qu'on le quittât de la sorte. Il offrit à son hôte un repas somptueux, qui se prolongea jusqu'à la nuit. Le médiateur dut même se défendre de rester à coucher, en alléguant qu'il avait un lit sur son bateau et qu'il désirait partir de très grand matin. Alors Kao Tsan lui mit entre les mains un petit lingot d'or enveloppé de papier soyeux, à titre d'indemnité de voyage. Chao-mei ne manqua pas de l'accepter fort joyeusement, et l'on se sépara avec promesse réitérée de se revoir au plus tôt.

Le lendemain, dès l'aurore, les bateliers détachaient les amarres. Un vent favorable gonflait les voiles ; en moins d'une demi-journée, les voyageurs rentraient dans le petit port de Ou-kiang, leur point de départ.

Yen Tsiun, qui les attendait avec impatience, se promenait fiévreusement sur la plage. Dès qu'il les aperçut, il courut au-devant d'eux et pressa Chao-mei de questions. Celui-ci ne manqua pas de lui rapporter mot pour mot toute la conversation qu'il avait eue avec Kao Tsan, intraitable dans les résolutions qu'on lui connaissait.

— Il veut absolument vous voir, dit-il en concluant. Comment sortir de cette situation ?

Yen Tsiun gardant le silence, il n'insista pas davantage, prit congé et regagna promptement sa maison. Dès qu'il se fut éloigné, Yen Tsiun s'empressa d'interroger Siao-y pour savoir si tout ce qu'on venait de lui raconter était l'exacte vérité et, lorsqu'il fut bien convaincu que Chao-mei n'avait rien inventé ni déguisé, il tomba dans une longue et triste méditation, car il avait consulté son miroir depuis son premier entretien avec Chao-mei, et il ne songeait plus à braver victorieusement les regards indiscrets du juge Kao Tsan.

Tout à coup, son visage se rasséréna. Un plan hardi venait d'éclorre dans son cerveau. Il alla retrouver Chao-mei et s'asseyant vis-à-vis de lui :

— J'ai trouvé, dit-il brièvement. Il n'y aura plus de difficultés.

— Ah ! fit Chao-mei, et qu'avez-vous donc trouvé ?

— N'ai-je pas un cousin, nommé Ouan-siuen, mon condisciple et mon hôte, de la tournure la plus distinguée et de la figure la plus agréable ? Je le prierai de faire avec vous le voyage de l'île Tong-ting. Vous le présenterez sous mon nom. L'obstacle de l'entrevue sera levé et, quand une fois les gages des fiançailles auront été échangés, il faudra bien que notre Kao Tsan prenne son parti de m'avoir pour gendre.

— Si c'est Ouan-siuen que je présente, il est absolument certain que nous serons agréés ; mais je doute fort que votre cousin se prête à ce que vous attendez de lui.

— Ouan-siuen est mon proche parent, il demeure chez moi, nous vivons dans une étroite intimité. Je lui demanderai de me rendre ce service, qui consiste uniquement à faire acte de présence durant quelques instants. Que saurait-il en résulter pour lui de fâcheux ? Je suis persuadé qu'il ne me refusera pas.

Chao-mei ouvrit la bouche pour formuler quelques objections, mais Yen Tsiun, sans les attendre, rompit l'entretien et se retira aussi précipitamment qu'il était venu.

Il avait hâte de causer avec son cousin Ouan-siuen, et l'heure du souper allait lui en fournir l'occasion. Les mets et les vins furent plus abondants et plus recherchés que d'habitude, ce qui amena Ouan-siuen à répéter combien il était confus de la généreuse hospitalité qui lui était donnée.

— Ne parlez pas de cela, dit Yen Tsiun, et buvez trois tasses. Aussi bien, c'est moi qui aurais un petit service à vous demander. Je crains seulement qu'il ne vous plaise pas de me le rendre.

— Vous ne sauriez douter de l'énorme désir que j'aurais de pouvoir vous servir en quelque chose, s'écria Ouan-siuen. Dites-moi donc bien vite quelle occasion si heureuse se présente pour moi de vous obliger.

— Je vais vous l'expliquer sincèrement. Le frère aîné peut tout confier à son frère cadet. Sachez donc que notre voisin Chao-mei a entrepris pour moi la négociation d'un mariage avec une jeune fille de l'île Tong-ting. Dans son zèle à me faire valoir, Chao-mei a eu la malheureuse idée de me représenter au père de cette jeune fille, nommé Kao Tsan, comme un prétendant doué de l'extérieur le plus séduisant ; si bien que ce bonhomme Kao Tsan brûle du désir de me connaître et veut absolument que j'aie lui rendre visite, sans attendre que le mariage soit arrêté. Or, nous craignons, Chao-mei et moi, que cette visite, si je la fais moi-même, ne produise une impression très fâcheuse en laissant voir combien l'original est au-dessous du portrait qu'on en a tracé. Tout serait peut-être compromis. Alors, j'ai songé à réclamer l'assistance de mon frère cadet. S'il consentait à prendre mon nom pour me représenter dans ce voyage forcé à l'île Tong-ting, tout s'arrangerait au contraire, merveilleusement. Le mariage serait assuré et vous n'auriez pas obligé un ingrat.

Ouan-siuen, dont le visage s'était assombri, garda quelques instants le silence.

— Pour toute autre affaire, murmura-t-il enfin, je serais heureux de servir mon frère aîné avec la plus grande joie ; mais celle-là me paraît bien dangereuse. Quand la tromperie serait connue, nous serions tous deux couverts de confusion.

— L'erreur ne durerait qu'un moment. Aussitôt les gages de fiançailles échangés, je ferais connaître ouvertement la vérité, sans me soucier des récriminations de Kao Tsan. Quant à celui qui m'aurait représenté, Kao Tsan ne le connaissant pas ne saurait le poursuivre de ses reproches. L'île Tong-ting est trop loin d'ici pour que jamais il le rencontre. Sa mauvaise humeur ne pourrait retomber que sur le médiateur. N'ayez donc pas la moindre inquiétude. Ne refusez pas de me venir en aide.

Ouan-siuen demeurait pensif, soupirant profondément et laissant voir par son air contraint le combat violent qui se livrait en lui. D'une part, son existence et son avenir tout entier étaient en jeu, s'il se brouillait avec ce parent dont l'hospitalité lui donnait le moyen d'achever ses études et pour lequel il éprouvait d'ailleurs le sentiment d'une véritable gratitude ; d'autre part, il reculait devant une complaisance que sa conscience réprouvait.

— Les grandes circonstances appellent les grands efforts, poursuivit résolument Yen Tsiun. Encore une fois, que mon frère cadet se rassure, si quelque responsabilité était à craindre, elle pèserait tout entière sur le frère aîné.

— Je n'ai point d'habits convenables pour faire une visite de ce genre, objecta timidement Ouan-siuen, qui cherchait à se raccrocher aux objections de l'ordre secondaire.

— Que cela ne vous embarrasse pas, repartit aussitôt Yen Tsiun. C'est une chose à quoi j'ai déjà pensé.

Et rompant lui-même l'entretien afin de rester sur ces dernières paroles, il souhaita le bonsoir à son cousin.

Le lendemain matin, Ouan-siuen voyait apporter dans sa chambre un assortiment complet des vêtements les plus riches et les plus élégants : taffetas à fleurs, satin de nuances fraîches et délicates, le tout pénétré de parfums suaves qui frappaient doucement l'odorat. Il y avait aussi des bas très fins, des souliers de soie et un bonnet commandé tout exprès pour que sa couleur fût en parfaite harmonie avec la nuance des habits. Presque au même instant Yen Tsiun entra, tenant à la main deux onces d'argent soigneusement enveloppées et disait à son cousin, en les lui offrant :

— Voilà une petite rétribution que je vous prie d'accepter pour les menues dépenses. J'aurai plus tard à m'acquitter vis-à-vis de vous, dans une toute autre proportion. J'espère que ces habits qui vous sont destinés vous paraîtront de bon goût. Je vais, de ce pas, m'entendre avec Chao-mei sur tout ce qui concerne le voyage, qu'il convient de fixer à demain.

D'une nature faible et accoutumé à subir l'ascendant du plus fort, Ouan-siuen ne sut pas résister davantage.

— Il faudra donc faire ce que vous voulez, soupira-t-il. Ces vêtements luxueux, je m'en servirai pour le voyage et je vous les rendrai à mon retour. Quant à l'argent, je ne saurais l'accepter.

— Les anciens mettaient en commun avec leurs amis chars, chevaux et fourrures. Croyez que je suivrais volontiers leur exemple, lors même que je n'aurais rien à vous demander. Ces habits ne sont qu'une bagatelle, aussi bien que ce petit lingot d'argent. Vous me feriez rougir en refusant de si minces témoignages d'affection.

— Si le frère aîné le prend ainsi, je n'ose plus rien dire. Tel fut le dernier mot de Ouan-siuen, définitivement soumis et enchaîné.

La résistance de Chao-mei fut plus longue, son expérience étant plus mûre. Il s'effrayait sérieusement du poids à charger sur ses épaules ; mais l'attaque et la défense sont bien inégales, de débiteur à créancier. Son sort

était décidé par avance. Il dut se rendre à son tour et Yen Tsiun, en le quittant, ne songea plus qu'à régler les préparatifs matériels de l'expédition.

Il fit disposer un grand bateau de la manière la plus confortable, avec chambres à coucher, tapis, petits meubles et provisions de toute sorte. Il décida que trois domestiques, y compris Siao-y, accompagneraient les voyageurs et, très expressément, il leur recommanda de traiter Ouan-siuen comme si Ouan-siuen était lui-même Yen Tsiun leur propre maître, sans avoir une seule fois la distraction de le désigner par son véritable nom. Enfin, l'heure du départ approchant et après qu'on eût déjeuné tous ensemble, il pressa Ouan-siuen de revêtir ses nouveaux habits. Alors, il put contempler d'un œil satisfait le représentant qu'il s'était donné. La richesse du costume rehaussait merveilleusement la distinction naturelle du jeune homme. Kao Tsan serait bien difficile s'il n'agréait pas un tel prétendant.

Les passagers s'embarquèrent et Yen Tsiun eut un malin sourire, en voyant le bateau gagner le large dans la direction de l'île Tong-ling.

Le départ ayant eu lieu à une heure assez tardive de la matinée, le bateau qui portait Ouan-siuen et Chao-mei, bien que poussé par une brise favorable, n'atteignit pas les rivages de l'île Tong-ting avant le déclin du jour. On décida de passer la nuit à bord et, le lendemain, dès que le soleil eut monté un peu haut à l'horizon, Siao-y porta le billet de visite par lequel Ouan-siuen, sous le nom de Yen Tsiun, sollicitait la faveur d'être admis à se présenter devant le grand mandarin Kao Tsan ¹. Les gens de la maison de Kao Tsan, qui connaissaient déjà Siao-y, l'accueillirent d'un air joyeux et se hâtèrent de transmettre le message à leur maître. Celui-ci écrivit à son tour un billet d'invitation en réponse au billet de visite, conçu dans les termes les plus gracieux. Bientôt le faux Yen Tsiun fit son entrée, en compagnie de Chao-mei, et Kao Tsan, voyant sa belle mine, eut une première impression

¹ Kao Tsan n'était pas mandarin. Cette qualification de pure courtoisie est donnée à Yen Tsiun sans plus de valeur, en quelques autres endroits du même récit.

de vif contentement. Après les politesses préliminaires, le maître de la maison indiqua des yeux au jeune homme la place d'honneur, celle qui appartient à l'hôte qu'on reçoit, tandis que lui-même prenait la seconde ; mais Ouan-siuen s'excusant sur sa grande jeunesse refusa obstinément de l'occuper. Cette modestie accrut les bonnes dispositions de Kao Tsan. « Voilà, se dit-il, un jouvenceau aussi bien élevé qu'il est distingué. »

Chao-mei ouvrit la conversation, en renouvelant ses remerciements pour la bienveillance avec laquelle il avait été précédemment reçu. Kao Tsan répondit à ce compliment par un autre, puis se tournant vers Ouan-siuen, il lui adressa des paroles aimables, le questionna sur sa famille et le fit causer longuement. Ouan-siuen retraça l'histoire des ancêtres de son cousin Yen Tsiun, sans rien omettre, et s'exprima sur toute chose avec tant de grâce et tant d'à-propos que le père de la jeune fille à marier en demeura sous le charme. « Décidément, pensait-il, ce jeune homme réunit au plus haut degré les qualités de la forme et de l'esprit. Si son instruction littéraire correspond à de tels dehors, le phénix sera trouvé. Sachons au plus vite à quoi nous en tenir sur ce dernier point. » Aussitôt, et pendant que le thé circulait, il fit inviter le précepteur de son fils à venir avec son élève saluer les hôtes dans la grande salle. On vit apparaître, au bout de peu d'instant, le professeur Tchou, lettré respectable dont les tempes grisonnaient, et le jeune Kao Piao, garçon à figure ouverte et souriante, ayant de longs cheveux qui lui couvraient les épaules. Ouan-siuen admira la gentillesse de l'enfant, la beauté de ses yeux, la ligne pure de ses sourcils, la finesse des traits de son visage et songea que, s'il fallait juger de la sœur par le frère, son cousin Yen Tsiun n'aurait pas à se plaindre de la destinée.

Kao Tsan, en mettant Ouan-siuen et le professeur Tchou l'un vis-à-vis de l'autre, avait vanté tout haut l'érudition brillante du jeune homme avec une insistance particulière dont le vieux lettré n'avait pas manqué de saisir l'intention. L'entretien, qui s'engagea sur des généralités littéraires, ne tarda pas à prendre la tournure d'un véritable examen. Il advint alors que l'étudiant étant de ceux qui ont beaucoup étudié les livres et le précepteur

n'étant qu'un lettré de moyenne force, Ouan-siuen après avoir répondu sans difficulté à toutes les questions qui lui étaient posées, souleva peu à peu lui-même de nouveaux sujets de discussion et poussa de telle sorte le professeur Tchou que le pauvre homme, à bout d'arguments, ne savait plus que répéter : « Science étonnante ! science admirable ! » Quant à Kao Tsan, témoin du débat, sa joie tenait du délire. Il trépidait, battait des mains et donnait des ordres réitérés pour la préparation d'un grand repas.

À peine eut-il parlé que la table fut dressée, les nattes étendues, les tasses et les bâtonnets en bon ordre et les hôtes invités à prendre place. Les cinq espèces de fruits furent relevées par les trois jus, les dix légumes et une infinité de petits mets délicats préparés avec un soin merveilleux. Le lecteur se demandera comment un repas si complet pouvait surgir ainsi des cuisines, à l'improviste, et la vérité est que Kao Tsan était le premier à s'en étonner. C'est à la dame Kao que cette surprise était due. Aimant sa fille avec passion et apprenant que le prétendant Yen Tsiun venait d'être introduit dans la grande salle, elle s'était cachée derrière les stores en treillis d'une pièce adjacente, afin de bien l'examiner. Elle avait été charmée de sa figure, de sa distinction, de l'élégance de son langage et, ne doutant pas qu'il ne produisit sur son mari une impression décisive aussi favorable que sur elle-même, elle avait immédiatement commandé ce grand dîner de bon augure qui fut servi comme par enchantement.

Les convives n'étaient pas nombreux et cependant, les mets succédant aux mets, les vins succédant aux vins et la conversation ne tarissant pas, il fallut l'intervention du soleil pour donner le signal de quitter la table. Kao Tsan voulait retenir ses hôtes et les garder chez lui pendant quelques jours, mais Chao-mei et surtout le faux Ouan-siuen étaient, au contraire, fort impatients de mettre fin à une situation si délicate. Ils alléguèrent la nécessité impérieuse de rentrer chez eux, le jour même. Kao Tsan, tirant à part Chao-mei, lui dit rapidement ces seuls mots :

— Le jeune homme est charmant à tous égards, ma parole est donnée, faites que le mariage s’accomplisse et je vous en aurai une reconnaissance infinie.

Ce à quoi Chao-mei répondit que dès lors il fallait tenir le mariage pour arrêté.

Kao Tsan accompagna les voyageurs jusqu’à leur bateau, où par les soins de la dame Kao d’abondantes provisions de bouche avaient été apportées, ainsi qu’une enveloppe à l’adresse du médiateur contenant l’indemnité pour ses frais de déplacement. On échangea les derniers saluts, le bateau s’éloigna du rivage et, durant toute la nuit qui suivit ce jour plein d’émotion, Kao Tsan et sa femme ne cessèrent de parler du brillant jeune homme, déjà considéré comme un fils de la maison.

Le vent qui avait poussé si légèrement Ouan-siuen et Chao-mei vers l’île Tong-ting fut moins favorable à leur retour. Bien que partis, cette fois, de grand matin, ils ne prirent terre qu’à la nuit noire. Yen Tsiun n’avait eu garde de se coucher ; il se tenait aux aguets, attendant qu’on frappât à sa porte. Quand il apprit le succès du voyage, sa joie se manifesta par de bruyants transports. Vite, il choisit un jour heureux pour envoyer les gages de fiançailles. Il fit remise à Chao-mei du montant de sa dette, en lui restituant le titre de créance, et il le chargea de demander que le mariage eût lieu le troisième jour de la douzième lune. Kao Tsan, qui était ravi de son futur gendre et qui depuis longtemps avait préparé le trousseau de sa fille, accepta sans la moindre objection. Les jours s’écoulèrent insensiblement ; on entra dans la dernière décade de la onzième lune ; on arrivait à l’époque fixée pour le grand événement.

Disons ici que, dans la province du Kiang-nan, on ne pratique pas les rites du mariage tels que l’antiquité les institua et tels qu’ils se sont conservés dans toutes les autres parties de l’Empire. Au lieu d’aller au-devant de l’épousée, le mari attend chez lui que ses nouveaux parents la lui amènent. Cette cérémonie se nomme *conduire la dame* ; la dame est remise à l’époux sur le seuil même de sa demeure. Kao Tsan, qui en toute

chose avait des idées à lui, prit en ces circonstances une détermination imprévue. Désireux de montrer aux habitants de l'île Tong-ting quel gendre merveilleux il avait su découvrir, il déclara que les rites anciens devaient être respectés, que l'époux viendrait chercher l'épousée et que le festin des noces serait célébré dans l'île. Il fit aussitôt de grands préparatifs, invita tous ses voisins et manda ses instructions à Chao-mei, afin qu'il se tînt pour averti. On imagine la surprise et l'effroi du médiateur à la réception d'un pareil message. Il courut en instruire Yen Tsiun, dont il jugeait que le trouble devrait égaler le sien, mais qui lui dit fort tranquillement après l'avoir écouté :

— Eh bien ! qu'à cela ne tienne, j'irai chercher l'épousée et Kao Tsan sera satisfait.

— Comment, satisfait ! lui et les siens se sont enthousiasmés du prétendant que je leur ai présenté. Ils l'ont dévisagé au point qu'ils en pourraient retracer le portrait de mémoire, et vous pensez qu'en voyant apparaître une toute autre figure ils ne témoigneront pas le moindre étonnement ! Vous vous imaginez qu'ils accepteront cet échange de personne, qu'ils ne m'accableront pas de reproches et que je ne serai pas, vis-à-vis d'eux, dans une intolérable situation !

— Je vous avais dit tout d'abord que s'il était dans ma destinée d'obtenir la fille de Kao Tsan, le mariage s'accomplirait en dépit des obstacles apparents. Si j'avais été moi-même avec vous faire la première visite, nous ne serions pas aujourd'hui embarrassés comme nous le sommes. Vous m'avez joué, avec votre histoire de ce bonhomme bizarre auquel il fallait montrer la figure de mon cousin, quand j'aurais dû montrer tout simplement la mienne. Ce prétendu bonhomme intraitable était, au contraire, de la meilleure composition. Aux premiers mots qu'on lui a dit, l'affaire était déjà conclue. Vous supposez que mon cousin y est pour quelque chose et j'affirme, moi, que la prédestination y est pour tout. J'affirme

aussi que le père ayant accepté les gages de fiançailles, la jeune fille est par ce fait même devenue ma femme. Est-ce que Kao Tsan oserait m'éconduire après un pareil engagement ? Oui, j'irai en personne chercher l'épousée et vous verrez si le mariage ne s'accomplit pas.

— Les choses ne s'arrangent pas ainsi, continua Chao-mei en secouant la tête. La fille est en sûreté dans la maison de ses parents. Si Kao Tsan refuse de la laisser monter dans le palanquin, que pourrez-vous faire ?

— J'aurai avec moi un certain nombre d'hommes résolus. Si Kao Tsan refuse de me remettre sa fille, on saura bien pénétrer chez lui et j'enlèverai ma femme de vive force. S'il lui plaît de m'appeler devant le juge, je produirai, en témoignage de mon bon droit, le consentement signé par lui de nos fiançailles. Qui de nous deux aura manqué à ses engagements ? Qui de nous deux craindra d'être condamné ?

— Attaquer les gens sur leur propre terrain est plus difficile que vous ne le pensez. Vos hommes résolus pourraient trouver, parmi les serviteurs de Kao Tsan, d'autres hommes non moins résolus pour leur tenir tête, et la violence tournerait mal. À l'égard de ce qui adviendrait s'il fallait comparaître devant le juge, mon avis est encore tout l'opposé du vôtre. Quand le père dirait : « Celui qu'on m'a présenté et à qui j'ai accordé ma fille était un, celui qui est venu me l'enlever était un autre », le juge ne manquerait pas d'interroger le médiateur, voire même de lui faire donner la question pour en tirer la vérité. Je serais donc forcé de tout avouer, ce dont vous n'auriez pas à vous réjouir. Croyez-moi, ce ne sont pas là des jeux à jouer.

Il se fit un silence de quelques instants, après lequel Yen Tsiun reprit :

— S'il en est ainsi, je renonce à mon projet. Seulement, vous aurez la peine de retourner là-bas pour expliquer qu'ayant

souscrit déjà au désir de Kao Tsan, en allant lui rendre visite avant les fiançailles, j'entends qu'à son tour il se montre raisonnable, en respectant nos coutumes et en amenant lui-même sa fille ici.

— Le malheur est qu'il n'en fera rien. Il a tellement vanté à ses parents et à ses voisins les qualités incomparables de son gendre et tous ces gens-là sont maintenant si curieux de le voir, qu'il ne démordra jamais de ses prétentions. Si l'on veut avoir la jeune fille, il faudra nécessairement aller la chercher.

— Mais alors, qu'entendez-vous faire ? Quelle est votre idée pour sortir de là ?

— Mon idée, et la seule bonne, c'est de recourir toujours à Ouan-siuen. Puisqu'on a commencé à tromper Kao Tsan, le mieux est de le tromper jusqu'au bout. Il faudrait que l'excellent cousin reprît une fois encore son rôle de fiancé, pour nous amener ici la fiancée. Quand elle aurait franchi le seuil de votre maison, quand elle serait ainsi devenue légalement votre femme, vous auriez précisément cette force du chez soi que possède en ce moment Kao Tsan. Vous sauriez bien empêcher qu'on ne vous l'enlève. Vous n'auriez plus à craindre que des criaileries, qui s'éteindraient devant le mariage consommé.

— Certes, ce moyen serait le plus sûr ; mais il a le grave inconvénient de faire que mon cousin tienne ma place en public, ce qui est plus sérieux que de me représenter dans une simple visite. Et puis, il ne sera peut-être pas facile de le décider à entreprendre cette nouvelle campagne.

— Au point où en sont venues les choses, je ne vois absolument aucun autre moyen pour arriver au but.

L'entretien de Yen Tsiun et de Chao-mei s'arrêta là ; mais quelques instants plus tard Yen Tsiun, qui avait quitté Chao-mei sous l'impression

d'un apaisement mêlé d'inquiétude, allait trouver son cousin dans la bibliothèque et l'abordait, non sans embarras, en lui annonçant qu'il avait encore un nouveau service à solliciter de sa bonne amitié.

— De quoi s'agit-il ? demanda Ouan-siuen, qu'un peu d'inquiétude gagnait à son tour.

— Il s'agit toujours de la grande affaire, pour laquelle vous vous êtes déjà si gracieusement employé. C'est aujourd'hui que commence le douzième mois et c'est au troisième jour de ce douzième mois, c'est-à-dire dans deux jours, que l'époque de mon mariage a été fixée. Dès demain, il faut se mettre en route, afin d'obéir aux exigences de Kao Tsan qui veut qu'on aille au-devant de l'épousée. Je souhaiterais donc que mon frère cadet prît la peine d'accomplir cette dernière démarche. Ce serait bien la dernière. Je n'aurais plus à le tourmenter.

— J'ai fait une visite en votre nom et à votre place. Si ce n'était pas régulier, c'était du moins sans conséquence grave. Quant à ce dont vous me parlez aujourd'hui, ce ne serait rien moins qu'une cérémonie des grands rites. C'est trop sérieux pour qu'il en soit question.

— Assurément l'observation est juste et, si l'on avait pu prévoir dès le début jusqu'où l'on serait conduit, on ne se serait pas engagé dans une voie si pleine d'obstacles. Mais enfin voilà ce Kao Tsan, avec qui l'on croyait en avoir fini, qui nous force à retourner dans son île. Maintenant qu'il vous connaît sous mon nom, n'est-il pas à craindre que si je me présente moi-même là-bas, avec mon visage qu'il ne connaît pas, il ne commence par rompre le mariage et ensuite ne nous suscite quelque procès fâcheux, dans lequel, vous aussi, seriez compromis ? Faut-il risquer un gros danger pour ménager un petit scrupule ? Considérez que du moment où le palanquin de la mariée, accompagné par vous, se sera arrêté devant ma porte, nous

n'aurons plus rien à redouter ni l'un ni l'autre de la colère du farouche Kao Tsan. La situation est critique. Il dépend de vous de tout perdre ou de tout sauver. Je ne puis croire que vous m'abandonniez, alors que le bonheur de ma vie entière est en jeu.

Des sollicitations si pressantes, longuement prolongées, finirent par triompher encore du faible Ouan-siuen, et Yen Tsiun ne songea plus qu'à tout disposer pour le prochain départ de son représentant. Il ne négligea pas de s'assurer la discrétion des nombreux serviteurs qui devaient être du voyage, en promettant que de fortes gratifications seraient allouées à chacun, quand on reviendrait avec la mariée.

Le jour suivant, de très grand matin, Yen Tsiun et Chao-mei passaient soigneusement en revue tout ce qui avait été préparé et veillaient aux moindres détails. Ils mirent en paquets numérotés les menus objets et les petites sommes d'argent qu'il est d'usage de distribuer aux uns et aux autres. Le costume que doit porter le fiancé, bonnet de lettré, collet rond, ceinture de soie, bottes de satin noir, etc., fut jugé bien complet et d'une parfaite élégance. Des vivres abondants furent répartis entre les embarcations qui étaient au nombre de dix, à savoir : deux grands bateaux, l'un pour le médiateur et le marié, l'autre pour la nouvelle épouse, dont la remise ne devait être faite par les siens qu'aux portes mêmes de la maison de son époux ; quatre bateaux de grandeur moyenne pour recevoir, avec leur suite, les parents et les invités ; et enfin, quatre petites barques pour les divers services. Le signal du départ étant donné, la flottille s'élança sur les eaux du lac, au bruit retentissant des gongs et des trompettes. Des feux d'artifice s'allumèrent qui remplirent l'air d'étoiles filantes et, tant que dura la traversée, mêlant sa voix aux chants d'allégresse, le canon ne cessa de tonner. Vraiment, c'était un départ plein d'entrain.

En moins d'une demi-journée, les passagers arrivèrent à l'île Tong-ting, et reconnurent l'habitation de Kao Tsan. Le soleil n'avait encore fourni que

la moitié de sa carrière. On se hâta de débarquer et d'organiser le cortège, qui n'avait qu'une très petite distance à franchir. Le médiateur ouvrait la marche. Il était accompagné de la troupe des serviteurs, rangés en bon ordre, portant les cadeaux destinés à la mariée, ainsi que le palanquin fleuri qui devait la recevoir et les lanternes dorées et les torches de cire, au nombre de plusieurs centaines, que les assistants allumeraient au moment solennel. Ouan-siuen venait ensuite, superbement habillé, assis dans un palanquin d'hiver à quatre porteurs, qui était doublé de satin bleu. Avec lui marchaient les flûtes et les tambours. Sur son passage, se pressaient en foule les habitants de l'île. Tous avaient entendu vanter comme un phénix le gendre de la famille Kao ; tous voulaient juger par leurs yeux de la vérité. Les uns se dressaient sur la pointe des pieds ; d'autres jouaient des épaules, essayant de se glisser au premier rang ; de bruyantes discussions éclataient. Mais, à la vue du beau jeune homme calme et souriant, qui était le héros de la fête, il se fit un silence suivi d'acclamations unanimes. Il y avait là des femmes qui connaissaient *Parfum d'automne* ; elles s'écrièrent que jamais couple n'aurait été mieux assorti, et tous félicitaient Kao Tsan d'avoir refusé tant de prétendants, puisqu'il lui était réservé d'en rencontrer un tel que celui-ci.

Dans la maison de la fiancée, l'agitation, pendant ce temps-là, n'était guère moindre qu'au-dehors. On achevait mille préparatifs, on allumait les bougies rouges sans attendre le déclin du jour ; une musique joyeuse ne cessait de se faire entendre. Tout à coup, l'avis est donné que le cortège arrive aux portes. Les parents et les amis s'empressent de ceindre l'écharpe rouge et d'attacher des fleurs à leurs bonnets. Le fiancé est invité à descendre de son palanquin ; on lui récite, en vers, des compliments de circonstance. Il entre ; on a formé la haie dans la grande salle pour le recevoir ; tous s'inclinent devant lui, et c'est seulement après ce rite accompli qu'il est présenté, tour à tour, à chacun des membres de sa nouvelle famille. On prend le thé, on mange des fruits, on se mêle, on cause, on s'anime et de toutes les bouches sortent les mêmes paroles de louanges qui déjà s'étaient élevées dans la foule, sur le passage du gendre

de Kao Tsan. Enfin, l'heure de dresser les tables arrive. Il n'est pas un hôte qui ne trouve place au festin splendidement servi. Le marié n'est pas assis au milieu des autres convives ; il a son siège à part, faisant face au midi, dominant l'assistance et en vue de tous. Le vin est versé à pleine tasse. La musique entretient une gaieté expansive. Dans les salles latérales, les serviteurs de la maison traitent les gens de la flottille et les serviteurs des nombreux invités. Partout on festoie, partout on se réjouit. Les heures s'écoulaient rapidement.

À ces heures-là, qui aurait pu lire dans le cœur de Ouan-siuen, y aurait surpris des sentiments bien éloignés de ceux dont les convives devaient le croire animé. « Hélas ! se disait-il intérieurement, tout le monde ici fait un rêve, et un rêve d'autant plus terrible que le réveil ne le dissipera pas en entier. Quel sera le lendemain de cette journée, où j'apparais comme un bon génie, alors que je pourrais être comparé à quelque méchant démon ? Ce rôle d'époux fortuné d'une charmante fille que je joue si bénévolement aujourd'hui pour un autre, ma pauvreté me permettra-t-elle jamais de le remplir pour mon propre compte ? Cette illusion de bonheur dont le souffle me pénètre, pourrai-je jamais l'oublier ? »

De telles pensées jetèrent malgré lui sur ses traits un masque de tristesse. Le repas lui semblait d'une longueur extrême. En vain Kao Tsan et son fils remplissaient eux-mêmes sa tasse ; il avait peine à la porter à ses lèvres ; il ne songeait plus qu'à quitter la table, à regagner ses bateaux et à terminer son mandat. Comme il luttait encore contre les instances faites pour le retenir, Siao-y lui vint en aide, annonçant qu'on allait atteindre la quatrième veille, que les gens de service étaient repus et qu'il était temps de partir. Ouan-siuen se leva donc, ordonna à Siao-y de distribuer les gratifications préparées et prévint Kao Tsan qu'il se retirait. Celui-ci suscita quelques nouveaux retards, qui conduisirent jusqu'à la cinquième veille. Enfin, les coffres renfermant la dot et le trousseau furent apportés. On n'attendait plus que l'entrée de la mariée dans son palanquin pour donner le signal du départ, quand on vit accourir les bateliers criant :

« La tempête règne sur le lac ; impossible de s'embarquer ; il faut attendre que le vent soit tombé. »

Un vent d'une violence inouïe s'était élevé, en effet, vers minuit :

Dans la montagne volaient des tourbillons de poussière et roulaient des arbres déracinés ;

Sur le lac, les flots irrités formaient des montagnes ou creusaient des abîmes.

Le bruit que faisaient les musiciens à l'intérieur avait empêché d'entendre le rugissement de la tempête, mais lorsqu'ils s'arrêtèrent, sur l'ordre de Kao Tsan, on put juger que le témoignage des bateliers devait être conforme à la vérité. Ouan-siuen eut un frémissement d'impatience fiévreuse ; Kao Tsan, de son côté, ne laissa pas d'éprouver une contrariété très vive. Il invita ses hôtes à se remettre à table, tandis qu'il envoyait des hommes sur le rivage, chargés d'examiner l'état du ciel. Aux premières lueurs de l'aurore, le vent devint de plus en plus furieux, fondant en masse épaisse des nuées rougeâtres d'où s'échappèrent bientôt des flocons de neige, qui voltigeaient follement sans toucher le sol. Tout le monde sortit pour regarder aussi le ciel et chacun donna sentencieusement son avis :

- Voilà un vent qui ne s'arrêtera pas de sitôt.
- Vent qui naît à minuit dure jusqu'à minuit.
- Quand même il n'y aurait pas de vent, il serait imprudent de s'aventurer sur le lac avec un rideau de neige.
- Cette neige ne fait que commencer ; elle sera bien plus épaisse tout à l'heure.
- Il ne faudrait pas croire que la tempête cessera sur le lac, aussitôt que le vent sera tombé.
- Avec le vent et la neige, le Tai-hou est très dangereux.

Ces propos irritaient singulièrement l'impatient Ouan-siuen, déjà fort attristé.

L'heure du déjeuner arriva ; le vent soufflait plus déchaîné que jamais ; la neige volait plus abondante. Toute idée de traverser le lac ce jour-là était décidément abandonnée, et Kao Tsan ne cachait pas à son entourage le chagrin qu'il en ressentait. Que ferait-on, quand ce jour heureux, fixé depuis longtemps pour le mariage, serait passé sans que le mariage ait pu s'accomplir ? Quand pourrait-on déterminer une nouvelle date et nouer définitivement la parenté ? Et les gens de cette flottille qui devaient prendre et emmener la mariée, comment les congédier sans les fâcher ? Comment leur dire qu'ils ont fait un voyage inutile et qu'ils n'ont plus qu'à s'en retourner ? Or, parmi ceux qui écoutaient les plaintes du désolé Kao Tsan, se trouvait un de ses bons voisins et meilleurs amis, nommé Tcheou, vieillard d'aspect vénérable, très populaire dans l'île Tong-ting pour la réputation qu'il avait d'arranger les différends et d'éviter les procès. Ce Tcheou prit la parole et dit amicalement à Kao Tsan :

— Selon mon très humble avis, voilà des difficultés dont il ne serait pas difficile de sortir.

— Par quel moyen ? demanda vivement Kao Tsan.

— Le moyen est indiqué par les circonstances, répartit Tcheou. Puisque ce jour est celui qui a été fixé pour le mariage, il faut nécessairement que le mariage s'accomplisse aujourd'hui. Vous avez sous la main celui dont vous devez faire votre gendre. La table est mise. La parenté est réunie. Profitez-en. Allumez, ce soir même, les bougies fleuries. Qu'on ne pense plus au vent ni à la neige ; que les noces s'achèvent dans votre maison. Les jeunes époux attendront pour s'embarquer que le ciel s'éclaircisse. Tout n'est-il pas ainsi parfaitement arrangé ?

Un murmure général d'approbation accueillit la proposition du vieux Tcheou. Kao Tsan l'adopta sur-le-champ, avec d'autant plus de joie qu'elle répondait justement à son secret désir. Sans perdre un instant, il courut distribuer ses ordres afin qu'on se procurât des bougies fleuries et que la chambre nuptiale fût décorée comme il convenait. Quant à Ouan-siuen, qui

peu à peu s'était laissé aller à une profonde rêverie, les conseils donnés par Tcheou ne l'en avaient tiré d'abord qu'à demi, parce qu'il ne supposait pas que Kao Tsan fût capable de les écouter ; mais quand il vit qu'il en était tout différemment et que les choses allaient être brusquées de la sorte, il fut saisi de frayeur. Il fallait protester au plus vite ; il ne pouvait le faire lui-même ; il se mit donc en quête de Chao-mei, qui avait disparu. Malheureusement, on trouva le médiateur dans un état qui ne permettait guère d'en espérer la moindre assistance. Il avait bu pour se réchauffer, il avait bu pour s'étourdir, il avait bu pour le plaisir de boire, jusqu'au moment où le dernier instinct clairvoyant de l'ivrogne à bout de forces l'avait conduit loin des regards, avant de succomber au sommeil. Il ronflait maintenant dans un coin, affaissé comme une masse inerte, et Ouan-siuen, si difficile que fût son rôle, dut se débattre lui-même contre le danger croissant de la situation. Il essaya de persuader à Kao Tsan que la précipitation ne convenait pas, quand il s'agissait de l'acte le plus important de la vie, que rien n'empêcherait de choisir un autre jour heureux et qu'il ne manquerait pas, ce jour-là, de revenir au-devant de la mariée avec le même empressement. Mais Kao Tsan lui répondit que ce serait prendre beaucoup de peine inutile, qu'un seul obstacle aurait pu s'opposer à son projet, qui eût été le respect dû à l'honorable père du fiancé, si cet honorable père eût été vivant, obstacle qui n'existait pas, puisque le futur époux était déjà chef de famille ; et sans en écouter davantage, le beau-père imminent courut surveiller les apprêts.

Ouan-siuen abasourdi se tourna vers les assistants, parents et voisins, tantôt leur adressant la parole collectivement, tantôt les prenant à part et les prêchant avec ardeur, dans l'espoir de se créer parmi eux quelque auxiliaire ; mais qui donc aurait voulu s'opposer à la volonté du maître de la maison, si nettement manifestée ? Tous s'excusaient d'un air placide. Ne sachant plus quel parti suivre, Ouan-siuen alla trouver Siao-y.

Le mandataire et le confident de Yen Tsiun eurent ensemble une longue conférence, Siao-y insistant sur la nécessité de faire une défense opiniâtre, Ouan-siuen expliquant jusqu'où la résistance avait été poussée déjà sans

aucun succès, ce qui lui donnait la crainte d'inspirer de la méfiance et peut-être d'amener une rupture, s'il continuait à heurter de front l'obstiné Kao Tsan. Les deux hommes étaient au plus fort de leur entretien, quand ils virent s'avancer un groupe d'invités qui venaient saluer Ouan-siuen en criant joyeusement : « Tout est décidé, tout est préparé, cessez de montrer un cœur hésitant. » Et le fiancé fut entraîné pour trôner encore au repas de midi, après lequel les convives arborèrent de nouveau l'écharpe rouge. Ouan-siuen n'avait plus aucun moyen de retraite. Il prit le Ciel et la Terre à témoins de la violence qu'il allait subir comme aussi du serment qu'il faisait de respecter du moins, quoi qu'il advienne, les devoirs d'un garçon honnête bien que fourvoyé. Ensuite il courba la tête et s'abandonna aux événements. La mariée fut amenée dans la salle d'honneur, parée et voilée. Le marié se plaça près d'elle. Le jeune couple observa ponctuellement le cérémonial prescrit. Les bougies fleuries furent liées ensemble. Les grands rites du mariage étaient accomplis.

Ce jour-là, le repas du soir ne se prolongea pas dans la nuit. Quand il fut achevé, Kao Tsan et sa femme conduisirent leur nouveau gendre au seuil de la chambre nuptiale. La dame d'honneur avait enlevé déjà le voile et les ornements de tête de la mariée ; à plusieurs reprises, elle invita Ouan-siuen à passer dans l'alcôve, où les rites veulent que le marié soit le premier occupant. Celui-ci gardant le silence et ne bougeant pas, ce dont elle ne pouvait s'expliquer la cause, elle prit le parti de coucher la mariée et se retira discrètement. Les servantes, moins discrètes, s'étonnaient de ce mariage insolite et pressaient le jeune seigneur d'y mettre fin. Lui, troublé jusqu'au fond de l'âme, était comme un jeune cerf aux abois qui va heurtant sa tête de tout côté. Il finit par congédier les servantes d'un air désespéré, puis il s'installa sur une chaise pour y attendre le jour. Il avait laissé brûler les bougies, mais elles s'épuisèrent avant que l'aube ne parût : l'obscurité qui s'ensuivit rendait la situation plus pénible encore. Alors, l'infortuné veilleur s'étendit sur le sol, cherchant un peu de repos à défaut de sommeil. Son cœur était rempli d'une douloureuse tristesse. Orphelin, il

songeait à sa solitude. Qui aurait soupçonné que de telles pensées prissent naissance à cette heure et dans ce lieu !

Aux premières clartés du matin, Ouan-siuen s'échappa furtivement. Il alla faire sa toilette dans la chambre des livres ; il composa son visage du mieux qu'il put. Kao Tsan et sa femme, à peu près au courant de ce qui s'était passé, mirent tout sur le compte de la timidité naturelle chez un très jeune homme et ne s'en émurent aucunement. La neige avait cessé de tomber ; mais le vent soufflait toujours avec une violence extrême. La tempête ne se calmait pas. On célébra, ce jour-là, le repas des félicitations, durant lequel Ouan-siuen, très sobre d'ordinaire, saisit l'occasion de s'étourdir en répondant à tous les toasts qu'on lui portait. Il parvint ainsi à la grande ivresse, qui donne l'engourdissement aux esprits malades et oblige le corps à subir la loi du sommeil. Il ne regagna la terrible chambre que fort avant dans la nuit et s'étendit, pour dormir, à la place qu'il avait occupée la veille. Le nid parfumé caché dans l'alcôve, il ne le visita pas même du regard.

Le ciel s'étant rasséréiné le jour suivant, Ouan-siuen manifesta la ferme intention de se mettre en route ; mais Kao Tsan avait décidé que son gendre coucherait trois nuits dans sa maison. Il fut impossible de lui faire abandonner cette idée. Une épreuve, la plus périlleuse, attendait encore le mari malgré lui.

Il est bon de dire qu'au moment de l'accomplissement des rites, dans la grande salle d'honneur, la jeune mariée n'avait pas laissé de jeter un coup d'œil rapide sur l'époux que son père lui avait choisi. Comme il était vraiment d'une figure charmante, elle avait aussitôt ressenti le désir instinctif de lui complaire. Or, quelle que fût son innocence, elle n'avait pas été sans bien comprendre que la conduite de cet époux n'était pas celle d'un homme qui serait animé du même empressement vis-à-vis d'elle. Elle en avait cherché la cause ; elle s'était demandé s'il ne s'était pas offensé de l'infraction aux rites commise depuis deux jours, par le fait qu'elle l'eût précédé, au lieu de la suivre, sous les rideaux du lit conjugal. Dans cette

opinion et pour cette troisième nuit, elle recommanda à ses femmes d'attendre le maître, de l'inviter à passer le premier et de ne point venir la prendre avant que ses instructions n'aient été fidèlement exécutées. On jugera donc quel fut l'embarras de Ouan-siuen, lorsque à son entrée dans l'appartement intérieur il se vit entouré par les caméristes jalouses de se montrer obéissantes et zélées. L'une d'elles lui enleva son bonnet ; une autre s'approcha pour le débarrasser de sa pelisse. Il n'en supporta pas davantage et courut au fond de l'alcôve, où il se blottit tout habillé. Avertie de cette façon d'agir, la jeune épouse imita l'exemple qui lui était donné, en ne souffrant même pas qu'on lui ôtât un ornement de sa coiffure. Silence fut gardé de part et d'autre. De part et d'autre aussi, on dut faire beaucoup de réflexions. Celles qui vinrent à l'esprit de Tsieou-fang la portèrent toutefois à concentrer ses impressions, sans rien dire à sa mère ni à son père des étonnements qu'elle éprouvait.

Le quatrième jour parut, éclairé par un soleil splendide. Une bonne brise s'était levée ; le moment du départ ne pouvait plus être retardé. Kao Tsan conduisit sa femme et sa fille à bord de l'un des deux grands bateaux et s'embarqua lui-même sur l'autre, avec Ouan-siuen et Chao-mei. On déploya les voiles et bientôt la flottille fut en marche pour le retour, les musiciens et les artificiers tenant toujours la tête et remplissant l'air d'un tapage joyeux. Tous les cœurs n'étaient pas cependant pleins de joie et le fidèle Siao-y, à qui Yen Tsiun avait confié la haute surveillance des événements, s'inquiétait fort de la manière dont son maître allait prendre quelques-unes des choses qu'il aurait à lui rapporter. Tenant à n'être devancé par personne dans l'exposé qu'il fallait lui faire de la situation pour le préparer à recevoir les gens de la noce, il sauta dans une petite barque très légère et gagna de vitesse les autres embarcations. Laissons-le cingler rapidement vers la côte et retournons près de Yen Tsiun qui, depuis le départ de la flottille, n'était pas le moins tourmenté.

En voyant rugir la tempête et tourbillonner la neige, le matin du grand jour, il avait commencé à se mettre l'esprit en peine. Il avait songé qu'avec un pareil temps la marche des bateaux serait lente et périlleuse, que peut-

être on n'oserait pas tenter la traversée et qu'alors on perdrait l'opportunité. Les tables étaient dressées pour le repas de noces, les bougies fleuries étaient en place, tout était soigneusement préparé. La nuit entière s'écoula dans une vaine attente. Le lendemain, les réflexions de Yen Tsiun furent plus tristes encore. « Si l'embarquement s'était opéré malgré le vent et la neige, un sinistre épouvantable n'était-il pas à redouter ? En tous cas, le jour heureux qu'on avait choisi était maintenant un jour passé. À quelle date serait-il possible d'en fixer un autre ? Kao Tsan n'aurait-il pas de nouvelles exigences, ne soulèverait-il pas de nouvelles difficultés ? Tout cela était à rendre fou. Il restait la chance que Chao-mei eût déterminé le beau-père à profiter des bateaux pour amener immédiatement sa fille, avec l'idée de tomber d'accord en arrivant sur les moyens de conclure à bref délai. Si cette chance favorable pouvait se présenter, il ne s'embarrasserait guère de consulter le calendrier. Le jour le plus proche ne manquerait pas d'être un jour heureux. » En raisonnant ainsi, le prétendant de la belle Tsieou-fang était plus instable que le vif argent. Il s'asseyait, se levait, allait écouter les moindres bruits au seuil de sa porte et ne rentrait chez lui que pour retourner au-dehors.

Le soleil radieux du quatrième jour lui parut un messager de bonnes nouvelles. Il se mit en observation un peu avant midi et ne tarda pas à reconnaître de loin Siao-y qui accourait en criant : « La nouvelle dame arrive ! Dans moins d'une demi-heure, elle sera ici ! »

— Le jour heureux étant passé, comment les parents ont-ils consenti au départ ? demanda vivement Yen Tsiun, dès que son serviteur fut près de lui.

— Le seigneur Kao Tsan n'a pas voulu qu'on laissât passer le jour heureux sans accomplir les cérémonies du mariage. Alors, le seigneur Ouan-siuen a été forcé de jouer le rôle de l'époux.

— Si le mariage a été célébré au jour fixé, c'est-à-dire il y a trois jours, quelle chambre a donc habité Ouan-siuen durant ces dernières nuits ?

— La vérité est qu'il a dû partager, durant trois nuits, la chambre de la jeune dame, mais cela ne tire pas à conséquence. Le seigneur Ouan-siuen est un homme à part. C'est un homme en qui l'on peut se fier.

Yen Tsiun devint blême de colère.

— Quelles sottises absurdes viens-tu me raconter ! s'écria-t-il après avoir poussé quelques imprécations violentes. Ne t'avais-je pas recommandé de veiller à tout comme un fidèle serviteur ? Ne devais-tu pas arrêter Ouan-siuen et l'empêcher de commettre cette monstruosité ?

— Certainement, j'ai fait des représentations, répliqua Siao-y ; mais le seigneur Ouan-siuen m'a répondu qu'il devait accomplir sa mission jusqu'au bout, qu'il ne pouvait abandonner à moitié chemin la grande affaire entreprise pour le service de mon maître et que, d'ailleurs, il se comporterait de manière à ce que le Ciel et les Esprits en fussent satisfaits.

Yen Tsiun interrompit Siao-y dans son discours par un soufflet formidable. Il était hors de lui. Il courut vers le port à la rencontre de Ouan-siuen, afin de l'accueillir selon ses mérites, dès qu'il aurait débarqué. Justement les bateaux venaient de toucher la rive. Ouan-siuen, laissant à Chao-mei le soin d'accompagner Kao Tsan, avait sauté légèrement à terre ; il s'avancait d'un pas rapide, la tête haute et le sourire aux lèvres, heureux d'être au terme de ses épreuves, pressé de mettre son cousin au courant de tout ce qui s'était passé. Un autre homme que Yen Tsiun aurait pu lire sur ce visage placide la justesse des appréciations de Siao-y ; mais chacun juge volontiers des actions d'autrui selon ses dispositions propres. C'est pourquoi Yen Tsiun ne vit dans Ouan-siuen qu'un odieux ennemi, dont il avait reçu la plus mortelle injure. Sans attendre même qu'il ouvrit la bouche, il se jeta sur lui tête baissée, le saisit par les cheveux d'une main et le frappa violemment de l'autre, en répétant avec fureur :

— Maudit du Ciel ! Traître maudit ! tu mènes vraiment la vie joyeuse ! J'aurai prodigué mon bien, j'aurai prodigué mes peines et tout cela pour ton divertissement !

Ouan-siuen essaya de faire entendre quelques paroles, mais ce fut chose impossible. Yen Tsiun redoublait de rage et n'écoutait rien. Le patient, qui ne parvenait pas à se dégager, finit par pousser des cris de détresse. Les domestiques de Yen Tsiun accoururent et aussi les gens des bateaux, ayant Kao Tsan à leur tête. Kao Tsan interrogea les domestiques afin d'avoir l'explication de cette scène violente et ceux-ci, voyant les choses parvenues à un point où la dissimulation devenait inutile, dévoilèrent sans façon la vérité. À cette révélation, Kao Tsan changea son rôle de spectateur en celui d'acteur avec une furia que sa barbe blanche n'eût pas laissé soupçonner. La perfidie de ce médiateur indigne, qui l'avait si cruellement trompé pour lui voler sa fille, lui arrachèrent un rugissement de tigre. À son tour, il saisit Chao-mei d'un bras vigoureux et, tout en lui reprochant son crime, il l'accabla d'une grêle de coups. Dans le même temps, la parenté de la mariée entourait Yen Tsiun et menaçait de lui faire un mauvais parti. Les serviteurs prirent la défense de leur maître, la bataille devint générale, les curieux affluèrent et la circulation fut absolument interrompue.

Or, le mandarin gouverneur du district avait été reconduire jusqu'à la porte du Nord un personnage de haut rang et rentrait avec son escorte, lorsqu'il trouva le chemin barré par ce rassemblement tumultueux. Il descendit de son palanquin et donna l'ordre d'arrêter les gens qui troublaient ainsi le repos public. Aussitôt, ce fut un sauve-qui-peut général. Entre les mains des satellites, il ne resta que les deux groupes formés des principaux combattants, Yen Tsiun qui s'acharnait sur l'infortuné Ouan-siuen et Kao Tsan qui, de son côté, n'avait point lâché Chao-mei. Il eût été difficile de tirer au clair les torts ou le bon droit de chacun, au milieu des premières explications contradictoires. Aussi le gouverneur ordonna-t-il que les quatre hommes fussent immédiatement conduits au pied de son

tribunal, dans la grande salle d'audience, pour être interrogés l'un après l'autre et jugés selon l'équité.

Kao Tsan étant le plus âgé, fut appelé le premier à la barre. Il déposa ainsi qu'il suit :

— Je suis un habitant de l'île Tong-ting ; je ne possède ni grade ni fonctions et je me nomme Kao Tsan. Je voulais avoir pour gendre un jeune homme accompli. J'en avais choisi un selon mon goût. Je lui fiançai ma fille et, le troisième jour de cette première décade, il vint au-devant de la parenté conformément à nos rites. La tempête qui s'est élevée le lendemain ayant rendu la traversée du lac impossible, les noces ont été célébrées chez moi afin de ne pas perdre le jour heureux ; puis, le mariage s'est accompli. Aujourd'hui, je faisais la conduite à ma fille jusqu'à la demeure de son époux, quand tout à coup j'ai vu cet homme très laid (il désignait du doigt Yen Tsiun) se précipiter sur mon gendre et le frapper avec fureur. J'ai voulu savoir ce qui le portait à commettre de telles violences et, alors, j'ai appris que ma fille et moi nous étions victimes d'une odieuse tromperie. Achetant la complicité d'un médiateur sans conscience, il m'a fait présenter sous son propre nom cet autre jeune homme (il indiquait Ouan-siuen), et l'on m'a donné ainsi un faux gendre sous un faux nom. Que votre excellence daigne interroger le médiateur ; elle connaîtra promptement la vérité.

— Comment se nomme ce médiateur et où est-il ? demanda le juge.

— Il se nomme Chao-mei et il est devant vos yeux, repartit Kao Tsan.

Aussitôt le gouverneur fit retirer Kao Tsan et ordonna que Chao-mei fût amené. Cet ordre étant exécuté, il dit au médiateur d'un ton sévère :

— Tu viens d’entendre l’accusation portée contre toi. Tâche de parler avec sincérité. Je t’y engage dans ton intérêt.

Chao-mei, malgré cet avis, essaya tout d’abord d’embrouiller les choses au moyen d’explications diffuses et d’atténuations mensongères. Bien qu’il fût un de ces hommes de mauvais aloi qui n’en sont pas à comparaître pour la première fois devant la justice, jamais il ne lui était arrivé encore d’expérimenter les rigueurs de la question. Or, le juge irrité ayant fait un signe et les satellites ayant placé immédiatement entre les doigts de l’inculpé les terribles bâtonnets à pression aiguë, sa langue se délia comme par enchantement. Il avoua la tromperie ; il confessa la vérité dans tous ses détails.

— À la bonne heure, dit le juge, voilà qui est clair et précis. Ce mauvais drôle de Yen Tsiun est assurément fort coupable ; on comprend pourtant qu’ayant fait de pareilles dépenses, il ait ressenti une colère violente en apprenant jusqu’où son mandataire avait poussé le rôle de représentant. Il importe maintenant de bien savoir comment le premier plan de cette affaire a été conçu. Qu’on appelle Yen Tsiun.

Yen Tsiun avait compris que toute dissimulation serait dangereuse. Il avait cru comprendre que le gouverneur ne se montrerait pas trop dur à son égard. Il confirma de point en point le récit qu’avait fait Chao-mei.

Enfin, Ouan-siuen fut appelé à son tour. Après avoir considéré quelques instants sa bonne figure meurtrie de coups, le juge parut disposé à la bienveillance et lui dit, d’un ton paternel :

— Toi qui est bachelier, toi qui a étudié la morale dans les livres de Confucius et les lois sociales dans ceux de Tcheou-kong, comment se peut-il que tu aies méconnu tes devoirs jusqu’à jouer faussement le rôle de fiancé, en allant au-devant d’une jeune fille qu’un autre devait épouser !

Ouan-siuen répondit :

— Je m'étais d'abord refusé à commettre cette action mauvaise. Si j'ai cédé ensuite, c'est qu'étant pauvre et depuis longtemps à la charge de mon cousin, qui me logeait et me nourrissait, je n'ai pas eu la force de résister à ses instances pressantes et réitérées.

— Je t'arrête ici, interrompit le juge. Si tu n'avais accepté que par faiblesse et à ton corps défendant la mission d'aller au-devant de la fiancée, comment as-tu commis l'acte plus criminel encore d'accomplir le mariage ?

— Je n'avais pas d'autre intention que celle d'aller au devant de la fiancée et je comptais bien que ma mission se bornerait là. C'est le père de la jeune fille qui, voyant la navigation du lac empêchée par le gros temps et voulant que le mariage se fit dans le temps fixé, a donné l'ordre de préparer les bougies fleuries.

— Tu devais peser les conséquences des bougies fleuries et ne pas souffrir qu'on les allumât.

Ces paroles du juge encouragèrent Yen Tsiun à faire entendre sa voix. Il salua profondément du fond de la salle et s'écria :

— J'en appelle au représentant de l'autorité divine. Il est bien évident que Ouan-siuen, en allumant les bougies fleuries, a montré sa déloyauté.

— Silence ! fit le juge ; et continuant de s'adresser à Ouan-siuen : N'avais-tu donc aucune secrète pensée, en laissant les choses aller aussi loin ?

— Je supplie Votre Excellence d'interroger Kao Tsan pour savoir si je n'avais pas repoussé, à plusieurs reprises, cette proposition d'accomplir les grands rites du mariage à laquelle il revenait avec opiniâtreté. Je n'ai consenti à faire sa volonté que par la crainte de l'offenser et d'amener une rupture. Enfin, forcé de passer trois nuits dans l'appartement intérieur, je n'ai point quitté mes

vêtements et j'ai su garder toute la réserve que m'imposait le sentiment du devoir.

— Oh ! oh ! fit le gouverneur, en perdant malgré lui un peu de sa gravité. Depuis les temps anciens, en fait d'hommes vraiment impassibles, on ne connaissait encore que le fameux Lieou-hia Houei et l'on rapporte que le vieil ermite du pays de Lou jugea lui-même son exemple inimitable, ne fût-ce que pour une seule nuit ¹. Toi jeune homme, dans toute la sève du printemps de la vie, tu surpasses les modèles de l'antiquité. Voilà qui est admirable ; mais à qui feras-tu croire cela ?

— J'ai dit la vérité, repartit Ouan-siuen, si le grand mandarin, représentant de l'autorité souveraine, a des doutes sur la sincérité de mes paroles, il peut ordonner que Kao Tsan ait un entretien avec sa fille et les doutes seront dissipés.

L'assurance que montrait Ouan-siuen impressionna le gouverneur. Il ne songea pas à faire poser à la jeune mariée des questions trop délicates pour qu'on pût tenir compte de ses réponses ; mais il prit une décision dont le résultat devait lui permettre de prononcer selon l'équité. Il ordonna qu'une matrone émérite, respectable par son âge et par son caractère, se transporterait immédiatement sur le bateau où se trouvait la fille de Kao Tsan, avec mandat de vérifier et de rapporter ce qu'il fallait croire des allégations du bachelier.

Pendant un certain temps, l'audience demeura suspendue ; puis, il y eut un mouvement de grande attention. La matrone avait rempli sa mission ;

¹ Lieou-hia Houei était un ministre du roi de Lou, célèbre par sa vertu, par sa chasteté et par son grand calme. Il pouvait, disait-on, *sedere in gremio mulieris* sans se troubler. D'autre part, il y avait aussi, dans le royaume de Lou, un solitaire qui se piquait d'être vertueux et qui avait pour voisine une veuve séduisante. Par une nuit de neige et de grand froid, cette veuve dont la maison était mal close, vint frapper à sa porte et lui demander l'hospitalité. Le solitaire refusa de la recevoir. Alors elle lui crie du dehors : « Tu n'es donc pas comme Lieou-hia Houei ? À quoi le solitaire répondit : « Lieou-hia Houei est plus fort que moi. Le sentiment de ma propre faiblesse me fait d'autant plus apprécier son incomparable vertu. » (*Pei-ouen yun-fou.*)

elle entra dans le prétoire, déclarant que c'était une jeune fille, et non pas une jeune femme qu'elle venait de voir.

Aussitôt Yen Tsiun interrompit de nouveau, disant que puisqu'il en était ainsi, il désirait la confirmation du mariage qui avait été conclu en son nom. Pour la seconde fois le juge le fit taire et se tournant vers Kao Tsan, il lui demanda :

— Toi, dans ton cœur, auquel des deux voudrais-tu que ta fille appartînt ?

Kao Tsan répondit :

— Ouan-siuen est le gendre que je m'étais choisi. La réserve qu'il s'est imposée dans l'appartement intérieur n'empêche pas qu'il n'ait allumé les bougies fleuries et accompli les rites du mariage aux yeux de tous. Si ma fille devait être donnée à Yen Tsiun, ni elle, ni moi ne serions satisfaits.

— Cette réponse est conforme à mon sentiment, observa le gouverneur.

Quant à Ouan-siuen, il ne disait rien ; un grand combat se livrait en lui et sa physionomie trahissait le trouble de ses pensées. Il finit par répondre, à peu près en ces termes, au juge qui le pressait d'accepter l'alliance réelle à laquelle Kao Tsan voulait bien consentir

— Dans cette aventure où je me suis engagé témérairement, j'ai agi du moins selon ma conscience et sans aucune arrière-pensée d'intérêt personnel. Si le résultat final est que la jeune fille devient ma femme, la lutte que j'ai soutenue pendant trois jours contre moi-même n'a plus le moindre mérite et les hommes, au lieu de louer ma conduite, ne manqueront pas de concevoir à mon sujet les soupçons les plus injurieux. Mieux vaut donc que Kao Tsan prenne un autre gendre et que je garde l'estime des gens d'honneur.

— Si cette jeune fille ne demeurerait point ta femme, répliqua le gouverneur, tu aurais joué, en traversant le lac pour aller à sa rencontre, un rôle suspect qui pèserait sur toi toute ta vie et qui nuirait fort à ta carrière future, tandis que le mariage couvre ta faute et t'assure le pardon de tous. La vérité, d'ailleurs, est connue en ce qui regarde la conduite que tu as tenue ; de plus, le père et la fille te désirent ; ton devoir est maintenant de ne pas exagérer les beaux sentiments. Que l'on écoute mes décisions et que chacun s'y soumette.

Ayant ainsi parlé, il abaissa son pinceau et rendit le jugement suivant :

Kao Tsan, en voulant choisir lui-même un gendre à son gré, faisait un acte de haute raison.

Yen Tsiun, en imaginant de se faire représenter par un autre plus beau que lui, aura préparé une curieuse nouvelle pour amuser les générations à venir.

La tromperie a échoué par l'intervention d'un médiateur céleste. Le dieu des vents et des nuages s'est chargé d'unir deux époux assortis.

Je déclare valable le mariage contracté par Ouan-siuen avec la fille de Kao Tsan. Il ne sera pas nécessaire d'allumer de nouveau les bougies fleuries.

Yen Tsiun s'est rendu coupable sur deux chefs. Premièrement, en machinant une entreprise malhonnête ; deuxièmement en frappant avec brutalité celui dont le seul tort était de s'être laissé dominer par lui. Je lui fais grâce d'un châtement corporel, qu'il aurait pourtant bien mérité ; mais il perdra le fruit de toutes les dépenses qu'il a faites, y compris les gages de fiançailles et les cadeaux de noces. Je les adjuge à Ouan-siuen et à sa femme, à titre d'indemnité.

Pour Chao-mei, qui a été l'instrument actif de toute cette intrigue, il recevra un châtement exemplaire dans l'intérêt de la morale publique.

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

En achevant le prononcé de son jugement, le gouverneur se tourna vers les satellites et ordonna que trente coups de bâton fussent administrés à Chao-meï, séance tenante. Il dispensa chacun de signer sa déposition et fit évacuer immédiatement la salle, afin d'éviter les traces écrites de cette affaire et afin de soustraire Ouan-siuen à la curiosité publique.

Le beau-père et le gendre saluèrent et se retirèrent ensemble. Yen Tsiun, rouge de honte et de colère mais bouche close, sortit en se couvrant le visage avec ses manches. Durant plusieurs mois, il n'osa pas se montrer au-dehors. Quant à Chao-meï, il se consola des coups qu'il avait reçus, en pensant que du moins son ancienne dette était payée.

L'histoire pourrait finir ici. Elle a cependant son épilogue. On raconte que Kao Tsan, ayant emmené Ouan-siuen à bord de son bateau, lui fit un accueil tout différent de celui auquel le bachelier pouvait s'attendre. Ne songeant qu'au danger que sa fille avait couru d'appartenir à Yen Tsiun et ravi de l'influence que les honnêtes scrupules du jeune homme avaient exercé sur la sentence du juge, il oublia le complice de la tromperie pour ne voir en Ouan-siuen que le gendre de son choix. Il l'invita donc tout d'abord à passer quelques temps dans sa maison, si ses honorables parents n'y mettaient pas obstacle ; et quand il apprit qu'il était orphelin de père et de mère, il lui proposa de s'installer complètement chez lui, en ne formant plus tous ensemble qu'une seule famille, offre qui fut acceptée avec reconnaissance.

On partit le soir même. Le lendemain matin on était de retour à l'île Tong-ting où le bruit des événements accomplis ne tarda pas à se répandre. Là aussi, la fermeté que Ouan-siuen avait su garder en des circonstances bien périlleuses inspira le respect et fit naître la sympathie de tous.

Le gendre de Kao Tsan parvint brillamment aux plus hauts grades littéraires. Le mari et la femme vécutrent très vieux, sans que leur bonheur fut jamais troublé.

La laideur et la beauté pouvaient-elles former alliance ?

Celui qui l'avait espéré travailla pour le bonheur des autres.

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

Hélas ! quand la lune s'élevait claire et brillante,
Il pensait au couple amoureux que ses rayons devaient visiter.

@

AU LECTEUR

@

En publiant, il y a quelques années, la traduction de trois nouvelles chinoises : Les Alchimistes, Comment le Ciel donne et reprend les richesses, et Le Mariage forcé, j'ai dit que ces nouvelles étaient tirées d'un recueil imprimé à la Chine vers le milieu de notre seizième siècle, recueil où les mœurs de l'antique société chinoise sont dépeintes avec d'autant plus de vérité, que si l'auteur brode, il brode du moins toujours sur une trame réelle, en ne relatant que des aventures ayant eu leur retentissement populaire, à la manière des causes célèbres et de ces actes de dévouement auxquels sont décernés des prix de vertu.

C'est aux mêmes sources que j'ai puisé les éléments de ce second volume.

Après avoir vu les Chinois désabusés de la pierre philosophale alors que sa recherche était le plus en honneur parmi nous, après avoir pris une idée de leurs croyances touchant à la transmigration des âmes et de leurs sentiments sur les conditions d'un mariage bien assorti, nous exposerons maintenant des tableaux qui montrent le riche marchand, personnage important du monde oriental, dans sa vie intime, la galanterie sous sa forme indigène, l'état des individus de la classe servile, le romantisme

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

sentimental tel que l'entendent et le pratiquent les délicats de l'Empire du Milieu.

Race aux instincts positifs, les Chinois ne connaissent ni la fièvre d'imagination qui enfanta les Mille et une nuits, ni le glorieux diapason auquel nos vieux romans de chevalerie étaient montés. Il ne faudrait pas non plus exiger d'eux ces analyses raffinées qui distinguent notre école tout à fait moderne ; mais leurs récits sont empreints d'un naturel qu'on peut appeler du véritable réalisme et, comparés à ceux des Cent nouvelles, des Contes d'Eutrapel, des Nuits de Straparole, œuvres à peu près contemporaines des textes que nous traduisons, ils n'auront pas à souffrir du parallèle, quant à l'ingéniosité des épisodes et quant à la moralité des dénouements.

Ce qui surprendra, ce sera souvent la manière d'envisager et de peser les choses de la vie, l'importance relative accordée à tel ou tel événement, la bizarrerie de certains détails, comme aussi la disproportion entre certaines causes et certains effets, selon nos appréciations occidentales. C'est là précisément le côté curieux de ces tableaux de mœurs, que d'y constater l'influence si grande du milieu social sur les jugements de l'esprit humain, et ce qui me paraît rendre leurs peintures vivantes plus intéressantes et plus instructives que ne le seraient de longues dissertations.

@

LA TUNIQUE DE PERLES

Devenir mandarin de premier ordre, est-ce un honneur si
enviable,
Alors que la vie d'un homme ne dépasse guère soixante-dix
ans ?
D'une vaine renommée, que reste-t-il après la mort ?
Les dix mille choses qui brillent en ce monde passent aussi
rapidement que les fleurs.
Garde-toi des emportements et des folies du jeune âge ;
Garde-toi du libertinage et du vin.
Affranchis ton cerveau de toute fatigue ; évite les rivalités et
les querelles.
Marche dans la destinée ; ton calme sera le bonheur.

@

Ces vers, qui encouragent l'homme à se contenter de son sort et à ne point chercher le bonheur en dehors de la voie que le Ciel lui a tracée, sont tirés du poème intitulé : *Sur le fleuve de l'ouest, à la clarté de la lune*. L'ivresse, les amours coupables, la soif des richesses, la colère aveugle, voilà quatre éléments destructifs de la morale et de notre repos. Le plaisir que l'on poursuivait s'évanouit dès qu'on vient à le saisir. Le bien-être que l'on souhaitait devient indifférent dès qu'on le possède. Quant aux dangers où peuvent conduire tant de funestes entraînements, il n'en est point de plus terribles que ceux qui procèdent de l'adultère. L'œil est l'agent corrupteur. Il jette dans le cœur la mauvaise semence et quand cette semence germe avec force, poussant des racines qui troublent l'esprit et déchirent les entrailles, l'âme et le corps de l'homme sont perdus. Que l'amour naisse en un bon lieu, ainsi que les fleurs qui ornent le mur du jardin, ainsi que les saules qui ombragent la route, il n'est rien à redouter de son développement ; mais s'il faut qu'il vive de perfides stratagèmes, on ne doit voir en lui qu'un ennemi de l'ordre social, ce qui veut dire un criminel. Pour un instant de joie égoïste, comment aurait-il le droit de

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

compromettre et peut-être d'anéantir la somme de bonheur dévolue à autrui pour son existence entière ? Tu as une femme aimée ; on te la prend ; que se passe-t-il dans ton cœur ? un vieux quatrain me revient en mémoire qui trouvera bien sa place ici :

Le cœur de l'homme ne doit point s'obscurcir ;
Les voies du Ciel ne doivent pas se perdre.
Ne cherche pas à détourner du droit chemin les femmes des autres.
Si tu ne veux pas que les autres entraînent aussi ta femme à mal.

Racontons l'histoire de la tunique de perles ; l'intervention divine y est manifeste. Elle servira d'exemple à ceux qui en ont besoin.

Un riche marchand du Hou-kouang, appelé Tsiang Che-tse, natif de Tsao-yang, au pays de Siang-yang, était demeuré veuf avec un fils unique âgé de neuf ans, dont le petit nom était Hing-ko. Il ne pouvait se séparer de cet enfant, qui était le charme de sa vie ; il ne pouvait, non plus, se dispenser de faire chaque année le voyage de Canton, pour la prospérité de son commerce. Il menait donc Hing-ko avec lui, par les routes de terre et d'eau, estimant d'ailleurs que l'enfance profite toujours à voir beaucoup. Le jeune garçon était d'une figure charmante. Il avait les sourcils bien marqués, les yeux beaux, les dents blanches, les lèvres rouges. Sa démarche était modeste ; il tenait des propos pleins de finesse ; et, grâce à sa vive intelligence, ses progrès dans l'étude des livres étaient surprenants. Tout le monde admirait cette petite merveille ; on l'appelait l'enfant-bijou. Tant de précieux dons se développèrent encore avec le temps. L'enfant-bijou devenait un beau jeune homme ; il allait atteindre sa dix-septième année. Il était initié à tous les secrets du négoce. Il faisait l'orgueil de Tsiang Che-tse qui lui confiait déjà la direction des grandes affaires, quand au retour d'une excursion lointaine, celui-ci tomba malade et mourut. Peindre la douleur de Hing-ko ¹ serait impossible. Il présida pieusement aux

¹ Au cours de cette histoire, on écrit *Hing-ko*, par abréviation de *Tsiang Hing-ko*.

funérailles de son père ; il appela des bonzes pour dire des prières ; durant quarante-neuf jours, il reçut, sans sortir de chez lui, les visites de deuil. Parmi ceux qui vinrent, des premiers, apporter leurs condoléances, se trouvait le chef de la famille Ouang, du même district, dont l'une des filles avait été fiancée de bonne heure au jeune orphelin. Les parents et les amis représentèrent au seigneur Ouang que l'accordée étant dès lors nubile, il serait à propos de ne pas laisser l'époux dans la solitude, et de conclure le mariage immédiatement ; mais le seigneur Ouang ne goûta pas cet avis. Au médiateur envoyé par Hing-ko sous l'influence des mêmes conseils, il répondit qu'il lui fallait un peu de temps pour préparer la dot, que d'autre part les rites ne permettaient pas à un fils de prendre une femme avant une année révolue de grand deuil, et que violer de pareils rites, ce serait attirer sur soi le malheur.

Hing-ko se rendit à des raisons si sages. Il laissa courir le temps, qui passe avec la rapidité de la navette du tisserand. Un an s'écoula. Au jour anniversaire de la mort de son père, il sacrifia devant la tablette où se tenait l'âme évoquée du défunt ; ensuite il quitta les habits de gros chanvre et renouvela sa demande au seigneur Ouang qui, cette fois, l'agréa. Les cérémonies d'usage s'accomplirent et le cortège nuptial conduisit joyeusement la vierge au seuil de la maison de son époux.

Ici, l'on peut citer encore le poème du *Fleuve de l'ouest* :

Aux habits de deuil vont bientôt succéder des vêtements de couleurs gaies ;
Le temps est arrivé de dépouiller le chanvre grossier.

On décore la maison, on déploie des tentures, on allume les bougies ;

La coupe où boiront les deux fiancés, les fleurs, le festin, tout est préparé.

Chacun loue la richesse de la dot ; chacun admire le choix et le bon goût
des cadeaux.

Quant à la beauté de la jeune mariée, elle défie vraiment toute
comparaison.

De tendres baisers seront échangés, la nuit prochaine ;

Et demain le nouveau couple recevra les félicitations de la parenté.

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

Cette fille du seigneur Ouang, devenue la femme de Hing-ko, avait deux sœurs aînées. À cause de cela le nom de San-ko-eul ¹ lui avait été donné. Les trois sœurs étaient si remarquablement belles et bien faites que, dans tout le district de Tsao-yang, le quatrain que voici se répétait de bouche en bouche :

Sous le Ciel, il est bien des femmes ;
Mais qui soient pareilles aux filles de la famille Ouang, il en est peu.
Celui qui obtient une fille de la famille Ouang en mariage
Devient plus orgueilleux que s'il était un gendre de l'Empereur.

Le proverbe dit : « On fait le négoce pour un temps ; on prend une femme pour la vie. » Dans les familles de mandarins, comme dans celles du haut commerce, les unions se décident généralement par des considérations de rang, de position, de fortune, sans que la figure de la fiancée soit comptée pour rien. Cependant, quand vient le jour du mariage et quand c'est une laide et disgracieuse personne qu'il faut présenter à l'assemblée de famille, les grands-parents éprouvent quelque honte, le mari n'est pas à son aise et déjà l'on peut prévoir que, de son côté, la fidélité conjugale sera mal gardée. À l'égard de la femme laide, elle se venge souvent du dédain de son mari, par l'empire qu'elle sait prendre sur l'esprit de l'aïeul, chef de la famille ; ce qui la rend maîtresse au logis. Dès que l'époux a dû céder deux ou trois fois devant cette alliance redoutable, il n'a plus qu'à détourner les yeux des choses qui lui déplaisent ; il a perdu toute autorité.

Tsiang Che-tse détestait ces mariages sans charme, qui sont des mariages de triste avenir. La réputation de beauté parfaite des filles qui naissaient dans la famille Ouang lui avait inspiré de bonne heure l'idée d'assurer à son fils une compagne de si excellente race. C'est ainsi que, dès leur enfance, Hing-ko et la plus jeune fille du seigneur Ouang avaient été fiancés.

¹ *San-ko-eul* signifie *troisième*.

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

Les vœux du défunt étaient maintenant comblés au-delà de ce qu'il avait espéré de son vivant ; car l'épousée surpassait encore ses sœurs, et par la délicatesse de son gracieux visage et par les perfections cachées qui se laissaient très bien deviner.

Hi-tse, la reine du palais de Ou, n'était pas plus belle ;
La célèbre Nan-ouei, du pays de Tchou, aurait redouté son voisinage.
On la pouvait comparer seulement à la déesse Kouan-yn ;
Et, devant elle aussi, on eût brûlé des parfums, à genoux.

Le lecteur sait que Hing-ko possédait, pour sa part, les charmes extérieurs qui rendent un homme agréable. C'était donc un couple des mieux assortis. Le mari était fier de sa femme ; la femme aimait sincèrement son mari. Quels si grands avantages d'honneurs et de richesses pourraient jamais égaler ceux-là !

Le demi-deuil touchait à son terme ; mais les amoureux ne se hâtaient point de le quitter. N'était-ce pas un prétexte pour s'abstenir des devoirs à rendre au-dehors, pour demeurer sans cesse l'un près de l'autre, marcher ou s'asseoir ensemble, et prendre constamment la joie sous toutes ses formes, à toute heure du soir ou du matin ? Le sommeil lui-même n'avait pas la puissance de les isoler. Leurs âmes, qui se cherchaient, savaient se rencontrer en rêve.

Si les jours amers sont de longue durée, le temps heureux s'envole rapidement. Le froid vient vite après le soleil du printemps. Deux ans et plus s'étaient écoulés pour Hing-ko dans un enchantement qui ne lui avait permis de songer à aucune affaire. Le moment vint, cependant, où le souvenir se réveilla des traditions qu'il avait reçues de son père, du commerce de Canton, de nombreuses créances à recouvrer et d'intérêts majeurs en souffrance. Sa femme, qu'il consulta, lui dit tout d'abord : « Il faut partir » ; mais quand on fit le calcul des distances à parcourir, de la durée de l'absence, de certaines lenteurs inévitables, les larmes montèrent aux yeux des deux époux, le courage de la séparation leur manqua et les projets de voyage s'évanouirent dans un baiser passionné.

Plusieurs fois la question fut reprise ; toujours elle se décidait de la même manière. Deux années s'envolèrent encore insensiblement. Enfin, Hing-ko prit une résolution décisive. Il prépara lui-même en secret tout ce qu'il lui fallait pour courir les routes ; il choisit une heureuse date et cinq jours seulement avant de se mettre en route, il annonça son départ :

— Hélas ! dit-il à sa jeune femme, on ne peut se soustraire indéfiniment aux nécessités de la vie. Mon devoir de mari est de penser à votre propre bien-être, qui serait compromis si je ne sortais pas de mon inaction. Nous voici arrivés au temps de la seconde lune, le meilleur de l'année, puisqu'on n'y souffre ni du chaud ni du froid. Différer davantage est impossible. Il faut que je parte sans plus tarder.

La femme comprit qu'elle devait se soumettre.

— Quand reviendra le mari ? répondit-elle simplement.

— Dans une année au plus tard, très certainement. Mieux vaudrait faire un second voyage que de prolonger celui-ci au-delà d'un pareil terme.

— Eh bien donc ! dit encore San-ko-eul, en désignant du doigt un frêne du jardin qui s'élevait devant sa fenêtre, quand cet arbre bourgeonnera de nouveau, j'attendrai avec confiance votre retour.

De grosses larmes accompagnaient ces paroles. Hing-ko voulut d'abord les essuyer avec sa manche de soie ; mais la contagion le gagna bientôt. Le même chagrin brisait le cœur de ces deux êtres. Les paroles seraient impuissantes pour exprimer ce qu'ils ressentaient, et ceux qui peuvent le comprendre n'ont pas besoin qu'on cherche à le retracer.

Les cinq journées qui suivirent se passèrent dans une tristesse morne. La dernière nuit fut sans sommeil. Que de choses on avait à se dire, que de recommandations à se faire et que d'attendrissements douloureux !

Avec le soleil naissant, le mari désolé se leva, réunit ses bagages et remit en garde à sa femme les bijoux, les soieries, toutes les choses précieuses qui lui venaient de ses aïeux. Il emportait ce qu'il avait d'argent comptant, les anciens livres de commerce, les vêtements ainsi que la literie nécessaires, et quantité d'objets destinés aux cadeaux plus ou moins importants qu'il faut savoir faire à propos. Deux serviteurs étaient au service du ménage. Hing-ko prit le plus jeune avec lui, laissant l'autre, homme d'expérience et d'un âge mûr, pour obéir à la maîtresse, faire les achats quotidiens, et garder la maison. San-ko-eul avait, en outre, deux servantes chargées des soins de la cuisine et deux caméristes dévouées, qui se nommaient Tsing-yun ¹ et Siuen-siué ².

Pressant sa femme entre ses bras dans une suprême étreinte, le mari ne put retenir l'expression d'une inquiétude qui ne laissait pas de lui mordre le cœur.

— Madame, dit-il, avec de la patience on dompte le temps ; mais vous êtes belle et les galants sont nombreux. Je vous supplie de ne point vous montrer au-dehors. Il ne faut jamais appeler le vent qui souffle le feu.

— Seigneur, répondit la femme, ayez une entière confiance. Hâtez-vous maintenant de partir et hâtez ensuite votre retour.

Tous deux, en cet instant, cachaient leur douleur profonde. Hing-ko fit un violent effort et s'éloigna.

Parmi les dix mille souffrances de ce monde, quelles sont les plus grandes ?

Être séparés par la mort, ou bien se séparer vivants ?

La pensée de la femme aimée, qu'il laissait derrière lui, ne cessa d'occuper le voyageur durant ses longues journées de route. Absorbé dans une sombre tristesse, il ne voyait et n'écoutait rien. Arrivé à Canton, il

¹ Nuage pur.

² Neige éclatante.

descendit dans un hôtel, autrefois fréquenté par son père, et toutes les anciennes connaissances accoururent pour fêter le revenant. Chacun l'invita, chacun le fit boire ; durant plus de quinze jours, il n'eut pas un moment de repos. Sa santé n'était pas robuste, le voyage l'avait fatigué, les excès de table, dont il ne put se défendre, achevèrent de l'ébranler. Il eut d'abord une fièvre intermittente, très fâcheuse durant les chaleurs de l'été. Cette fièvre fut suivie de troubles profonds qui durèrent jusqu'à la fin de l'automne, malgré les médecins et les drogues. Ses affaires commerciales étaient paralysées. Il vit dès lors que son absence se prolongerait nécessairement au-delà d'un an.

Pour un appât de la grosseur d'une tête de mouche,
Le canard mandarin abandonne sa brillante compagne.

Assurément Hing-ko ne perdait pas le souvenir du nid charmant qu'il avait quitté ; mais ses regrets aigus s'émoussaient à la longue et les intérêts de son négoce prenaient peu à peu la première place dans son esprit. Laissons-le traiter des affaires et retournons à Tsao-yang, près de San-ko-eul.

La jeune femme n'oubliait pas les recommandations de son époux. Depuis qu'il était parti, elle vivait dans une retraite si sévère qu'elle ne sortait même pas de son appartement. Quand vint le jour de fête où les pétards annoncent bruyamment le renouvellement de l'année, où chacun festine et prend la joie en famille, un flot montant de tristesse envahit son cœur.

Dans sa bouche, on aurait pu mettre les vers bien connus :

L'année finit sans amener la fin de mes peines ;
Le printemps revient sans ramener l'absent avec lui.
Je m'éveille encore dans une amère solitude ;
Quel plaisir pourrais-je avoir à essayer les nouveaux habits ?

Au premier jour de l'an, il règne une amusante animation dans les rues. La maison de Hing-ko était double ; elle comprenait, à l'étage principal, deux séries d'appartements, les uns donnant sur la voie la plus fréquentée

de la ville et les autres sur le jardin. Ces derniers formaient l'habitation intérieure ; c'est là que San-ko-eul se tenait constamment. Les deux suivantes entreprirent de distraire un peu leur maîtresse, en ce jour de fête. À force d'insistances, elles parvinrent à l'entraîner devant une fenêtre de l'extérieur, dont les stores avaient été soigneusement baissés.

— Quel mouvement ! s'écria la jeune recluse. Que de gens qui courent où le plaisir les attend ! Mais ne verriez-vous point dans cette foule quelque maître devin, diseur de bonne aventure, que nous pourrions appeler ici et qui nous dirait ce que devient le voyageur ?

— On a bien autre chose à faire aujourd'hui que d'écouter les devins, repartit Tsing-yun. Quel est le devin qui chercherait pratique au milieu de cette foule enivrée de bruit ?

Siuen-siué se hâta d'ajouter :

— Que Madame laisse passer les trois jours de réjouissances et, aussitôt après, qu'elle s'en rapporte à nous pour lui trouver un maître devin.

La zélée servante tint parole, sans qu'il lui en coûtât de grandes recherches. Dès le quatrième jour, vers l'heure de midi, entendant résonner la crécelle, cet instrument avertisseur qui annonce le passage d'un expert dans l'art de découvrir le présent ou l'avenir, elle se précipita à la rencontre du personnage, l'arrêta et, tout d'une haleine, courut avertir sa maîtresse que son désir était obéi.

San-ko-eul ordonne que le devin soit introduit, qu'on règle par avance le montant de ses honoraires et qu'on l'installe au bas de l'escalier ; puis elle descend pour écouter ses oracles. Le devin jette les baguettes et s'informe de ce qu'on veut apprendre par la consultation des sorts. Les deux filles de la cuisine étaient venues grossir l'assistance. Elles ne laissent pas à la dame le temps de répondre :

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

— Ce qu'il faut demander aux sorts, disent-elles d'une seule voix, ce sont des nouvelles du voyageur.

— Est-ce l'épouse elle-même qui interroge ? précise le devin.

— Oui, certes.

— Qu'elle regarde donc et qu'elle écoute, poursuit l'homme inspiré. C'est actuellement le dragon vert qui nous gouverne et voici la figure Hiao, signe de richesses, qui apparaît. La femme est informée que son mari doit revenir prochainement, et qu'il rapporte en abondance l'or et la soie. Un petit obstacle est sur son chemin ; mais la figure du bois qui arrive ensuite dénote qu'il en triomphera sûrement. Sous l'influence du dragon vert, le bois revit à la seconde lune. La seconde lune ne s'achèvera donc pas sans que l'époux ne soit près de sa femme. Dix parties de bonheur et de prospérité sont assurées.

Ravie de tout ce qu'elle venait d'entendre, San-ko-eul fit largement rémunérer l'oracle, et regagna son appartement par bonds si légers qu'elle semblait à peine effleurer le sol.

On a bien raison de dire :

La seule vue du prunier étanche la soif ;

Il suffit de dessiner un pain pour calmer la faim.

Qui n'attend rien a le cœur tranquille ; mais qui nourrit une espérance perd le repos. Pleine de confiance dans les paroles du vendeur de bonnes nouvelles, San-ko-eul ne doutait pas que son mari ne dût heurter aux portes d'un instant à l'autre. Cette idée la tenait dans une agitation continuelle. Elle passait maintenant de longues heures derrière les stores, dans l'appartement dont les fenêtres permettaient d'explorer la rue. Aux premiers bourgeons du frêne, son impatience devint si grande qu'elle ne bougea presque plus de ce poste d'observation. Ainsi les causes et les effets s'enchaînent fatalement, quand c'est l'ordre de la destinée ; ainsi des

regards lancés à la rencontre d'un mari tombèrent sur un inconnu qui devait surgir à son heure.

Cet inconnu, qui était-il ? d'où venait-il ? où allait-il ? Le lecteur est en droit de poser ces questions et je me hâte d'y répondre. C'était un beau jeune homme, d'une distinction et d'une élégance remarquables. Il avait vingt-quatre ans. Il se nommait Ta-lang ; il était originaire de Sin-ngan, petite ville du département de Houei-tcheou, dans le Ngan-houei. Ayant perdu de bonne heure son père et sa mère, il avait réalisé de leur héritage deux ou trois mille taëls, qu'il employait à faire le commerce des grains et, chaque année, ce commerce l'appelait une fois à Siang-yang. L'auberge où il se logeait était en dehors de la ville ; mais, ce jour-là, par cas fortuit, ayant une affaire à régler dans une maison de banque située précisément en face de l'habitation de la belle San-ko-eul, il s'avancait à pas pressés. Sa taille, sa démarche, sa coiffure, ses habits à la dernière mode lui donnaient de loin beaucoup de ressemblance avec Hing-ko, si ardemment attendu. La jeune femme crut reconnaître son époux. Elle écarta vivement le store de gaze et fixa sur l'étranger deux prunelles brillantes. Ta-lang, de son côté, avait levé la tête et des yeux qui parlaient s'étaient rencontrés. De la fenêtre on avait dit : « Je vous appelle » ; du dehors, on avait répondu : « Mon cœur en est plein de joie. » Cet accord était né d'une erreur ; mais déjà le mal était fait, irrévocable dans toutes ses conséquences à venir.

L'illusion de San-ko-eul n'avait duré qu'un moment. Dès qu'elle reprit ses sens, elle ferma la fenêtre et, les joues empourprées, s'enfuit jusqu'au fond de l'appartement intérieur. Ses jambes la soutenaient à peine ; elle s'appuya contre un meuble ; son cœur troublé battait violemment.

Quant à Ta-lang, le choc qu'il avait reçu n'avait pas été moins violent. La subtile étincelle, qui jaillit d'une âme et passe dans un regard, avait enflammé en lui tous les désirs. Vainement il essaya de donner un autre cours à ses pensées. La vision enchanteresse persistait à occuper uniquement son esprit. « Certes, ma femme a quelque beauté, se disait-il ; mais comment la comparer à cette ravissante créature ! Que ne ferais-je

pas pour obtenir l'entrée de la maison qui renferme une pareille merveille ! Une pareille merveille, que ne donnerais-je pas pour la posséder ! » Il soupira plusieurs fois, il forma des projets insensés ; puis, tout à coup, il se souvint d'une vieille marchande de perles nommée Siué, qui demeurait dans la ruelle de l'Est, près de la place du marché, avec laquelle il avait jadis traité quelques affaires et qui lui avait paru active, insinuante, pleine de finesse. « Cette vieille connaît tout le monde, pensa-t-il ; toutes les portes lui sont ouvertes, grâce à son trafic. Il faut que je la voie, et que je cause avec elle. C'est elle qui peut m'assister. »

Après une nuit passée sans sommeil, le jeune homme se leva de bon matin. Il inonda son visage d'eau fraîche ; il s'habilla rapidement, prit sur lui cent onces d'argent, prit encore deux lingots d'or et s'élança au-dehors, courant plutôt qu'il ne marchait.

Celui qui aspire ardemment à posséder un objet de sa convoitise ;
Ne voit ni la peine ni le danger, dans les moyens pour y parvenir.

Ta-lang arrive à la ruelle de l'Est. Il frappe à la porte de la dame Siué, occupée déjà dans sa cour à trier des perles et à les mettre en paquets.

— Qui vient là ? crie-t-elle sans se déranger ; puis, elle se hâte d'ouvrir dès qu'elle entend le nom bien connu du visiteur : Grand mandarin ¹, combien je suis confuse de vous recevoir ainsi, les cheveux en désordre et si mal accoutrée ; mais quelle affaire pressante a pu vous faire lever d'aussi bon matin ?

— Je tenais à vous voir et je voulais être sûr de vous rencontrer.

— Serait-ce que le grand mandarin ait l'intention de m'acheter quelques perles ?

¹ Ta-lang n'est pas mandarin ; cette appellation est de pure politesse.

— Certainement j’achèterai des perles ; mais il est une chose plus précieuse que je désire d’abord acquérir et que je compte sur vous pour me procurer.

— En dehors du commerce des perles, ma vieille personne n’est guère expérimentée.

— Peut-on parler ici sans être entendu ? interroge Ta-lang à voix basse.

Aussitôt, la dame Siué pousse les verrous de la porte d’entrée, conduit son hôte dans un petit pavillon, l’invite à s’asseoir et réclame les éclaircissements qu’il va lui donner. Quant au visiteur, d’un coup d’œil il s’est assuré que nul œil indiscret ne l’observe, il tire de sa manche les cent onces d’argent et, les alignant en bon ordre :

— Acceptez ceci, excellente mère, ensuite je vous dirai ce que j’attends de vous.

Comment s’engager sans savoir à quoi l’on s’engage ? La dame Siué est hésitante. Le jeune homme, qui s’en aperçoit, ajoute précipitamment les deux lingots d’or aux taëls d’argent étalés sur le sol.

— Mes offres sont insuffisantes, s’écrie-t-il avec feu. Que l’excellente mère prenne donc aussi ces dix onces d’or et qu’elle ne me désespère point par un refus. Il s’agit d’une affaire de la plus haute importance, pour laquelle son assistance m’est absolument nécessaire. J’implore cette assistance de l’excellente mère et c’est tout ce que je lui demande. Lors même que nos efforts seraient vains et que l’affaire ne pourrait s’accomplir, jamais je ne lui réclamerai cet or ni cet argent ; ils lui seront acquis par la seule bonne volonté de me servir.

Quiconque lira ceci jugera que de tels arguments devaient être de nature à vaincre les hésitations de la dame Siué.

— Que le grand mandarin ne soit pas offensé de ce que j’aie réfléchi un peu avant de lui répondre, fit-elle en souriant à plein

visage. Je n'ai jamais accepté, durant ma longue vie, la moindre rémunération que je n'aie légitimement gagnée. Enfin, je consens à vous obéir, à la condition que vous reprendrez vos libéralités, si je me sens incapable de les mériter.

Disant cela, elle enlevait rapidement les précieux métaux, courait les enfermer en lieu sûr et revenait près de Ta-lang, qu'elle pressait de s'expliquer sans plus de retard.

— Ce qu'il me faut, déclara Ta-lang, c'est un remède pour sauver ma vie. Ce remède existe dans une maison de la rue du Grand-Marché, et nulle part ailleurs. Le service que j'attends de l'excellente mère est de me le procurer.

Ici la vieille marchande de perles eut un rire sonore.

— Voilà, dit-elle, qui est bien curieux. Depuis plus de vingt ans que je fais le commerce dans cette ville, je n'ai jamais entendu parler de l'heureux habitant de la rue du Grand-Marché possesseur d'un remède capable de sauver la vie. Le grand mandarin va m'indiquer clairement où je puis le trouver.

— Qui demeure dans la maison située juste en face de celle du banquier Ouang San, mon compatriote ?

— La maison que vous me désignez appartient à Tsiang Hing-ko, connu de tout le monde à Tsao-yang. Il est en voyage, depuis plus d'un an, et sa femme est l'unique personne habitant là pour le moment.

— Eh bien donc ! cette femme est l'unique personne qui puisse me sauver la vie. C'est elle que l'excellente mère ira trouver.

Cet aveu formulé, Ta-lang se rapprocha de sa confidente et dépeignit sa passion subite dans les termes les plus exaltés. La dame Siué avait cessé de rire ; elle agitait les bras et remuait la tête, en écoutant ce qu'elle apprenait. « Difficile, difficile, excessivement difficile ! » murmurait-elle, et donnant des explication à son tour :

— La beauté qui vous a troublé la cervelle est la femme de Hing-ko, ainsi que je vous l'ai dit. Ce mariage date de quatre années et, jusqu'au jour où Hing-ko a dû s'absenter pour ses affaires, les deux époux ne s'étaient pas quittés une heure, tant ils sont tendrement unis. La jeune dame est sage, réservée, sans la moindre coquetterie. Elle ne met pas un pied dehors en l'absence de son mari et, le mari étant d'ailleurs un homme impatient et assez bizarre, nous autres revendeuses, nous n'avons pas une seule fois franchi le seuil de sa maison. Cette merveilleuse beauté, je ne connais pas même son visage. Comment me serait-il possible de tenter une démarche auprès d'elle ? Vos offres étaient très séduisantes ; mais il m'est interdit de les accepter.

À peine ces mots sont-ils prononcés que Ta-lang se jette aux pieds de la dame Siué, s'y maintient malgré les efforts désespérés de la vieille femme pour l'obliger à se relever et s'écrie, les yeux remplis de larmes sincères :

— Excellente mère, je n'ai point menti en vous disant qu'il y va de ma vie et que vous seule pouvez me préserver de la mort. Trouvez un moyen d'amener dans mes bras cette femme inoubliable, ma reconnaissance ne s'en tiendra pas à ce que je viens de vous offrir ; mais si vous m'abandonnez, si vous refusez de travailler à mon salut, je ne sortirai d'ici que pour aller me tuer.

L'excellente mère fut si troublée par cette violente péroraison qu'elle changea tout à coup de langage.

— Que le grand mandarin chasse de pareilles idées ! Je le supplie de se relever. Certes il faut chercher un moyen. Peut-être le tenons-nous déjà.

— Ah ! vous en tenez un. Vite, vite quel est-il ? fit Ta-lang avec explosion.

— L'entreprise est d'une extrême difficulté. C'est seulement à force de soins et de persévérance qu'on peut espérer le succès. Si vous vous montrez impatient, si vous ne me laissez pas le temps d'agir avec calme, je ne saurais me mêler de rien.

— Prenez tout le temps nécessaire. Prenez-le ; dictez-moi vos ordres. Je serai patient, si le bonheur est en perspective.

— Bien parlé ! Écoutez donc maintenant ce que je vais vous dire. Demain, ni plus tôt ni plus tard, après l'heure du déjeuner, je vous donne rendez-vous devant la maison de votre compatriote Ouang San. Ayez de l'argent dans votre manche ; de mon côté, j'apporterai des perles. Nous nous rencontrerons et nous entrerons en marché. Si je puis faire en sorte d'attirer l'attention sur vous, si j'ai l'heureuse chance qu'on m'appelle, si vous me voyez franchir les portes de la demeure céleste, réjouissez-vous car nous aurons avancé d'un grand pas ; mais éloignez-vous au plus vite, gardez-vous de rester en observation de peur que les voisins ne vous remarquent. Rentrez tout droit à votre hôtel et attendez que j'aie vous y raconter ce qui se sera passé.

— Vous serez ponctuellement obéie.

Et Ta-lang se retira joyeux, la démarche légère, chantonnant un air de bravoure, ce qui dut enorgueillir la dame Siué.

Avant que la ville ne soit prise,
Un arc de triomphe est déjà bâti.

Des paroles on passe à l'action, quand l'heure en est venue. L'amoureux a revêtu ses plus beaux habits. Il a mis trois ou quatre cents taëls dans un sac de cuir, qu'il fait porter par son valet.

Il arrive premier au rendez-vous. Cette fois, les fenêtres de la belle recluse sont bien fermées. Un commis du banquier Ouang San, qui l'aperçoit, s'avance à sa rencontre. Il lie conversation avec lui et s'assied sous le portique de la maison de banque, comme un promeneur fatigué. La

dame Siué n'est pas moins fidèle aux conventions arrêtées. Elle ne tarde pas à se montrer, munie de la grande boîte à double cadenas.

— Qu'y a-t-il dans cette boîte-là ? interroge Ta-lang négligemment.

— Des perles, des bijoux, des ornements de tête. Le grand mandarin voudrait-il m'en acheter ?

— Pourquoi non ? J'ai précisément des cadeaux à faire.

Avec empressement la marchande entre sous le portique, salue le commis d'un sourire gracieux, ouvre la grande boîte et se met en devoir d'exhiber tous les éblouissements qu'elle contenait : rangs de perles, broches, épingles, plumes de martin-pêcheur montées en diadème, innombrables petites merveilles ingénieusement combinées pour arracher des cris d'admiration et pour allumer les convoitises.

Ta-lang choisit quelques enfilades de très grosses et très belles perles, plusieurs aiguilles de tête et plusieurs pendants d'oreilles du plus riche travail.

— Tout cela me convient, dit-il.

— À votre volonté, répond la marchande, qui ne laisse pas de feindre la surprise. Je crains seulement que le grand mandarin ne s'effraie, en apprenant la valeur d'un pareil lot.

Le complice de cette comédie saisit bien vite l'esprit du rôle qu'il avait à jouer. Il prend le sac de cuir des mains de son valet, le vide par terre et commence à parler haut :

— Est-ce qu'il vous faudrait, bonne femme, plus d'argent que je n'en ai là ?

— Je prie le grand mandarin de ne pas se moquer de moi, riposte vivement la dame Siué sans ménager non plus les éclats de voix. Qu'il ramasse son argent ; il n'est pas prudent de semer l'argent

de la sorte. Quand le grand mandarin sera sérieux, nous pourrons faire des affaires ensemble.

Déjà cinq ou six curieux s'étaient arrêtés.

La dispute s'échauffe, nourrie d'exclamations bruyantes, l'un ne voulant rien ajouter, l'autre ne voulant rien rabattre, et chacun criant des prix aussi éloignés entre eux que le ciel l'est de la terre. Ta-lang, qui ne lâche pas les bijoux, imagine alors de s'avancer au-dehors du portique, comme pour mieux les examiner en pleine lumière. Il les fait scintiller aux feux du soleil ; la foule s'amasse, approuve, critique, interpelle, et le tumulte devient tel qu'on se croirait au marché.

San-ko-eul entend ces bruits confus du fond de l'appartement intérieur. La curiosité l'en fait sortir et la conduit à l'une des fenêtres qui donnent sur la rue ; voilà l'oiseau posé sur le piège qu'on lui a tendu. Elle regarde furtivement à travers le store. Elle voit briller perles et pierreries. Elle s'intéresse à la partie engagée ; puis, le désir lui vient de contempler de près ces objets précieux qu'on ne peut se décider à acheter ni à vendre, et la suivante Tsing-yun reçoit l'ordre d'appeler la marchande de bijoux.

Tsing-yun tire la dame Siué par la manche.

— Ma maîtresse, dit-elle, vous invite à venir la voir.

— Où cela ? Quelle est votre maîtresse ? répond la vieille Siué, feignant l'ignorance.

— Ma maîtresse est la dame Ouang, qui demeure en face d'ici.

— A l'instant je suis à vous.

Disant ces mots, elle ressaisit brusquement les bijoux que marchandait Ta-lang, sans vouloir rien écouter de ses discours ni de quelques petites surenchères qu'il mettait encore. Tous les appeaux rentrent dans leur étui et, guidée par Tsing-yun, l'habile entremetteuse franchit joyeusement les portes si bien closes qu'elle a su se faire ouvrir.

Non moins joyeusement au fond du cœur, le jeune homme ramasse ses taëls, prend congé du commis de banque, se hâte de regagner son auberge et, maintenant, attend des nouvelles.

Les yeux cherchent, à l'horizon, le porte-étendard messager de victoire ;
Les oreilles s'ouvrent au moindre bruit, qui peut annoncer un heureux succès.

Tandis que Ta-lang rentrait chez lui, la dame Siué était amenée devant la belle San-ko-eul ; elle comprit, en la voyant, la passion violente qu'une telle apparition avait fait naître. « Vraiment, pensait-elle c'est une divine créature. Si j'étais homme, je crois que j'en aurais aussi l'esprit troublé ! » Et se parant de son air le plus gracieux :

— Il y a longtemps que je connais madame par la réputation de sa sagesse et de son esprit distingué ; malheureusement l'occasion m'avait manqué jusqu'ici de lui offrir mes services.

— Quel est votre noble nom ? demanda San-ko-eul avec un bienveillant mouvement de tête.

— Je me nomme Siué ; j'habite la ruelle de l'Est, dans le voisinage de madame.

— Pourquoi, tout à l'heure, ne vouliez-vous pas vendre vos bijoux ?

La marchande eut un sourire :

— Si je ne voulais pas vendre mes bijoux, assurément je ferais bien mal mes affaires ; mais l'acheteur avec qui madame m'a vu disputer montre qu'on peut avoir une fort jolie figure, et même beaucoup d'élégance, sans se douter de la valeur des objets que je vends. Ses offres étaient dérisoires.

Tout en parlant ainsi, la dame Siué ouvrait de nouveau sa boîte, faisait admirer à San-ko-eul ses plus belles perles et la prenait pour juge du prix raisonnable qu'elle en demandait.

— Ces prix-là ne sont pas exagérés, dit la jeune femme.

— Madame estime et apprécie avec le coup d'œil exercé de la dame du grand monde, accoutumée à distinguer le médiocre du beau ; quant aux hommes, à vrai dire, ce sont des choses auxquelles ils n'entendent rien.

San-ko-eul ayant donné l'ordre de servir le thé, la dame Siué s'excusa de ne pas accepter cette politesse.

— Que madame ne prenne point pour moi tant de peine. J'ai une affaire importante à traiter dans la rue de l'Ouest ; la rencontre de ce jeune fou m'a fait perdre beaucoup de temps et je pourrais la manquer si je m'attardais davantage. Avec la permission de madame, je laisse ma boîte, afin que madame examine à loisir tout ce qu'elle renferme. Je reviendrai bientôt et je saurai si quelque chose lui a plu.

Tsing-yun accompagna la dame Siué jusqu'à la rue. San-ko-eul passa les bijoux en revue, en choisit quelques-uns et les mit à part ; mais cinq jours entiers s'écoulèrent avant que la marchande reparût.

Dans l'après-midi du sixième jour, une grosse pluie d'orage crépitait bruyamment, lorsqu'à la porte de la maison de Hing-ko des coups redoublés se firent entendre. Les servantes tirent les verrous et l'on aperçoit la vieille Siué, à demi trempée, un parapluie fendu à la main.

— Voilà, dit-elle, comme on agit. On reste chez soi quand le soleil luit, et l'on sort justement pour se faire arroser la tête.

Elle laisse son parapluie au bas de l'escalier, monte précipitamment au premier étage et présente aussitôt ses compliments à la maîtresse du logis :

— Dix mille bonheurs ! madame. Pardonnez-moi d'être restée si longtemps sans revenir.

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

— Que vous est-il arrivé tous ces jours-ci ? demanda la jeune femme.

— Il m'est arrivé, madame, que ma fille m'a donné un petit-fils. Je suis allée la voir ; on m'a retenue ; et je ne suis de retour que depuis ce matin. Je m'empresse d'accourir ici, la pluie me surprend en chemin et me voilà bien mal accoutrée.

— Combien d'enfants avez-vous ? demande encore San-ko-eul.

— Un garçon et quatre filles, poursuit la visiteuse. C'est ma quatrième fille qui vient de me rendre grand-mère. Elle est mariée, en qualité de femme de second rang, à ce marchand du Houei-tcheou, nommé Tchou Ta-tchao, qui a ouvert un magasin de sel non loin de la porte du Nord.

— Faites-vous donc si peu de cas de vos filles et, parmi les jeunes gens du pays, n'en était-il point qui eussent pris celle-là pour femme légitime ? Comment avez-vous pu l'abandonner à un étranger, et encore à un étranger qui l'abaisse au rang de concubine ?

— Madame ignore que les étrangers sont parfois pleins de bons sentiments. La femme légitime de mon gendre demeure enfermée dans son appartement, tandis que ma fille règne dans le magasin, gouverne les serviteurs et les servantes et jouit de toute l'autorité. Chaque fois que je passe par là, on me traite avec les plus grands égards. Maintenant que la concubine est mère de l'héritier, on peut bien dire qu'elle tient le premier rang.

— De cette façon, tout est pour le mieux, conclut en souriant San-ko-eul.

Le thé était servi. Les deux femmes en burent quelques tasses. La pluie tombait toujours et la dame Siué reprit :

— Avec un pareil temps, on ne songe guère à se hasarder dehors. Si madame daignait me montrer ses propres bijoux, cela m'apprendrait beaucoup et me ferait un très grand plaisir.

— Volontiers, dit San-ko-eul, qui ouvrit aussitôt son coffre à double serrure ; mais je n'ai rien que de très ordinaire, je vous en préviens.

De nombreux écrins se rangèrent alors sur la table et ce fut un brillant défilé d'épingles de tête, de fleurs d'or enrichies de pierreries, de franges d'or, de broches, de boucles d'oreilles, etc.

— Madame possède trop de belles choses pour accorder la moindre attention à mes babioles, déclara la vieille Siué, qui jetait des cris d'admiration et ne tarissait point d'éloges sur tout ce qu'elle voyait.

— Bien loin de mépriser vos bijoux, en voici plusieurs que j'ai mis de côté, qui me plaisent fort et dont je désire savoir le prix.

— Madame s'y connaît mieux que personne et je m'en rapporte à l'estimation qu'elle en fera.

Jamais marché ne fut plus facilement conclu. On tomba d'accord au premier mot, et cette condition, posée par la belle dame, de ne payer au comptant que la première moitié de la somme due ne souleva pas la plus légère objection.

Enchantée de ses achats, San-ko-eul voulut fêter et retenir un peu l'aimable marchande. Elle la força de s'asseoir près d'elle et d'accepter, après la tasse de thé, la coupe de vin. Comme la dame Siué marquait sa confusion d'être ainsi traitée :

— C'est moi qui dois vous remercier de rompre ma sévère solitude, lui dit-elle. Chaque fois que vous passerez devant ma porte, si cela ne vous ennuie pas de vous arrêter ici quelques instants, gardez-vous de m'oublier.

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

— Madame se plaint d'être trop tranquille, et moi de n'avoir pas une heure de repos.

— Est-ce que votre fils ne vous aide pas ?

— Mon fils reçoit les courtiers voyageurs qui nous approvisionnent, et s'entend parfaitement à les faire boire jusqu'à ce qu'il leur ait arraché les plus gros rabais ; mais c'est moi qui vais vendre dans les maisons, de telle façon que je ne suis jamais dans la mienne. Cela vaut encore mieux, pourtant, que s'il me fallait demeurer enfermée entre mes quatre murs, où je mourrais d'ennui.

— Eh bien ! il est convenu que je profiterai de vos promenades continues et que vous viendrez souvent me voir. En attendant, vous allez partager aujourd'hui mon dîner.

Les servantes dressèrent aussitôt la table et la couvrirent de seize plats en fine porcelaine, rangés deux par deux. Il y avait deux plats de volaille, deux plats de viande fumée, deux plats de poisson frais, du riz, des légumes, des fruits, des friandises variées. La dame Siué se récria sur le luxe et l'abondance d'un tel ordinaire. San-ko-eul la fit asseoir vis-à-vis d'elle, et lui présenta la première tasse de vin. La jeune femme de Hing-ko ne craignit même point de porter quelques santés, ou de répondre à quelques toasts. Quant à la vieille marchande de perles, elle eût absorbé le contenu d'une amphore et, lorsqu'elle commençait à boire, elle ne savait plus s'arrêter. San-ko-eul, qui s'en amusait, mit dans ses mains un grand gobelet d'argent de la contenance de plusieurs tasses. Le repas fut donc très gai et se prolongea jusqu'à la nuit.

Enfin la marchande se leva et prit congé, malgré l'invitation d'attendre encore un instant pour recevoir l'argent comptant qui lui était promis.

— Il est tard ; la pluie a cessé ; je supplie madame de ne pas songer à cela, dit-elle. Je ne saurais non plus, ce soir, emporter

ma boîte à bijoux, avec laquelle je risquerais de tomber dans la boue glissante. Je reviendrai demain, et voilà !

— À demain donc, et sans faute, répondit San-ko-eul.

La dame Siué salua profondément. Elle descendit l'escalier avec la précaution de bien tenir la rampe, elle retrouva son parapluie fendu et s'éloigna très satisfaite.

La langue de l'entremetteuse
Sait flatter, séduire et tromper.

Que devenait Ta-lang pendant ce temps-là ? Confiné dans son auberge, par les craintes de manquer une visite de la marchande de perles, il avait dévoré son impatience à grand peine et passé laborieusement de longs jours. Quand il avait vu les cataractes du ciel inonder la terre, il avait jugé l'occasion favorable pour rencontrer la vieille femme à son logis ; il s'était rendu à la ruelle de l'Est et, trouvant porte close, était entré dans une taverne du voisinage, afin de guetter son retour. Il allait renoncer à cette très pénible attente ; il réglait sa dépense avec le tavernier, quand la dame Siué apparut gaie, chantonnante, regagnant sa demeure d'un pas alerte et quelque peu chancelant. Il courut au-devant d'elle ; il demanda des nouvelles impétueusement. La bonne femme éleva les deux mains et lui lança cette réponse :

— Trop pressé, mon ami, trop pressé. Je viens de semer tout à l'heure. Il faut d'abord que les germes lèvent, ensuite que les fleurs se forment et, enfin, que les fruits se nouent. Avant que le fruit ne soit mûr pour ta bouche, cinq à six années sont bien nécessaires. J'espère que tu me laisseras en paix d'ici là. Je n'aime guère qu'on m'espionne ni qu'on me questionne.

L'air vif du dehors l'avait complètement grisée. Ta-lang n'en put rien tirer de raisonnable et rentra chez lui fort attristé.

La dame Siué, cependant, ne désertait point son mandat ; au lendemain de ce jour, elle achetait un poulet gras, du poisson frais, des viandes

recherchées, appelait un cuisinier pour les préparer, se procurait également des fruits de primeur et d'excellent vin, enfermait le tout dans deux boîtes et, suivie d'un porteur, reprenait le chemin de la maison où elle avait été si gracieusement accueillie la veille.

Elle frappe ; Tsing-yun lui ouvre et la belle San-ko-eul vient la recevoir sur l'escalier. Le porteur dépose son fardeau et se retire.

— Madame me fait trop d'honneur, dit la visiteuse. Dix mille remerciements je lui adresse ! Dix mille félicités je lui souhaite ! J'ai là quelques petites provisions bien modestes. J'espère qu'elle ne dédaignera pas un moment de distraction que je voudrais lui offrir.

— Comment, vous voulez me rendre mon dîner ! Je ne devrais pas accepter cela, s'écria San-ko-eul.

Et, voyant la quantité de mets choisis qui sortaient des boîtes, elle gronda doucement la dame Siué, qui redoublait de compliments et d'humbles propos.

Tsing-yun mit le couvert, tandis que Hiuen-siué chauffait le vin. Au moment de s'asseoir à table, il y eut débat de politesse pour la place de l'hôte que la dame Siué prétendait refuser ce jour-là, mais qu'elle dut finalement accepter. Déjà c'était la troisième entrevue. Au milieu du repas, la familiarité commençait à naître ; sous l'influence d'un vin capiteux, l'entremetteuse amena la conversation sur le sujet qu'elle désirait attaquer.

— Depuis combien de temps le noble époux de madame est-il absent ? Quel courage il lui a fallu pour se séparer d'une femme aussi ravissante !

— Il m'avait promis que son absence ne durerait qu'un an. Je ne m'explique pas qu'il ne soit pas encore de retour.

— Les hommes ont la soif du gain ; et cependant, à mon avis, la possession d'une montagne d'or ne saurait être comparée à celle d'un trésor vivant, tel que celui que j'ai sous les yeux.

Après une pause, la vieille continua :

— Il est vrai que les grands commerçants, qui passent leur vie en voyage, se croient chez eux loin de leur famille et prennent pour une auberge leur propre maison. Voilà mon gendre Tchou Tatchao qui devrait s'estimer si heureux d'avoir épousé ma fille, matin et soir il est en fête ; durant ses pérégrinations incessantes, à quel moment trouverait-il le temps de penser aux siens ? Tous les trois ou quatre ans, on le voit revenir ; mais pour repartir au bout d'un mois ou deux. La femme souffre, condamnée à la solitude et au veuvage ; sait-elle seulement ce que fait l'absent ?

— Mon mari n'est pas un homme de la sorte, protesta vivement San-ko-eul.

— Oh ! je n'ai fait que parler d'une manière générale. Ce n'est pas au noble époux de madame que j'oserais penser, se hâta de dire à son tour la dame Siué.

Le repas terminé, les deux femmes devinèrent des énigmes, jouèrent aux dés, continuèrent de boire le vin chaud à petites tasses et ne se quittèrent qu'à la nuit. Encore une fois, la dame Siué différa de recevoir l'argent qu'on devait lui remettre, de manière à se ménager une nouvelle entrée trois jours plus tard. Ensuite elle inventa d'autres prétextes, et peu à peu des relations suivies s'établirent, dont elle étudiait les moyens de tirer profit.

Cette vieille avait la langue affilée, très bien affilée. Elle cachait sa finesse sous des apparences de bonhomie, jouait l'extravagante avec un naturel parfait, amusait les servantes comme la maîtresse et sut bientôt devenir ainsi l'hôte indispensable de la maison. On s'ennuyait quand elle n'était pas là ; on ne pouvait plus se passer d'elle. On l'envoyait chercher matin et soir. Tel est le talent que possèdent ces femmes rusées pour s'introduire traîtreusement dans une place, avec l'intention de la livrer.

Malgré la beauté de sa peau, on se méfie du tigre ; mais sous de belles paroles un cœur perfide est habile à se déguiser.

Plusieurs fois, Ta-lang était allé s'informer de la marche des choses, et toujours la dame Siué lui avait répondu : « Le fruit n'est pas mûr ; il faut attendre encore. » On touchait à la seconde décade de la cinquième lune ; la chaleur commençait à se faire sentir fortement. Un jour que le soleil sans nuages dardait ses rayons de feu, la dame Siué dit tout à coup devant San-ko-eul :

— Que l'on est heureux d'habiter des appartements larges et frais comme ceux-ci ! Dans ma coquille d'escargot, exposée au plein midi, l'été est une saison terrible à traverser. Les nuits surtout sont étouffantes.

— Eh bien ! pourquoi ne viendriez-vous pas coucher ici ? répliqua San-ko-eul.

— Ce serait vraiment séduisant ; mais si le mari de madame allait revenir ?

— Ce n'est pas pendant la nuit qu'il arrivera.

— Ne dois-je pas craindre d'abuser des grandes bontés de madame ? Si réellement je croyais ne pas l'importuner en acceptant son offre, dès ce soir je ferais apporter mon lit.

— Les lits ne manquent pas dans cette maison. Il est inutile d'apporter le tien. Va seulement prévenir chez toi que tu t'installes ici pour la saison d'été.

L'intimité était éclosée.

Pénétrée d'une joie qu'il serait difficile d'exprimer, l'odieuse vieille courut aussitôt à la ruelle de l'Est, prit toutes ses dispositions bien vite, se munit de ses peignes, d'un peu de linge, de quelques menus objets, et revint à la tombée du jour.

— Madame a-t-elle décidé dans quelle chambre j’habiterai ? demanda-t-elle alors en dessinant son plus aimable sourire.

Déjà San-ko-eul avait fait disposer une couchette d’osier, à côté de son propre lit.

— Voilà, dit-elle, où je te place. De cette façon nous pourrons causer, quand nous ne pourrons pas dormir.

Elle remit en même temps à la dame Siué une moustiquaire de gaze noire, que celle-ci suspendit elle-même, et les deux femmes procédèrent ensemble à leur toilette de nuit. Quant aux suivantes, qui jusque-là avaient partagé la chambre de leur maîtresse afin de lui tenir compagnie, elles allèrent coucher dans une autre pièce.

En vertu de ces nouveaux arrangements, la marchande de perles vaquait tout le jour à son commerce et revenait chaque soir travailler à l’œuvre de perdicion qu’elle avait résolu d’accomplir. Elle n’oubliait jamais de rapporter du vin, accoutumait la jeune femme à boire plus que de raison et profitait ensuite du voisinage des lits pour engager, en attendant le sommeil, de longues conversations très libres, où l’art de corrompre était merveilleusement pratiqué. Feignant parfois l’ivresse complète, elle se lançait dans des récits scabreux de ses aventures de jeunesse, entremêlés de folles réflexions ou de mystérieuses réticences propres à troubler un cœur printanier. Elle éveillait des curiosités, elle suscitait des pensées mauvaises et, bien que San-ko-eul gardât le silence, ce visage juvénile qu’elle voyait rougir et pâlir tour à tour lui révélait assez la portée de ses traits empoisonnés.

Le temps fuyait cependant, avec la rapidité que chacun connaît. On était arrivé au septième jour de la septième lune, jour anniversaire de la naissance de San-ko-eul. La dame Siué n’avait pas manqué d’offrir à la jeune femme quelques jolis cadeaux de circonstance ; celle-ci l’avait retenue à manger le vermicelle du matin.

— J'ai bien des choses à faire aujourd'hui, avait dit en sortant l'entremetteuse ; mais nous nous retrouverons ce soir pour assister ensemble à l'amoureuse rencontre de la Tisseuse céleste et du Bouvier ¹.

Aux premiers pas qu'elle fit dans la rue, Ta-lang se montra, vint droit à elle, l'aborda d'un air sombre et, l'entraînant à l'écart, l'interpella violemment.

— Quelle lenteur est la tienne ! s'écria-t-il. Le printemps s'en va, l'été s'écoule, nous entrons dans l'automne. Me diras-tu encore : « Trop tôt, trop tôt ? » Tu ne sais donc pas que, pour moi, ces longs jours perdus sont des années ! tu ne songes donc pas que le mari peut revenir et mettre subitement à néant toutes mes espérances ! tu me fais mourir de consommation ; mais je t'accuserai devant le juge des Enfers, quand je comparâtrai devant lui, et tu devras compte de ma vie, car tu m'auras assassiné.

— Calmez-vous, répliqua la dame Siué. J'allais justement vous prévenir que le moment d'agir est arrivé et que, ce soir même, il faudra tenter la fortune. Voici le plan que j'ai formé.

Ce plan détestable, elle l'exposa nettement sans rien omettre. Ta-lang, dont le visage s'était illuminé, y donna son approbation entière. Il renouvela ses promesses de reconnaissance éclatante, après succès accompli, et s'éloigna la tête en feu.

¹ La Tisseuse céleste est l'étoile Wega, α , de la constellation que nous appelons la Lyre, et le Bouvier correspond à l'une des étoiles du groupe stellaire le Capricorne. La mythologie chinoise raconte ceci : « A l'orient du fleuve céleste (la voie lactée), il y avait une immortelle qui était nièce de l'Empereur du Ciel. Elle excellait dans les travaux de son sexe. Elle tissait sur son métier les nuages de diverses couleurs, qui sont les vêtements du Ciel. L'Empereur du Ciel eut pitié de son isolement ; il lui fit traverser le fleuve céleste et la maria au Bouvier, qui se trouvait sur l'autre rive. Après son mariage, elle cessa de tisser. L'Empereur du Ciel en fut irrité et, la renvoyant à l'orient du fleuve céleste, il ne lui permit plus de se réunir à son époux qu'une fois par an, la septième nuit de la septième lune. » — Or, suivant les Chinois, cette nuit-là, tous les ans, l'étoile du Bouvier traverse la voie lactée pour aller visiter la Tisseuse, sa femme ; et c'est un jour, ou pour mieux dire une nuit de fête, que célèbrent particulièrement les amoureux.

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

On complotte de voler le jade et de dérober les parfums ;
Pour satisfaire une passion coupable, on dépense toutes les forces de son esprit.

La clarté de la lune et des étoiles aurait contrarié la dame Siué dans la ténébreuse machination qu'elle avait combinée ; mais d'épais nuages couvrant le ciel assuraient l'obscurité de la nuit prochaine. À l'heure où l'entremetteuse rentrait chaque soir dans la maison de San-ko-eul, elle put facilement cacher Ta-lang derrière un angle de muraille, tout près de la porte, avant de heurter pour se faire ouvrir.

Tsing-yun paraît, tenant une lanterne de papier.

La vieille feint d'avoir laissé tomber son mouchoir et attire la suivante au-dehors, en la priant de l'éclairer. Ta-lang se glisse aussitôt à l'intérieur et se blottit sous l'escalier.

— Je l'ai, je l'ai. Ne cherchons plus, dit alors la rusée menteuse.

Tsing-yun referme la porte et éteint sa lanterne. Le premier obstacle était franchi.

San-ko-eul s'informa de ce qu'on avait perdu.

— C'était ce petit chiffon de soie, fit la dame Siué, en tirant le mouchoir de sa manche. À peine vaut-il quelques sapèques ; mais jadis un voyageur de Pé-king me le donna et vous connaissez le proverbe : « Cadeau léger, intention lourde. »

— Oh ! oh ! ne serait-ce pas un souvenir de cet ancien ami dont tu m'as parlé ? dit en riant la jeune femme.

— Quelque chose comme cela, répondit la vieille, qui riait aussi tout en disposant sur la table des mets et des flacons de vin, pour fêter l'heureux anniversaire.

Le souper fut très animé. Déjà force tasses avaient été bues, quand la dame Siué fit cette observation que les viandes et le vin étant en abondance, on pourrait permettre aux gens de la maison de se réjouir de

leur côté. La maîtresse déclara que rien n'était plus juste. La cuisine se mit en liesse ; grâce à des libations immodérées, les têtes s'y alourdirent, ainsi que le prévoyait bien la généreuse personne qui avait si largement approvisionné la maison, et ce fut dans un sommeil insondable que bientôt serviteurs et servantes allèrent se plonger.

Second obstacle gênant dont on était débarrassé.

La terrible vieille n'avait plus qu'à marcher droit au but en s'aidant de deux bons auxiliaires, un grand flacon du meilleur vin demeuré devant elle, et sa langue acérée toujours en mouvement. Elle saisit le flacon, remplit les tasses et reprit tout à coup :

— Comment est-il possible que votre mari ne soit pas encore revenu ?

— Il y a maintenant un an et demi qu'il est parti, soupira San-ko-eul.

La vieille Siué poursuivit :

— La Tisseuse et le Bouvier passent du moins une nuit ensemble chaque année. On plaint leur sort et ils sont mieux partagés que vous. « Le pire des époux est le voyageur. » Ce vieux dicton n'a pas tort. Le voyageur rencontre partout la distraction et le plaisir. Que sa femme souffre pendant qu'il s'amuse, prendrait-il seulement le temps d'y songer ?

San-ko-eul baissait la tête sans rien répondre.

— Allons, j'ai trop parlé, reprit l'entremetteuse. Laissons là ce qui nous afflige et ne pensons qu'à bien boire pour nous égayer. Un jour comme celui-ci doit s'écouler dans la gaieté.

Et aussitôt elle lança la conversation sur des sujets qui pussent prêter à rire.

— A quel âge vous a-t-on mariée ? demanda-t-elle.

— À dix-sept ans, dit San-ko-eul.

— À dix-sept ans on a de la force et du courage ; moi je n'avais que treize ans quand on m'a mise à l'épreuve.

— On t'a mariée à treize ans !

— Mariée, non. J'avais dix-huit ans révolus lorsqu'on me maria ; mais je ne cacherai pas à madame qu'ayant été placée en apprentissage chez une habile brodeuse, je fus séduite par le fils de la maison, dont la jolie figure ne m'avait pas trouvé indifférente. Tout d'abord je fus cruellement surprise ; et puis, l'habitude eut son attrait. Est-ce que madame fut comme moi ?

La jeune femme commençait à sourire. La bonne langue continua :

— Il est des choses auxquelles on ne songe pas avant de les connaître et dont, plus tard, il est bien difficile de se passer.

— D'après cela, tu devrais avoir déjà beaucoup d'expérience à l'époque de ton mariage, fit San-ko-eul. Les fleurs jaunes te causèrent sans doute un peu d'embarras ¹.

— Ma vieille mère détestait le scandale et ne m'eût pas laissée dans l'embarras. D'ailleurs, elle était femme très instruite ; elle me fit part d'une recette souveraine pour réparer les accidents.

— Je vois que ta mère était fort complaisante. J'imagine pourtant que, durant ton séjour chez elle, sa complaisance n'allait pas jusqu'à ouvrir sa porte à tes amoureux ?

— Cela est vrai ; mais j'avais une belle-sœur, femme de mon frère aîné, qui n'aimait pas la solitude et, quand mon frère était absent, je lui tenais compagnie pendant la nuit.

¹ Ces fleurs jaunes sont celles du magnolia, qui représentent chez les Chinois ce que représente chez nous la fleur d'oranger.

— La compagnie d'une femme, voilà qui n'était pas pour toi d'un grand secours.

La détestable vieille comprit que des instincts de sensualité commençaient à troubler ce cœur honnête, si perfidement assiégé. Elle se rapprocha de San-ko-eul et, baissant la voix comme pour donner plus de mystère à ses confidences :

— Détrompez-vous, répliqua-t-elle. La musique a toujours du charme, pourvu qu'on chante au même diapason. On est quelquefois tourmenté par des idées qui inspirent d'ingénieuses tromperies, et je connais des illusions qui ressemblent fort à la réalité. Moi qui ai maintenant cinquante-deux ans, je suis sujette encore à des révoltes intérieures qu'il me serait impossible de comprimer.

— Comment ! est-ce que tu encouragerais encore les galants ?

— Fleur fanée, saule desséché n'ont plus d'attrait pour personne. Qui jetterai aujourd'hui les yeux sur moi ? mais ce n'est pas à dire qu'il ne me reste aucune ressource, ni que je ne sois plus bonne à rien.

— Je ne te comprends pas, fit San-ko-eul très nerveuse. Je pense que tu veux te moquer de moi.

— Ayez un peu de patience et, tout à l'heure, vous avouerez que je ne mens pas.

Un papillon voltigeait, à ce moment-là, autour de la lampe. La dame Siué essaya de le chasser avec son éventail et s'y prit de telle sorte qu'elle éteignit la lampe fort adroitement.

— Ohia ! s'écria-t-elle, quelle maladresse ! Je cours à la cuisine pour rallumer cette lampe.

Disant cela, elle alla chercher Ta-lang et revint avec lui, le guidant par la main dans l'obscurité.

— Hélas ! dit-elle alors d'un ton désolé, pas une étincelle à la cuisine, le feu est complètement éteint. Nous sommes condamnées aux ténèbres.

— Je ne dors jamais sans lumière ; les ténèbres m'effraient, s'écria la jeune femme, je vais trembler de peur !

— Si cela ne déplaisait pas à madame, je pourrais me mettre auprès d'elle afin de la rassurer ? Et je lui communiquerais mes secrets.

La peur dominait-elle San-ko-eul ? La pensée de satisfaire une vague curiosité traversait-elle son esprit ? Elle accepta la proposition, se coucha en toute hâte et appela la dame Siué à ses côtés.

— Me voici, cria victorieusement celle qu'on appelait. Et poussant l'amoureux en avant, elle lui livra la belle inconsciente.

Bien des réflexions pourront trouver ici leur place. Elles s'accorderont pour condamner des manœuvres exécrables et pour excuser la défaite de cette malheureuse jeune femme, à qui tous moyens de résistance étaient enlevés. Le saisissement, les vapeurs du vin, l'égarement des idées, la fougue d'une attaque passionnée, que de forces ennemies, agissant à l'unisson ! Il faut tenir compte aussi des lois inhérentes à la nature humaine, contre lesquelles, à de certains instants, il devient impossible de lutter. Après de longs jours brûlants, qui n'aimerait la pluie ? Après les nuits froides d'une longue solitude, qui ne se défendrait mollement contre la volupté ?

Aux premières lueurs de l'aurore, quand San-ko-eul recouvra la raison, elle interrogea l'inconnu jeté si brusquement dans sa vie, et Ta-lang, rappelant l'incident du store soulevé, cet échange fortuit de regards, cette vision céleste qui avait ravi son âme, avoua en toute sincérité la conspiration qu'il avait ourdie avec la dame Siué. Il ajouta :

— On me punirait de mort aujourd'hui que je mourrais sans regret.

La dame Siué s'approcha et dit à son tour :

— Je ne pense pas avoir mal fait. La tristesse d'une si jeune femme demeurée dans l'abandon, l'exaltation d'un beau jeune homme prêt à se tuer m'ont inspiré une égale compassion. Leur union était certainement décrétée. J'ai été l'instrument du destin et rien de plus.

— Et si le destin voulait maintenant que mon mari apprît ce qui vient de s'accomplir, quel serait mon sort ? demanda San-ko-eul.

— Il suffira d'acheter la discrétion des deux suivantes Tsing-yun et Hiuen-siué pour qu'un profond secret soit assuré, répliqua la vieille Siué. Je prendrai soin moi-même d'introduire ici, chaque soir, le compagnon de vos nuits. Vous ne pourrez m'en savoir mauvais gré. Loin de là, vous penserez plus tard à m'en récompenser.

Au point où en étaient arrivées les choses, San-ko-eul devait se soumettre à leurs conséquences, que cette résignation lui coûtât plus ou moins d'efforts. Laisant aller sa tête sur l'oreiller, elle ne répondit pas un mot.

Le roulement du tambour qui annonçait la cinquième veille obligea Ta-lang à se retirer. Il emportait la promesse que la joie de son rêve réalisé ne serait pas une joie éphémère. À partir de ce jour, les amants se retrouvèrent toutes les nuits. Gagnées par les moyens ordinaires, les suivantes étaient devenues complices de l'intrigue. Elles recevaient des cadeaux de San-ko-eul ; et Ta-lang aussi les soudoyait si largement qu'elles lui appartenaient presque autant qu'à leur maîtresse. Bientôt, l'amoureux se fraya la route directe ; il entra et sortit sans le secours de la dame Siué.

On l'attendait avec une impatience égale à la sienne. Le cœur de la jeune femme était conquis. Vraiment c'était comme un nouveau mariage, plus tendre encore que le premier.

Près de sept mois s'écoulèrent dans ces délices ; mais, hélas ! la sagesse des anciens a dit :

Il n'est repas de noces dont on ne voie la fin.

Le lendemain de son triomphe, Ta-lang avait donné cent taëls à l'entremetteuse. Il avait voulu lui remettre aussi cette moitié du prix des bijoux achetés par San-ko-eul, dont la jeune femme n'avait pas encore pu s'acquitter. Il était libéral et amoureux. En riches présents qualifiés de bagatelles, en attentions de toutes sortes, en gratifications, en largesses d'homme heureux à main ouverte, il avait beaucoup dépensé. Il reconnut que ses ressources s'épuisaient en même temps que ses opérations commerciales étaient compromises et, tristement, dans la nuit du quinzième jour de la troisième lune, il parla de l'absolue nécessité de retourner chez lui pour mettre ordre à ses affaires. Sa voix tremblait en faisant cet aveu, car sa douleur était sincère. La jeune femme désolée proposa de s'enfuir avec lui et de lier à tout jamais son existence à la sienne.

— Je souhaiterais ardemment que ce projet fût exécutable, dit Ta-lang, mais par malheur il ne l'est pas. La vieille Siué connaît nos relations ; d'autres sans doute les soupçonnent. On est exposé sur les bateaux à mille rencontres imprévues, et puis il y a ces deux servantes que nous ne pourrions pas emmener. Comment espérer que nos traces soient perdues ? Comment croire que ton mari n'apprendrait pas toute la vérité à son retour, ne nous poursuivrait pas et ne saurait pas nous atteindre ? Ayons le courage de supporter une séparation jusqu'à l'an prochain. À pareille époque je reviendrai, je me cacherai dans quelque maison isolée, je te ferai parvenir un message ; nous nous entendrons secrètement et nous combinerons, pour nous réunir, des moyens auxquels les diables ni les génies ne verront rien. Voilà le plus sage et le plus sûr.

— Et si tu ne revenais pas, que deviendrais-je ? soupira San-ko-eul.

Ta-lang jurant par les serments les plus sacrés qu'il serait fidèle à sa parole, la jeune femme se montra résignée.

— Puisque tu as le vrai cœur, dit-elle, je ne te paierai pas d'ingratitude. Va donc où t'appellent de cruels devoirs ; mais quand tu seras dans ton pays, si tu as l'occasion de me faire parvenir une lettre, par l'intermédiaire de la dame Siué, pour me répéter ce que tu viens de me jurer, songe au bonheur que j'aurai de la recevoir.

— Certes, je n'y manquerai pas, s'écria Ta-lang, et je l'eusse fait sans que tu me le demandes.

Quelques jours ensuite, le jeune marchand loua un bateau qu'il chargea de grains et, tout étant prêt pour son départ, il alla passer la nuit des adieux près de la belle San-ko-eul. Les deux amants comprirent bien, cette nuit-là, qu'ils ne se trompaient ni l'un ni l'autre ; jamais ils ne s'étaient plus passionnément aimés. À la cinquième veille, au moment de se séparer, la jeune femme ouvrit un coffre qui renfermait des objets précieux conservés dans la famille Tsiang. Elle tira de ce coffre une tunique formée d'un tissu de perles, ayant la vertu de préserver de la chaleur sous le climat le plus ardent, et dit à Ta-lang :

— Prends ce vêtement. Il t'enveloppera de mon souvenir. En le portant, tu croiras me sentir près de toi.

Le jeune homme était suffoqué par l'émotion. San-ko-eul, qui sanglotait, lui revêtit elle-même la précieuse tunique. Elle l'accompagna jusqu'à la porte extérieure. Les dernières caresses furent échangées, et Ta-lang gagna son bateau.

D'abord, ce fut pour le mari qu'on versa des larmes ;
Aujourd'hui c'est l'amant qui les fait couler.
Il est triste qu'une femme ait tant de larmes à répandre,

Triste aussi qu'elle pleure l'amant, plus amèrement peut-être que le mari.

Cette tunique de perles devint la compagne inséparable de celui qui s'éloignait le cœur déchiré. Il la portait constamment tout le jour et, le soir, il l'étendait sur son lit. Ayant le vent favorable, il atteignit Sou-tcheou en moins de deux mois, revendit ses grains très promptement et prit du loisir. Dans un grand repas chez un de ses compatriotes, il fit la connaissance d'un jeune marchand voyageur comme lui, élégant et de belle mine. Or, ce voyageur n'était autre que Tsiang Hing-ko, du pays de Siang-yang.

À Canton le mari de San-ko-eul avait acheté des perles, des écailles de tortue, des bois de teinture, des bois de senteur et, rencontrant un courtier qui lui promettait le placement de ces marchandises à Sou-tcheou avec gros bénéfice, il n'avait pas résisté à la tentation de visiter cette ville célèbre. Les deux grands ports de Hang-tcheou et de Soutcheou se partagent la réputation de représenter le paradis sur la Terre. Il s'était dit : « Voyons une fois le paradis, et aussitôt je m'en retournerai. » Il était arrivé à Sou-tcheou au milieu de la dernière année et, selon la coutume qu'ont beaucoup de marchands voyageurs de cacher leur véritable nom, il avait adopté celui de Lo, que chacun tenait pour être le sien. Rien ne pouvait donner l'éveil à Ta-lang. La sympathie entre ces deux hommes du même âge naissait de la conformité des goûts. Ils se trouvaient d'accord en toutes choses ; ils échangèrent leurs adresses, ils se firent de fréquentes visites, ils étaient comme les lentilles d'eau qui s'accrochent l'une à l'autre spontanément.

Le jour vint, cependant, où Hing-ko ayant réglé ses affaires et réalisé ses créances, songea sérieusement au retour. Il alla prendre congé de son ami Ta-lang, qui le retint à dîner. On touchait à la fin de la cinquième lune ; la chaleur était très forte. Les deux convives ôtèrent leurs robes pour mieux boire. La tunique de perles se laissa voir et Hing-ko la considéra, saisi d'une secrète terreur. Était-il possible que cette tunique fût bien celle qu'il croyait reconnaître ? Il en repoussait l'idée, non pourtant sans interroger

anxieusement Ta-lang sur la manière dont il avait acquis un vêtement si extraordinaire et si précieux.

— Mon frère Lo connaît-il une famille Tsiang, qui habite à Siang-yang, rue du Grand-Marché ? demanda Ta-lang, voulant sonder un peu le terrain avant d'entrer en confidence.

— J'ai quitté le pays depuis si longtemps que je ne me souviens guère des gens qui l'habitent, répondit Hing-ko feignant l'indifférence. Je crois me rappeler qu'en effet il y a une famille de ce nom à Siang-yang ; mais je n'ai jamais été en relation avec elle. Pourquoi mon frère aîné me demande-t-il cela ?

— Par simple précaution, que mon frère aîné me pardonnera, répliqua Ta-lang. Eh bien donc ! je lui dirai sincèrement comment cette tunique est venue en ma possession. Il jugera que ce qui ne serait qu'un objet précieux pour le vulgaire est pour moi un trésor sans prix.

Alors il raconta toute l'histoire de ses amours, avec cette abondance particulière aux amoureux qui semblent jouir une seconde fois des émotions dont ils évoquent ainsi le souvenir. Il promenait sur le tissu de perles une main caressante.

— C'est elle qui m'a fait ce présent, dit-il les larmes aux yeux en terminant son récit.

Et il reprit aussitôt :

— Puisque mon frère aîné retourne à Siang-yang, j'espère qu'il voudra bien se charger d'une lettre ; j'irai la lui porter demain matin.

Les lèvres de Hing-ko balbutièrent machinalement : « Oui, oui. » Dans son cœur, un combat violent se livrait. Il eût voulu ne pas ajouter foi aux étranges et terribles révélations de cet ami de rencontre, mais la tunique de perles était là comme un témoin qu'il ne pouvait récuser. Il prétextait quelques dernières dispositions à prendre, afin de se retirer au plus vite et,

rentré dans sa chambre d'auberge, la fièvre d'esprit le saisit. Il passait de la réflexion à l'emportement, pour revenir de l'emportement à la réflexion. L'impatience le dévorait. Dès que le jour parut, il monta sur son bateau et pressa les bateliers de se mettre en route. Comme ils détachaient les amarres, on vit accourir un homme essoufflé qui de la main faisait des signes. Cet homme essoufflé, c'était Ta-lang apportant le paquet dont il avait prié son frère Lo de vouloir bien se charger. Il renouvela dix fois ses recommandations d'en prendre grand soin, avec dix mille remerciements chaleureusement exprimés par avance et, sans en rien voir, mit Hing-ko dans une telle colère rentrée que son visage devenait couleur de terre. Enfin, le bateau partit et, débarrassé de la présence de l'amant, le mari examina d'abord la suscription du paquet qui lui était confié. Il lut : « Ceci est pour la dame Siué, rue du Grand-Marché, ruelle de l'Est, à Siang-yang. » Il rompit l'enveloppe et trouva, dans une jolie boîte, une écharpe de gaze de soie rose pêche, du savon parfumé, une épingle de jade figurant une tête de phénix et, de plus, un billet où il était dit : « Prière de faire parvenir ces petits objets à la dame San-ko-eul, ma bien-aimée, comme marque de tendre souvenir, en attendant la joie de la revoir très certainement au printemps prochain. »

La fureur croissante de Hing-ko sera facile à imaginer. Il déchira le billet en fins morceaux qu'il jeta dans la rivière, il mit le pied sur l'épingle qui se brisa en deux ; puis il regretta d'avoir anéanti la preuve écrite qu'il avait tenue entre ses mains. Il ramassa l'épingle brisée, la remit dans la boîte avec l'écharpe et le savon, et promit des récompenses aux bateliers pour aller vite.

Quand il aperçut de loin sa maison, il sentit monter à ses yeux un flot de larmes. Le bonheur si complet des jours passés se représentait à son esprit, dans toute la vivacité des impressions profondes qu'il en avait gardées. Il avait donc perdu le cœur de sa jeune femme, pour s'être attardé trop longtemps à poursuivre un misérable lucre. Il regrettait amèrement son imprudence ; mais le désastre était consommé. Il s'était irrité de la lenteur des bateaux, tant qu'il avait été en route, et maintenant

qu'il était arrivé, il avait la tentation de retourner en arrière ; ses pieds adhéraient au sol ; il hésitait à faire les quelques pas qui le séparaient du seuil de sa porte. Il s'y décida cependant, et parvint à contenir la violente émotion qui l'étouffait lorsqu'il revit sa femme ; mais il ne savait que dire et pas un mot ne sortait de sa bouche. San-ko-eul, de son côté, le visage empourpré d'embarras et de honte, semblait paralysée et demeurait sans parole comme lui. Hing-ko ne rompit ce silence glacial que pour s'occuper de la réception de ses bagages ; puis il manifesta l'intention de rendre visite immédiatement à son beau-père et à sa belle-mère, et ce fut sur son bateau qu'il passa la nuit.

Le lendemain matin, il revint chez lui et dit rapidement à sa femme :

— Vos parents sont l'un et l'autre très malades. j'ai veillé près d'eux pour les soigner. Ils demandent à vous voir. Un palanquin vous attend devant la porte. Hâtez-vous d'y monter. Je vous rejoindrai promptement.

San-ko-eul était fort inquiète des motifs qui avaient porté Hing-ko à désertier sa maison. Cette explication, qui la rassurait sur un point, la jetait en même temps dans un nouveau trouble. Vite, elle appela Tsing-yun pour la suivre, franchit la porte de la rue et se fit ouvrir le palanquin. Comme elle allait partir, Hing-ko la chargea d'un gros pli cacheté, à l'adresse du seigneur Ouang son père. Quel saisissement, quel effroi, lorsqu'elle trouva son père et sa mère en parfaite santé !

Le seigneur Ouang ne fut pas moins terrifié par cette apparition inattendue de sa fille. Décachetant précipitamment le pli qu'elle lui apportait, ses yeux tombèrent aussitôt sur un acte de répudiation ainsi conçu :

Celui qui écrit cet acte de répudiation est Tsang Hing-ko, du pays de Siang-yang, fiancé dès son enfance à San-ko-eul, de la famille Ouang. Qui aurait pensé qu'après le mariage accompli, ma femme aurait commis des fautes prévues dans les sept causes de répudiation ! Par sentiment de

respect pour les liens qui nous ont unis, je ne précise pas davantage, mais je la rends à sa famille, qui aura le droit de la remarier.

Ceci est authentique.

De la seconde année Tching-hoa ¹, tel mois, tel jour. Scellé de la paume de ma main.

À cet acte étaient joints, dans une grande enveloppe, les objets que l'amant avait confiés aux bons soins du mari.

Le seigneur Ouang interrogea sa fille. En apprenant que son époux la répudiait, celle-ci se lamenta, mais ne répondit rien. Le père, très irrité, court aussitôt près de son gendre et provoque des explications :

— Sage gendre, je t'ai donné ma fille en justes noces. Quelle faute a-t-elle commise, pour que tu la répudies aujourd'hui ?

— Honoré beau-père, vous me demandez ce que je ne puis dire. Posez la question à votre fille ; elle-même vous instruira.

— Des pleurs sont tout ce que j'obtiens d'elle, et la tristesse me serre le cœur. Dès son enfance, j'ai connu ma fille intelligente et sage. A-t-elle pu se rendre coupable de l'une de ces fautes graves pour lesquelles il n'est point de rémission ? S'il ne s'agit que d'une faute pardonnable, lis le chagrin sur mon vieux visage et consens à lui pardonner. Durant plusieurs années, et jusqu'à ton départ pour un long voyage, le bonheur était avec vous. À peine es-tu de retour que tu sembles l'avoir oublié. Quelle hallucination tes yeux ont-ils subie, qui te transforme ainsi tout à coup en loup cruel et dévorant ?

— L'humble gendre respecte son honoré beau-père ; il ne saurait parler davantage, reprit Hing-ko après un silence.

Et il ajouta :

¹ 1466 de notre ère.

— Une chose pourtant me reste à vous dire. Il existait dans le trésor de ma famille une tunique de perles, que plusieurs générations s'étaient transmise, et votre fille en avait la garde. Demandez-lui ce que cette tunique est devenue. S'il lui est possible de nous la montrer je me rétracte avec bonheur ; mais s'il en est autrement, vous ne devrez pas m'inculper.

Le seigneur Ouang s'en retourna promptement dans sa maison et rendit compte à sa fille de l'entretien qu'il venait d'avoir. Aux premiers mots qu'il dit de la tunique de perles, la jeune femme changea de couleur, faillit se trouver mal et, baissant la tête, éclata en sanglots ; ce qui coupa la parole au vieillard. En vain, la dame Ouang exhortait San-ko-eul à tarir ce ruisseau de larmes inépuisables et à confesser la vérité dans son intérêt même, afin que ses parents puissent l'assister ; San-ko-eul était muette, on n'entendait que ses sanglots. Alors, le père découragé remit à la mère l'acte de répudiation, l'écharpe rose, l'épingle brisée, tout ce qu'il avait entre les mains, et dans l'espoir que, lui absent, la dame Ouang parviendrait mieux à faire parler sa fille, il alla se réfugier chez un voisin. Quant à la dame Ouang, jugeant de son côté qu'il fallait d'abord reconforter la malheureuse éplorée, elle se rendit à la cuisine afin de préparer du vin chaud.

San-ko-eul demeurait seule. Elle essaya de recueillir ses idées. Comment Hing-ko avait-il découvert une intrigue qu'elle croyait si bien cachée ? Elle ne pouvait se l'imaginer. Et cette écharpe, et cette épingle brisée, d'où cela venait-il ? Que devait-elle en penser ? « Je comprends, se dit-elle enfin après une méditation douloureuse : ce jade brisé, c'est l'emblème du mariage rompu ; quant à l'écharpe, c'est l'instrument qui m'ôtera la vie et sauvegardera mon honneur. Par souvenir de l'ancien amour, mon mari n'a pas osé tenir un langage plus net. Hélas ! j'ai détruit moi-même notre bonheur mutuel. Je serais vouée désormais à une existence misérable ; mieux vaut trouver le pardon et chercher le repos dans la mort. » La jeune femme ne prit point cette résolution sans donner quelques larmes encore à ce qu'elle allait quitter ; puis elle monta

résolument sur un meuble, attacha l'une des extrémités de l'écharpe à la grande poutre transversale et fit, à l'autre extrémité, un nœud coulant pour y passer le tête.

Sa volonté était bien arrêtée ; mais le nombre de ses jours arrêté par la destinée n'était pas accompli. Elle avait négligé de barrer la porte et la dame Ouang, revenant avec le vin chaud, la surprit au moment où elle allait s'élancer dans le vide. La mère effrayée prit sa fille entre ses bras, la dégagea et l'admonesta d'une voix tremblante.

— Quelle folie ! s'écria-t-elle, quelle insigne folie ! La fleur à peine ouverte qui veut renoncer à l'avenir ! Lors même que ton mari ne reviendrait pas, lors même qu'il persisterait à te répudier, avec une figure comme la tienne crains-tu la disette des prétendants ? Nous te trouverons inmanquablement un meilleur mari, qui te rendra plus heureuse. Tranquillise-toi donc. Chasse les mauvaises pensées de ton esprit.

Le père de famille fut très affecté, quand il apprit l'acte de désespoir auquel sa fille avait été sur le point de s'abandonner. À son tour, il la raisonna et il fit à la dame Ouang la recommandation de la bien surveiller. Disons, du reste, qu'au bout de peu de jours, San-ko-eul ne songeait plus à mourir.

Voyez les oiseaux des bois ; ils s'unissent aussi par couples ;

Mais un jour vient où ils se séparent, et où chacun s'envole de son côté.

Tandis que ces émotions agitaient la famille Ouang, Hing-ko se livrait avec ardeur au désir de tout savoir et de faire payer cher son désastre aux complaisantes personnes qui en avaient été les instruments. Il commença par mettre à la question les deux suivantes, Tsing-yun et Hiuen-siué, en entourant leurs poignets de cordes. Elles résistèrent d'abord ; mais finirent par avouer la vérité dans ses moindres détails. Il connut ainsi que le vieille Siué avait été l'âme de l'intrigue, le véritable démon corrupteur. Aussitôt il tourna sa rage contre l'odieuse femme ; accompagné d'une troupe d'hommes à sa solde, il la surprit chez elle, et la fit rouer de coups. Peu

s'en fallut qu'il ne la tuât et qu'il ne démolît sa maison. Après cette expédition, il se hâta de se débarrasser des deux servantes ; il les vendit au premier prix qu'il en trouva. Dans les chambres qui avaient formé l'appartement de San-ko-eul, il y avait seize coffres, grands et petits, remplis d'objets de toute sorte. Sans les ouvrir, sans y jeter un coup d'œil, il y apposa des scellés. Si quelqu'un demande pourquoi cela ? je lui répondrai : Parce que ce mari qui avait délaissé trop longtemps sa femme, parce que cette femme qui s'était affolée d'un homme traîtreusement jeté dans ses bras, en réalité, s'aimaient toujours d'une tendresse véritable. Le mari avait répudié la femme, mais au fond du cœur, sa douleur était grande, et la vue de ces objets ravivant de chers souvenirs, il n'aurait pu la supporter.

Quelques décades s'écoulèrent et de nouveaux événements surgirent. Un mandarin nommé Ou Kié, appelé à remplir les fonctions de chef du district de Tchao-yang, dans la province de Canton, traversa Siang-yang en bateau pour se rendre à son poste. Ce mandarin, voyageant seul, désirait prendre une femme de second rang, à la condition qu'elle fût d'une beauté remarquable. Sur sa route, on lui avait présenté beaucoup de jeunes filles ; aucune ne lui avait plu. À Siang-yang, ayant entendu parler de la fille du seigneur Ouang, réputée pour être sans rivale, il fit appeler une médiatrice et lui donna cinquante taëls, avec mandat de porter des propositions de mariage à ses parents. Le seigneur Ouang accueillit très favorablement le message ; il voulut s'assurer toutefois que les sentiments de Hing-ko n'avaient pas varié, et lui-même alla l'instruire de ce qui se passait. Hing-ko déclara que tout était pour le mieux et, quand on célébra les fiançailles, il envoya comme cadeau de nocces les seize coffres, bien intacts, sur lesquels il avait apposé des scellés quelque temps auparavant. Les uns louèrent la délicatesse de cette façon d'agir et les autres trouvèrent là un sujet de moqueries, car les jugements des hommes sont différents. San-ko-eul eut le cœur déchiré.

Retournons maintenant près de Ta-lang, que nous avons laissé à Sou-tcheou. Dès qu'il eut terminé ses affaires dans cette ville, il revint à Sin-

ngan, où il avait sa maison. La belle personne qu'il adorait occupait toutes ses pensées. La tunique de perles était par lui si souvent maniée, caressée, tendrement considérée, que la dame Peng, sa femme ¹, conçut des soupçons jaloux sur l'origine de cette tunique extraordinaire et résolut de la faire disparaître, pour mettre fin aux distractions de son époux. Elle la cacha dans une soupente, tandis que celui-ci dormait, et lorsque à son réveil il la réclama, elle se défendit de l'avoir enlevée. Ta-lang fouilla et renversa les coffres, cherchant avec fureur et ne trouvant rien. Il s'emporta, la femme pleura ; il y eut des scènes de violence qui durèrent deux ou trois jours, au bout desquels le mari exaspéré annonça qu'il partait pour un nouveau voyage, et reprit la route du pays de Siang-yang.

Comme il approchait de Tsao-yang, des pirates du fleuve assaillirent son bateau. Il put leur échapper en se jetant à la nage, mais après avoir vu massacrer son petit domestique, et dépouillé de tout ce qu'il possédait. La pensée de revoir une femme qu'on aime est une puissante consolation dans la plus cruelle disgrâce. Cette pensée domina chez lui toutes les autres et le reconforta. Il se rendit à l'auberge qu'il avait précédemment habitée, raconta sa terrible aventure et dit à l'hôtelier qu'il fallait envoyer quérir la dame Siué, la marchande de perles, à laquelle il donnerait commission de lui négocier un emprunt.

— Seigneur Ta-lang, il s'est passé ici depuis votre départ bien des choses que vous ignorez, répliqua l'aubergiste. Cette dame Siué s'est attirée une grosse affaire, pour avoir entraîné à mal la femme du seigneur Hing-ko, notable habitant de notre cité. L'an dernier, à son retour d'un long voyage, le seigneur Hing-ko a demandé à sa femme de lui montrer certaine tunique de perles, dont il se trouvait que celle-ci avait précisément fait cadeau à son amant. La femme n'a su que répondre et Hing-ko l'a répudiée aussitôt. Elle est maintenant remariée, comme épouse de second

¹ Les femmes chinoises conservent le nom de leur propre famille ; elles ne prennent pas celui de leur mari.

rang, avec un mandarin nommé Ou Kié, originaire de la province de Nan-king. Quant à la dame Siué, elle a payé cher ses vilaines manœuvres. Elle a reçu la visite de Hing-ko, qui a tout brisé dans sa demeure. Elle a craint pour sa propre personne, et elle a quitté le pays.

En écoutant ces révélations, Ta-lang eut une impression pareille à celle d'un seau d'eau glacée qu'on lui eût inopinément versé sur la tête. Le saisissement qu'il éprouva lui donna la fièvre, avec des alternatives de surexcitation et d'abattement, préludes de cette dangereuse maladie qu'on nomme la maladie du chagrin. Après deux mois passés sur son lit, dans un état de prostration toujours croissante, il s'effraya de son isolement, eut le désir d'être ramené dans son pays, écrivit une lettre à sa femme et appela l'aubergiste, afin qu'il trouvât quelque moyen sûr et rapide de la faire parvenir. L'aubergiste accueillit cette démarche avec d'autant plus de satisfaction que le séjour du malade à sa charge commençait à le fatiguer beaucoup. Un courrier officiel traversait justement Tsao-yang, allant dans la direction qu'il fallait. L'occasion était admirable. Il offrit cinq taëls au courrier, qui promit de s'acquitter fidèlement du message et qui tint parole. Les courriers officiels sont plus actifs que le feu dévorant. La lettre de Ta-lang arriva bien vite à destination.

La dame Peng reconnut l'écriture de son mari, déchira vivement l'enveloppe et lut :

Ta-lang salue sa vertueuse épouse et l'instruit de ses malheurs. Sur la route de Siang-yang, des pirates ont pris mon bateau, ont tué le jeune serviteur qui m'accompagnait et m'ont dépouillé de tout. De saisissement et de chagrin, je suis tombé malade, et depuis plus de deux mois je languis sans pouvoir quitter mon lit, à l'auberge de Tsao-yang qui est tenue par la famille Liu. Aussitôt que cette lettre te parviendra, cherche quelqu'un de confiance, parmi nos parents, pour m'apporter le plus d'argent possible et pour venir m'assister. À peine ai-je la force de tenir mon pinceau.

La lecture de cette lettre rendit la dame Peng très perplexe.

Devait-elle croire ou devait-elle douter ? Déjà, dans un précédent voyage, son mari avait, disait-il, perdu mille taëls ne rapportant pour tout bénéfice que cette mystérieuse tunique de perles, propre à inspirer bien des soupçons. Et maintenant il accusait encore de nouvelles pertes, en demandant qu'on lui envoyât beaucoup d'argent. Il y avait là de quoi faire réfléchir. Cependant, il demandait aussi qu'une personne de sa parenté vînt le voir. Peut-être était-il réellement très malade ; en ce cas, on ne pouvait le laisser sans secours ; mais quel parent consentirait à entreprendre un si long voyage ? La dame Peng consulta son père, le seigneur Peng Tchao-fong. Il fut décidé qu'elle-même irait rejoindre son mari, que le seigneur Tchao-fong l'accompagnerait et qu'on emmènerait le ménage Tchan, deux voisins qui seraient à la fois des compagnons et des serviteurs. On loua donc un bateau et l'on partit pour le pays de Siang-yang.

Comme on était à moitié route, le seigneur Tchao-fong fut pris de la toux-de-feu, mal que les gens du Midi contractent facilement quand ils vont au Nord. La dame Peng pressa son père de rebrousser chemin et demeura seule avec les époux Tchan. Arrivée à Tsao-yang, elle courut à l'auberge de la famille Liu ; mais elle ne trouva qu'un cercueil, dernière avance faite par l'aubergiste à son hôte. Depuis dix jours Ta-lang était mort.

La veuve fondit en larmes ; sa douleur était très vraie.

Elle revêtit le deuil en toute hâte ; puis elle réclama l'ouverture du cercueil, afin de voir le défunt une fois encore, et afin de l'ensevelir moins pauvrement qu'on ne l'avait fait. À cela l'aubergiste Liu ne voulut jamais consentir. Il s'opposa même à l'accomplissement des devoirs pieux, avant que le montant de sa note, s'élevant à quatre-vingts taëls, lui eût été intégralement soldé. La dame Peng paya les quatre-vingts taëls, acheta un double cercueil en bois très dur, brûla du papier monnaie et invita les bonzes du voisinage à venir réciter des prières pour l'âme qui transmigrerait.

Après un mois et plus donné à ces tristes soins, la veuve parla de choisir un jour favorable et de reprendre la route de Sin-ngan, avec le cercueil qui renfermait les restes de son mari. Liu, l'aubergiste, conçut alors une

étrange idée. Il avait un fils à marier ; cette veuve était jeune et belle ; probablement elle possédait quelque chose et le veuvage lui pèserait. L'occasion n'était-elle pas admirable ? N'était-ce pas un excellent parti qu'il fallait saisir et retenir ? Il régala le ménage Tchan et le mit dans ses intérêts. Il fut convenu que la femme sonderait adroitement le terrain ; mais de l'adresse, cette femme n'en avait aucune ; elle aborda la question tout droit et de telle manière qu'elle s'attira deux soufflets, accompagnés d'une explosion de colère dont, sans oser se plaindre, l'aubergiste aussi recueillit sa part.

Très irrité de ce refus hautain, Liu inspira aux époux Tchan un plan de vengeance détestable, qui fut promptement exécuté. Ils s'enfuirent pendant la nuit, emportant l'argent et les bijoux de leur maîtresse. Quant à l'instigateur de cette infamie, il fit grand bruit de l'affaire, reprochant à la dame Peng d'avoir amené de pareils gens avec elle, qui auraient pu voler d'autres voyageurs et engager ainsi sa propre responsabilité. Il déclara d'ailleurs qu'un mort et une jeune veuve étaient des hôtes également fâcheux pour lui, dont il entendait se débarrasser au plus vite. La dame Peng dut changer aussitôt de logement, le cercueil la suivant dans sa nouvelle demeure. La tristesse d'une telle situation était vraiment au-dessus du tableau qu'on en pourrait faire.

Alors apparut sur la scène une certaine dame Tchang Tsi-sao, instrument de la destinée. C'était une personne insinuante, empressée et compatissante. Ayant appris les infortunes de la jeune veuve, elle vint la voir, la reconforter, lui tenir compagnie, lui offrir ses conseils, et aussi la prier souvent d'engager à son profit quelques vêtements dans la maison de prêt sur gages. En ces occasions, elle savait remercier par avance avec tant de chaleur qu'il devenait impossible de lui opposer un refus. La dame Peng se trouva bientôt dépouillée de ses plus beaux habits, la seule ressource qui lui fût restée. Tout subside lui manquant désormais pour songer au retour, et même pour prolonger davantage son existence précaire, elle prit la résolution de chercher à se placer dans une famille riche, en qualité de gouvernante, sa grande habileté à manier l'aiguille lui permettant

d'enseigner la broderie et la couture à de jeunes enfants. Ce serait un moyen de passer les jours.

Consultée à ce sujet, la dame Tchang Tsi-sao donna son avis :

— Si j'ose parler franchement, je dirai que, dans la maison d'un homme riche, une jeune femme comme vous aurait beaucoup à souffrir. Inutile de m'expliquer plus avant là-dessus. Vous passeriez les jours assurément, mais ce ne seraient pas des jours heureux. Et ce cercueil, qu'en feriez-vous ? Il me semble que c'est là une chose d'importance. Quand même, pour le loger, vous loueriez une chambre, cela ne pourrait pas durer toujours.

— J'ai pensé à tout cela ; mais que faire ?

— Écoutez-moi sans vous fâcher, et ne me blâmez pas sans bien réfléchir. Perdue dans un pays si éloigné du vôtre, n'y connaissant personne, réduite au dernier dénuement, vous seriez frappée de folie si vous songiez à pouvoir rapatrier le corps de votre mari. Pour ce qui est de le garder plus ou moins longtemps près de vous, ainsi que vous le faites, cela me paraît déjà contraire à la raison. Selon ma faible opinion, la meilleure manière de sortir d'une situation si difficile serait, mettant à profit votre fraîche et jolie figure, de trouver un second époux, digne d'être accepté par vous. Avec ses présents de fiançailles, vous achèteriez un terrain funéraire, où reposerait celui qui ne demande plus que du repos. Le mort et le vivant seraient également bien partagés l'un et l'autre, en même temps que votre existence, à vous, serait assurée.

Durant quelques instants, la veuve demeura muette.

— Eh bien ! dit-elle enfin avec un long soupir, je vendrai mon corps, s'il le faut, pour enterrer celui de mon mari. J'aurai jusqu'au bout rempli mon devoir.

— Si votre détermination est bien arrêtée, j'ai déjà dans la main un excellent parti à vous proposer, répliqua vivement la dame Tchang Tsi-sao. L'âge correspond au vôtre, le physique est parfait et la fortune est considérable.

— Voudra-t-il d'une veuve, cet homme doué de tant d'avantages ?

— Pourquoi pas ? Lui-même n'en serait pas à son premier mariage. Je sais que fille ou veuve peu lui importe, pourvu que les charmes de la femme qu'il épousera soient au-dessus de l'ordinaire. Certes, nous n'avons rien à craindre de ce côté. Qu'il vous voie, et aussitôt il souhaitera de vous obtenir.

La dame Tchang avait ses raisons pour parler avec tant d'assurance. Elle connaissait très bien les intentions de Hing-ko, qui l'avait chargée de lui découvrir une femme capable de remplacer San-ko-eul. Si la dame Peng ne pouvait soutenir la comparaison de cette merveilleuse beauté, en ce qui regardait la pureté des traits ou l'exquise perfection des formes, elle la surpassait certainement par la vivacité de son intelligence et par certaines grâces féminines particulières aux races du Midi. La médiatrice ménagea des entrevues ; les deux personnes se plurent ; l'accord fut promptement décidé. Ainsi qu'elle l'avait désiré, la veuve reçut des cadeaux de noces en argent, acheta un terrain, y conduisit le cercueil de Ta-lang et fit des sacrifices aux esprits. Ensuite, on enleva la tablette où résidait l'âme du défunt et l'on élimina le deuil. Au jour fixé pour les fiançailles, Hing-ko envoya des habits et des parures et retira de la maison de prêt sur gages tout ce que la dame Peng y avait porté. Enfin, on alluma les bougies fleuries, les sons de la musique retentirent ; puis, les invités se retirèrent et les nouveaux époux demeurèrent seuls dans la chambre nuptiale.

Un vieux poète a dit :

Les cérémonies du mariage se renouvellent,
Mais non l'enivrement des premières amours.

Tout alla bien cependant. Voyant sa femme sage et modeste, Hing-ko la respectait beaucoup. Un jour qu'il rentrait sans être attendu, il la trouva occupée à plier et ranger des vêtements dans un coffre. Il aperçut la tunique de perles et la reconnut sans hésiter.

— D'où vient cela ? demanda-t-il d'une voix altérée.

— Peut-être de mauvaise source, répondit la dame Peng.

Et après avoir raconté fidèlement les scènes fâcheuses, suivies du départ précipité de son époux, dont cette tunique avait été la cause, elle ajouta :

— Plusieurs fois, dans ma détresse, je fus tentée de porter à la maison de prêt sur gages cet objet de valeur. Jamais je n'osai le faire, précisément parce qu'ayant de mauvais soupçons sur sa provenance, je redoutais de m'attirer des embarras.

— Ta-lang, ton mari, ne voyageait-il pas sous le nom de Tchîn Chang ? N'avait-il pas le teint très blanc, la barbe très fine et des ongles très longs à la main gauche ? interrogea Hing-ko.

— C'est exactement vrai, dit la dame Peng.

Alors Hing-ko joignit les mains, éleva ses regards et s'écria :

— Que les voies du Ciel sont effrayantes !

Et, pressé de questions par sa femme, il lui donna l'explication de ce cri qu'il n'avait pu retenir.

— Cette tunique était conservée dans ma famille et ton mari la reçut de ma femme, en souvenir de l'adultère qu'ils commirent ensemble. À Sou-tcheou, je rencontrai le voyageur Tchîn Chang, je vis la tunique sur ses épaules, je découvris l'intrigue et je répudiai ma femme Ouang, aussitôt que je fus de retour. Qui aurait pensé que ce voyageur viendrait mourir au lieu même où la tunique de perles avait été par lui criminellement acquise ? et que sa propre femme serait destinée à m'appartenir ? En apprenant

que Ta-lang n'était autre que Tchîn Chang, j'ai reconnu l'ordre du Ciel. Les rétributions que le Ciel décrète m'ont arraché une exclamation de frayeur.

La dame Peng, à son tour, frémit jusqu'à la moelle des os ; mais ces terribles révélations ne firent que resserrer les liens formés sous de tels auspices.

Personne ne peut tromper le Ciel ; sa justice est infaillible, sa pénétration est absolue.

Deux épouses ont changé d'époux. Laquelle des deux a l'avantage ?

Qui emprunte le bien d'autrui, s'engage à rembourser sur son bien propre.

Si la femme est parfois du nombre des biens qu'on emprunte, elle est aussi de ceux dont le capital et les intérêts doivent être acquittés.

Une année s'écoula sans que Hing-ko formât de nouveaux plans de voyages. Il finit pourtant par reprendre la route de Canton ; le commerce et l'inaction ne peuvent s'accorder. Comme il traitait d'un lot de perles avec un vieux marchand, dans le district de Ho-pou qui était sur son passage, ce vieux marchand escamota la plus grosse perle et nia le fait obstinément. Hing-ko ne montra pas de colère mais tira l'homme par une de ses manches, voulant en vérifier le contenu. Il se produisit alors un accident bizarre. Le vieillard perdit pied et tomba si malheureusement qu'il mourut suffoqué, avant qu'on ait pu lui porter secours. Ses enfants, ses parents poussèrent de grands cris ; les voisins accoururent en foule. Hing-ko fut entouré, frappé, saisi et gardé à vue. On dressa son acte d'accusation sans perdre de temps et, le lendemain matin, à l'ouverture du prétoire, on le traîna devant le mandarin pour être jugé. Un grand nombre d'affaires étant déjà inscrites au rôle, celle-ci fut renvoyée au jour suivant et Hing-ko conduit provisoirement en prison.

Une accusation d'homicide est chose grave. Le soir, à la lueur de sa lampe, le mandarin examinait attentivement le rapport qui lui avait été présenté, tandis que sa femme, elle aussi, placée derrière son épaule, y jetait un regard curieux. Or, ce mandarin du Ho-pou, centre commercial

très important toujours confié à des fonctionnaires de la plus haute probité, c'était le seigneur Ou Kié ; et sa femme, nous le savons, c'était San-ko-eul, dont tout à coup les yeux se troublèrent sous un flot montant de larmes. Elle venait de lire que le meurtrier appartenait à la classe des marchands voyageurs, qu'il se nommait Lo et qu'il était de Tsao-yang. Nul doute que ce ne fût Hing-ko, son premier époux. Les chers souvenirs d'autrefois se réveillaient dans une affreuse angoisse.

— Cet homme est mon propre frère, dit la jeune femme éplorée en s'adressant au juge. Il prend le nom de Lo, parce qu'il est le fils d'adoption de notre oncle maternel. Il est impossible qu'il se soit rendu coupable d'un pareil crime. Je supplie monseigneur de lui rendre la liberté et de permettre qu'il retourne dans notre pays.

— J'apporterai la plus grande attention aux témoignages, répondit Ou Kié fort ému de cette déclaration ; mais si vraiment un meurtre a été commis...

San-ko-eul déjà s'était jetée à ses genoux et, sans le laisser achever :

— En grâce, ne vous prononcez pas, avant de m'avoir entendue ; j'aurai moi-même un témoignage à vous apporter.

Et, en effet, le lendemain matin, lorsqu'il se dirigea vers le prétoire, l'arrêtant au passage, elle lui dit :

— Si mon frère ne peut pas être sauvé, je me tuerai. J'en ai pris la ferme résolution.

Ce fut sous l'empire d'une profonde émotion que le seigneur Ou Kié ouvrit l'audience. Les frères Song-fou et Song-cheou, fils du mort, présentèrent aussitôt requête en ces termes :

À propos d'une simple contestation pour une perle égarée, notre père a été traîtreusement frappé ; il est mort du coup violent qu'il avait reçu. Nous demandons justice.

Le juge entendit les témoins. Les uns confirmaient l'accusation des fils du défunt ; d'autres disaient : « L'homme est tombé sans être frappé. » Quant à Hing-ko, il soutenait énergiquement que la dernière version était la vraie et ses explications étaient celles-ci :

— Le père de ceux qui demandent justice contre moi m'avait volé une perle de grand prix. Je ne me suis pas emporté. J'ai voulu seulement visiter sa manche. Il était vieux. Ses jambes, sans doute, n'étaient pas solides et il a trébuché. Il a fait une chute fatale ; mais je suis innocent de sa mort.

— Quel âge avait votre père ? interrogea Ou Kié, en s'adressant aux frères Song.

— Il avait soixante-dix-sept ans.

— Un vieillard de cet âge, éprouvant un saisissement, peut succomber à une attaque. Le point important est de savoir s'il y a eu coup, et coup de nature à déterminer la mort. C'est ce que les experts devront éclaircir. Qu'on porte le corps au jardin des autopsies et je rendrai mon jugement dans l'audience du soir, après connaissance prise du rapport qui me sera présenté.

Les frères Song parurent atterrés de cette décision. Ils comptaient parmi les notables de la ville ; leur père avait été chef de canton et l'idée que son corps fut profané de la sorte les révoltait. Ils frappèrent du front la terre, en s'écriant tous deux :

— Pas d'autopsie ! Pas d'autopsie ! Nous supplions le seigneur mandarin de venir seulement chez nous visiter le corps.

— C'est sur les os que les coups mortels apparaissent. Comment l'accusé se soumettrait-il au simple examen superficiel que je pourrais faire et, si je n'ai pas entre les mains un procès-verbal régulier d'autopsie, comment oserai-je moi-même dresser un jugement qui doit être approuvé par mon supérieur ?

Song-fou et Song-cheou continuant leurs prosternements sans vouloir entendre parler d'autopsie, mais tout en maintenant avec force l'accusation de meurtre, le mandarin se fâcha. Il menaça de rayer la cause, ce qui intimida les deux frères et les amena à s'en reposer sur sa clairvoyante sagesse, pourvu que le corps de leur père fût respecté.

Alors le seigneur Ou Kié leur tint ce discours :

— À l'âge de soixante-dix-sept ans, les morts subites ne sont pas rares. Supposons que votre père soit mort ainsi, accidentellement, ce qui n'est pas impossible, et que cet événement naturel entraîne la perte d'un innocent, ce serait une terrible responsabilité que l'âme de votre père emporterait dans sa nouvelle vie ; une singulière aggravation de la dernière faute commise par lui avant de transmigrer. Vous, ses fils, qui voulez son bonheur, avez-vous réfléchi à cela ? D'un autre côté, s'il est vrai qu'il y ait eu crime, le criminel ne saurait demeurer impuni. La situation est grave et pour ne pas faillir à la justice, tout en renonçant à l'autopsie qui seule pourrait lever les doutes, voici de quelle manière je tranche la question : Lo prendra le deuil de chanvre et accomplira les grands rites funèbres, comme s'il était le propre fils du défunt. Les frais de la sépulture, de l'enterrement et du tombeau seront entièrement à sa charge. Êtes-vous satisfaits de ce jugement ¹ ?

Les frères Song s'inclinèrent et répondirent :

— Ce qu'ordonne notre père à tous est bien ordonné.

Quant à Hing-ko, sa surprise et sa joie de sortir d'une si périlleuse aventure avec la vie sauve furent telles qu'il en perdit la respiration durant quelques instants.

Accusateurs et accusé remercièrent le juge et celui-ci leur dit encore :

¹ Dans les idées chinoises sur la piété filiale, le fait de rendre ces derniers devoirs filiaux à un autre qu'à son propre père est un acte d'amende honorable et une grande humiliation.

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

— La sentence que j'ai prononcée, je ne l'écris pas, afin qu'il ne reste rien de cette pénible affaire ; par la même raison, je détruis l'acte d'accusation. Allez en paix.

Rendre la justice est vraiment chose facile ;
S'acquérir des mérites pour une autre vie n'est pas difficile non plus.
Il suffit d'imiter Ou Kié, le sage mandarin,
Donnant satisfaction tout à la fois aux accusateurs et à l'accusé.

Depuis le commencement de l'audience qui venait de se terminer, San-ko-eul était sur un lit d'aiguilles. Dès que son mari sortit du prétoire, elle courut au-devant de lui, l'interrogeant anxieusement du regard.

Ou Kié se hâta de la rassurer :

— Ton désespoir m'a si fort ému que j'ai trouvé le moyen de sauver ton frère, sans qu'il reçoive même un coup de rotin.

— Mille et dix mille remerciements ! Ma reconnaissance est infinie et pourtant je sollicite encore une grâce qui mettra le comble à ma joie, celle de revoir ce frère, après tant d'années de séparation, et d'avoir par lui des nouvelles de nos parents.

— Rien de plus juste, dit Ou Kié.

Si le lecteur s'étonnait de cette tendresse de San-ko-eul pour l'homme qui l'avait répudiée, il connaîtrait mal le cœur humain. On sait quelle douleur avait éprouvé l'époux outragé, quand il avait cru de sa dignité d'agir comme il l'avait fait. La femme, malgré ses défaillances, aimait toujours Hing-ko et ne doutait point qu'elle n'en fût aimée. Elle comprit le sentiment auquel il avait obéi, et l'en estima davantage. Le temps aviva plus tard les impressions du premier amour au lieu de les atténuer et, devant le péril qui menaçait le compagnon de ses années printanières, une seule inspiration la domina : le sauver ou mourir avec lui.

Maintenant, elle voulait le revoir. Ce vœu ne tarda pas à être exaucé. Aussitôt l'arrêt prononcé, Hing-ko s'était hâté de s'y soumettre. Il accomplit les rites du plus grand deuil ; il n'épargna aucun frais pour la somptuosité

des funérailles et, de l'aveu des frères Song, satisfaction entière leur étant donnée, les officiers de justice ramenèrent au prétoire ce meurtrier inconscient, dont la garde leur avait été confiée jusqu'à ce que lui-même se fût libéré. Ou Kié l'appela dans son cabinet, le fit asseoir et l'accueillit ainsi d'un ton amical :

— Très honoré beau-frère, il est heureux que votre sœur m'ait instruit de la situation avant l'audience ; car j'aurais pu, bien à regret, vous traiter avec moins d'égards.

Hing-ko fut d'abord étonné jusqu'à la stupeur, ne sachant que penser et que répondre ; mais lorsque après les préliminaires du thé, Ou Kié l'introduisit dans l'appartement intérieur et le mit en présence de cette sœur qui avait intercédé pour lui, il comprit tout instantanément. Sans échanger le salut fraternel, sans dire un mot, mûs par un même ressort, les deux époux d'autrefois tombèrent dans les bras l'un de l'autre, se tenant étroitement serrés et versant de telles larmes que le mandarin se sentit gagné par la contagion.

— Allons, dit-il, calmez cette douleur. Je vois clairement que vous n'êtes point le frère et la sœur. Il y a là un mystère. Avouez-moi la vérité ; peut-être saurai-je aviser.

L'aveu ne venait pas ; il était difficile à faire. Qui oserait parler ? À la fin, cependant, pressée de questions par celui qui avait le droit d'exiger une explication sincère, San-ko-eul se mit à genoux et murmura :

— Devant vos yeux est mon premier mari, que j'ai jadis indignement trompé. Dix mille fois j'ai mérité la mort.

Hing-ko, se prosternant à son tour, raconta sa douloureuse histoire. Il dit comment, après avoir été le plus heureux des hommes, il s'en était vu tout à coup le plus misérable, comment il avait répudié sa femme et le nouveau mariage qu'il avait contracté. Sa voix tremblait, profondément altérée. San-ko-eul sanglotait à côté de lui.

Le mandarin, très ému, releva ces deux créatures désolées.

— Des êtres qui s'aiment ainsi ne doivent pas être séparés, s'écria-t-il, mon devoir est de les réunir. Par bonheur, il n'est pas né d'enfant durant cette épreuve de trois années. Vite, reprenez vos liens et jamais plus ne les brisez.

Pleins de reconnaissance et de joie, Hing-ko et San-ko-eul rallumèrent aussitôt les bougies fleuries. Ou Kié fit amener un palanquin, dans lequel monta la jeune femme. Les seize coffres qu'il avait reçus à l'occasion de ses propres noces avec la belle transfuge, il les rendit aux époux réconciliés retournant ensemble au pays de Siang-yang.

Il eut, enfin, l'attention de fournir une escorte à ces voyageurs jusqu'aux limites de son district, afin qu'ils en sortissent sans être inquiétés.

Le généreux Ou Kié parvint, dans la suite, aux plus hauts grades. Il eut un poste de faveur à la cour et, par la naissance de trois fils, il vit sa prospérité assurée. Chacun estima que cette heureuse fortune était la conséquence de ses grandes vertus.

Nous terminerons en disant que Tsiang Hing-ko ramena chez lui San-ko-eul, et qu'il la donna pour compagne à la dame Peng. San-ko-eul était la première épouse en date, mais le divorce lui ayant enlevé cet avantage et la dame Peng, d'ailleurs son aînée d'un an, ayant acquis légalement la préséance, elle dut se contenter du second rang.

Les deux femmes usèrent entre elles du nom de sœurs, et vécurent en parfait accord avec leur mari commun.

La douce chaîne d'une tendre union était renouée ;
Mais le partage et la déchéance étaient une cruelle expiation.
Ceux-là se trompent qui ne croient pas à la rétribution du bien et du mal.
Le Ciel, qui voit tout, est dans tout.

@

UN SERVITEUR MÉRITANT

Le chien et le cheval sont des animaux qui s'attachent à leur maître. À plus forte raison doit-il en être de même du serviteur, dont l'existence devient solidaire de celle du maître qui le soutient et le nourrit. Les sentiments du maître et du serviteur doivent être ceux d'un père et d'un fils ; les devoirs réciproques entre le maître et le serviteur sont les devoirs prescrits entre le prince et le sujet. Le maître qui maltraite son serviteur n'est pas dans la droite voie ; le serviteur qui trompe son maître blesse l'ordre établi par les lois du Ciel. Le serviteur méritant vaut le maître juste. La bonne ou la mauvaise fortune ne saurait porter atteinte à ces principes sacrés.

@

Au temps des années Kia-tsing, de notre auguste dynastie ¹, dans le village de Kin-cha, du district de Chun-ngan, du département de Yen-tcheou, de la province du Tche-kiang, habitaient trois frères appartenant à la classe des petits cultivateurs. Leur nom de famille était Siu. L'aîné s'appelait Siu Yen, le cadet Siu Tchao, et le plus jeune Siu Tche. La femme de ce dernier, nommée Yen, lui avait donné deux garçons et trois filles, tandis que Siu Yen et Siu Tchao avaient seulement un fils chacun. Conformément aux recommandations du père mourant, les trois frères n'avaient point divisé leurs forces ; ils vivaient en association ; ils n'avaient qu'une marmite, où le riz cuisait pour tous. En outre de quelques champs, l'héritage paternel demeuré indivis comprenait un cheval, un bœuf et, de plus, un vieux serviteur, avec sa femme et leur enfant à peine âgé de dix ans.

Le vieux serviteur se nommait A-ki. Il était né dans le même village que ses maîtres, d'une famille libre ; mais son père et sa mère étant morts sans

¹ 1522 à 1567 (dynastie des Ming).

qu'il possédât les ressources nécessaires pour les faire ensevelir et enterrer, il avait vendu son corps à la famille Siu, afin de subvenir à ces pieuses dépenses. C'était un homme fidèle et consciencieux, très attentionné en toute chose. Il se levait matin et se couchait tard. Il s'entendait parfaitement aux travaux agricoles. Le chef défunt de la famille Siu avait tiré grand profit de son zèle, et l'avait toujours très bien traité. Lorsque après lui l'autorité échut à Siu Yen, dans le gouvernement de la communauté, la situation changea de face. Siu Yen, voyant A-ki prendre des années, regardait déjà ce vétéran d'un mauvais œil. A-ki, de son côté, désapprouvait parfois la manière dont l'exploitation rurale était conduite, et disait ce qu'il pensait en termes d'une franchise un peu rude. Siu Tche écoutait ses observations sans trop se fâcher ; quant aux aînés, qui étaient d'un caractère entier, facilement irritable, ils le prenaient fort mal, lui fermaient durement la bouche et volontiers même lui offraient, à l'occasion, quelques coups de poings pour l'aider à digérer.

La femme de A-ki était une personne sensée ; elle exhortait son époux à ne pas se mêler de donner des avis.

— Toi qui es d'un âge mûr, répétait-elle, tu devrais comprendre le tort que tu as de résister à tes maîtres. Ce sont des hommes d'une génération nouvelle ; ils s'imaginent qu'il suffit de changer pour améliorer. Laisse-les donc agir à leur guise ; tes observations ne serviront à rien de plus que de t'attirer des injures.

A-ki répondait :

— Mon ancien maître a été bon pour moi. N'est-ce pas mon devoir de parler, si l'intérêt de ses enfants me le commande ?

Et la bonne femme répliquait :

— Tu parles sans qu'on t'écoute ; c'est une expérience faite. Te taire est maintenant ton seul devoir.

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

Le serviteur de la famille Siu finit par suivre les conseils de sa femme. Il noua sa langue et s'en trouva bien. On connaît le proverbe : « Qui garde le silence assure son repos. »

Rien n'était venu modifier cette situation, quand Siu Tche tomba malade et mourut. Sa veuve l'ensevelit elle-même. Elle n'oublia pas les oblations, pour assister l'âme qui passait dans un autre monde. La maison retentit de cris de douleur.

Deux mois plus tard, Siu Yen disait à son frère Siu Tchao :

— Toi et moi, nous n'avons qu'un fils chacun, tandis que notre frère a laissé deux garçons et trois filles. Les deux tiers du patrimoine nous appartiennent, et les charges qui pèsent sur nous sont de plus de moitié. Du vivant de notre frère, qui travaillait avec nous, déjà la balance des intérêts n'était pas juste ; aujourd'hui qu'il nous faut prendre à nous deux toute la peine et nourrir des bouches inutiles, nous sommes lésés outre mesure. Voilà pour le présent. Vienne le temps où il s'agira de marier et d'établir les enfants qui auront grandi, quelle est la portion qui nous restera ? Mon idée est que le mieux serait de faire le partage en trois, sans plus tarder, et sans nous inquiéter de la manière dont les autres se tireront d'affaire ; car cela ne nous regarde pas. Je sais bien que notre père nous avait recommandé, en mourant, de ne jamais nous séparer et que, si nous lui désobéissons, notre conduite sera blâmée. Il faut pourtant sortir de cette mauvaise position.

Un homme de cœur aurait rejeté bien loin de pareilles ouvertures ; mais tout ce que venait d'exposer Siu Yen était depuis longtemps dans les pensées de Siu Tchao. Il répondit :

— Notre père n'est plus là ; les paroles d'un mort n'ont pas l'autorité d'un décret que le Fils du Ciel aurait rendu ; et pour ce qui est de nos arrangements de famille, je ne sache pas que les étrangers aient le droit de s'en occuper.

Ravi d'avoir l'assentiment de son frère, Siu Yen se hâta de réaliser ce qu'il souhaitait. Des champs, des récoltes, de tous les objets mobiliers de la communauté, il fit trois parts bien arrangées, qui attribuaient à ses neveux tout ce qui n'était pas de premier choix. Une difficulté l'arrêta pourtant.

— Le bœuf et le cheval, comment les partager ? demanda-t-il à Siu Tchao.

Celui-ci réfléchit assez longtemps, puis il trouva la solution du problème :

— N'avons-nous pas les A-ki, mari et femme ? Le mari est déjà vieux ; bientôt il ne sera plus bon à grand-chose et il faudra continuer à le nourrir, sans parler des frais d'enterrement un jour ou l'autre. On peut en faire un troisième lot, qui sera pour la troisième chambre. De cette façon, nous garderons bœuf et cheval, deux animaux utiles, et nous nous débarrasserons adroitement d'un pesant fardeau.

Siu Yen déclara cette combinaison admirable. Dès le lendemain, il prépara du vin et des mets et, convoquant une assemblée de parents et de voisins, il invita expressément sa belle-sœur à s'y rendre avec les deux jeunes orphelins, Fo-eul âgé de sept ans et Cheou-eul qui n'en avait que cinq. La veuve obéit ; elle prit place dans l'assistance. Elle ignorait encore le motif de cette réunion, lorsqu'elle vit Siu Yen se lever et tenir le discours suivant :

— Honorables parents et amis qui êtes ici présents, nous avons une communication à vous faire ; nous vous prions de nous accorder votre attention. Mes frères et moi, nous n'avons presque rien recueilli de l'héritage de notre père. À force de travail, nous avons cependant amassé quelques biens dont nous nous proposons de jouir en commun jusque dans nos vieux jours. Malheureusement le plus jeune d'entre nous est mort, et la veuve qui le représente ne saurait participer aux soins d'une exploitation agricole comme la nôtre, lucrative ou onéreuse selon la manière

dont on la conduit. Si nous étions sûrs de faire des bénéfiques, nous serions joyeux d'avoir à les partager avec nos neveux ; mais le contraire peut arriver, et ce serait une grande responsabilité pour nous que de perdre ou d'amoindrir le patrimoine de la veuve et des orphelins. Nous avons donc pensé, mon frère et moi, que le mieux était de faire immédiatement trois parts égales et de remettre à chacun la sienne. Vous tous, honorables parents et amis, vous serez témoins de ce que les trois parts ont été déterminées sans que d'aucun côté il y ait avantage ou préjudice, en foi de quoi vous voudrez bien apposer vos signatures sur les actes que voici.

Disant cela, il tirait de sa manche les trois feuilles de partage et les mettait sous les yeux des assistants.

La veuve fut à demi suffoquée par l'émotion d'une si terrible surprise. Ses yeux se remplirent de larmes. Elle se tourna vers ses beaux-frères et murmura d'une voix suppliante :

— Mes enfants sont tout petits ; comment pourrais-je les élever sans aide ? Le père défunt avait recommandé qu'on ne se séparât pas. Que les oncles veuillent bien gouverner en maître la communauté, jusqu'à ce que leurs neveux soient des hommes. Nous ne nous plairons jamais, quel qu'il soit, du résultat de leur gestion.

— C'est une loi commune et invariable que celle de diviser les ménages quand le temps en est venu, répliqua Siu Tchao. Un peu plus tôt, un peu plus tard, il faut que le jour des partages arrive. Le père a émigré dans un autre monde et ses paroles ont perdu leur autorité. Mon frère aîné voulait mettre dans ton lot le bœuf ou le cheval ; je m'y suis opposé, songeant précisément que les enfants sont encore bien jeunes et que des soins leur sont nécessaires. Nous t'avons donc attribué les A-ki. Le mari a conservé de la vigueur ; il s'entend à cultiver la terre. La femme

sait rouir et filer le chanvre et, avant qu'il soit deux ans, leur fils sera capable aussi de rendre des services. Tu n'as vraiment aucune raison de te désoler.

La veuve comprit que toute tentative de faire revenir ses beaux-frères sur leur décision serait parfaitement inutile. Elle continua de pleurer, mais se soumit. Quant aux parents et voisins, bien qu'ils sussent à quoi s'en tenir sur ce prétendu désintéressement de Siu Yen et de Siu Tchao et bien qu'ils reconnussent la fraude et non l'équité dans la répartition opérée, nul d'entre eux ne se soucia d'entamer une vaine discussion ni de s'attirer des inimitiés gratuites. Ils donnèrent tous leur signature ; ils tracèrent des paraphes fleuris, en exhortant la veuve à se consoler et à rentrer chez elle ; puis, ils firent honneur à la collation et surtout au vin chaud parfumé.

Dans les actes de partage, les paroles sont pleines de douceur ;

Les serviteurs et les animaux domestiques sont mis ensemble pour former des lots.

On calcule que le vieil homme vaut moins que le bœuf ou le cheval ;

On l'attribue à la veuve, qui devra pleurer silencieusement.

Ce A-ki, estimé moins qu'un bœuf, mais redouté pour son franc-parler, on avait eu soin de l'écartier en le chargeant de diverses commissions dans les alentours. Lorsqu'il revint au logis, la grande affaire était terminée. Sa femme le guettait sur la route, inquiète des imprudences qu'il pourrait commettre à son retour. Elle courut au-devant de lui, dès qu'elle l'aperçut, le prit à part et lui dit :

— Les maîtres ont procédé au partage du patrimoine. Ne va pas te mêler de cela et t'attirer des avanies.

— Qui donc fera des remontrances, si je n'en fais pas ? s'écria A-ki, consterné de ce qu'il apprenait. Les fils oublient donc les volontés formelles de leur père ! Et cette femme et ces enfants qui perdent leur soutien, comment vivront-ils maintenant ?

— Le mandarin lui-même n'intervient pas dans les affaires de famille. Tout à l'heure, les parents et les voisins assemblés n'ont

pas trouvé un mot à dire. Est-ce à toi de prétendre régenter ceux à qui tu ne peux qu'obéir ?

— Dans le fond tu as raison, et si les partages sont justes je n'ouvrirai pas la bouche ; mais s'il en est autrement, personne ne m'empêchera de parler. Puis-je savoir au moins, dès à présent, auquel des trois ménages je vais appartenir ?

La bonne femme n'en s'avait rien. A-ki la quitta pour aller aux informations. Arrivé à l'entrée de la salle où l'on buvait, il trouva tous les invités si fort lancés dans la grande verve qu'il n'osa pas placer une parole. Il se tint debout, en observation, le dos au mur. L'un des buveurs l'aperçut et lui cria :

— Eh ! vieux champion, te voilà désormais le soutien de la troisième chambre. C'est pour une femme isolée qu'il te faudra travailler et déployer tes forces ; tu n'en seras que plus méritant.

— Hélas ! mes forces sont bien usées, répliqua tristement A-ki.

Sa bouche disait cela, mais son esprit pensait : « Ils m'ont attribué à la troisième chambre, assurément avec l'idée que je ne suis plus bon à rien. Je leur prouverai qu'ils se trompent et je déjouerai ce calcul odieux. »

Sans chercher à en apprendre davantage, il se dirigea tout droit vers la demeure de la veuve. Au moment de franchir le seuil de la porte, ses pieds adhèrent au sol. Il entendait une voix explorée qui gémissait :

— Ô mon époux ! je comptais parvenir avec toi jusqu'à la vieillesse et tu m'as quittée à moitié chemin ! j'espérais que les oncles auraient pitié de leurs neveux, et ton corps est à peine refroidi qu'ils les repoussent et les abandonnent. Ces quelques champs qu'on nous laisse, je me sens incapable d'en tirer parti ; quant au bœuf et au cheval, les deux seuls objets d'un réel profit, on les prend, on nous les enlève, pour mettre à notre charge deux vieilles têtes qui ne pourront que nous obéir.

Soulevant brusquement la natte, A-ki interrompit ce monologue :

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

— Vous pensez donc, troisième dame, que le vieux serviteur coûtera plus et rapportera moins que les deux animaux domestiques ?

— Que dis-tu ? balbutia la dame Yen, effrayée de cette apparition subite.

— Je dis, reprit avec force A-ki, qu'un animal de labour mis en location rapportera tout au plus, par an, quelques taëls, tandis que le vieux serviteur, tout vieux qu'il soit, n'est point encore si dépourvu de courage et de vigueur qu'il ne puisse parcourir de longues routes, supporter des fatigues et s'ingénier à gagner de l'argent. Bien que je n'aie jamais exercé la profession de commerçant, je sais de longue main comment se fait le commerce. Troisième dame, hâtez-vous de me remettre la somme quelconque dont vous pourrez disposer. En voyageant, je saisirai les occasions de la faire valoir deux fois dans une même année. Ma femme filera, tissera, apportera l'eau et le bois. Les champs qui vous sont assignés, vous les affermerez facilement. Vous stipulerez que le prix du fermage vous soit payé en redevances de riz et de fromage. Vous saurez, ainsi que les jeunes demoiselles, vous créer en outre quelques petites ressources. On ne touchera pas à ce qui forme aujourd'hui votre capital et je m'efforcerai, avec le temps, de le grossir. Pourquoi ne parviendrais-je pas à vous assurer une vie aisée ? Pourquoi vous désespérer de la sorte ?

— Voilà des idées qui sont très bonnes, si tu as réellement conservé les forces nécessaires pour les mettre à exécution, répondit la veuve à qui A-ki avait communiqué un peu de sa confiance ; mais, enfin, quel commerce as-tu l'intention d'entreprendre ?

— Je ne voudrais pas tromper la troisième dame et, si je lui dis qu'elle doit compter sur mes forces, c'est que je suis certain de

n'en pas manquer. Quant au commerce que je pourrai faire, il serait difficile de prévoir cela tout d'abord. Suivant les fonds dont on dispose, on entreprend de grandes ou de petites affaires ; l'essentiel est de saisir l'opportunité, de s'inspirer des circonstances et de ne rien risquer légèrement.

Ces paroles sages achevèrent de convaincre la troisième dame, qui promit d'aider de tous ses moyens à réaliser le plan du zélé serviteur. En attendant, A-ki demanda la feuille de partage, prit possession des objets attribués à la troisième chambre et les plaça dans un lieu sûr. Puis, il alla, au nom de sa maîtresse, engager les parents et les voisins à boire jusqu'à la nuit.

Le lendemain, Siu Yen appela des ouvriers pour diviser la maison. Il invita sa belle-sœur à faire ouvrir elle-même une porte particulière, afin de rendre son logement indépendant. La séparation des ménages fut complète.

Aussitôt, la veuve fouilla dans ses coffres. Elle en tira quelques aiguilles de tête, ses seuls bijoux, et quelques ornements brodés, ses seules parures, que A-ki fut chargé de vendre et qui produisirent environ douze taëls.

— Garde cela, dit-elle, et fais-en le meilleur usage que tu pourras. Souviens-toi seulement que c'est tout ce que je possède et que, là-dessus, repose mon sort et celui de mes enfants. Je ne songe pas à de grands profits. De petits bénéfices suffiraient. Réfléchis bien avant d'agir ; sois prudent sur les chemins. Que de reproches et que de railleries nous seraient prodigués ici, à ton retour, si tu revenais les mains vides !

Elle était très émue et A-ki la reconfortait. Elle finit par demander :

- Dans combien de temps veux-tu partir ?
- Demain matin, sans plus tarder.
- Il faudrait cependant choisir un jour heureux.

— Le jour où j’entreprends un voyage aussi utile ne saurait être un jour malheureux. Ne cherchons pas des difficultés nouvelles.

Sur cette résolution, A-ki alla prévenir sa femme, qui ne soupçonnait encore absolument rien de ses projets.

— Dès demain, je me mets en route pour faire le métier de commerçant. Il faut me préparer quelques vieux habits.

L’étonnement de la bonne femme aurait pu s’appeler de l’épouvante. Son époux dut lui expliquer tout ce qu’il venait de concerter avec sa maîtresse. Elle n’en parut que plus effrayée et s’écria :

— Ohia ! D’où peut sortir une pareille idée ? Toi qui as vieilli sans avoir jamais pratiqué aucun commerce, tu vas maintenant creuser ta tête vide pour apprendre ce métier-là, traiter des choses que tu ne connais pas, et porter à ta ceinture tout l’argent d’une femme aussi peu expérimentée que toi ! C’est le renversement de la justice et de la raison. C’est vouloir s’attirer le blâme et les moqueries. Supposons que cet argent soit perdu et que, par suite, les maîtres se trouvent sans ressources, quels reproches n’essuierais-je pas ! quels reproches n’aurais-tu pas toi-même à te faire ! Rapporte bien vite à la troisième dame ce qu’elle t’a confié. Renonce à cette folie d’aller vagabonder. Ce qu’il faut, c’est se lever de bonne heure et ne se coucher qu’à la nuit, labourer et semer comme autrefois, travailler plus fort que jamais et gagner ainsi de quoi manger.

— Les femmes parlent beaucoup et sans réflexion, répliqua l’époux. Il est bien vrai que je n’ai jamais exercé le commerce ambulante ; mais depuis longtemps j’en connais la pratique. Dispense-moi de tes mauvais présages ; n’annonce pas la pluie, avant que la girouette ait tourné.

A-ki ne jugea pas à propos de discuter davantage. Il mit lui-même en paquet un vêtement de rechange et une couverture légère. Il enferma dans

un petit sac quelques légumes secs. Il acheta un parapluie et des souliers de chanvre et, le lendemain de grand matin, tout équipé pour le voyage, il se rendit près de Siu Yen et de Siu Tchao qu'il aborda en ces termes :

— Je vais au loin tenter la fortune du commerce ambulante. Peut-être mon absence sera-t-elle longue. Bien que chacun ait aujourd'hui son habitation séparée, il serait bon que vos honorables personnes daignassent continuer à surveiller et protéger toute la maison.

— Assurément, dirent ensemble les deux frères avec un sourire ironique. Cette recommandation n'est pas nécessaire ; mais quand tu reviendras, après avoir gagné beaucoup d'argent, il ne faudra pas oublier de nous offrir des cadeaux.

— Qui en douterait ? fit A-ki à son tour.

Puis il retourna chez sa maîtresse dont il prit congé, mangea le riz du matin, chaussa ses souliers de chanvre, chargea son bagage sur ses épaules, donna ses dernières instructions à sa femme et, franchissant bravement le seuil de la porte, s'éloigna du pas d'un homme qui n'aurait eu que vingt ans.

Pour Siu Yen et pour Siu Tchao, quel sujet de conversation que ce départ !

— N'est-il pas risible, disait l'un, que cette troisième dame, notre belle-sœur, manque à ce point de bon sens ? Au lieu de nous consulter sur l'emploi de son argent, c'est à ce vieil imbécile qu'elle s'avise de demander des conseils. Le gaillard prend son rôle joyeusement ; il va s'amuser et se bien nourrir avec les taëls qu'elle lui a confiés.

— Quand nous étions en communauté, disait l'autre, jamais elle ne laissait soupçonner qu'elle possédât des économies et, certes, je n'imaginais pas que ce fût là-dessus qu'elle nous trompât ; mais il est probable que, de son vivant, feu notre père aura favorisé le

troisième frère à notre préjudice. La veuve s'est cachée de nous, par la bonne raison qu'elle ne pouvait pas expliquer la source de cet argent que A-ki emporte. Voilà qui est certain. Si nous parlions de cela, on nous taxerait d'envieux. Attendons que le voyageur de commerce ait accompli les heureuses spéculations en perspective. Alors nous rirons à loisir.

Cependant :

Le serviteur dévoué poursuit intrépidement la réalisation de son rêve ;
Il s'élançait dans le combat de la perte ou du gain.
Par la distance qu'il parcourt, on connaît la force du cheval ;
Par la persévérance qu'il montre, on connaît la valeur de l'homme.

A-ki était parti avec la ferme volonté de bien faire, mais sans idée arrêtée sur la première opération qu'il devrait tenter. Comme il roulait mille plans dans sa tête et demandait une inspiration à ses vieux souvenirs, il lui revint à l'esprit, pour l'avoir ouï dire à des gens de toute confiance, que le vernis était une des denrées qu'on pouvait quelquefois acheter et revendre avec un très grand écart de prix. « Précisément, pensa-t-il, le pays qui produit le meilleur vernis est assez proche. Essayons cela pour commencer. » Aussitôt il se dirigea vers les monts King-yun et ne s'arrêta point qu'il n'y fût parvenu.

Tout le vernis que récoltaient isolément les gens de la montagne était acheté d'avance par un courtier, qui en avait ainsi le monopole et qui tenait comptoir dans un village, au centre de la production. La quantité de vernis livrable chaque jour était minime, en raison de la foule des preneurs. Il fallait s'inscrire et attendre son tour. A-ki s'effraya des longs jours qu'il allait perdre, comme aussi du grand nombre de revendeurs qui seraient approvisionnés avant lui ; mais ayant appris que le courtier était son compatriote et, de plus, aimait à boire, il trouva le moyen de lui faire accepter quelques tasses, puis de l'amener peu à peu à cette heureuse phase de l'ivresse où le cœur devient tendre, en même temps que la langue s'épaissit. Alors, il lui exposa sa situation précaire, sa crainte de voir fondre

son petit pécule au creuset des auberges, et il obtint la promesse d'être servi le soir même, en ami. Afin d'éviter les réclamations des autres marchands, qui n'eussent pas manqué de se plaindre de ce passe-droit s'il eût été connu, le courtier conduisit de maison en maison, chez les approvisionneurs directs, le preneur qu'il favorisait. Il forma son lot, régla son compte séance tenante et l'expédia sans bruit, le lendemain matin, au point du jour.

Ce premier succès obtenu parut à A-ki de bon augure et le remplit de joie. Il loua des hommes qui transportèrent sa marchandise, par les sentiers de la montagne, jusqu'au port de Sin-ngan, et aussitôt il fit ce raisonnement : « Si je vends à Hang-tcheou, qui n'est pas loin d'ici, je ne vendrai pas bien cher. Mieux vaut gagner Sou-tcheou, tout d'un trait, le plus rapidement possible. » Il prit donc un petit bateau et se hâta de poursuivre sa route. Justement le vernis manquait sur le marché de Sou-tcheou, quand il arriva. On attendait la nouvelle récolte avec impatience. En moins de trois jours, il eut échangé sa provision contre des espèces sonnantes, aux meilleures conditions de prix. Déduction faite de ses frais de nourriture et de transport, il avait doublé intégralement son capital.

Il remercia le Ciel et la Terre de la haute protection qu'ils lui avaient accordée ; puis, continuant à raisonner en lui-même, il se dit encore : « Emporter cet argent dans ma ceinture pourrait n'être pas prudent ; l'employer en achat de quelques denrées de facile défaite et profiter de mon bateau pour les emporter serait peut-être, au contraire, une combinaison avantageuse. » Il s'informa ; il apprit que le cours du riz hâtif de Fong-kiao, appelé *sien-mi*, alors très abondant sur la place, avait sensiblement baissé. Il jugea qu'en spéculant sur une denrée de cette nature, dans de pareilles conditions, ses chances de bénéfice étaient grandes et celles de perte presque nulles. Il acheta soixante charges de riz *sien-mi*, les embarqua et, grâce à la fortune qui le suivait, put les revendre à Hang-tcheou non moins heureusement qu'il n'avait vendu son vernis à Sou-tcheou. On était au milieu de la septième lune ; il régnait dans le pays une sécheresse qui inspirait de la crainte pour les récoltes ; A-ki rencontrait

la hausse des grains au Tche-kiang, comme il en avait rencontré la baisse au Kiang-nan. Ses bénéfices se grossissaient encore de plus de dix taëls.

« Décidément, pensa-t-il, le bonheur se déclare en faveur de la troisième dame. Informons-nous maintenant de ce que vaut ici le vernis. Si par hasard il se vendait, dans cette ville, mieux que je ne l'ai supposé, ce serait une source de profit commode qu'il ne faudrait pas négliger. » Or, informations prises, il se trouva qu'à Hang-tcheou, malgré la proximité des monts King-yun, le prix du vernis était alors plus haut qu'à Sou-tcheou.

Toi, lecteur, tu diras : « Comment cela serait-il possible ? » Et moi, je te répondrai : « La raison de ce fait surprenant est que presque tous les colporteurs de vernis raisonnent de la même manière que A-ki avait d'abord raisonné. Persuadés que l'élévation du prix ira croissant avec la distance, ils se dirigent constamment vers les provinces les plus lointaines et traversent les régions voisines du point de départ sans s'y arrêter. Sache bien, lecteur, qu'il n'est rien qui soit cher ou bon marché par son essence propre ; c'est la rareté des choses qui fait leur valeur. Ceci t'expliquera la cherté du vernis à Hang-tcheou et, quant au contentement qu'éprouva A-ki de cette découverte lucrative, tu n'auras pas lieu de t'en étonner. »

Le brave serviteur n'attendit pas au lendemain pour reprendre la route des monts King-yun. Les nuits étaient étoilées et les veilles ne l'effrayaient pas. Il avait préparé quelques petits cadeaux destinés au courtier dont il avait fait son ami. Il ne manqua pas de renouveler connaissance avec lui, la tasse à la main ; il lui raconta ses opérations, lui en attribuant tout le succès et témoignant si éloquemment de sa reconnaissance qu'il obtint, une seconde fois, d'être expédié hors tour. Aussitôt, il revint à Hang-tcheou, y réalisa le bénéfice assuré d'avance et, ne trouvant dans cette ville aucun emploi utile de son argent, prit la résolution de rentrer en campagne, comme au début qui lui avait si bien réussi. Il ne pouvait espérer d'être toujours servi avant ses concurrents ; il voulait cependant serrer le temps au plus près, et il songeait aussi à revoir promptement la troisième dame pour la tirer d'inquiétude. Afin de tout concilier, il ne recula pas devant une

nouvelle ascension des montagnes du vernis, fit une commande importante dont il consigna le prix de manière à ce qu'elle fut livrable à son retour et, le cœur léger, se remit en marche dans la direction du village natal.

Parlons maintenant de la veuve isolée, bien anxieuse depuis le départ du commerçant voyageur. Plus d'une fois par jour, elle se demandait si le petit trésor qu'elle lui avait confié n'était pas perdu, et ses deux beaux-frères, très assidus à lui prodiguer leurs avis, ne cessaient de lui bourdonner aux oreilles des propos qui n'étaient point pour la reconforter. Au soir d'une journée particulièrement triste et laborieuse, elle prenait un peu de repos dans sa chambre, quand ses enfants y pénétrèrent avec grand tapage, criant à pleine voix : « A-ki est là ! A-ki est revenu ! » La troisième dame courut à sa rencontre. Elle avait des tressaillements dans la poitrine qui s'étendaient jusqu'aux extrémités des doigts. Elle tremblait d'entendre des paroles qui réduiraient à néant ses espérances et, comme le serviteur respectueux accomplissait tout d'abord les saluts que prescrivent les rites sans se hâter d'ouvrir la bouche, elle lui posa vivement la question qui lui brûlait les lèvres :

— Eh bien ! quel commerce as-tu fait ? Ton voyage a-t-il été profitable ?

A-ki acheva le cérémonial avec calme et répondit ensuite :

— Le Ciel et la Terre m'ont protégé. Les puissances divines ont décrété le bonheur de la troisième dame. Le commerce que j'ai fait est celui du vernis. J'ai quintuplé l'argent que j'avais emporté, et c'est pour apporter cette bonne nouvelle que je reviens aujourd'hui.

— L'argent gagné, tu le rapportes donc ? interrogea la veuve dont le visage s'était épanoui.

— Non pas encore. Je l'ai versé dans la caisse de la maison qui distribue le vernis, à l'appui d'une forte commande dont j'irai prendre livraison au plus vite. Je repars demain matin.

La mère et les enfants se livrèrent à la joie, et A-ki repartit pour les monts King-yun, comme il l'avait annoncé.

En ce qui regarde Siu Yen et Siu Tchao, le hasard ayant voulu qu'ils célèbrent avec des amis la fête du Génie de la Terre, à l'heure où A-ki rentrait sous le toit de leur belle-sœur, ils étaient demeurés toute la nuit plongés dans une ivresse complète et n'avaient appris cet événement qu'au milieu du jour. Leur premier soin fut d'accourir et de s'informer.

— A-ki est donc revenu ? a-t-il gagné beaucoup d'argent ?

— J'allais vous en faire part, répondit la veuve. A-ki s'est livré au commerce du vernis et a quintuplé son argent.

— Voilà une heureuse chance ! s'écria Siu Yen. Il n'a qu'à continuer ainsi pendant quelques années et il sera embarrassé de ses richesses.

— Pourquoi plaisanter ce brave homme ? Qu'il puisse nous garantir du froid et de la faim, c'est tout ce qu'il espère et tout ce que nous souhaitons.

— Où est-il allé maintenant ? Pour combien de temps est-il reparti ? Comment n'est-il pas venu nous rendre visite ? c'était assurément son devoir.

— Il a été forcé de se remettre en route, avant que vous ne soyez levés.

— Étrange précipitation, accentua Siu Tchao. Et Siu Yen poursuivit :

— Cet argent quintuplé, sans doute il vous l'a fait voir.

— Il ne pouvait me le montrer, parce qu'il l'a laissé en compte dans la maison qui lui fournit le vernis de première main.

— Oh ! oh ! exclama Siu Yen avec un gros rire. Je croyais que le capital et les intérêts étaient déjà serrés dans votre coffre, et il se trouve que de belles promesses sont encore tout ce que vous

avez reçu. « Les oreilles rassasiées et le ventre vide. » On connaît ce proverbe-là. Est-ce qu'un courtier a jamais traité des affaires de la sorte ? Est-ce qu'il reçoit d'une main sans livrer de l'autre ? Est-ce que A-ki est assez simple pour aventurer ainsi son argent ? Mon avis est que cet argent est bien compromis, et que le spéculateur en vernis s'est moqué de vous.

— Troisième dame, dit à son tour Siu Tchao, nous n'avons pas à nous mêler, plus qu'il ne conviendra, de vos affaires ; mais enfin, étant femme et par conséquent moins au courant que nous des choses pratiques, vous auriez mieux fait de nous consulter sur l'emploi de l'argent que vous aviez à placer. Nous vous aurions acheté quelques arpents de terre, que personne n'aurait pu vous emporter. Au lieu de cela, vous vous êtes cachée de nous, pour que ce A-ki aille risquer votre pécule à l'aveuglette. Je soupçonne, du reste, que le pécule en question n'a pas dû sortir de votre propre cassette ; il est probable que notre frère l'avait secrètement amassé au détriment de la communauté, ce qui est la raison pourquoi vous en avez disposé vous-même à notre insu.

Les deux frères parlèrent longtemps sur ce ton blessant, plein d'insinuations méchantes. La veuve demeurait muette ; mais le doute se glissait douloureusement dans son cœur et tout le cortège des pensées consolantes y faisait place à la dévorante famille des dix mille soucis.

A-ki, cependant, gravissait pour la quatrième fois les monts King-yun, trouvait son approvisionnement tout préparé, se hâtait de l'enlever et se dirigeait cette fois vers Hing-hoa, du Kiang-nan, où l'appelaient certains renseignements qu'il avait su adroitement recueillir. En effet, son bénéfice y fut très gros et le cours du riz sur le marché n'étant que d'un taël les trois *tan*¹, bien que les mesures du Kiang-nan soient plus fortes que partout ailleurs, l'idée lui vint de renouveler l'opération qu'il avait déjà faite de

¹ Le tan, ou charge, est à peu près de la contenance de cent litres.

conduire un chargement de riz à Hang-tcheou. « Déjà, se dit-il, la sécheresse y produisait la hausse, le mois dernier ; cette sécheresse ayant persisté, la hausse ne peut que s'être accentuée. Je n'ai donc point de risque à courir. » Aussitôt, il fréta un grand bateau et mit encore son plan à exécution dans les conditions les plus heureuses.

Nous ne suivrons pas le vieux serviteur de la troisième dame sur tous les chemins qu'il parcourut durant plusieurs mois, continuant le commerce du vernis, combiné avec d'autres spéculations fructueuses, et augmentant graduellement son trafic jusqu'à prendre des proportions considérables. Il suffit d'accuser qu'un bonheur constant marquait toutes ses entreprises et que, s'il devait pour partie cette prospérité à ses calculs intelligents, il la devait aussi aux puissances célestes, qui voulaient enrichir la veuve opprimée et qui favorisaient son dévouement.

Dressant ses comptes aux approches du nouvel an, A-ki eut la satisfaction de constater qu'il était en possession de plus de deux mille onces d'argent et jugea qu'il fallait avoir de la prudence, après s'être montré hardi. « Si quelque opération malheureuse allait m'enlever ce que je tiens dans mes mains, j'en aurais, pensa-t-il, des regrets éternels. Voici venir l'époque où chacun doit regagner son foyer. On m'attend certainement avec impatience, et avec inquiétude aussi. Le moment est arrivé d'interrompre un peu mon œuvre et d'en consolider les fondements. J'achèterai d'abord de bonnes terres, qui seront pour la troisième dame un fond assuré. J'emploierai ainsi les trois quarts de nos bénéfices, et le dernier quart me suffira quand je reprendrai mon commerce. » Cette décision bien arrêtée, il enveloppa soigneusement ses lingots précieux, les cacha au plus profond de ses bagages et, voyageant par terre et par eau, louant des chevaux et des barques, ne s'arrêtant qu'à la nuit noire pour repartir au point du jour, il opéra son retour sans accident avec toute la célérité possible.

La nouvelle de ce retour émut la veuve jusqu'aux racines du cœur. La joie dominait assurément, mais une joie tempérée par les cruelles

appréhensions que les moqueries de ses beaux-frères avaient fait naître et n'avaient cessé d'entretenir dans son esprit. Elle touchait à l'heure décisive de savoir ce que la destinée lui réservait. Elle s'avança rapidement à la rencontre du voyageur et reçut une première impression rassurante à la vue des nombreux bagages entassés devant la porte. Ce spectacle lui parut de bon augure et ce fut sans trop de crainte qu'elle pressa A-ki de questions, après lui avoir souhaité la bienvenue. Celui-ci, toujours soucieux de l'observation des rites, salua d'abord silencieusement, puis invita sa femme à porter plusieurs ballots dans la chambre de sa maîtresse et, enfin, pria la troisième dame d'en reconnaître avec lui le contenu. Les onces d'argent sortirent alors de leurs cachettes pour passer une à une entre les mains de la veuve, qui les serrait à mesure dans son coffre, toute tremblante de manier tant de richesses et croyant à peine ce qu'elle voyait. A-ki raconta brièvement ses voyages, dont il avait montré déjà les résultats tangibles ; quant à la troisième dame, elle se garda de dire au fidèle serviteur un seul mot des propos qui avaient été tenus sur son compte. Elle lui recommanda seulement beaucoup de réserve vis-à-vis de ses beaux-frères, lui exprimant chaleureusement sa gratitude et le pressant d'aller se reposer de ses longues fatigues.

Ils en étaient là de leur entretien, lorsque tout à coup la porte résonna d'un bruit de *ping, ping*. C'étaient Siu Yen et Siu Tchao qui venaient aux nouvelles, avec une maligne curiosité. A-ki se hâta d'ouvrir, et fit deux saluts respectueux.

— Nous avons appris l'heureux succès de ton premier voyage, lui dit Siu Yen. Nul doute que le second n'ait été plus prospère encore. Quel bénéfice as-tu réalisé ?

— Grâce à la faveur du Ciel qui s'étend sur votre famille, répondit A-ki, tous frais déduits, j'ai grossi de plus de cinquante taëls le capital qui m'avait été confié.

— Comment ! s'écria Siu Tchao ; je croyais que tu avais déjà gagné cette somme, ou à peu près, au début de tes expériences

commerciales. Ta dernière campagne, qui a duré si longtemps, t'a donc bien mal profité ?

— Qu'il ait gagné peu ou beaucoup, reprit Siu Yen, la question n'est pas là. L'essentiel serait de savoir s'il a pu rapporter, cette fois-ci, l'argent gagné.

— Je l'ai remis tout à l'heure à la troisième dame, répliqua l'interpellé.

Cette réponse mit fin à l'interrogatoire qu'on lui faisait subir ; les visiteurs se retirèrent, sans se douter des surprises qu'on leur réservait.

Entre A-ki et la troisième dame, il fut convenu qu'on achèterait des biens-fonds et qu'on prendrait très secrètement les informations nécessaires pour découvrir un bon placement. On dit, non sans raison, que ceux qui héritent de grandes richesses les dissipent volontiers en folles prodigalités. Cet axiome trouvait son application dans le voisinage même du village de Kin-cha, où la famille Yen était devenue si puissamment riche que l'œil ne pouvait saisir la limite de ses domaines à l'horizon. Celui qui possédait alors cette énorme fortune, et qui se nommait Yen Che-pao, avait fait mourir son père de chagrin par le désordre de sa conduite, s'adonnant au jeu avec furie, ne reculant jamais devant aucune extravagance et entretenant une armée de parasites, qui l'aidaient à se ruiner. Tout récemment, on lui avait entendu dire qu'il était las de vendre morceau par morceau quelques méchants lopins de terre et qu'il donnerait mille arpents ¹ pour trois mille taëls, à qui les lui paierait au comptant d'un seul marché ; mais l'argent était rare dans ce pays de petite culture. Il ne s'était pas présenté d'acquéreur, la fin de l'année approchait et le prodigue ressentait un terrible besoin de remplir à tout prix ses mains vides. Alors, il parla de joindre une maison de campagne aux mille arpents de terre, en même temps qu'il réduisait ses prétentions de moitié. Informé d'une aussi belle occasion, A-ki se hâta d'envoyer à Yen Che-pao des mandataires,

¹ L'arpent chinois est de 365 pas carrés.

offrant, si la proposition était sérieuse, de traiter et de conclure immédiatement. Celui-ci les prit au mot, se mit à leur disposition pour le lendemain et, dans l'impatience stupide qu'il éprouvait de se dépouiller, attendit longtemps par avance, sans oser sortir de chez lui, l'heure à laquelle on devait venir le chercher.

Dès que A-ki fut instruit du succès complet de son message, il songea que pour recevoir un personnage du caractère de Yen Che-pao, et pour le tenir en de bonnes dispositions, il fallait savoir lui offrir un repas du goût le plus raffiné. Aussitôt, il acheta d'excellent vin et il se procura d'excellentes choses ; il arrêta un maître cuisinier, afin que tout fût très bien apprêté. Il réfléchit aussi qu'une veuve et de jeunes enfants, passant un contrat tel que celui qu'on allait dresser, seraient faiblement assistés par la seule présence d'un homme comme lui, qui n'était pas de condition libre. Il engagea donc la troisième dame à requérir ses beaux-frères pour servir de témoins, ce qu'elle approuva, en le chargeant de faire la commission.

A-ki trouva Siu Yen et Siu Tchao réunis.

— La troisième dame achète quelques arpents de terre, dit-il avec un profond salut. Elle prie Vos Seigneuries de vouloir bien présider à l'acte de vente, qu'on doit signer aujourd'hui même.

Bien que très choqués de n'avoir pas été consultés au préalable, les deux hommes, que la curiosité poussait, ne refusèrent point ce qui leur était demandé ; mais ils échangèrent leurs réflexions, après le départ du message.

— Si la belle-sœur voulait acheter des champs, dit Siu Yen, comment ne s'est-elle pas adressée à nous pour chercher ce qui lui convenait ? Comment nous fait-elle avertir seulement par ce A-ki, quand l'affaire est conclue, et par lui sans doute ? Au reste, je ne connais point de parcelles de terre qui soient à vendre autour d'ici.

— Tout cela est fort étonnant, répliqua Siu Tchao ; mais, enfin, nous saurons bientôt à quoi nous en tenir.

Les deux hommes s'assirent devant leur porte et attendirent impatiemment l'heure de midi. Alors, ils virent arriver Yen Che-pao, accompagné des intermédiaires et précédé de deux petits domestiques. Il marchait d'un pas léger, causait avec animation, montrait un visage souriant et, guidé par son entourage, pénétra sans hésiter dans l'appartement contigu de la maison divisée.

Les envieux avalèrent un étonnement dont ils pensèrent étrangler et qui leur arracha simultanément les mêmes cris de colère :

— Voilà bien des merveilles ! on a répandu le bruit que Yen Che-pao, qui fait si bon marché de ses richesses, offrait de céder mille arpents de terre à qui lui mettrait trois mille onces d'argent dans la main. Est-ce qu'il consentirait maintenant à morceler ses domaines, jusqu'à détacher des parcelles de quelques arpents ?

Ils entrèrent, à leur tour, dans la troisième chambre. Les présentations se firent et chacun prit un siège dans l'ordre prescrit par les rites, les hôtes occupant les places d'honneur.

A-ki s'avança et, debout devant l'assistance, prononça ces paroles :

— Le prix de vente des terres qui appartiennent au seigneur Yen a été fixé hier soir d'un commun accord. Nous n'oserions pas aujourd'hui proposer la moindre réduction sur ce prix convenu. Sans doute, le seigneur Yen ne voudrait pas non plus élever de nouvelles prétentions, ni changer quelque chose aux conditions arrêtées.

— Un galant homme n'a qu'une parole, interrompit Yen Che-pao d'une voix tonnante. Supposer que j'en puisse avoir deux, ce serait gravement m'offenser.

— Loin de nous cette pensée, répliqua A-ki ; aussi tout est-il préparé pour que le contrat soit passé, séance tenante : papier,

pinceaux, encre et pierre à broyer. Établissons l'écriture et l'argent sera compté dans le même instant.

Déjà Yen Che-pao avait saisi le pinceau. Non content d'écrire de sa main le contrat, il y apposa sa signature sans attendre que le paiement fût effectué et, interpellant celui qui avait paru suspecter un moment la netteté de ses intentions :

— Que te semble de ce paraphe ? lui dit-il ; as-tu maintenant l'esprit hors d'inquiétude et trouves-tu que je fasse les choses comme il faut ?

— Votre Seigneurie les fait mieux que personne, murmura le vieux serviteur ravi.

Quant aux frères Siu, voyant que l'acte mentionnait la vente de mille arpents et d'une maison de campagne, au prix de quinze cents taëls ou onces d'argent, ils s'entre-regardèrent, saisis de rage au point que la langue leur sortait de la bouche. A-ki avait-il pu vraiment amasser une pareille somme dans le commerce ? n'avait-il pas plutôt découvert un trésor, ou fait le métier de voleur de grands chemins ? Ces pensées, ils les échangeaient dans le langage des yeux.

Les témoins ayant signé et paraphé après le vendeur, A-ki remit le contrat à la dame Yen, en l'invitant à sortir de son coffre le prix stipulé. Il avait eu soin de se procurer des balances très justes et des poids officiellement contrôlés. Les lingots pesés s'amoncelèrent sur la table, tous d'argent fin très blanc et très pur. Les yeux de Siu Yen et de Siu Tchao ne parlaient plus ; ils lançaient du feu. Que ne pouvaient-ils écarter les importuns et faire rafle d'une si riche aubaine ! Mais de ce qui excitait leur convoitise, Yen Che-pao ne laissa rien. Les lingots disparurent, remplacés par les vins et les mets les plus variés. On but et on mangea en abondance ; on ne se sépara que fort avant dans la nuit.

La maison de campagne achetée était vaste et belle. A-ki engagea la troisième dame à s'y installer sans retard ; d'autant que les cultures du

domaine attendant demanderaient à être surveillées. La veuve, qui souffrait du mauvais vouloir de ses beaux-frères, fut heureuse de quitter leur voisinage. Elle choisit le sixième jour de la première décade de la première lune, pour se transporter dans sa nouvelle résidence ¹. Le fidèle A-ki, qui songeait à tout, chargea de l'éducation de ses jeunes maîtres, Siu Kouan et Siu Hong, un lettré de mérite, en même temps qu'il pourvut aux nombreux détails de l'existence aisée qu'on inaugurerait. Quant aux habitants du village, cette haute fortune inattendue leur fit naturellement tenir bien des discours. Ce qui était vrai ne trouvait pas de créance. La découverte d'un trésor demeurait la fable dominante et chacun s'empressait, du reste, à saluer ceux que le destin favorisait.

Ces résultats avaient de quoi satisfaire ; mais A-ki n'était pas homme à rester inactif, tant qu'il se sentait la force d'agir. Il recommença ses voyages périodiques, élargissant de plus en plus le cadre de ses opérations, joignant au commerce du vernis, qu'il n'abandonnait pas, celui des grains sur une grande échelle, et toujours au courant des affaires qui pouvaient procurer de gros profits. Au bout de dix ans, la veuve et les orphelins étaient en possession d'immenses richesses. Les champs et les maisons de Yen Che-pao avaient passé successivement entre leurs mains. Ils avaient des chevaux et des bœufs par troupeaux, des fermiers, des assistants, des serviteurs et des servantes par centaines.

La richesse est changeante ;
À force de zèle on peut l'obtenir.
Quant aux paresseux et aux indolents,
Le froid et la faim sont bien souvent leur partage.

À cette époque où nous sommes parvenus, les trois filles de la dame Yen étaient mariées. Toutes trois avaient épousé des jeunes gens de bonnes familles. Les fils avaient pris femme de leur côté, et chaque fois qu'un mariage s'était accompli, A-ki avait subvenu à tous les frais et à tous

¹ Ce jour est considéré comme un jour heureux.

les présents d'usage, sans que la dame Yen eût à s'en préoccuper un instant. Il avait acheté aussi, pour Siu Kouan et Siu Hong, le titre honorifique de *Kien-cheng*¹, afin qu'ils fussent à l'abri des vexations et des exactions auxquelles les gens riches, mais non gradés, sont exposés de la part des petits mandataires et de leurs agents.

Disons que la troisième dame ne se montrait pas ingrate à l'égard du fidèle artisan de sa fortune. Elle avait marié son fils unique comme une personne libre. Elle ne permettait plus que le vieillard, affaibli et voûté, entreprît de nouvelles campagnes. Elle le retenait à la maison pour tout surveiller et diriger. Elle l'avait forcé de prendre un cheval, craignant qu'il ne se fatiguât dans ses tournées d'inspection.

Depuis les premières spéculations commerciales jusqu'au milieu de ces jours de rayonnante prospérité, jamais le vieux A-ki ne s'était accordé pour lui seul un repas fin ; jamais il ne s'était acheté un habit luxueux. Sans l'autorisation expresse de la maîtresse qu'il servait, il ne se serait pas approprié un morceau de soie.

Religieux observateur des rites, dès qu'il voyait entrer dans la maison un membre de la famille Siu, si jeune qu'il fût, il se levait aussitôt, et s'il en rencontrait un sur la route alors qu'il était lui-même à cheval, il descendait immédiatement de sa monture, se rangeait de côté et le laissait passer. Tous étaient touchés de cette façon d'agir et l'en respectaient davantage ; la dame Yen et ses enfants le traitaient d'ailleurs comme un vieux parent. La bonté de ce brave homme égalait sa droiture. Voyant Siu Yen et Siu Tchao si pauvres par comparaison, bien qu'ils eussent un peu arrondi leur patrimoine, et devinant la jalousie qui les rongait, il avait porté leur belle-sœur à les gratifier chacun d'une assez forte somme. Il avait fait

¹ Bachelier honoraire.

reconstruire magnifiquement le tombeau où la veuve de Siu Tche devait prendre place un jour auprès de son époux ¹.

A-ki arriva jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, sans infirmité ni maladie. Quand il ressentit les premières atteintes du mal qui devait l'emporter, la troisième dame voulut appeler un médecin ; mais le vieillard refusa soins et médicaments, avec une opiniâtreté insurmontable.

— Le compte de mes années est suffisant, répétait-il ; il est dans l'ordre du destin que je quitte maintenant la vie.

La dame et ses enfants ne purent que s'empresser devant le lit du moribond, afin de recueillir ses derniers regards, tout en préparant pieusement les linceuls et le suaire, ainsi qu'un double cercueil. Quelques jours se passèrent sans aggravation, puis une crise survint et le malade, comprenant que sa fin était proche, fit signe à ses jeunes maîtres et à sa maîtresse qu'il avait à leur parler.

— Les forces du vieux serviteur sont maintenant épuisées, comme celles du bœuf et du cheval le sont depuis longtemps, dit-il d'une voix qui allait s'affaiblissant. Je ne crains pas de mourir ; mais je voudrais être assuré que vous ne vous offenserez pas, si je vous avoue que j'ai pris sur moi de régler une affaire qui excédait mes pouvoirs.

— C'est à toi que nous devons tout, s'écria la troisième dame qui versait des larmes abondantes ; apprends-nous ce que tu as réglé, et sois certain que tes volontés seront respectées.

Le vieillard eut encore un sourire. Il tira deux rouleaux de papier qu'il avait placés sous son oreiller, les tendit d'une main tremblante et continua :

¹ Au point de vue chinois, préparer ainsi le tombeau de sa maîtresse encore vivante est, de la part de A-ki, le comble des attentions délicates.

— Déjà mes jeunes maîtres sont devenus grands. Un jour ou l'autre, bientôt sans doute, ils devront procéder à leurs partages. Des contestations pourraient surgir et des blessures profondes en résulter. C'est pourquoi, moi le vieux serviteur, au courant de tout ce qui compose les biens de la famille, champs, maisons, argent de réserve, j'ai fait soigneusement deux lots d'une égalité parfaite, dont le détail est porté dans les deux actes que voici. Mon grand désir serait que mes jeunes maîtres acceptassent ce partage équitable et prissent en main, dès aujourd'hui, le gouvernement de leurs affaires. Il est bien difficile de trouver des mandataires en qui l'on puisse se fier. Pour être bien servi, il faut surveiller et diriger soi-même.

A-ki eut la promesse d'être ponctuellement obéi. Sa femme et ses enfants reçurent aussi ses instructions, et l'on n'entendit plus que des sanglots.

Une fois encore, on vit s'entrouvrir les lèvres du mourant.

— Il me reste un devoir à remplir, soupira-t-il faiblement, qui serait de prendre congé des respectables oncles de mes jeunes maîtres. Peut-être se rendraient-ils à ma prière de venir jusqu'ici.

Immédiatement la troisième dame expédia un messager, chargé de transmettre ce dernier vœu.

— Il ne songeait guère à nous, quand il se portait bien, répondirent à l'unisson Siu Yen et Siu Tchao. À quoi bon cette pensée tardive ? Mieux vaut ne pas nous déranger.

Le messager ne pouvant les décider à la suivre, revint promptement rendre compte de sa mission. Alors Siu Hong alla lui-même chercher ses oncles, qui n'osèrent pas résister à ses instances et qui se laissèrent entraîner bien à contrecœur. Le mourant n'avait plus la force de parler. Ses yeux seuls trahissaient la pensée ; ils eurent deux regards expressifs et la vie s'éteignit.

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

Dans cette vaste maison, la douleur fut sur tous les visages ; car tous, grands et petits, sentaient qu'on venait de perdre un homme de bien.

Hélas ! ce pauvre vieillard,

Il avait ressemblé au vers à soie qui forme péniblement son cocon,
Et qui périt quand le temps est venu de dévider la soie ;
Ou bien encore à l'abeille active et laborieuse,
Qui fabrique le doux miel pour qu'il lui soit enlevé par les hommes.

La dame Yen et ses enfants séchèrent leurs larmes, afin de s'occuper des funérailles. Le double cercueil était en bois très dur et les linceuls étaient en toile très fine, ce que voyant Siu Yen et Siu Tchao, ils tirèrent à part leurs neveux et firent entendre des représentations acerbes. L'homme qui venait de mourir était un serviteur de la famille, et rien de plus. Beaucoup de simplicité eût mieux convenu. Pourquoi lui rendre de tels honneurs ? Jadis leur père et aïeul avait été enterré moins magnifiquement que ce serviteur.

— Si nous sommes devenus riches, dit Siu Kouan, c'est à lui que nous le devons. Nous souffririons de ne pas le traiter selon que nos ressources actuelles nous le permettent.

— Tu es vraiment bien naïf, reprit Siu Tchao avec un rire mauvais. Il était dans votre prédestination d'acquérir la richesse et tu t'imagines que ce A-ki a fait des merveilles, quand il n'a été que l'instrument du destin. Sans compter qu'il a dû penser à ses propres intérêts, depuis si longtemps qu'il profite de votre fortune prospère, et qu'il n'aura pas manqué de former aussi son petit trésor à vos dépens. Songez à découvrir sa cachette ; ensuite vous prendrez soin de l'enterrer.

— Gardons-nous de la calomnie, s'écria Siu Hong. J'ai toujours vu cet excellent homme rendre compte à ma mère des sommes les plus minimales. Rien ne m'a jamais fait soupçonner qu'il s'appropriât quoi que ce soit.

— Que tu n'aies rien vu ni rien soupçonné, je veux le croire ; mais le moment est venu de savoir exactement ce qu'il en est. Cherche donc bien dans tous les coins de sa demeure et, si tu ne trouves pas au moins mille onces d'argent, mon étonnement sera grand.

— Quand on les trouverait, observa Siu Kouan, il n'aurait fait, après tout, que garder un peu de ce qu'il avait gagné lui-même. Cela ne pourrait pas s'appeler un détournement.

— Soit, insista Siu Yen, mais enfin le fait mériterait d'être constaté.

Ainsi pressés par leurs oncles, Siu Kouan et Siu Hong finirent par se laisser troubler et ébranler. Sans demander conseil à leur mère, ils consentirent à opérer une perquisition dans la demeure du défunt. Ils écartèrent les femmes sous un prétexte, ils fermèrent les portes, ils fouillèrent les moindres recoins. Quelques vieux habits furent tout ce qu'ils découvrirent. Point d'argent, point de billets. Alors Siu Tchao proposa de visiter la chambre du fils de A-ki, où sans doute les recherches seraient plus fructueuses. On s'y rendit et l'on put mettre la main sur un paquet d'argent, mais qui ne montait pas à deux onces. La provenance en était indiquée par un compte placé sous la même enveloppe. C'était le reliquat de la modeste somme de cinq taëls, dont la troisième dame avait gratifié le jeune homme quand il s'était marié.

— J'affirmais que A-ki était incapable de thésauriser et qu'il ne possédait absolument rien en propre, dit Siu Kouan. Vous avez voulu voir par vos yeux. Hâtez-vous maintenant de réparer le désordre que vous avez mis dans ce logis, car si l'on pouvait soupçonner ce que nous venons de faire, on aurait une triste opinion de nous.

Très désappointés et très confus, les deux oncles se retirèrent au plus vite. Siu Kouan crut devoir tout avouer à sa mère, que cet incident cruel impressionna douloureusement. Elle décida que la famille entière prendrait

le deuil, comme pour un propre parent, que ses enfants le conduiraient et qu'ils recevraient eux-mêmes les visites de condoléances qui se rendent après le convoi. Sept jours furent consacrés aux offices religieux. On pria pour l'âme qui transmigrerait ; puis, on porta le corps dans un tombeau construit près de celui que le défunt avait lui-même édifié sur la sépulture de son ancien maître. Quant aux cérémonies des funérailles, la plus grande pompe y présida.

La dame Yen voulut qu'une part des biens considérables dont elle et ses enfants étaient en possession fût dévolue au fils du fidèle A-ki, afin qu'il fondât de son côté une puissante maison. Déjà, elle avait noué avec lui des liens d'adoption, en établissant qu'il donnerait à ses fils le titre d'oncle et recevrait d'eux celui de neveu ¹. Par ces sentiments de reconnaissance, elle montrait l'élévation de son cœur.

Toute la population du village se réunit pour exposer aux mandarins du district et de la province les hautes vertus de A-ki, afin d'obtenir des marques d'honneur qui servissent d'encouragement aux générations futures.

Les mandarins, après enquête, adressèrent respectueusement un rapport à l'Empereur attestant la réalité des choses et, par décret impérial, le village fut décoré d'insignes glorieux qu'on y voit encore aujourd'hui ².

Les descendants des deux familles ont prospéré. Ils sont devenus très nombreux ; ils jouissent tous d'une belle opulence et plusieurs d'entre eux se sont élevés dans les charges publiques.

Les vers disent :

Le compte de ses années ne l'empêcha pas de surpasser en force le cheval
et le bœuf,

¹ L'adoption, chez les Chinois, se fait à tous les degrés.

² Ces insignes, destinés à perpétuer le souvenir des habitants d'un pays dont les vertus demeurent pour leurs compatriotes un titre de gloire, consistent en portes monumentales, inscriptions, drapeaux.

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

Et de sa tête puissante un fleuve d'or est sorti.
À lui, l'honneur d'avoir été le soutien de ses maîtres ;
À ceux qui voulaient ternir sa mémoire, la honte d'avoir calomnié un
homme de bien.

@

TANG LE KIAI-YOUEUEN

Chaque nuit, les tambours et les cornets marquent trois veilles ; ensuite on entend le chant du coq.

Tantôt c'est le soleil qui monte, et tantôt c'est la lune qui descend.

Dans l'ordre des saisons, nous voyons les hivers après les automnes, et puis revenir les printemps et les étés.

Les bateaux et les chars n'arrêtent jamais leur course incessante ; ils vont au midi, ils vont au nord, à l'orient ou à l'occident.

Hélas ! l'homme qui consulte son miroir y reconnaît aussi la marche du temps.

Tout s'entremêle, tout se transforme, tout nous échappe dans le mouvement universel.

Qui nourrit l'ambition de pouvoir compter, en ce monde, sur quelque chose,

Ne doit rien prétendre au-delà d'un repas de légumes, avec une tasse de petit vin.

@

L'auteur de ces huit vers fut un des esprits les plus ingénieux et les plus brillants des siècles passés. Il s'appelait Tang de son nom famille, Yn de son nom personnel et Pe-hou de son nom d'intimité. Son intelligence était aussi fine que son savoir était profond. Les caractères que traçait son pinceau avaient une élégance incomparable. Excellent musicien, peintre exquis, poète charmant aussi bien que prosateur plein de verve, en tout ce qu'il lui plaisait de faire, il atteignait la perfection. Ajoutons seulement que cet homme rare ne connaissait d'autres lois que celles de sa fantaisie, lâchait la bride à ses passions, traitait légèrement les conventions du monde, et avait une manière à lui pour secouer n'importe quelle entrave. Il était du pays de Sou, dont la capitale est Sou-tcheou et, dans cette ville, sa famille habitait le faubourg de Ou-tsiu.

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

Dès l'époque où, fort jeune, il fut reçu bachelier, Tang Yn Pe-hou imita la manière du poète Lien Tchou-ti en composant une pièce intitulée *Les Fleurs et la Lune*, qui contenait plus de dix strophes. Le mot *fleurs* et le mot *lune* revenaient dans chaque vers avec beaucoup de grâce et d'ingéniosité, comme par exemple :

Quand l'ombre descend dans le grand vide, les fleurs saluent le retour de la lune.

À l'heure où les moines du cloître profond rentrent dans leurs cellules, la lune jalouse accapare le charme des fleurs.

Si les nuages se déchirent, laissant passer les rayons de la lune, les yeux cherchent aussitôt les bons endroits émaillés de fleurs.

Au milieu d'une nuit calme, les fleurs s'endorment dans le clair de lune.

et autres rencontres agréables du même genre, très appréciées par les délicats.

Tang Yn Pe-hou avait des admirateurs enthousiastes. De leur nombre était le gouverneur de la province, nommé Tsao Fong, dont l'intervention lui fut très utile pour prendre le grade de licencié. Certes le talent littéraire ne lui manquait pas et le président des examens n'était point non plus un de ces ennemis de toute nouveauté, qui rejettent systématiquement la meilleure composition pourvu qu'elle s'éloigne du genre classique ; mais ayant ouï dire que, fier de son mérite comme un sanglier de ses crocs, le brillant candidat menait une vie dissipée, n'avait de déférence pour personne et se moquait des usages reçus, ce président avait jugé l'occasion bonne de faire sentir au révolté qu'il existe des puissances avec lesquelles on doit compter. Il avait donc effacé son nom de la liste des bacheliers inscrits, ce qui lui fermait le concours. Tsao Fong prit chaudement la défense de l'évincé, contre qui l'on ne pouvait alléguer aucun motif sérieux d'exclusion. Il exigea que l'inscription fût maintenue, et c'est ainsi que Tang Yn Pe-hou devint *Kiai-youen* ¹.

¹ On donne le titre de *Kiai-youen* au licencié classé le premier sur la liste des candidats reçus, dans le concours annuel de sa province.

Le nouveau licencié eut bientôt l'ambition d'atteindre le faîte, dans la hiérarchie des lettrés. Il se rendit à la capitale, pour conquérir le grade de docteur. Le bruit de ses vers l'y avait précédé. La nouvelle de son arrivée fut un événement ; chacun voulut connaître son visage ; les plus grands seigneurs se firent une gloire de la traiter en compagnon. Le président des examinateurs, arbitre de cette suprême épreuve du doctorat, était alors un certain Tching, fort soupçonné de vendre parfois l'argument du concours aux aspirants assez riches pour acheter un triomphe frauduleux. Il avait résolu de saisir la première occasion qui se présenterait d'inscrire un nom célèbre et incontesté en tête de la liste des heureux, de manière à obtenir, une fois du moins, l'approbation générale. Tang Yn Pe-hou était précisément l'homme qu'il lui fallait. Il accueillit le poète en vogue à bras ouverts et, désireux de le compter aussitôt parmi ses amis, il lui promit secrètement qu'il serait le *Houei-youen* ¹.

Le plan ne manquait pas d'habileté ; mais confier un secret à qui n'en avait pour personne, c'était oublier la moindre prudence. Tang Yn Pe-hou ne manqua pas d'annoncer à ses familiers la haute distinction qui l'attendait. Des rumeurs transpirèrent. Les concurrents s'émurent ; ils firent grand bruit des agissements du président Tching et de sa partialité scandaleuse, si bien que les censeurs impériaux crurent devoir adresser un rapport à l'Empereur, qu'il y eut un décret du Fils du Ciel révoquant Tching de ses fonctions, et que protecteur et protégé furent mis tous deux en prison.

Tching perdit sa charge et rentra dans l'obscurité. Tang Yn Pe-hou, déchu du droit de prendre part à de nouveaux concours, reprit la route de sa province et ne songea plus qu'à se livrer, sans contrainte, au plaisir de boire et de manier le pinceau. Il demeurait, comme auparavant, Tang le Kiai-youen. C'est ainsi que désormais chacun le nomma.

¹ De même que le premier reçu, dans un concours pour devenir licencié, reçoit le titre de Kiai-youen, de même le titre de Houei-youen appartient au premier reçu dans une promotion de docteurs.

L'éclat de sa disgrâce fut loin de nuire à sa renommée. Le moindre morceau de papier sur lequel il avait jeté quelques vers ou quelques croquis était estimé à la valeur d'une pierre précieuse. Ses peintures, surtout celles qui représentaient des scènes familières, faisaient pousser des cris d'admiration. La joie, la colère, le contentement, la tristesse, tous les sentiments dont il voulait animer les personnages de ses compositions capricieuses passaient de son esprit dans ses doigts, qui les logeaient dans la couleur. À peine une fantaisie de ce genre était-elle sortie de son pinceau qu'on se la disputait avec fureur, à des prix incroyables.

Il y eut un vieux quatrain qui disait :

Il n'a point trouvé la pierre de Tan ; à personne il ne tend la main.
Il ne fait pas le commerce, il n'a point de champ à cultiver.
Il lui suffit, dans ses loisirs, de promener son pinceau sur la soie légère ¹,
Et, franc de toute servitude, il vit largement sans nul souci.

La grande et belle ville de Sou-tcheou est orgueilleuse de ses six portes. Celle qu'on appelle la porte de Tchang est un lieu vraiment célèbre par le mouvement extraordinaire qui s'y concentre. Elle est située au bord du fleuve. Des bateaux, des chars, une foule tumultueuse ne cessent d'encombrer le port et les quais.

Aux fenêtres et sur les terrasses des maisons, d'innombrables curieux,
habillés des plus riches étoffes.

Les marchandises les plus précieuses affluent partout sur le marché.
Un trafic incessant, qui ne s'arrête même pas à la cinquième veille ;
Un cliquetis de paroles, où s'entremêlent les idiomes de tous les pays.

Tang le Kiai-youen aimait à contempler ce spectacle. Il s'installait dans un cabaret à la mode, d'où la vue plongeait sur le tableau mouvant. De nombreux admirateurs de son talent, parmi lesquels figuraient des lettrés de haut mérite, ne tardaient pas à l'entourer et à lui adresser des compliments. Ils tiraient de leurs manches des éventails blancs ; ils le priaient de vouloir bien y répandre un peu de son encre ou de ses couleurs.

¹ La plupart des aquarelles et des gouaches des Chinois sont peintes sur soie.

Un jour qu'après avoir prodigué les strophes et les croquis improvisés le Kiai-youen voyait grossir autour de lui le cercle des solliciteurs en raison même de la complaisance qu'il avait montrée, l'impatience le prenant tout à coup, il se leva brusquement, commanda au jeune garçon qui le servait de remplir sa tasse et, debout devant la fenêtre ouverte, le dos tourné aux importuns, il but son vin à petits coups. En ce moment-là même, un grand bateau de plaisance franchissait la porte de Tchang, traversant Sou-tcheou sans s'y arrêter. Sur le pont de ce bateau, des femmes en toilettes éclatantes attiraient les regards. L'une d'entre elles surtout, une petite suivante en robe verte, aux yeux charmants surmontés de sourcils bien arqués, à la taille svelte, à la démarche féline, captiva l'attention du buveur, qu'elle parut aussi remarquer. Elle leva gracieusement vers lui sa tête mutine ; elle se couvrit la bouche de sa main d'enfant pour cacher un sourire, et le bateau passa rapidement.

Si courte que cette vision eût été, le Kiai-youen en avait ressenti une impression violente. À qui appartenait ce bateau ? où allait-il ? vite on dut courir pour lui aux informations et questionner les gens du port. On lui apprit qu'il avait vu passer le bateau du seigneur Hoa, un savant très riche de Ou-si, en voyage de plaisir avec sa famille et sa maison. Aussitôt il se précipita sur le port, il héla une petite barque afin de se mettre à la poursuite du grand bateau et, son appel n'étant pas entendu, il lui sembla que, dans son cœur, il y avait quelque chose qui se déchirait. Comme il tournait les yeux de tout côté, en quête d'une embarcation à sa portée, il aperçut justement une autre barque nageant dans la direction qu'il voulait prendre.

Sans faire nulle attention à ceux qui l'occupaient, sans s'inquiéter de leurs intentions, il frappa des mains, éleva la voix et cria impérieusement qu'on vînt à lui. Ses cris, cette fois, eurent de l'écho, la barque s'approcha et une voix en sortit qui criait à son tour :

— Où veux-tu donc aller, Pe-hou, et d'où te vient si grande hâte ?

Dans celui qui l'interpellait ainsi, le Kiai-youen reconnut son excellent et intime ami Ouang Ya-yi. Le génie des heureuses rencontres le servait.

— Ma grande hâte est de rendre une visite qui ne souffre point de retard, répondit-il, et à quelqu'un qui demeure loin d'ici. Où va lui-même mon frère aîné ?

— Avec deux de ses parents, le frère cadet se rend au mont Mao-chan. Nous brûlerons des parfums dans la pagode qu'on y révère, et ensuite nous reviendrons ici.

— Voilà qui tombe à merveille. Depuis longtemps je formais aussi le projet de faire un pèlerinage au Mao-chan. L'occasion seule m'avait manqué. Elle se présente aujourd'hui de la façon la plus charmante, d'autant que le Mao-chan est précisément sur ma route. C'est dit ; je pars avec vous.

— En tout cas, nous attendrons bien volontiers le temps nécessaire, pour que mon frère aîné rentre un moment chez lui et puisse préparer son sac de voyage.

— Partons, partons. Il est inutile de s'occuper de cela.

— Cependant, il vous faut des bougies parfumées.

— Nous en achèterons là-bas, répliqua vivement le Kiai-youen en sautant dans la barque et saluant la parenté de Ouang Ya-yi.

Il avait éloigné d'un geste les garçons du cabaret attachés à ses pas. Il n'avait à la bouche que ces seuls mots : « Vite, vite, partons. » Les bateliers, qui le connaissaient, mirent de l'empressement à lui obéir. La petite barque fila légère, et bientôt le grand bateau fut en vue. Le Kiai-youen désira qu'on le suivît sans le dépasser. On se conforma bénévolement à cette nouvelle fantaisie du maître ; le lendemain matin, on atteignait de conserve le port de Ou-si, où le bateau de plaisance gagna la rive et prit ses dispositions pour atterrir.

— Holà ! s'écria celui que chacun écoutait, nous voici arrivés dans un lieu qu'il serait imprudent de traverser sans s'y arrêter. Que penserait-on de nous, si l'on apprenait que nous ayons passé près de Houei-chan sans goûter à l'eau de ses sources ! Nous serions perdus de réputation. On nous rangerait dans le dernier vulgaire. Il convient de se délasser ici toute une journée. Nous visiterons tantôt la ville. Demain, de grand matin, nos bateliers reposés irons puiser pour nous l'eau fameuse de la montagne. Nous la boirons avec respect, et puis il sera temps de poursuivre notre chemin.

L'avis fut adopté ; la barque fut amarrée. Chacun mit pied à terre et les quatre jeunes gens se dirigèrent vers l'intérieur de la cité. Quand ils se furent engagés dans les rues les plus animées, le Kiai-youen trouva le moyen de perdre ses compagnons et se lança aussitôt à la recherche de ce qui l'absorbait. N'osant pas interroger et ne connaissant pas la ville, il errait à l'orient et à l'occident ; il marchait vite, tourmenté de la crainte de faire fausse route, quand tout à coup, au croisement de deux larges rues, il entend une rumeur confuse et voit se former un rassemblement de curieux. Il se mêle à la foule, il regarde. Une dizaine de serviteurs s'avançaient en groupe, précédant un palanquin d'été aux rideaux fermés. Derrière le palanquin venait un essaim de suivantes, le personnel féminin d'une grande maison en déplacement.

Il est un axiome antique, dont on reconnaît toujours la vérité : « Lorsqu'il y a prédestination, les rencontres ne peuvent manquer de se produire. » Au milieu de cet essaim bruyant, la petite robe verte de la porte de Tchang ondoyait gracieusement et jetait sa note vive sous les rayons du soleil. Le Kiai-youen tressaillit de joie. Il suivit de loin le cortège jusqu'à l'entrée d'une vaste résidence, d'où sortirent d'autres serviteurs pour recevoir les arrivants. Il laissa passer le premier tumulte, mais quand les portes furent refermées, il s'enquit auprès des voisins du personnage qui habitait cette somptueuse demeure et qui menait un si grand train. On lui nomma le seigneur Hoa, l'un des notables de Ou-si ; on lui dit que les

suivantes, en si grand nombre, appartenaient à la dame Hoa, sa femme, laquelle était rentrée chez elle dans le palanquin aux rideaux fermés.

Il savait tout ce qu'il avait souhaité d'apprendre. Alors seulement il s'inquiéta de ses compagnons, qui étaient de lui fort en peine, et qu'il parvint à rejoindre au déclin du jour. Ceux-ci lui reprochèrent de les avoir abandonnés et lui demandèrent ce qu'il était devenu. Il répondit qu'un mouvement de presse, dans la foule, les ayant séparés, il avait vainement essayé de les retrouver, qu'ensuite on l'avait trompé par des indications fautives, et qu'enfin il était trop fatigué pour parler de cela davantage.

Les jeunes gens couchèrent dans la même chambre ; le Kiai-youen fut le seul à ne pas s'endormir. Au milieu de la nuit, cependant, comme s'il fût en proie au cauchemar le plus horrible, on l'entend pousser des cris effrayants. On l'entoure, on le secoue, on croit l'éveiller, on l'interroge avec anxiété. Il déclare qu'il vient de faire un rêve, qui n'était pas un rêve ordinaire. Un génie lui est apparu, cuirassé d'or et armé d'une massue avec laquelle il l'a frappé. Le génie lui a reproché son inconduite et sa négligence à offrir des sacrifices. Il a proféré des menaces, qui l'ont terrifié.

— Quand vous m'avez réveillé, ajoute-t-il, je lui promettais de vivre un mois dans le jeûne et la retraite. C'est un vœu que je suis résolu d'accomplir sans délai. Demain, vous continuerez votre voyage, et moi je m'en retournerai immédiatement à Sou-tcheou.

Ce conte fut pris au sérieux par de candides auditeurs. Ouang Ya-yi s'inclina devant la décision de son ami, quelque chagrin qu'il en eût et, le lendemain au lever de l'aurore, tandis que les pèlerins reprenaient leur navigation vers le Mao-chan, le Kiai-youen montait ostensiblement sur une autre barque, qui devait le ramener à Sou-tcheou. On échangea des signaux tant que les deux embarcations demeurèrent en vue ; mais à peine les signaux avaient-ils cessé que le rêveur du cuirassé d'or se frappait le front, en homme qui aurait oublié une chose d'importance, tirait de sa manche quelques pièces de monnaie et invitait les bateliers à le ramener

où ils l'avaient pris. Il s'élançait avec impétuosité sur la rive, dans la direction du faubourg le plus pauvre de Ou-si. Là, il faisait choix d'une humble hôtellerie, chargeait l'hôtelier de lui procurer un vieux bonnet, une robe rapiécée, des chaussures communes, et, bien déguisé sous cet accoutrement misérable, il se rendait au bureau de prêt sur gages attendant à la maison du seigneur Hoa ¹.

Il entre ; le vieux gérant l'interroge du geste.

— Je suis, dit-il en saluant jusqu'à terre, un malheureux qui vient implorer votre compassion. Je me nomme Kang Siuen, je suis du pays de Ou. J'ai une très belle écriture. Je dirigeais une petite école et j'étais à l'abri du besoin ; mais j'ai perdu ma femme et bientôt tous mes élèves, par suite du trouble d'esprit que j'ai ressenti. Seul et sans ressources aujourd'hui, je voudrais m'attacher à une grande maison, comme expéditionnaire ou teneur de livres. Si vous aviez un emploi de cette nature qui fût vacant et si vous daigniez me l'accorder, ma reconnaissance serait extrême.

Parlant ainsi, il déroulait un papier sur lequel il avait tracé quelques lignes de sa fine écriture et présentait ce spécimen de son savoir-faire. Les caractères étaient si réguliers, si élégants, si purs et, en un mot, si charmants, que le bonhomme de gérant fut saisi d'une admiration véritable. Des paroles encourageantes lui vinrent aux lèvres :

— Ce soir je montrerai ceci au maître ; revenez demain et j'aurai une réponse à vous donner.

En effet, l'autographe de Tang le Kiai-youen fut placé le soir même sous les yeux du seigneur Hoa, qui poussa en l'examinant des exclamations de surprise.

¹ Il y a là un curieux trait de mœurs, qu'on rencontre dans un grand nombre de nouvelles. Les gens riches les plus honorés ouvrent chez eux de petits monts de piété, qui leur offrent un excellent placement de leur argent, sans que leur considération en ait à souffrir le moins du monde. C'est, au contraire, un témoignage très envié de leur opulence.

— Voilà qui est admirablement écrit, s'écria-t-il ; celui qui manie le pinceau de la sorte n'est certes pas un homme vulgaire. Je suis curieux de le voir ; vous pouvez me le présenter.

Le prétendu maître d'école n'eut garde de manquer à l'assignation qui lui fut donnée. Introduit près du seigneur Hoa, celui-ci s'étonna tout d'abord de son air de distinction, en contraste si singulier avec sa condition modeste. Après lui avoir demandé son nom de famille et quelques détails sur sa dernière résidence, il le questionna sur les études qu'il avait faites.

— J'ai tenté plusieurs fois la fortune des examens, répondit le solliciteur ; mais sans qu'elle m'ait jamais été favorable. J'ai pourtant étudié les livres canoniques très assidûment.

Et, devinant dans la conversation que celui qui l'interrogeait devait avoir des préférences pour le *Y-king*, il ajouta :

— Je me suis appliqué surtout à bien pénétrer les livres de Tcheou.

Cette péroraison acheva de séduire le seigneur Hoa, scholiaste passionné qui repartit aussitôt :

— Des teneurs de livres et des secrétaires, j'en ai dans mes bureaux autant que j'en puisse employer ; mais je vous placerai volontiers auprès de mon fils, en qualité de précepteur. Quels sont les appointements que vous désirez ?

— Je n'oserais recevoir des appointements, murmura le Kiai-youen en rougissant. J'aurais besoin seulement pour aujourd'hui de quelques vêtements, qui me permettent d'avoir une tenue décente, et toute mon ambition serait que, plus tard, quand j'aurai su mériter les bonnes grâces de Votre Seigneurie, elle voulût bien me donner une femme, qui mettrait fin à mon veuvage et à ma solitude ¹.

¹ Pour prendre femme, à la Chine, il faut des dépenses qui ne sont pas à la portée d'un indigent.

De plus en plus charmé des réponses qui lui étaient faites, le seigneur Hoa ordonna, séance tenante, que le nouveau venu fût convenablement habillé par les soins du gérant. Ensuite, il voulut qu'il changeât son nom de Kang Siuen en celui de Hoa Ngan ¹, et le conduisit lui-même dans le collège où étudiait son fils. Dès lors, le jeune garçon soumit chaque jour ses compositions à Hoa Ngan, et Hoa Ngan se fit un jeu de les corriger avec une sûreté et une facilité qu'on imagine sans peine. L'écolier ne manquait pas d'intelligence ; il reconnut bientôt l'énorme supériorité de son précepteur.

— Comment donc, ayant acquis tant de science, avez-vous renoncé à prendre des grades ?

demandait-il ; et Hoa Ngan répondait :

— La pauvreté m'a empêché de continuer les études que j'avais commencées.

Sa complaisance était d'ailleurs inépuisable. L'argument d'une composition paraissait-il obscur à son élève, il le lui expliquait très clairement. L'élève était-il embarrassé pour traiter un sujet, Hoa Ngan ajoutait, retranchait, quelquefois même élaborait entièrement, et tout cela de la fine pointe de ce merveilleux pinceau qui changeait le fer brut en or pur.

Il arriva que le proviseur du collège crut devoir complimenter le seigneur Hoa sur les progrès étonnants que faisait son fils, et sur les succès littéraires qui s'annonçaient pour lui dans l'avenir. Le seigneur Hoa désira juger par lui-même de ces heureux présages. La dernière composition du brillant écolier fut mise sous ses yeux. Il sourit doucement et secoua la tête. « Voilà, pensa-t-il, une élévation à laquelle l'enfant ne saurait atteindre ; ou il a copié, ou bien il a emprunté le secours d'autrui. » Il appela son fils, l'interrogea et sut de lui très sincèrement à qui revenaient, en réalité, les félicitations du proviseur. Ayant appelé Hoa Ngan à son tour,

¹ Littéralement : Tranquillité de Hoa. Ces sortes de noms établissent et marquent la dépendance.

il eut avec lui un long entretien, qui le porta à taxer d'injustice notoire les examinateurs devant lesquels un lettré de cette force avait comparu sans obtenir leurs suffrages. Il résolut du moins de le mieux utiliser encore. Il lui confia sa correspondance privée et n'eut qu'à s'en louer, car Hoa Ngan rencontrait, en certaines circonstances délicates, des artifices de rédaction incomparables. Peu à peu, il le mit au courant de toutes ses affaires et ne jura que par lui.

Disons, en passant, que voyant chaque jour son secrétaire intime écrire ses lettres et manier ses papiers, le seigneur Hoa eut l'occasion de faire deux remarques : l'une qu'il avait les poignets d'une blancheur de jade et l'autre qu'un doigt de sa main gauche était légèrement déformé.

Malgré la faveur croissante dont il jouissait, rien n'était changé pour Hoa Ngan aux conditions premières de son engagement, arrêtées d'un commun accord ; mais bien qu'aucun traitement ne lui fût alloué, le maître le pressait parfois d'accepter quelque gratification, en reconnaissance de son zèle et de ses services. Hoa Ngan usait alors d'une façon d'agir qui le distinguait complètement des serviteurs ordinaires. Il commandait un repas succulent et conviait tous les employés du bureau à manger avec lui l'argent qu'il avait reçu. Il se faisait par ce moyen beaucoup d'amis, très désireux de lui complaire, et profitant de ces moments d'abandon où la langue la plus réservée se délie sous l'influence d'une douce ivresse, il lançait adroitement la conversation sur ce qui pouvait l'intéresser. Il apprit ainsi que la gracieuse petite personne si gentiment habillée de vert se nommait Tsieou-hiang, qu'elle était la suivante préférée de la femme du maître, et qu'elle ne quittait jamais la respectable dame un seul instant. S'il ne perdit pas courage, en reconnaissant quels obstacles se dressaient devant ses espérances, il se sentit cependant pénétré d'une grande tristesse. Le printemps touchait à sa fin. Dans la pièce en vers libres intitulée *Chant du loriot*, le poète épancha son chagrin :

Le vent et la pluie font la conduite au printemps qui s'en va ;

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

Aux fleurs tombées, qui tourbillonnent dans la poussière, le loriote jette un adieu douloureux.

Une mousse épaisse tapisse les murs infranchissables de l'enclos mystérieux ;

Et, par la grande porte, quand elle s'entrouvre, la lampe du péristyle désert est tout ce qu'on aperçoit.

Celui qui chante encore, à demi étendu sur sa couche solitaire,
Sent ses larmes couler plus lourdes et plus brûlantes, à mesure que l'ombre s'épaissit.

— Il prévoit que le temps approche, où l'espoir d'échanger des pensées s'évanouira.

— Il se dit que son rêve de printemps s'envolera bientôt dans les espaces du ciel.

Allant visiter un jour son secrétaire dans sa chambre, le seigneur Hoa lut ces vers, fixés sur la muraille. Il en loua fort l'élégante facture ; quant à la secrète intention qui les avait inspirés, il n'en eut pas le moindre soupçon. Les rêveries mélancoliques d'un homme jeune, qui souffrait de son veuvage. L'idée ne lui vint pas de chercher plus loin.

À quelque temps de là, le vieux gérant du bureau de prêt sur gages étant mort presque subitement, et l'intérim de ses fonctions ayant été remis à Hoa Ngan, qui savait s'appliquer à tout, le seigneur Hoa fut si enchanté de la manière dont les affaires étaient conduites par l'intérimaire, qu'il le pressa de conserver l'emploi vacant à titre définitif. Il voulut même qu'il fût désormais son intendant général. De plus, jaloux de se montrer homme de parole, mû sans doute aussi par le désir de s'attacher un serviteur de ce mérite, il jugea que le moment était venu de donner à Hoa Ngan la femme qu'il lui avait promise et il alla conférer de ce projet avec la dame Hoa.

La dame Hoa entra dans le sentiment de son époux. Une médiatrice fut appelée, reçut les instructions de circonstance et se rendit auprès de Hoa Ngan, afin de lui annoncer la mission dont elle était chargée, en même temps que pour s'enquérir des idées particulières qu'il pourrait avoir sur

une fiancée selon ses goûts. Aux premiers mots de cette communication, Hoa Ngan, mettant trois onces d'argent dans les mains de la médiatrice, lui tint le discours suivant :

— Veuillez dire au seigneur et à la dame Hoa que je suis profondément reconnaissant de leur générosité. Me tirer de mon isolement, me rendre une famille, c'est un bienfait de la hauteur du Ciel ; mais je vous prie aussi de leur exprimer, de ma part, la crainte qu'une jeune fille d'humble condition, si c'est au-dehors qu'on la prend, ne sache pas se plier à tous les devoirs de l'intérieur dans cette noble maison, à laquelle je suis de plus en plus attaché. Le mieux serait qu'il fût possible de trouver une femme pour moi parmi les suivantes de la noble dame. Ainsi, mes vœux seraient comblés.

La médiatrice ne manqua pas de rapporter ces paroles à la dame Hoa, laquelle en fit part à son mari.

— Vraiment, s'écria le seigneur Hoa, voilà un homme avec qui l'on a toujours de l'avantage. Il s'est engagé à mon service sans vouloir aucun salaire, dans la seule espérance que nous le marierions quelque jour ; et maintenant que ce jour arrive, il souhaite encore que son mariage ne nous coûte rien ! c'est une nouvelle satisfaction que nous ne devons point lui refuser. Je serais même d'avis de le laisser choisir entre vos femmes, au lieu de lui en assigner une qui peut-être ne lui plairait pas ; car c'est un auxiliaire de tout point très précieux à conserver et, s'il était déçu dans son attente, qui sait s'il ne formerait pas d'autres projets ?

— Tout cela est très juste, fit la dame Hoa. Je vais prendre mes dispositions pour que les choses soient bien réglées.

En effet, le soir venu, la grande salle était illuminée par la clarté d'une infinité de lampes et de bougies. La dame Hoa prenait place au fond, sur un siège élevé, tandis qu'à sa droite et à sa gauche, vingt jeunes filles et plus

se rangeaient en deux files, superbement vêtues, adroitement coiffées, pareilles à ces fées gracieuses que Ouang-mou réunissait autour d'elle sur l'étang de Yao.

Hoa Ngan fut appelé. Il salua la dame, qui lui dit :

— Le maître m'a exposé les services qu'il reçoit de toi. Il m'a vanté ton zèle, qui mérite d'être récompensé. Il veut t'offrir une épouse et tu peux la choisir toi-même entre ces jeunes filles, qui toutes appartiennent à ma maison.

Ayant ainsi parlé, elle fit un signe à la médiatrice, et la médiatrice, prenant un flambeau, l'approcha tour à tour du visage de chacune des jeunes filles, afin que Hoa Ngan, qui la suivait, contemplât bien nettement toutes les physionomies et tous les traits.

Certes il vit des figures charmantes, des beautés vraiment remarquables de caractère différent ; mais celle dont il avait logé l'image dans son cœur n'était pas là. Aussi parcourut-il la double ligne sans s'arrêter, sans ouvrir la bouche, et demeura-t-il ensuite les yeux baissés.

— Demandez à Hoa Ngan laquelle de ces filles lui plaît, dit la dame Hoa à la médiatrice.

Celle-ci répéta vainement la demande. Hoa Ngan semblait pétrifié.

La dame Hoa commençait à se sentir offensée. Elle-même interpella le personnage muet :

— Tes yeux sont-ils donc si difficiles à contenter que pas une seule de mes suivantes n'ait le don de te plaire ?

— Hoa Ngan est pénétré de la plus vive gratitude, répondit enfin l'homme à marier. Lui donner une femme est un premier bienfait ; lui permettre de la choisir en est un autre d'une valeur telle que l'antiquité n'offre rien de plus admirable, et que le sacrifice de sa vie suffirait à peine pour l'acquitter ; mais, recevant cette faveur inappréciable, Hoa Ngan souhaiterait de

pouvoir en jouir dans sa plénitude, et que toutes les suivantes de la noble dame fussent réunies avant qu'il eût à déclarer son choix.

— Me soupçonnerais-tu d'avarice et de vouloir te cacher ce que j'ai de plus précieux ? répliqua en riant la dame Hoa. Je n'entends pas qu'il te vienne cette pensée. Il est vrai qu'il manque ici mes caméristes intimes. Qu'on les appelle donc, et que ton désir soit satisfait.

Ces caméristes de l'intérieur étaient au nombre de quatre ; chacune d'elles avait ses attributions spéciales.

Elle se nommaient Tchun-mei (charme de printemps), Hia-tsing (lumière d'été), Tsieou-hiang (parfum d'automne) et Tong-jouei (calme d'hiver). Tchun-mei prenait soin des ornements de tête, des pommades et des fards ; Hia-tsing entretenait les brûle-parfum et faisait le thé ; Tsieou-hiang présidait à la garde et à l'entretien des toilettes, pour chaque saison ; Tong-jouei avait le département des vins, des fruits, des conserves, et gouvernait la maison.

Elles se hâtèrent d'obéir à l'ordre donné, arrivèrent ensemble et se groupèrent derrière leur maîtresse, un peu confuses de n'avoir pas eu le temps de changer d'habits. Tsieou-hiang portait encore sa robe verte ; la lumière des bougies éclairait d'ailleurs son joli visage et Hoa Ngan, dès qu'elle entra, fixa sur elle un regard troublé. La vieille médiatrice avait compris. Elle retourna près du jeune homme, en le pressant de faire connaître sa décision. Pour lui, peu s'en fallut qu'il ne criât : « Je choisis Tsieou-hiang » ; mais il sut tenir son rôle et, indiquant de la main celle que ses yeux avaient déjà désignée, il dit seulement :

— Si j'obtenais cette charmante personne habillée de vert, le bonheur de ma vie serait assuré.

La dame Hoa regarda Tsieou-hiang avec un demi-sourire, assez difficile à interpréter ; puis, elle invita Hoa Ngan à se retirer. Celui-ci regagna sa

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

chambre d'un air calme, mais le cœur violemment agité. Il se réjouissait de tout un concours de circonstances qui lui semblaient très favorables, et pourtant une vague inquiétude jetait des doutes cruels dans son esprit. La lune était resplendissante ; on pouvait se croire en plein jour. Le poète se promenait d'un pas nerveux, autour de son étroite cellule. Cette strophe improvisée lui vint aux lèvres et il la chanta doucement :

Seul avec mes pensées, je veille bien avant dans la nuit.

Tandis que les oiseaux dorment tranquilles, sous le feuillage épais des peupliers.

Ces pensées, mes compagnes, je n'ai personne à qui les confier.

C'est à la blanche lune du ciel bleu que je les confie ; hormis la blanche lune du ciel bleu, nul ne les connaîtra.

Quelle journée que celle du lendemain ! quelle émotion ressent le joueur qui, un instant, a craint de tout perdre et qui, l'instant d'après, a tout gagné ! La dame Hoa avait tenu conseil avec son époux ; le mariage était décidé. Le maître faisait préparer un logement complet pour le nouveau ménage, et tout le personnel de la maison rivalisait de bon vouloir, en offrant la quantité de petits meubles qui ajoutent au charme de l'intérieur. Ce fut comme une jolie boîte coquette, destinée à renfermer des objets de prix. On fixa un jour heureux. Le seigneur Hoa et sa femme présidèrent aux cérémonies d'usage. Menés vis-à-vis l'un de l'autre, dans la salle d'honneur, Hoa Ngan et Tsieou-hiang se saluèrent. La musique et les tambours les accompagnèrent jusqu'au seuil de la chambre nuptiale et tous deux, avant d'y pénétrer, burent à la coupe où le vin du bonheur avait été versé. La joie se lisait également sur leurs visages ; car l'épousée était loin de se faire violence, en acceptant l'époux à qui elle allait appartenir.

Au milieu de la nuit qui suivit cette mémorable journée, Tsieou-hiang devint pensive et dit à Hoa Ngan, dont les yeux ne se lassaient point de chercher les siens sous la faible clarté de la lampe remplie d'huile parfumée :

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

— Notre entrevue de ces jours derniers, en grande cérémonie, n'a pas été la première. Je connaissais monseigneur depuis longtemps. Où donc avais-je pu déjà le rencontrer ?

— Que ma gentille femme cherche elle-même dans ses souvenirs, répondit simplement Hoa Ngan.

Plusieurs nuits s'écoulèrent sans que, de part ni d'autre, il fût fait allusion à ces quelques mots échangés ; mais un soir, revenant sur la même idée, la jeune femme s'écria tout à coup :

— Jadis, à la porte de Tchang, traversant en bateau Sou-tcheou, quelqu'un que j'ai regardé, serait-il possible que ce fût vous ?

— Précisément, fit en riant Hoa Ngan.

— Cela étant, monseigneur est loin d'appartenir à la classe servile, qu'est-il donc venu faire ici ?

— Sur ce bateau passant devant la porte de Tchang, la jolie fille qui me regardait eut un sourire que je ne pouvais oublier, tant l'impression qu'il me laissait était profonde. J'ai voulu me rapprocher d'elle et les moyens pour arriver à mon but, je les ai saisis.

— Moi, voyant monseigneur entouré d'une foule de gens qui s'empressaient autour de lui, tendant de chaque main des éventails blancs, dans l'espoir d'obtenir quelques écrits ou quelques peintures ; tandis que monseigneur leur tournait le dos et buvait tranquillement à la fenêtre, sans se soucier d'eux, comme s'il eût été seul, j'ai reconnu que monseigneur n'était pas un homme ordinaire et c'est là ce qui m'a fait sourire.

— Une jeune fille qui observe de la sorte n'est point non plus une personne ordinaire.

— Enfin, dans la rue de la Porte du Midi, il me semble bien avoir aperçu monseigneur une seconde fois.

— Très vrai, parfaitement vrai. Quelle bonne paire d'yeux perçants ! s'écria l'amoureux charmé d'avoir imprimé des souvenirs si nets.

Tsieou-hiang reprit :

— C'est à vous maintenant de me dire qui vous êtes. Vous aurez, je l'espère, assez de confiance en moi pour ne plus me le cacher.

— Assurément. Mon nom a quelque notoriété à Sou-tcheou. Je suis Tang le Kiai-youen. Je n'ai jamais eu d'autre épouse que toi. Il était dans ma prédestination de te posséder ; la force qui m'entraîna vers toi en est la preuve. Tous les rêves de mon cœur sont aujourd'hui réalisés. Maintenant qu'il n'existe plus entre nous de mystère, mon désir serait de t'emmener promptement loin d'ici, dans mon ancienne demeure, où nous formerons le plan de vieillir ensemble, sans cesser de nous aimer. Veux-tu me suivre ? Veux-tu partir avec moi ?

Les yeux charmants de Tsieou-hiang brillèrent, en ce moment, sous un voile humide.

— Le Kiai-youen, murmura-t-elle, n'a pas craint de s'abaisser jusqu'à l'humble niveau d'une misérable servante. Peut-il douter que cette servante ne soit à lui tout entière, et heureuse de le suivre partout où il daignera l'emmener ?

L'intendant du seigneur Hoa employa le jour suivant à dresser minutieusement trois feuilles de compte. La première était un mémorandum de la situation, en ce qui regardait toutes les affaires de la maison. La seconde contenait l'inventaire du mobilier des chambres qu'il allait quitter, comme aussi de tout ce que sa femme avait reçu du maître et de la maîtresse à l'occasion de son mariage : robes, linge, bijoux, ornements de tête, etc. La troisième énumérait les petits cadeaux offerts, dans la même circonstance, par les uns et par les autres. Il ne fallait pas

qu'il pût naître le moindre soupçon touchant la parfaite régularité des écritures ; il ne fallait pas que l'on pût croire à l'enlèvement d'un seul objet.

Les trois comptes furent enfermés dans un coffret, dont la clef ne fut pas retirée, et le célèbre pinceau qui recouvrait son indépendance traça sur un panneau cette énigme en vers :

J'avais promis de visiter les grottes de Hoa-yang ;
Une puissante influence m'a retenu à la moitié du chemin.
J'ai voulu lier ma destinée à celle de Hong Fo,
Et, sans souci de ma dignité, je me suis soumis à la servitude.
Qui donc rira des moyens employés par celui dont les intentions sont
bonnes ?
La grande humiliation est de s'enfuir la tête basse, comme un criminel.
Si le maître désire savoir mon véritable nom,
Qu'il cherche sous la tête de *Kang* et de *Siuen* ¹.

Il ne restait plus qu'à profiter des ombres et du silence de la nuit. Une petite barque était préparée. Les fugitifs y descendirent, à l'heure du profond sommeil, et le courant les emporta vers Sou-tcheou.

Les premiers qui se levèrent, le lendemain, dans la maison du seigneur Hoa, et qui virent la porte de l'appartement de l'intendant fermée en dehors, au cadenas, se hâtèrent d'annoncer un événement aussi extraordinaire. Le seigneur Hoa donna l'ordre d'ouvrir, aperçut toutes choses rangées dans un ordre symétrique, trouva les comptes renfermés dans le coffret et demeura fort perplexe, s'efforçant vainement de comprendre ce que tout cela signifiait. Ayant levé les yeux, à la recherche d'une idée, les huit vers inscrits sur la muraille lui apparurent et occupèrent, un bon moment, son attention. « Je vois clairement, songea-t-il, que cet homme ne s'appelait pas Kang Siuen ; mais je ne m'explique pas pourquoi il m'a caché son nom véritable, ni pourquoi il est venu chez moi, ni pourquoi il y est resté si longtemps, alors qu'il devait me quitter. Si ce n'était pas un homme de bien, il faut cependant reconnaître qu'il ne m'a

¹ L'explication de ces vers est donnée plus loin.

pas fait tort d'un seul denier. Et que penser de cette Tsieou-hiang élevée par nous, qui consent si facilement à s'enfuir avec lui ? Où sont-ils allés tous les deux ? Que cette femme nous appartînt, peu importe, j'en fais volontiers l'abandon ; ce à quoi je ne saurais renoncer, c'est à tirer au net une aventure aussi étrange. J'essaierai tout pour y parvenir. »

Conformément à cet engagement pris avec lui-même, le seigneur Hoa mit en campagne plusieurs agents secrets, réputés des plus habiles, que par avance il paya fort cher et qui lui promirent de découvrir la retraite de Kang Siuen et de Tsieou-hiang ; mais ils ne découvrirent absolument rien.

Un an s'était écoulé sur cette affaire et le seigneur Hoa s'efforçait de n'y plus penser, lorsque le soin de rendre quelques visites l'ayant appelé à Sou-tcheou, son valet familial vint lui dire que près de la porte de Tchang, dans une librairie, un lettré était assis feuilletant des livres, et que la ressemblance de ce lettré avec Hoa Ngan était trop parfaite pour que ce ne fût pas Hoa Ngan lui-même. Le seigneur Hoa mit le fait en doute. Il ordonna cependant au jeune valet de retourner sur ses pas, de bien examiner encore et de s'informer du nom de la personne dans laquelle il avait cru reconnaître son ancien pensionnaire.

Le valet s'acquitta adroitement de sa mission. Il arrive devant la librairie, au moment où le lettré qu'il avait remarqué en sortait avec un ami et se dirigeait vers le port. Il les suit, les voit monter en bateau, accompagnés de plusieurs domestiques portant des paniers. C'est la démarche, ce sont les mouvements de Hoa Ngan ; c'est son visage et le son de sa voix. Reprenant aussitôt le chemin de la librairie, le serviteur zélé salue le libraire et l'interroge d'un ton respectueux :

— Le maître voudrait-il bien me faire savoir comment se nomme le lettré qui, tout à l'heure, feuilletait des livres dans son magasin ?

— Ce lettré n'est autre que l'illustre Tang Pe-hou le Kiai-youen. Le seigneur Ouen l'a invité à déjeuner en bateau. Ils doivent vider des tasses ensemble, à l'heure qu'il est.

— Cet autre lettré qui lui tenait compagnie était donc le seigneur Ouen ?

— Non pas. Celui-là était le licencié Tchou Tche-chan, son camarade de classe. Tous deux sont des lettrés de grand renom.

Fidèlement rapportés au seigneur Hoa, ces discours lui donnèrent à réfléchir. « Depuis longtemps, se dit-il, j'ai entendu parler de ce fameux Tang le Kiai-youen, aussi aventureux et aussi fou que doué des talents les plus rares. Serait-ce vraiment lui qu'aurait attiré chez moi je ne sais quelle bizarre fantaisie ? Demain matin, j'irai lui rendre visite et je saurai bien, alors, à quoi m'en tenir. »

Son impatience était vive et les heures lui parurent longues, jusqu'à celle de mettre son plan à exécution. On lui indiqua le faubourg de Outsiu ; il n'eut pas de peine à trouver la demeure élégante du seigneur Tang, fit remettre son billet de visite et fut immédiatement introduit. Le Kiai-youen vint au-devant du visiteur, le mena dans la grande salle, lui assigna la place d'honneur et lui offrit le thé de ses propres mains. Dès le premier abord, le seigneur Hoa avait constaté que son valet ne se trompait pas, quand il parlait d'une ressemblance prodigieuse. En recevant le thé des mains de son hôte, il reconnut les poignets de Kang Siuen, blancs et polis comme du jade. Il vit la petite déformation de l'un des doigts de la main gauche ; il ne pouvait plus conserver aucun doute. Il brûlait d'obtenir des explications ; mais la question était délicate, il ne savait comment l'aborder.

Après le thé, le Kiai-youen invita le seigneur Hoa à passer dans sa bibliothèque, remarquable par ses proportions et son bel ordre et par les richesses qu'elle contenait. On ouvrit des livres curieux, on discuta sur des sujets littéraires. Le seigneur Hoa hésitait toujours à porter l'entretien sur un autre terrain. Cependant, les tasses de vin succédant aux tasses de thé, il y puisa peu à peu de l'assurance et prit la résolution d'attaquer droit.

— Dans cette grande ville, fit-il enfin, il existe un certain Kang Siuen, qui possède à fond la science des livres, bien que la chance

des examens ne l'ait pas favorisé. Le Kiai-youen, par hasard, le connaîtrait-il ?

— Hé ! Hé ! fut toute la réponse du Kiai-youen.

Le seigneur Hoa poursuivit :

— Ce Kang Siuen était employé dans ma maison, l'an dernier. Il avait changé son nom en celui de Hoa Ngan. Il a été le précepteur de mon fils. Il a été mon secrétaire, mon régisseur, mon intendant. Comme il était veuf et désirait se remarier, nous lui avons donné une femme, qu'il a choisie lui-même entre toutes les jeunes filles de notre dépendance ; elle se nommait Tsieou-hiang. Quelques jours après le mariage, les deux époux se sont enfuis, sans que nous en ayons pénétré la cause. J'ai essayé vainement de découvrir ce qu'ils étaient devenus. Le Kiai-youen pourrait-il me fournir quelques renseignements de nature à me mettre sur leurs traces ?

Tout en pressant le questionneur de boire, le Kiai-youen répétait simplement : « Hé ! Hé ! »

Le seigneur Hoa perdit patience.

— Il me reste à vous dire, ajouta-t-il vivement, que la ressemblance de ce Kang Siuen avec vous-même était extraordinaire et qu'il avait comme vous, à la main gauche, une petite irrégularité dans la forme de l'un de ses doigts.

Pour la troisième fois, le Kiai-youen murmura « Hé ! Hé ! » sans s'émouvoir ; mais il se leva doucement et gagna l'appartement intérieur.

Le seigneur Hoa, demeuré seul, jeta les yeux sur les livres et sur les compositions manuscrites, qui couvraient la table incrustée de nacre près de laquelle il était assis. Une feuille à demi cachée sous de gros volumes attira ses regards.

C'était le brouillon cursif des huit vers laissés comme un adieu par son intendant, au moment de son départ.

— Voici qui est de l'écriture de Kang Siuen, dit-il au Kiai-youen en lui montrant sa découverte, aussitôt que celui-ci reparut. Conviez-vous, enfin, qu'il y ait là un mystère, dont je sois fondé à vous demander l'explication ?

— Ce mystère vous sera révélé, tout à l'heure. Je vous supplie seulement de m'accorder un peu de patience, et de me faire le plaisir de goûter encore à mon vin.

Le seigneur Hoa se récria, affirmant que sa tête ne pourrait en supporter davantage ; mais le Kiai-youen insistant, il craignit s'il le contrariait de lui fournir prétexte à revenir sur ses promesses. Il laissa donc remplir vingt fois sa tasse, et attendit avec résignation. L'heure du dîner vint à son tour. Le riz blanc et les mets recherchés furent servis en abondance ; on atteignit ainsi le déclin du jour.

Alors, il y eut tout à coup une entrée de valets porteurs de flambeaux, qui s'inclinèrent comme pour donner le signal de les suivre, et le Kiai-youen entraîna le seigneur Hoa au plus profond de sa maison.

On traverse plusieurs pièces, on pénètre dans une chambre où des lampes sont allumées et, presque en même temps, par la porte du fond, on voit arriver une jeune femme assistée de deux suivantes. Son visage est voilé par les franges garnies de pierres précieuses d'une étincelante coiffure à la mode antique. Elle s'avance à petits pas, avec les mouvements gracieux d'une belle intimidée.

— C'est ma femme qui est devant vous, dit le Kiai-youen au seigneur Hoa. Il convient qu'elle vous salue selon les rites, ainsi qu'un supérieur doit être salué.

Les suivantes étendent un tapis sur le sol et la jeune femme se prosterne.

Confus à l'excès, le seigneur Hoa rend les mêmes saluts jusqu'à terre, malgré les efforts du Kiai-youen pour l'en empêcher. Enfin, le mari attire sa femme en lui prenant la main, écarte son masque de pierreries et dit en riant à son compagnon :

— Le maître est d'avis que je ressemble singulièrement à Hoa Ngan. Ne lui semble-t-il pas aussi que cette jeune dame a quelque ressemblance avec Tsieou-hiang ?

Bien que préparé à cette dernière surprise et riant de bon cœur pour son propre compte, le seigneur Hoa était cependant assez embarrassé de la contenance qu'il avait à faire. Il répétait le salut des mains amical, en balbutiant :

— Pardon ! pardon !

— C'est moi qui ai besoin d'être pardonné, soupira gaiement le Kiai-youen. Mettons fin à cette scène. Que le maître veuille bien rentrer dans ma bibliothèque. Il faut maintenant qu'il entende mes aveux.

La table était de nouveau servie. Les tasses qu'on s'exhorte mutuellement à boire ajoutent à l'agrément d'un récit. Prenant les choses depuis l'épisode du bateau de plaisance, sur lequel était une certaine robe verte et qui passait devant la porte de Tchang, le Kiai-youen exposa tout le déroulement de sa longue aventure avec tant de verve que celui qu'il avait si bien trompé battit des mains à plusieurs reprises, et le souvenir piquant de petits détails, qu'on se rappela l'un à l'autre, fournit un sujet de conversation inépuisable.

Au moment de prendre congé, fort avant dans la nuit, le seigneur Hoa dit au mari de Tsieou-hiang :

— Les relations ne sauraient subsister entre nous, telles que nous les avons établies. Je désire vous reconnaître pour gendre ¹. J'espère que vous n'y mettrez pas opposition.

— Non certes, repartit le Kiai-youen ; mais j'engagerai mon beau-père à réfléchir, quant au danger qu'il y aurait de me confier une dot.

Ils se quittèrent sur ces joyeuses paroles. Rentré dans son bateau, le seigneur Hoa tira de sa manche la feuille de papier qu'il avait prise sur la table de son gendre futur et, relisant les huit vers énigmatiques dont le sens jusqu'alors lui avait échappé, il en fit ainsi l'analyse :

J'avais promis de visiter les grottes de Hoa-yang.

« Cela veut dire que le prétexte de son départ de Soutcheou fut une promenade au mont Mao-chan, où se trouvent les grottes de Hoa-yang. »

Une puissante influence m'a retenu à la moitié du chemin.

« Voilà qui regarde Tsieou-hiang. »

J'ai voulu lier ma destinée à celle de Hong Fo.

« Une beauté fameuse qui, elle aussi, tourna la tête d'un poète. L'allusion est fort claire. »

Et, sans souci de ma dignité, je me suis soumis à la servitude.

« Il est entré chez moi, comme un humble serviteur. »

Qui donc rira des moyens employés par celui dont les intentions sont bonnes ?

La grande humiliation est de s'enfuir la tête basse, comme un criminel.

« Il souffrait de partir ainsi qu'il l'a fait, en secret, et non la tête levée. »

Si le maître désire savoir mon véritable nom,

¹ En adoptant Tsieou-hiang comme fille.

Qu'il cherche sous la tête de Kang et de Siuen.

« La tête du caractère *Kang* est la même que celle du caractère *Tang*, et la tête du caractère *Siuen* est aussi la même que celle du caractère *Yn* ¹. Quant à ce rapprochement qui lui donna l'idée, s'appelant *Tang Yn*, de se présenter sous le nom de *Kang Siuen*, je ne pouvais pas le deviner. »

Tout était éclairci, le seigneur Hoa se prit à réfléchir sur le génie particulier de ce Tang Yn Pe-hou, le Kiai-youen, si critiqué par les rigoristes, si admiré dans le populaire. « Assurément, pensa-t-il, le plan imaginé pour m'enlever Tsieou-hiang était d'une fantaisie insensée, extravagante au dernier degré ; mais le refus d'accepter un salaire, le soin scrupuleux de tenir fidèlement les comptes qui lui étaient confiés, cet inventaire dressé contre le soupçon d'avoir pu s'approprier le moindre objet, tout cela dénote le vrai lettré, plein de la plus exquise délicatesse. L'homme d'honneur demeure intact, à travers ces folies-là. »

Instruite des découvertes que son mari avait faites, comme aussi du projet d'alliance qu'il avait formé, la dame Hoa approuva sans réserve, heureuse à l'idée de revoir Tsieou-hiang, dont la dot fut fixée à dix mille onces d'or. Ces liens de parenté, noués par adoption, ne se rompirent jamais. Ils furent aussi solides que s'ils avaient existé par la loi du sang.

Tang, le Kiai-youen condamné à n'être jamais docteur, son mariage et ses nombreuses aventures seront longtemps un sujet d'aimable causerie, entre les jeunes lettrés du pays de Ou. Plusieurs de ses compositions resteront des modèles de pensées sérieuses, présentées sous une forme légère. Il est une pièce bien connue, dans laquelle le poète s'examine lui-même. Nous la citerons pour terminer.

En brûlant des parfums, que j'offre aux puissances célestes,
Je me recueille, je cause avec moi-même, j'examine le fond de mon cœur.
Est-il, dans mon cœur, quelque secret dessein de nuire aux hommes ?

¹ Dans l'écriture chinoise, qui n'est pas alphabétique, chaque mot est figuré par un seul caractère, tantôt élémentaire et tantôt formé de plusieurs éléments. Les quatre caractères dont il s'agit ici appartiennent à cette dernière catégorie et se trouvent renfermer, deux par deux, un élément similaire, en tête de leur composition.

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

Est-il, dans ma bouche, quelque parole pour les tromper ?
Si le cœur est droit, s'il a pour interprète une bouche sincère,
La piété filiale, la fidélité, l'amitié solide, toutes les grandes vertus couleront
de source.
Quant aux petites vertus secondaires, quant aux actes capricieux de la vie
de chaque jour,
Qui donc aurait le droit ou le pouvoir de les passer au crible, et de juger
sciemment leur intention ?
Je mets des fleurs sur ma tête, et j'ai volontiers la tasse à la main ;
J'écoute chanter les jeunes garçons et je me plais à voir danser les jeunes
filles.
L'amour et le vin généreux sont dans les vrais instincts de la nature
humaine ;
Ainsi pensaient les anciens, que les sottes gens d'aujourd'hui sont loin
d'égaliser.
Sur ce point capital que la parole soit d'accord avec les sentiments intimes,
Combien est grand le nombre des hommes qui trompent les autres, au
mépris des lois du Ciel !
Ils font le mal en secret, sans autre souci que celui de faire le bien en
apparence.
Quel bel avantage de prendre tant de peine, pour s'agiter dans une
perpétuelle contradiction !
Asseyez-vous, je vous prie, afin de mieux m'écouter : Tout homme, ayant
la vie, nécessairement aura la mort.
Alors, il verra le juge des Enfers, devant qui rougissent ceux qui ont
manqué de sincérité.
Ceux qui ne rougiront pas devant le juge des Enfers auront été vraiment
des hommes de bien.

@

AVERTISSEMENT

@

Ce recueil de nouvelles est le troisième que je publie pour l'étude des mœurs de la vieille Chine qui, à vrai dire, ne diffèrent pas beaucoup de celles de la Chine contemporaine. Il est tiré de la même source à laquelle j'ai puisé précédemment, c'est-à-dire du Kin-kou ki-kouan, ouvrage connu de tous les sinologues.

Ce que j'ai déjà exposé, en deux courtes préfaces, de l'intérêt de cet ouvrage, tant pour la variété de ses récits que pour leur caractère de vérité, je ne saurais y revenir ici ; mais un point sur lequel je ne crains pas d'insister, afin d'écarter tout malentendu de la part de quelques purs linguistes qui voudraient chercher dans ce livre autre chose que ce qu'on y doit trouver, c'est comment j'ai compris mon rôle de traducteur.

En reproduisant ces peintures de mœurs, je m'attache à conserver leur couleur, à n'altérer aucune physionomie, à n'omettre aucun trait significatif ; mais je me garde soigneusement du mot à mot servile, fort dangereux en chinois par le défaut d'équivalences, et qui, loin de fournir toujours une version fidèle, donne souvent à certaines phrases un tour grotesque ou grossier qui n'est point dans l'esprit du contexte original. Je ne me fais, non plus, aucun scrupule de retrancher çà et là tantôt des répétitions fatigantes, tantôt des citations poétiques banales, incomplètes ou remplies d'allégories qui exigeraient de longs commentaires pour le lecteur européen.

En un mot, je m'adresse surtout au grand public, curieux d'ethnographie orientale, et je désire être lu par lui sans trop d'effort.

Les nouvelles que ce volume renferme portent, dans mon édition du Kin kou ki kouan, les numéros d'ordre 32, 38, 4, 11, 37 et 24. Leurs titres simplifiés indiquent les sujets qu'elles traitent. Mes premières traductions furent celles des numéros 39, 10, 27, 23, 25, 33, où l'on voit les Chinois

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

désabusés de la pierre philosophale alors que sa recherche était le plus en honneur parmi nous, leurs idées sur la transmigration des dures, leurs théories sur les conditions d'un mariage bien assorti, la vie galante d'un riche marchand, l'état de l'homme en puissance d'autrui, le romantisme sentimental tel que l'entendent les délicats de l'Empire du Milieu.

@

FEMME ET MARI INGRATS

D'un côté du mur est la branche et, de l'autre, la fleur qui s'en est détachée ;

Depuis que la fleur est tombée, elle est devenue le jouet du vent.

À la branche qui n'a plus de fleurs, avec le temps, quelque nouvelle fleur poussera peut-être ;

Mais la fleur qui a quitté la branche doit perdre l'espoir d'y remonter.

@

Ces quatre vers ont été inspirés à un vieux poète par l'aventure d'une femme qui avait abandonné son mari. Ils comparent la femme attachée au mari à la fleur qui adhère à la branche. La branche privée de fleurs peut attendre du printemps une floraison nouvelle ; mais la fleur qui a quitté la branche ne saurait plus s'y rattacher. Le poète exhorte ainsi les femmes à remplir fidèlement les devoirs du mariage, dans la mauvaise fortune autant que dans la bonne et jusqu'à la fin de leurs jours. Qu'elles se gardent de mesurer l'affection pour le mari au bien-être qu'il procure, l'aimant s'il est riche ou le méprisant s'il est pauvre. C'est ce qu'on appelle avoir le cœur double et c'est une perversité que le Ciel punit.

Sous la dynastie des Han, il y eut l'exemple d'un ministre célèbre que sa femme se repentit cruellement d'avoir méconnu et abandonné, au temps où il traversait encore des jours difficiles. Si tu demandes quel fut ce ministre célèbre, je te répondrai Tchou Mai-tchin surnommé Ouong-tse, et je te rappellerai son histoire.

Natif du pays de Kouei-ki ¹, il était d'une famille obscure et pauvre. Il habitait avec sa femme une étroite maisonnette mal close, gagnant sa vie à couper, dans la montagne, du bois qu'il chargeait sur ses épaules et allait vendre au marché. Il avait la passion de l'étude et, tout en pliant sous le poids des fagots, il ne cessait de feuilleter un livre. Il lisait en marchant, il chantonnait en lisant et les gens du marché, qui tous le connaissaient,

¹ Ancienne province qui comprenait le Tche-kiang, le sud du Kiang-nan et le nord du Fo-kien. La dynastie Han nous reporte à deux siècles avant notre ère.

étaient avertis de l'arrivée du marchand de bois par la musique de ce chantonnement continu¹.

Les acheteurs ne lui manquaient pas, car il leur laissait le soin de fixer eux-mêmes la juste rémunération de ses peines, ne disputant jamais sur le prix offert, pressé qu'il était de se débarrasser de son fardeau. Il ne manquait pas non plus d'oisifs et de gamins pour s'attrouper bruyamment autour du bûcheron ami des livres. Mai-tchin n'avait cure de leurs moqueries ; mais sa femme prit les choses d'une autre façon. Étant allée puiser de l'eau à la fontaine du marché et voyant son mari entouré, escorté, salué d'applaudissements ironiques, elle eut honte de ce spectacle et, dès qu'il rentra dans sa demeure, elle interpella en termes très vifs celui dont elle venait de rougir :

— Si tu veux étudier les livres, il faut cesser de vendre du bois, lui dit-elle, et si tu continues ce métier, il faut renoncer aux livres. Comment se peut-il qu'un homme de ton âge, sans avoir la tête dérangée, se fasse ainsi la risée de tous les polissons du marché ! A ta place, je mourrais de confusion.

— Je vends du bois pour me défendre de la misère et me garder de la mendicité. Je m'instruis pour acquérir la fortune et les honneurs. Ce sont là deux occupations qui n'ont rien de contradictoire ; quant aux moqueries, le mieux est de n'y faire aucune attention.

— S'il était dans ta destinée d'arriver aux honneurs et à la richesse, est-ce que tu couperais du bois ? riposta dédaigneusement la femme. A-t-on jamais vu des bûcherons devenir mandarins ? Tu parles comme un insensé.

¹ La prose littéraire aussi bien que la versification chinoises sont soumises, pour l'agencement des mots et pour la chute des phrases, aux lois d'une certaine cadence résultant des intonations diverses affectées à la prononciation des caractères. Les textes n'étant presque jamais ponctués, l'étudiant chinois chantonne ce qu'il lit, tout d'abord afin de saisir par l'oreille comment le texte doit être coupé pour être entendu, et ensuite de manière à se pénétrer de cette musique qui fait le charme des lettrés.

— Il est un temps de misère à passer et il est à venir des temps prospères. Mon horoscope a été tiré. Il me promet un changement d'état après l'accomplissement de ma cinquantième année. Le proverbe dit que l'eau de la mer ne saurait être mesurée, et toi tu ne saurais mesurer non plus la destinée qui m'attend.

— Ce grand tireur d'horoscopes, qui t'as prédit tant de merveilles, voyant ta figure niaise et crédule a voulu s'amuser à tes dépens. Ton sort, après l'âge de cinquante ans, ce sera de ne plus pouvoir charger du bois sur tes épaules et de mourir de faim. Si tu dois obtenir un mandarinat, ce sera dans l'autre monde, au cas où le juge des Enfers aurait besoin d'un assesseur et te réserverait ce poste éminent.

— Kiang Tai-kong avait quatre-vingts ans et, pour se nourrir, pêchait à la ligne des petits poissons dans la rivière de Ouei, lorsqu'il rencontra Ouen-ouang, des Tcheou, qui le prit avec lui et en fit son ministre. Sous la présente dynastie, nous avons l'exemple de Kong Souen-hong, que l'Empereur éleva aux plus hautes dignités, comme il atteignait la soixantaine, et bien qu'à l'âge de cinquante-neuf ans il ne fût encore qu'un humble gardeur de porcs. Si la cinquantaine est le terme où doit se produire pour moi une heureuse transformation d'existence, quelque tardif que cela paraisse, j'aurai cependant de l'avance sur les deux personnages que je viens de citer. Montre donc un cœur patient et attends avec confiance.

— Laisse là tes citations de l'ancien et du moderne. Ton pêcheur à la ligne et ton gardeur de porcs étaient des hommes de talent, oubliés sans doute. Quant à toi, qui ne peux que lire machinalement sans rien comprendre, tu étudierais jusqu'à cent ans que tu n'en serais pas plus avancé. J'ai ma part d'humiliation dans ces honteux attroupements qui se forment autour de toi. Si

tu ne m'écoutes pas, si tu continues à marcher le nez dans tes livres, certes je te quitterai. Chacun ira de son côté, cherchant le moyen de vivre sans que l'un ait à souffrir de l'autre.

— J'ai aujourd'hui quarante-trois ans, répliqua tranquillement Mai-tchin. Encore sept années et j'en aurai cinquante. Le temps déjà écoulé est long ; celui qui reste à parcourir est court. Il ne te faut plus qu'un peu de patience. Si tu m'abandonnes, tu feras preuve d'un mince attachement et, plus tard, tu en auras du repentir.

— Et de quoi me repentirais-je ? s'écria la femme avec colère. Est-ce chose rare en ce monde qu'un homme capable de porter sur ses épaules une charge de bois ? Si je passe encore avec toi sept ans, ne sera-ce point pour finir ensuite mes jours dans la misère ? Au contraire, rends-moi ma liberté et je saurai moi-même pourvoir à ce qu'il me faudra.

Mai-tchin voyant sa femme si résolue dans son désir de le quitter, n'essaya plus de la retenir et lui dit simplement :

— Qu'il en soit selon ta volonté. Je te souhaite de rencontrer un second mari qui ressemble au premier ¹.

— Que j'en rencontre un bon ou un mauvais, il te ressemblera toujours en quelque chose, répondit la femme en saluant deux fois, et, contente de partir, sans même jeter un regard en arrière, elle s'éloigna.

Mai-tchin eut le cœur serré par un sentiment profond de tristesse. Sur la muraille, il écrivit ces quatre vers

Le chien et la chienne se séparent après s'être rapprochés ;

Le coq et la poule font de même.

De même aussi, ma femme et moi nous nous séparons ;

¹ Un mariage rompu si facilement a quelque chose de surprenant dans les mœurs chinoises. Il faut supposer que le consentement du mari équivaut ici à un acte de répudiation.

Mais c'est elle qui me quitte et non pas moi qui l'abandonne.

Juste à l'époque où Mai-tchin atteignait ses cinquante ans, l'empereur Ou-ti, des Han, rendit ce décret fameux, ordonnant que dans chaque pays on lui signalât les hommes de mérite. Les compatriotes du pauvre bûcheron avaient fini par apprécier son courage et son caractère. Ils le signalèrent à l'attention du maître et Mai-tchin attendit, plein de confiance, que le maître jetât les yeux sur lui. En effet, l'événement se réalisa. Avisé que Mai-tchin connaissait à fond tout ce qui concernait le Kouei-ki, ses voies fluviales, son commerce, les dispositions de ses habitants, l'Empereur le nomma gouverneur de cette province.

Mai-tchin partit sans retard pour prendre possession de sa charge, voyageant avec tout le cérémonial prescrit. Sur le parcours qu'il avait à suivre, les mandarins en fonction s'empressèrent de rassembler des ouvriers qui durent réparer les routes et les remettre en parfait état. Le second mari de celle qui avait été la femme du nouveau gouverneur était parmi ces ouvriers qui maniaient la pioche. Tête couverte et pieds nus, elle-même était sur la route, lui apportant un bol de riz, lorsque les cris des courriers qui ouvraient la marche d'un nombreux cortège annoncèrent le passage du haut mandarin. Elle lève les yeux, elle reconnaît l'homme qu'elle a quitté. Mai-tchin aussi l'a reconnue ; il donne l'ordre qu'on la fasse monter dans un des chars de sa suite.

On arrive au palais du gouverneur, et bientôt les anciens époux sont en présence. La femme se prosterne ; elle se repent d'avoir eu des yeux sans prunelle ; elle voudrait bien rompre son second mariage et reprendre place aux côtés de son premier seigneur et maître, ne serait-ce qu'à titre de femme de rang inférieur. Elle implore son pardon. Mai-tchin ordonne qu'on apporte un seau rempli d'eau, qu'il fait répandre sur les degrés du grand escalier par lequel on montait à l'audience.

— Si cette eau pouvait rentrer dans le vase qui l'a contenue, dit-il, toi aussi tu pourrais rentrer dans ma demeure ; mais à ce qui est impossible on ne doit pas songer. En souvenir du passé et de

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

notre jeunesse, je vous concède, à toi et à celui qui m'a remplacé, la jouissance des terres cultivables attenant à ce palais. Vos moyens d'existence seront assurés.

La femme alla rejoindre son second mari et reprit avec lui la vie commune ; mais les gens qui la voyaient passer, se la montrant du doigt, disaient entre eux : « Voilà l'ancienne compagne du gouverneur » et, dans sa confusion, elle ne savait où se cacher. Une rivière bordait les champs qui lui avaient été concédés. Elle s'y précipita et se noya.

Nous venons de raconter l'histoire d'une femme qui avait abandonné son mari ; nous parlerons maintenant d'un mari qui voulut se débarrasser de sa femme, et toujours par ce mobile détestable qui porte à dédaigner les humbles, quand on n'a dans le cœur ni attachement ni générosité. C'est cependant un mauvais moyen pour se rendre le destin favorable, et le mépris des hommes est assuré.

Dans la chronique de la dynastie des Song, qui tinrent leur cour à Linngan, nous lisons qu'à l'époque des années *Chao-hing* ¹, en même temps que cette ville capitale renfermait les familles les plus opulentes de l'Empire, on y comptait un nombre de mendiants qui n'était pas petit. La chronique dit que ces mendiants avaient un chef appelé *touan-teou*, et nous fournit à ce sujet d'intéressants détails.

Quand la saison était favorable, quand les plaintes et les cris importuns produisaient de bonnes recettes quotidiennes, le *touan-teou* prélevait régulièrement quelques sapèques ² sur la récolte de chacun ; quand venaient ensuite la pluie et la neige, chassant les promeneurs et tarissant les aumônes, il faisait cuire du riz dans de grandes marmites, prenant soin de nourrir les affamés. Fallait-il remplacer des loques qui ne tenaient plus,

¹ 1131-1163 de notre ère.

² Petite monnaie de cuivre percée d'un trou au milieu, qui permet de réunir les sapèques par enfilade, au lieu de les mettre en rouleaux. Une enfilade ou ligature de mille sapèques représente un taël ou once d'argent.

couvrir de vieux habits ouatés les misérables qui tremblaient de froid, le *touan-teou* y pourvoyait encore. Il était la tête et l'âme de la corporation. Tous les mendiants grands et petits s'inclinaient devant lui comme des esclaves devant le maître, le servant d'un cœur attentif, cherchant toujours à lui complaire et redoutant surtout de l'offenser.

Le *touan-teou* était généralement industriel et économe ; il ne laissait pas dormir les fonds de réserve placés entre ses mains. Il pratiquait fructueusement à son profit le prêt sur gages ; il amassait ainsi peu à peu un pécule privé considérable et trouvait sa profession trop lucrative pour avoir envie de la changer. Quelque chose pourtant lui manquait au milieu de sa prospérité matérielle ; cette chose était la considération. Il pouvait acquérir des terres, il pouvait jouir d'un bien-être inconnu de ses ancêtres ; mais il n'en demeurait pas moins le chef des mendiants, ce qui le classait au-dessous des derniers rangs du peuple et portait les plus humbles à le mépriser. S'il voulait du respect, il fallait qu'il fermât sa porte, n'en devant attendre que de ses serviteurs et dans sa propre maison. Cependant, si l'on pèse bien la valeur de ces deux termes, condition honorable et condition vile, on jugera peut-être que le dernier, justement appliqué aux prostituées, aux acteurs, aux satellites, ne saurait convenir aux mendiants d'une manière absolue. Il est des mendiants par circonstance qui ne sont pas contaminés. Aux siècles dont le *Tchouen-tsieou* renferme l'histoire, ne vit-on pas Ou Tse-siu, fugitif, jouer de la flûte et tendre la main dans les marchés ¹ ?

Sous les Tang, n'avons-nous pas Tching Youen-ho, qui chanta dans les rues avant de parvenir aux honneurs ? Ce sont là de belles couvertures pour les quémandeurs de sapèques, et de quoi les relever un peu dans l'opinion.

¹ Le *Tchouen-tsieou*, ouvrage de Confucius, comprend l'histoire de 242 années et commence en l'an 722 avant notre ère. Ou Tse-siu était un ministre qui, tombé en disgrâce et menacé de mort, s'enfuit dans un royaume voisin.

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

Disons donc que, sous cette même dynastie des Tang, il y eut un *touan-teou* dont le nom de famille était Kin et le nom personnel Lao-ta. Depuis sept générations, l'office qu'il exerçait s'était transmis de père en fils dans sa lignée. De gros bénéfices s'étaient, de la sorte, héréditairement accumulés. Kin Lao-ta avait une bonne maison pour se loger, de vastes jardins à cultiver, le confort parfait dans son intérieur, un grenier toujours rempli de riz et, pour les dépenses courantes, un sac où l'argent ne manquait jamais. On ne pouvait le citer comme un homme en possession de richesses extraordinaires ; mais entre ceux qui jouissaient d'une large aisance il était justement compté. Ajoutons qu'il avait un esprit cultivé et que, bien que l'appellation de *touan-teou* lui fût demeurée par la force de l'habitude, il n'était plus le chef des mendiants au temps où les faits que nous allons raconter s'accomplirent, ayant cédé sa charge à l'un de ses parents consanguins surnommé le lépreux. Il était alors âgé de près de cinquante ans ; il avait perdu sa femme et concentrait toutes ses affections sur sa fille unique, appelée Yu-nou, belle jusqu'à l'idéal.

Les vers d'un vieux poète en portent témoignage :
Plus pure que le jade sans tache,
Elle ne craint le voisinage d'aucune fleur.
C'est dans la gloire du cortège impérial
Qu'une beauté si parfaite devrait resplendir.

Lao-ta aimait sa fille, comme un avare aime son trésor. Il n'avait rien négligé pour la faire instruire et pour cultiver ses dons naturels. À quinze ans, elle pénétrait déjà le style littéraire, elle entendait la poésie, elle savait composer en prose et en vers. Habile à exécuter les ouvrages de femme les plus délicats, elle était encore bonne musicienne ; elle se montrait, en un mot, adroite autant qu'intelligente dans tout ce qu'elle entreprenait.

Orgueilleux de posséder une fille si charmante et si heureusement douée, Lao-ta nourrissait l'ambition de la marier à un lettré ; mais quel obstacle se dressait devant ses espérances ! Cette fille née dans la maison du chef des mendiants, nul ne la demandait de ceux à qui son grand désir eût été de la donner, tandis que des prétendants affluaient dont la seule

recherche le faisait rougir. Entre la montée difficile et la descente escarpée, il demeurait perplexe ; et c'est ainsi que, sans être promise encore, Yu-nou venait d'atteindre sa dix-huitième année, quand Lao-ta reçut la visite d'un vieux voisin qui lui tint ce discours :

— Sous le pont de Tai-ping, demeure un jeune lettré appelé Mo Ki, âgé de vingt ans, étudiant avec ardeur et qui paraît de grand avenir. Orphelin de père et de mère, très pauvre, il n'a pas eu jusqu'à présent l'occasion de se fiancer. Tout récemment il a passé des examens qui lui ont ouvert les portes du Collège d'État. Je pense qu'il s'allierait volontiers à une famille riche. Ne serait-ce pas un parti convenable pour votre fille ? Pourquoi n'en feriez-vous pas votre gendre ?

— Assurément c'est un mariage qui me plairait. Voulez-vous entreprendre de le négocier ? Mon consentement vous est acquis par avance.

Fort d'une réponse aussi nette, l'obligeant intermédiaire alla trouver, sous le pont de Tai-ping, l'étudiant Mo Ki et lui exposa le projet qu'il avait conçu, sans rien dissimuler de ce qui pouvait peser dans le mauvais côté de la balance :

— Les ancêtres, il faut l'avouer, ont été des chefs de mendiants ; mais le père s'est dépouillé depuis longtemps de cette charge humiliante. La jeune fille est charmante, la fortune est considérable. Si, malgré votre titre de bachelier ¹, cette union ne vous inspire pas de répugnance, je me charge de l'accomplir.

Mo Ki demeura pensif durant quelques instants. Il envisageait la situation dans le miroir de son cœur. « Je n'ai aucuns moyen d'existence assuré ; aucun moyen non plus de songer au mariage s'il me faut subvenir

¹ Les élèves admis au Collège d'État, appelé Kouo-tse-kien, en sortaient bacheliers comme les élèves de Saint-Cyr sortent officiers. Donnée ici par courtoisie, ce titre de bachelier est anticipé.

aux frais inévitables des fiançailles. Pourquoi repousserais-je des offres qui viennent si à propos ? Qui me blâmerait de les accepter ? »

Et, rompant le silence :

— Ce que vous me proposez est bien séduisant, mais vous n'ignorez pas que je suis très pauvre. Comment pourrais-je envoyer les présents de noces ?

— Donnez seulement votre consentement. Le reste me regarde. On ne vous demandera même pas une feuille de papier.

Ainsi posée, la question fut bientôt résolue. Il y eut parfait accord et l'on choisit un jour heureux pour l'union des époux. Le bachelier n'eut pas à supporter la plus petite dépense. Son beau-père poussa l'attention jusqu'à lui fournir les habits de noces et, le mariage accompli, prit avec lui dans sa maison le nouveau ménage défrayé de tout. En voyant la beauté de Yunou, Mo Ki avait ressenti la joie pénétrante d'un homme servi par le destin au-delà de ses plus chères espérances. Son orgueil de lettré fut même exempt de blessure, car il n'essuya point de moqueries. Il n'était pas un de ses compagnons d'études à qui son dénuement ne fût connu, et qui ne l'approuvât d'avoir saisi une si favorable occasion d'en sortir.

Lorsqu'un mois se fut écoulé depuis les noces, Kin Lao-ta donna un grand festin en l'honneur de son gendre, l'invitant à convier ses condisciples et ses bons camarades de promotion. Il glorifiait ainsi sa propre demeure. La réunion fut très gaie. On ne cessa de boire, de manger et de se divertir, durant six à sept jours ; mais un malheureux incident vint alors à se produire, que Lao-ta n'avait pas su prévoir. Ce fut l'apparition de son parent Kin Lai-tse, offensé, non sans quelque raison, d'avoir été mis en oubli.

— Si je suis aujourd'hui le chef des mendiants, proféra-t-il à haute voix, toi aussi tu l'as été, par descendance héréditaire, et cet argent que tu as dans les mains, ce sont les chefs de mendiants, nos ancêtres communs, qui l'on amassé. Tu n'es pas

d'un autre sang que moi et quand Yu-nou, qui est ma nièce, prend un époux, je devais être invité tout au moins à venir boire un verre de vin joyeux. Au lieu de cela, tu as table ouverte pour célébrer le premier mois écoulé depuis son mariage, et pas le plus petit billet d'invitation ne m'a été envoyé. Est-ce donc parce que ton gendre est bachelier ? mais fût-il ministre d'Etat, est-ce que cela m'empêcherait d'être son grand-oncle et d'avoir ma place ici ? Ta manière d'agir est mauvaise et tu vas en être récompensé par une manifestation que tu auras méritée.

Ayant ainsi parlé, il se retira pour revenir bientôt accompagné de cinquante à soixante loqueteux de ses clients. Alors on vit apparaître :

Des vieux bonnets à fleurs, fanés et déchirés ; des tuniques rapiécées ; de vieux morceaux de nattes, cousus à de vieux morceaux de tapis ; des écuelles fêlées, ébréchées et de grossiers bâtonnets portés en sautoir. Ces gens crient le Père, crient la Mère, crient le Maître des richesses ¹. Devant les portes ils font un tapage effroyable, imitant le sifflement des serpents, le cri des singes, l'abolement des chiens. De leurs bouches partent aussi des insolences de toute sorte. Ils chantent en frappant sur des planches, avec des voix féroces qui écorchent les oreilles. Leur visage est barbouillé de poudre rougeâtre. Leur laideur est repoussante. C'est une légion de diables échappés, dont Tchong Kouei lui-même ne viendrait pas à bout.

Au bruit de cet affreux charivari, Lao-ta ouvrit sa porte, voulant juger par ses yeux de ce qui se passait. Aussitôt Kin Lai-tse fit irruption à la tête des mendiants qu'il avait ameutés. En un instant, la salle du festin fut tumultueusement envahie. Kin Lai-tse se mit à table, accaparant les meilleurs plats, se versant le meilleur vin et vociférant à pleine tête :

— Qu'on appelle mon neveu et ma nièce ! qu'ils se hâtent de venir saluer le grand-oncle !

¹ Cris des mendiants.

Les bacheliers n'eurent qu'à céder la table à de pareils hôtes ; ils se retirèrent précipitamment et Mo Ki s'enfuit avec eux.

Cette scène terrible avait jeté Lao-ta dans un grand désordre d'esprit. Au parent qui se disait offensé, il répéta plusieurs fois que, ce jour-là, c'était son gendre qui traitait ses propres amis, tandis que lui-même n'était pour rien dans les invitations qui avaient été faites ; et qu'un autre jour il l'engagerait à venir boire et causer en famille. Afin de se débarrasser des mendiants, il leur distribua force sapèques, il leur livra deux tonneaux de vin, avec une respectable quantité de poules, d'oies et de canards, en leur recommandant de porter tout cela chez leur chef et d'y festoyer à leur aise. Le tumulte avait duré jusqu'à la nuit.

Yu-nou s'était renfermée dans sa chambre pour y pleurer. Mo Ki accepta l'hospitalité que lui offrait un ami et ne rentra que le jour suivant. Le beau-père se sentit plein de confusion en présence du gendre et le gendre, de son côté, n'aborda pas le beau-père d'un cœur content. Chacun cependant garda le silence sur les événements de la veille.

Le muet qui mord à la graine de cyprès ne dit à personne qu'elle est amère ;

Il en ressent pourtant l'amertume, autant que celui qui s'en plaindrait.

Cruellement humiliée de sa parenté, souffrant désormais de son origine, la jeune femme du bachelier Mo Ki comprit qu'il fallait s'élever pour sortir de cette détresse et résolut d'encourager son mari dans ses études, par tous les moyens que permettrait le secours de l'argent. Elle s'ingénia elle-même à lui procurer les livres les plus précieux, à le mettre en rapport avec les lettrés les plus instruits, capables de perfectionner son goût et ses connaissances, et à lui créer ainsi d'utiles amitiés. Tant d'assistance porta ses fruits. Mo Ki passa de brillants examens. À vingt-trois ans, il fut proclamé *kiai-youen*. Bientôt après, il obtint le grade de docteur ¹.

¹ Le *kiai-youen* est le premier reçu dans une promotion de licenciés, et le grade de docteur est le plus élevé dans la hiérarchie littéraire.

Quand il eut dîné avec les académiciens, quand les cérémonies de sa réception furent terminées, il reprit la route de Hang-tcheou. Comme il traversait la ville à cheval, revêtu de la robe de docteur et coiffé du bonnet de gaze noire, pour rentrer dans la maison de son beau-père, il vit les curieux se presser sur son passage et les oisifs lui faire cortège en se disant les uns aux autres : « Voilà le gendre de *touan-teou* devenu mandarin. » Ces paroles arrivèrent à ses oreilles. Il ne put que dévorer l'affront. Lorsqu'il fut en présence de son beau-père, il ne laissa pas de le saluer respectueusement selon les rites ; mais la colère grandissait dans sa poitrine et d'amères réflexions lui troublaient l'esprit. S'il avait su prévoir les succès éclatants qui l'attendaient, quel mariage autre que celui qu'il avait fait n'eût-il pas été en droit d'espérer ! De nobles et puissantes familles n'auraient-elles pas recherché son alliance ! Quel contraste avec cette abjection devant laquelle il n'avait pas reculé, qui serait une tache ineffaçable durant sa vie entière, qui s'étendrait à ses enfants et petits-enfants et dont on ne cesserait jamais de jaser ou de rire ! Enfin, concluait-il intérieurement, c'est chose faite et sans remède. Ma femme est intelligente et sage. Elle ne me donne aucun sujet de plainte qui m'autorise à la répudier ; mais j'apprends à connaître la profonde vérité de cet axiome qu'il faut réfléchir trois fois avant de prendre une décision grave, sous peine d'avoir à compter plus tard avec de cuisants regrets et de longs repentirs. De telles pensées rendaient Mo Ki sombre et taciturne ; en vain Yu-nou le pressait de questions sur les motifs de sa tristesse. Il ne répondait rien.

Cet homme n'envisageait que l'état présent de sa situation acquise. Il oubliait qui l'avait tiré de la misère impuissante, qui lui avait ouvert le chemin des honneurs et de la fortune. Au lieu de reconnaissance, c'était un morceau de glace qu'il avait dans le cœur.

Bientôt le nouveau gradué fut appelé à des fonctions en rapport avec le rang qu'il avait conquis. Il reçut l'avis officiel de sa nomination au poste de

sse-hou ¹ du gouvernement de Ou-ouei. Son beau-père Lao-ta donna, cette fois, un grand dîner de félicitations et d'adieux, que les mendiants se gardèrent bien d'interrompre. Se jouer à un fonctionnaire de l'Empire eût été trop dangereux.

La route pour se rendre de Hang-tcheou à Ou-ouei est une route d'eau, agréable et sans fatigue. Mo Ki monta en bateau avec sa femme et vogua tranquillement vers le siège de son mandarinat. Au bout de quelques jours, on entra dans le fleuve Tsai-che, et le bateau fut amarré pour passer la nuit. La lune brillait d'une lumière à rivaliser avec celle du jour. Cette vive clarté empêchant Mo Ki de dormir, il quitta la cabine et s'installa sur l'avant du bateau ; tout était silence ; tout paraissait solitude. Il tomba dans cette rêverie, qui le hantait souvent, d'un chef de mendiants pesant sur son existence, et tout à coup une affreuse pensée lui vint à l'esprit : Si la mort m'enlevait ma femme, je pourrais en épouser une autre de naissance distinguée ; et je serais délivré pour toujours de la honte qui me poursuit. » En un instant, cette pensée détestable le domina. Il retourna dans la cabine, il invita Yu-nou à venir admirer avec lui le beau spectacle du clair de lune. Déjà la jeune femme était couchée ; mais sur les instances de son mari, à qui elle savait difficilement résister, elle se leva, s'habilla hâtivement et se laissa conduire jusqu'à cette extrémité de la proue d'où le regard se porte au loin.

Dès qu'elle se fut rapprochée du bordage, sans balustrade en cet endroit, et comme elle se penchait un peu pour mieux voir, Mo Ki la poussa brusquement, la précipita dans le fleuve et aussitôt réveilla les bateliers, donnant l'ordre d'un prompt départ avec promesse de gratifier les plus actifs. Les bateliers inconscients détachèrent donc immédiatement les amarres, mirent en mouvement les longues perches et les rames, et ne durent s'arrêter qu'après une course de dix *li* ², lorsque Mo Ki leur dit :

¹ Mandarin qui exerçait des fonctions administratives de l'ordre militaire.

² Le *li*, mesure de distance très variable, représente à peu près la dixième partie de notre lieue de quatre kilomètres.

— Madame vient de tomber dans l'eau en s'amusant à regarder la lune. Impossible de la retrouver et de la sauver.

Un pourboire de trois taëls accompagnant ces paroles, les bateliers comprirent bien ce qui c'était passé ; mais qui d'entre eux aurait osé ouvrir la bouche ? Quant aux servantes, quelque niaises ou quelque naïves, elles crurent fermement que leur maîtresse était tombée dans l'eau par accident et se lamentèrent sans plus songer.

Parce que le nom de *touan-teou* n'est pas en bonne odeur,
Il rejette la compagne de sa vie, au jour où il tient le succès ;
Mais les liens que le Ciel a formés sont difficiles à rompre.
Tout ce qu'il obtiendra, c'est de faire excréter sa mémoire par les gens de bien.

Les rencontres providentielles sont dans l'ordre de la destinée.

Tandis que Mo Ki fuyait l'endroit où les flots avaient englouti Yu-nou, un autre mandarin récemment investi du titre de censeur provincial ¹, Hiu Te-heou, se rendait, par la même route, au siège de ses nouvelles fonctions et arrivait avec son bateau, dans ce petit port que le traître venait de quitter. Le mandarin Hiu Te-heou n'était pas encore couché ; il buvait lentement du vin chaud en compagnie de sa femme. Tous deux contemplaient aussi, par les fenêtres aux stores levés, le beau spectacle du clair de lune, quand ils entendirent des cris plaintifs du côté du rivage, paraissant l'appel douloureux d'une voix féminine. Hiu Te-heou se hâta d'envoyer à la découverte et bientôt ses gens lui amenèrent une jeune femme qu'ils avaient trouvée défaillante, seule et abandonnée sur le bord du fleuve.

Cette jeune femme, on le devine, n'était autre que Yu-nou. Saisie d'effroi en tombant dans le fleuve, elle s'était évanouie ; mais une force invisible l'avait soutenue et portée au rivage. Quand elle avait repris connaissance, ses yeux n'avaient vu que l'immensité des eaux profondes ; du bateau et de son époux, pas la moindre trace, et le jour s'était fait dans

¹ Je rends ici par à peu près un titre d'anciennes fonctions, assez difficile à définir. Peut-être pourrait-on dire intendant.

son esprit. « Mon mari, se dit-elle, est ébloui par sa haute fortune. Il ne se souvient pas de la détresse dont on l'a sorti ; nul doute qu'il n'ait voulu noyer sa femme, afin de contracter un nouveau mariage qui réponde mieux à son orgueil et à son ambition. Le Ciel m'a conservé la vie ; mais je n'ai plus d'asile ; je n'ai plus d'appui. » Ses larmes avaient coulé et ses gémissements avaient retenti.

Pressée de questions par le seigneur Hiu, elle lui exposa l'entière vérité, sans rien cacher, entrecoupant son récit de pleurs et de sanglots. Le mandarin et sa femme se sentirent émus jusqu'à partager le trouble de l'abandonnée. Ils s'efforcèrent de la calmer et le seigneur Hiu lui dit :

— Ne te désespère pas de la sorte. Si tu veux être notre fille adoptive, nous te ferons une existence heureuse.

Yu-nou salua aussitôt Hiu Te-heou comme un père, en le remerciant avec effusion. Partageant les sentiments généreux de son mari, la dame Hiu alla chercher des vêtements secs pour l'adoptée, qu'elle installa dans l'arrière-chambre de la cabine. Tous les serviteurs reçurent l'ordre de lui donner le nom de *siao-tsie*¹, et les hommes du bateau furent prévenus de garder un silence absolu sur l'événement de la nuit.

Quelques jours plus tard, le censeur Hiu Te-heou arrivait à destination et prenait possession de sa charge. En sa qualité de *sse-hou* de Ou-ouei, le mari de Yu-nou se trouvait précisément sous ses ordres ; il ne manqua pas de venir lui rendre visite avec tous les fonctionnaires de sa propre dépendance. En voyant la belle mine du jeune docteur, le seigneur Hiu eut une vive impression de surprise. Il n'aurait pas imaginé qu'une si agréable figure pût appartenir à un homme aussi criminel.

Après plusieurs mois écoulés, dans une réunion de mandarins ses confrères, Hiu Te-heou lança ces propos :

¹ Mademoiselle. Littéralement : petite sœur aînée.

— J'ai une fille vraiment jolie et qui est en âge de se marier. Je voudrais un gendre bien assorti. Mes confrères pourraient-ils m'indiquer ce que je cherche.

Tous les assistants pensèrent à la fois au *sse-hou* Mo Ki, jeune, beau, privé prématurément de sa compagne, et le désignèrent d'une seule voix.

— Comme vous, je l'ai déjà remarqué, repartit Hiu Tcheou ; mais ce jeune et brillant docteur a de hautes visées. Ne dédaignera-t-il pas d'entrer dans mon humble famille ?

L'assistance se récria :

— Il était de maison pauvre ; vous seriez l'arbre de jade auquel le lierre s'appuierait. Comment supposer qu'il n'accueillît pas avec bonheur une proposition d'alliance aussi flatteuse pour lui !

— Si tel est votre avis à tous, reprit le seigneur Hiu, veuillez donc sonder ses dispositions en lui parlant de ce projet. Je vous prie seulement de faire ces ouvertures comme de vous-mêmes, sans qu'il soupçonne que l'idée vient de moi. Cela sera mieux.

Tous les mandarins qui avaient pris part à cette conversation voulurent marquer leur empressement ; tous offrirent au *sse-hou* de lui servir d'intermédiaire. Quant à l'orgueilleux Mo Ki, l'idée d'épouser la fille de son supérieur hiérarchique le transporta de joie. Il témoigna que son ardent désir serait de voir cette union réalisée le plus promptement possible, et qu'il aurait une reconnaissance infinie à qui mènerait l'affaire à bien.

Instruit par les négociateurs du résultat de leurs démarches et bientôt en possession d'une demande officielle, Hiu Te-heou feignit d'éprouver quelque hésitation. Il fit répondre que sa femme et lui aimaient tendrement leur fille, qu'ils l'avaient élevée avec de grands soins et qu'ils ne voudraient pas la marier sans être certains d'avoir trouvé pour elle toutes les garanties de bonheur ; qu'ils étaient assurément très honorés de la voir recherchée par un prétendant tel que le *sse-hou* ; mais qu'il faudrait que le *sse-hou*, fier de ses succès rapides et justement ambitieux, ne mît pas de

précipitation dans une affaire de cette importance, de crainte de ressentir plus tard des regrets, dont sa femme aurait à souffrir et dont les père et mère souffriraient aussi ; qu'il prît donc le temps de bien réfléchir et qu'ensuite l'alliance serait conclue, s'il persistait à la souhaiter.

Mo Ki rejeta ces atermoiements : il protesta contre la pensée qu'il pût retirer sa demande et se hâta d'envoyer les présents de fiançailles. Il n'était plus le pauvre étudiant, embarrassé de pourvoir à cette dépense. Il offrit des fleurs d'or et d'argent et des soieries de la plus belle qualité. Il choisit un jour heureux pour les cérémonies du mariage et s'agita comme un homme dévoré de la fièvre, dans son impatience de se voir le gendre du censeur.

De son côté, le seigneur Hiu chargeait sa femme de préparer Yu-nou à ce qu'il avait décidé. La dame alla trouver Yu-nou et lui dit :

— Le vieux mandarin s'afflige de ton veuvage. Il veut te donner un nouvel époux, qui est aussi un jeune docteur. Tu ne devras pas le contrarier dans ses plans.

— Bien qu'issue d'une famille très humble, je n'ignore pas l'étendue de mes devoirs, répondit la jeune femme. Celui pour qui j'ai noué mes cheveux demeurera l'unique époux de toute ma vie. Si le seigneur Mo Ki a d'autres sentiments que les miens, si son cœur le conduit dans la mauvaise voie, je ne saurais pour cela renoncer au respect de moi-même ni changer mes résolutions.

Une pluie de larmes accompagnait ces paroles. La dame Hiu en fut émue et se hâta d'ajouter :

— Ce jeune docteur, que le vieux mandarin désire te donner pour époux, n'est autre que celui auquel tu veux rester fidèle. Le vieux mandarin entend réparer le crime de Mo Ki, commis avec tant d'ingratitude ; il a résolu de vous unir une seconde fois. Par quelques-uns de ses amis, il a fait dire à Mo Ki que nous avons une fille à marier et qu'il pourrait aspirer à devenir notre gendre.

C'est ainsi que l'affaire s'est engagée. Aussitôt Mo Ki a fait sa demande. Quand il se présentera aux portes et quand il voudra pénétrer dans la chambre nuptiale, des surprises l'attendront qui seront pour calmer ton juste ressentiment.

« Écoute-moi bien », dit-elle encore, et elle lui expliqua, sans rien omettre, comment les choses devraient se passer. Alors Yu-nou sécha ses larmes. Elle ne songea plus qu'à farder comme il faut son visage et à revêtir la toilette de noces, afin de recevoir le nouvel époux.

Le soir même, Mo Ki arrivait monté sur un beau cheval richement caparaçonné, des fleurs d'or à son bonnet, l'écharpe de soie rouge à l'épaule, musique et tambours en avant. De nombreux mandarins faisaient escorte à leur confrère. Qui n'aurait admiré ce cortège pompeux !

Au bruit des flûtes et des tambours, on voit s'avancer un cheval blanc.

Le gendre paraît ; il est charmant de distinction et d'élégance.

Naguère aussi, le chef des mendiants se réjouissait de marier sa fille en haut lieu ;

Mais ensuite que de larmes ont coulé sur les bords du fleuve Tsai-che !

Le censeur n'avait rien négligé, de son côté, afin de recevoir dignement l'hôte attendu. Des tapis étaient déroulés, des étendards flottaient, des musiciens étaient là pour répondre à ceux qui conduisaient le fiancé.

Mo Ki met pied à terre devant la maison du seigneur Hiu ; en costume officiel, celui-ci marche à sa rencontre et l'invite à entrer. Au milieu de la grande salle, l'épousée se tient debout entre deux matrones, la tête enveloppée d'un voile épais. Le maître des cérémonies transmet à haute voix ses commandements. Les deux époux saluent d'abord le Ciel et la Terre, puis ils saluent le père et la mère et enfin se saluent mutuellement. Ces rites accomplis, la mariée se retire dans la chambre nuptiale, où les bougies fleuries sont allumées, où le mari ne tardera pas à pénétrer.

En ce moment, Mo Ki étouffait véritablement d'orgueil et de joie. Ses pensées planaient au plus haut des nuages. Ce fut la tête haute qu'il se dirigea vers l'appartement intérieur. À peine en avait-il franchi le seuil que

huit robustes servantes armées de bambous les uns durs et les autres flexibles, faisaient tomber sur lui une grêle de coups qui jetaient par terre son bonnet de soie, martelaient sa tête, son dos, ses épaules, et lui arrachaient des cris de douleur. Il se pelotonnait, il bondissait à droite et à gauche ; il appelait ses beaux parents à son secours.

Alors, du fond de l'alcôve, une voix féminine se fit entendre qui disait :

— Ne tuez pas cet ingrat. Amenez-le seulement, afin qu'il me voie.

Aussitôt les bambous s'arrêtèrent et Mo Ki, brusquement saisi, fut traîné, presque porté, jusqu'à l'alcôve. Dans son trouble, il répétait sans cesse : « Quel crime ai-je donc commis ! » lorsque, levant les yeux vers la nouvelle mariée, qui l'attendait, modestement assise sous la vive lumière des bougies fleuries, il reconnut en elle Kin Yu-nou. D'une voix étranglée, il s'écria :

— Le diable est là dedans !

ce qui, malgré le sérieux de sa situation, ne laissa pas d'éveiller quelques rires. Au même instant, arrivait le seigneur Hiu.

— Mon sage gendre est dans l'erreur, dit-il. Devant lui est ma fille adoptive. Je l'ai reçue du fleuve Tsai-che ; mais elle n'a rien qui tienne du diable.

Mo Ki est écrasé ; il a tout compris. Il se jette aux pieds du seigneur Hiu, les mains croisées sur la poitrine, avouant humblement son crime et implorant son pardon.

— C'est ma fille que cela regarde, répond le vieux mandarin. Qu'elle vous pardonne et je vous pardonne aussi.

Alors Yu-nou interpelle le coupable, lui jetant l'injure à la face et le couvrant de son mépris.

— Homme de peu de cœur, tu ne t'es pas souvenu des paroles de Song Hong : « Ceux qui furent nos amis, quand nous étions

pauvres, nous ne devons pas les oublier. La femme qui, avec nous, partagea les mauvais jours, nous ne devons pas l'abandonner ¹. » Jadis, tu es entré dans la maison de mon père les mains vides. Si tu as pu étudier les livres, te faire connaître et t'élever aux fonctions que tu occupes aujourd'hui, c'est grâce à l'assistance que nous t'avons prêtée. J'espérais m'anoblir avec toi, et je me croyais digne de partager ton heureuse fortune. Qui m'aurait dit qu'oubliex du passé, oubliex des tendresses échangées au temps où je nouai mes cheveux pour devenir ta femme, tu ne songerais qu'à nourrir des pensées mauvaises et pousserais l'ingratitude jusqu'à désirer ma mort ? Par bonheur le Ciel eut compassion de moi. Il m'envoya un sauveur ; il me donna un second père. Quant à toi, de quels yeux pourrais-je te voir ? Comment reprendrais-je un pareil époux ?

« Cruel ! ingrat ! » répétait-elle, et sa voix était coupée par des sanglots.

Rouge de confusion, Mo Ki, prosterné, s'humiliait devant cette juste indignation, sans trouver un mot à répondre. Le seigneur Hiu jugea que le moment était venu de lui venir en aide. Il le releva et dit à Yu-nou :

— Calme ta colère, ma fille. Mon sage gendre se repent maintenant de son crime. Il s'efforcera sincèrement de le racheter. Bien qu'en réalité vous soyez d'anciens époux, en devenant ma fille adoptive, tu es devenue une personne nouvelle. À la lumière de ces bougies fleuries, vous entrez dans une nouvelle union. Le pinceau qui ratifie le contrat d'aujourd'hui doit effacer toute trace du passé.

¹ Song Hong fut le premier ministre de l'empereur Ming-ti, des Han. L'Empereur désirait lui faire épouser sa tante, la princesse Hou-yang, qui était veuve ; il sonda son ministre à ce sujet, en présence de la princesse. Aux questions de Ming-ti, si ce n'était pas son avis qu'un homme devenu puissant devait changer ses anciennes relations d'amitié, et qu'un homme élevé aux plus hautes dignités doit contracter un nouveau mariage, Song Hong fit la réponse que cite Yu-nou. Et l'Empereur se tournant vers sa tante, lui dit : « Notre plan est détruit. »

Puis, se tournant vers Mo Ki :

— Vous étiez bien coupable, mon sage gendre. Soyez donc sans rancune pour ce qui vient de se passer. Je vais appeler votre belle-mère, afin qu'elle achève de tout apaiser.

Quelques instants après, la dame Hiu faisait son entrée. Elle prononçait de bonnes paroles et la réconciliation était accomplie.

Le repas de noces eut lieu le lendemain chez le père adoptif, qui rendit à son gendre les fleurs d'or et les pièces de soie offertes par lui la veille, disant qu'il serait excessif de faire double dépense de fiançailles pour la même femme, et qu'il suffisait que les présents d'usage eussent été reçus jadis par la famille Kin.

— L'humble condition de cette famille Kin, ajouta-t-il, a été la cause des sentiments de répulsion qui ont germé, malgré lui, dans le cœur de mon sage gendre, qui ont détruit l'amour du mari et troublé sa droite raison ; ne dois-je pas avoir quelque inquiétude en songeant que je ne suis qu'un mandarin de rang modeste ? Mon sage gendre n'aurait-il pas souhaité de rencontrer mieux ?

Cette fois, Mo Ki passa du rouge à la couleur violette. Il quitta la table en priant son beau-père de l'épargner.

Dans son stupide orgueil, il pensait contracter une haute alliance.

Et voilà que l'ancienne et la nouvelle épouse ne sont qu'une seule personne, à elles deux.

Il a récolté des coups et des injures ; son visage est couvert de honte ;

Tels sont les avantages qu'un changement de beau-père lui a procurés.

Il faut rapporter cependant qu'à compter de cette époque, Mo Ki et Yuenou vécurent dans une parfaite union. Le seigneur Hiu et sa femme les traitaient comme une propre fille et comme un véritable gendre. Les sentiments d'affection étaient réciproques.

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

Mo Ki s'était réellement transformé. Il engagea Kin Lao-ta, l'ancien chef des mendiants, à venir habiter le lieu où il exerçait son mandarinat. Il le traita honorablement dans sa maison, tant qu'il vécut, et à sa mort, conduisit le deuil.

Yu-nou, de son côté, ne manqua pas, lorsque le seigneur Hiu et sa femme quittèrent la vie, de les faire placer dans un double cercueil, en reconnaissance des bienfaits qu'elle en avait reçus.

Mo Ki ne dépassa pas l'âge de cinquante ans et Yu-nou lui survécut. Quelques jours avant sa fin, il vit en songe des esprits qui lui dirent : « Le terme de ton existence devait être plus long ; mais parce que injustement et inhumainement tu as voulu faire périr ta femme, tu as attiré sur toi la colère des esprits qui ont diminué tes nombres. Au contraire, et par une compensation équitable, ils ont prolongé les jours de Yu-nou. »

Le malade en se réveillant dit à ceux qui l'entouraient :

— Les esprits m'ont apparu et m'ont révélé ma destinée. Le mal dont je souffre, ils me l'ont envoyé et c'est le mal qui doit m'emporter.

Tout désir qui s'élève dans ton cœur, toute pensée qui se forme dans ton esprit, le Ciel les connaît. Tes actions, bonnes ou mauvaises, il les rétribue selon son invariable équité.

Hiu Te-heou et Mo Ki eurent chacun une nombreuse descendance qui, de génération en génération, se distingua dans les emplois.

Les vers disent :

Song Hong, pénétré de l'amour de la justice, est appelé l'homme droit par excellence.

Hoang Yun, en répudiant sa femme, fit voir que l'ingratitude doit être punie.

Quant à Mo Ki, voulant contracter une nouvelle alliance,

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

Il a montré que la prédestination du mariage n'est pas du nombre
des choses que l'homme peut changer.

@

CHANTAGE

Que l'amour entre dans le cœur par les yeux, c'est la loi de
l'humaine nature ;
Mais que l'impression soit réciproque, c'est un heureux
accomplissement qui ne se réalise pas toujours.
Parfois le faux est pris pour le vrai ;
Et les pièges sont tendus, que l'on est loin de soupçonner.
La jeunesse impétueuse recherche aveuglément le plaisir.
Tour à tour, chaque jeune homme entre dans le bataillon des
viveurs.
Il en est qui, sans cueillir le fruit, se déchirent aux épines ¹ ;
Le vulgaire appelle cela le jeu de la cage ardente ².

@

En général, dans ce monde, l'homme désire, la femme aime, et de là naît ce souffle de sensualité qu'on appelle la galanterie. Le nombre des hommes qui en souffrent de grands dommages n'est pas mince et le nombre de ceux qui en meurent n'est pas non plus petit ; d'autant qu'il existe une classe de dangereux coquins habiles à exploiter la faiblesse humaine, lesquels se servent de leurs propres femmes pour tendre des pièges aux jeunes gens de bonne famille et pour les ruiner. C'est ce qu'ils nomment *le jeu de la cage ardente*. De temps en temps, un vigoureux compagnon leur échappe ; mais neuf sur dix se trouvent pris.

Il y eut jadis à la capitale, on s'en souvient, un vilain personnage bien connu pour exercer cette industrie. Sa femme se parait, se fardait et savait à merveille attirer de riches amoureux. Le mari apparaissait à l'instant propice ; il faisait mine de vouloir venger son injure dans le sang, amenait la victime à offrir une lourde somme afin de racheter sa vie et réalisait ainsi de gros bénéfices. Cette comédie réussit maintes fois. Il fut joué pourtant d'une façon plaisante par un jeune expert en libertinage, qui connaissait le

¹ J'ai cru devoir traduire ce vers un peu librement.

² En certaines provinces du Nord, on entretient des brasiers entourés d'un fin grillage qui permet de voir le feu sans l'approcher de trop près ; de là l'expression *houe tun*, la cage ardente.

truc et qui résolut de s'en amuser. L'expert alla lui-même au-devant des séductions de la belle dame, et gagna ses bonnes grâces assez promptement. Comme il était chez elle, au milieu de la conversation la plus animée, l'époux ne manqua pas d'arriver et de frapper à la porte bruyamment. Tout autre se serait précipité vers une issue ou aurait cherché quelque coin pour se cacher. Lui, au contraire, ne s'émeut point ; il se montre plus tendre et plus entreprenant que jamais ; serrant la femme entre ses bras, il la prie de ne pas s'émouvoir et de ne point troubler sa joie. Vainement elle feint la terreur, vainement elle pousse des cris, vainement elle cherche à lui échapper. Le mari, cependant, enfonce la porte, il écarte les rideaux du lit, pousse des exclamations de fureur et met le poignard sur la gorge du galant.

— Allons ! courage ! dit tranquillement celui-ci ; si vous avez envie de tuer, il ne faut pas s'arrêter à la menace. Seulement, il faut nous tuer tous deux, car enfin nous sommes tous deux coupables. Nous achèverons ainsi notre entretien dans l'autre monde. Ne tuer que moi, ce ne serait pas bien.

Le mari, déconcerté, avait jeté son poignard pour se saisir d'un gros bâton.

— Tiens bien cet âne par le cou, crie-t-il à sa femme ; je vais du moins lui faire sentir la vigueur de mon bras.

Il lève son bâton ; mais non moins agile que raisonneur, l'expert s'est retourné vivement sans lâcher la dame. Elle reçoit le coup en pleine chair et se fâche à son tour.

— C'est moi que vous frappez. Prenez donc garde à ce que vous faites.

— Très bien, très bien, poursuit le railleur imperturbable ; elle mérite des coups autant que moi.

L'homme au bâton était vaincu ; il demeurait inerte. L'expert lui dit encore :

— Respectable frère aîné, je t’engage à déposer ta colère. Ne parle plus de tuer personne. Il vaut mieux nous entendre convenablement. Ta femme est un arbre de rapport ; ce serait grand dommage pour toi de la perdre. Le ressort de ton commerce serait brisé ; la source de tes revenus serait tarie. Laisse-moi cueillir en paix quelques fruits à l’arbre ; je te les paierai un prix raisonnable ; mais s’il s’agit du jeu de la cage ardente, adresse-toi à d’autres que moi.

Un pareil sang-froid acheva de démonter le mari terrible. Il se retira honteusement en roulant des yeux hébétés. Quant à l’expert, il se leva, remit tout doucement de l’ordre dans sa toilette, eut encore quelques paroles aimables pour sa compagne et opéra sa retraite sans se presser. C’est ainsi que le meilleur joueur n’a pas toujours la chance favorable et que le fort peut rencontrer parfois un plus fort que lui.

Les jouvenceaux de famille riche, à peine sortis du nid paternel, sont pour la plupart naïfs et timides. Quel est celui d’entre eux qui aurait assez de clairvoyance et assez d’audace pour se tirer des embûches habilement dressées sur son chemin ?

Au temps de Song ¹, un président de la cour de justice de Lin-ngan, nommé Hiang, ayant quelques visites à rendre, était sorti en compagnie de deux de ses assesseurs. Comme il allait traverser le pont de Kiun-tsiang, il fit la rencontre d’un cortège qui appela vivement son attention. Une jeune femme tout en pleurs, remarquable par la beauté de ses cheveux épars, était montée sur un âne que conduisait par la bride un homme de haute taille, vêtu comme un chef militaire, avec le sabre au côté. De sa main libre l’homme tenait un fouet de cuir, avec lequel de temps en temps il frappait la femme, en l’accablant d’injures et de malédictions. Une dizaine de soldats, ou du moins de gens paraissant tels, suivaient gravement, chargés de coffres et autres bagages. Les passants s’arrêtaient, les uns discutant et

¹ Du Xe au XIIIe siècle de notre ère.

les autres riant. Le président témoigna sa surprise et demanda l'explication de ce qu'il voyait.

— Le truc a réussi, lui dirent les hommes de sa suite, qui étaient au nombre des rieurs. Tous ces curieux le devinent bien et c'est le sujet de leurs conversations animées. S'il plaît à Votre Excellence d'ordonner une enquête, il lui sera facile de connaître la vérité jusque dans ses détails.

Le président Hiang approuva cet avis ; l'enquête fut soigneusement faite et voici ce qu'elle apprit :

Un jeune mandarin de l'occident du Tche-kiang, qui se rendait à Lingnan pour y passer des examens au ministère du Personnel, s'était logé au second étage de l'hôtel de Hoang, situé dans le quartier des Trois-Ponts. Chaque fois qu'il montait à sa chambre ou qu'il en descendait, il apercevait une très belle personne, habitant l'étage inférieur et laissant constamment le store de son appartement relevé ¹. Peu à peu, il devint par les yeux très amoureux de cette belle personne, et il interrogea sur son compte le garçon de l'hôtel qui servait le thé.

— Que le mandarin se garde bien de tourner son attention vers cette femme, répondit le garçon en prenant un air réfléchi. C'est une étoile qui éblouit ; mais ce n'est pas une étoile d'heureux augure. Elle nous cause depuis trois ans, de grands ennuis.

— Comment cela ? fit le jeune homme.

— Nous avons vu, un jour, dans notre hôtel, arriver un mandarin militaire avec sa femme, qui est la dame dont nous parlons. Ils ont pris l'une de nos meilleures chambres et sont demeurés ensemble ici pendant huit ou dix jours. Ensuite, le mari est parti sans emmener sa femme, disant que son absence ne serait pas longue ; mais il n'est pas revenu et ne donne point de ses

¹ Dans les provinces méridionales, des stores de jonc tiennent lieu de portes.

nouvelles. Au commencement la dame payait la dépense ; bientôt il s'est trouvé qu'elle n'avait plus d'argent. Alors elle pria le maître de la nourrir à crédit, jusqu'au retour de son mari. Le maître n'osa pas refuser et, pendant longtemps, il lui a fourni deux repas par jour. Cependant cela ne pouvait pas toujours durer ; il a dû l'en avertir, et maintenant tout ce qu'il peut faire, c'est d'implorer pour elle la charité des voyageurs. Il en est qui consentent à lui envoyer quelques aliments ; mais la question est de savoir comment cela finira.

— Je voudrais bien lui rendre visite. Est-ce possible ? demanda le questionneur que ces détails avaient fortement intéressé.

— C'est une femme mariée et de bonne famille. Comment pourrait-elle recevoir un homme en l'absence de son mari ?

— Du moins, puisqu'elle accepte des vivres, je pourrais, ce me semble, lui en offrir.

— Oh ! pour cela, c'est très facile, se hâta de répondre le garçon.

Aussitôt l'amoureux courut acheter deux espèces de gâteaux, qu'il fit mettre dans deux boîtes et qu'il chargea l'officieux garçon de porter à la dame, avec un joli compliment. La dame accepta de très bonne grâce et, le lendemain, rendit la politesse par quatre sous-coups de friandises, avec un petit vase rempli de vin. Tel fut le point de départ d'une série d'attentions réciproques, qui se continuèrent durant plusieurs jours. Le galant mandarin eut alors l'idée de tirer de son nécessaire de voyage une tasse d'or, dans laquelle il versa d'excellent vin et, toujours grâce à l'entremise du garçon d'hôtel, d'inviter la belle voisine à boire ce vin, puis à vouloir bien remplir de nouveau la tasse, afin qu'il l'approchât de ses lèvres à son tour.

Ce message ayant été favorablement accueilli, fut bientôt suivi d'une requête plus hardie. L'habitant du second étage n'oserait pas descendre pour pénétrer dans l'appartement de la femme mariée ; mais il la suppliait

de monter et d'entrer chez lui, afin qu'il pût la remercier de son amabilité et lui exprimer de vive voix les sentiments dont il était pénétré. Cette fois la dame, après quelques hésitations, opposa nettement un refus.

Le soupirant fut loin de se décourager ; cette résistance même l'enflamma davantage. Il eut recours aux grands moyens, qui étaient de promettre au garçon d'hôtel une somme d'argent s'il parvenait à lui procurer l'entrevue souhaitée. Celui-ci n'eut garde de négliger une pareille aubaine. Il retourna près de la locataire du premier étage, lui représenta qu'après avoir accepté tant de libations, elle n'avait vraiment plus le droit de refuser la petite satisfaction qui lui était demandée et, moitié de gré, moitié de force, il l'entraîna jusqu'à la chambre de l'étage supérieur.

La joie de l'amoureux se traduisit tout d'abord par un empressement plein de fougue et par une explosion de paroles tendres. Ensuite, il remplit de vin la tasse d'or en récitant des vers allégoriques et, des deux mains, la présenta. Ses yeux dévoraient la jolie buveuse tandis qu'elle vidait la tasse et, quand elle la posa sur la table, quelques gouttes de vin y demeurant encore, il les aspira délicieusement et longuement. Il ne pouvait détacher sa bouche de la place qu'une bouche charmante venait de quitter. À ce spectacle, la dame eut un petit rire sonore ; mais aussitôt elle s'échappa.

Le médiateur reçut de nouveaux subsides, afin d'appivoiser et de ramener la beauté farouche. Les visites devinrent fréquentes, le mandarin fut éloquent, le vin capiteux exerça son influence, des deux côtés la jeunesse parla. Peu à peu les derniers obstacles s'aplanirent et deux mois s'écoulèrent dans un parfait contentement.

Un jour la jeune femme dit à l'heureux triomphateur :

— Sans cesse je suis dans l'escalier pour venir près de vous. Malgré mille précautions, on finira par me surprendre à votre porte et nos relations seront connues. Pourquoi ne prendriez-vous pas, au premier étage, un logement qui se trouve vacant à côté du mien. De cette façon les nuits nous appartiendraient, sans que nous ayons rien à redouter.

Cette proposition, qui comblait ses vœux, fut accueillie par le jeune homme avec enthousiasme. Il prétexta que le vent sifflait à sa fenêtre et l'empêchait de dormir. Il fit transporter immédiatement ses bagages dans la chambre libre et prit possession, dès le soir même, de la plus attachante intimité.

Hélas ! ce bonheur complet fut de courte durée. Deux nuits seulement se succédèrent, pleines d'enchantements. Le troisième jour, au matin, avant que les amants ne fussent levés, et comme ils se tenaient étroitement serrés dans les bras l'un de l'autre, ne songeant qu'à se répéter mille choses tendres, tout à coup des pas lourds se firent entendre sur les marches de l'escalier. Une voix forte retentit, interrogeant l'hôtelier d'un ton de maître. La femme parut saisie d'une terreur affreuse.

— Nous sommes perdus ! murmura-t-elle ; c'est mon mari qui revient !

Au même instant, la porte s'ouvrait ; un grand gaillard à mine sombre apparaissait et, quelque précipitation que mit le mandarin à s'esquiver, il ne pouvait éviter d'être aperçu. Le grand gaillard, sans demander d'explication, avait saisi la femme par les cheveux, vomissait bruyamment un flot d'injures et levait ses gros poings, pareils à des assommoirs.

L'amant surpris, éperdu, à peine couvert, n'avait fait que traverser son propre logis et s'était sauvé par l'autre issue. Explorant alors la chambre abandonnée, le mari offensé s'empara de tout ce qu'elle contenait : effets, bijoux, malles, coffres, valises, et avec ses propres bagages, il chargea ceux du fugitif sur les épaules des nombreux porteurs qu'il avait amenés. Lui-même, poursuivant son rôle de mari furieux afin de détourner les soupçons qui auraient pu naître, injuriait et feignait de frapper sa femme, en opérant sa retraite par le pont de Kiun-tsiang, ainsi qu'il a été dit. En réalité, la femme, le mari, l'hôtelier et le garçon d'hôtel n'étaient, tous ensemble, qu'une association de voleurs.

Ayant écouté le rapport qui lui était fait, le président Hiang s'étonna de l'aveuglement de la victime et déplora ces pièges détestables si habilement

machinés. Dans la suite, il racontait volontiers cette aventure dont lui-même avait constaté la vérité ; mais, en résumé, ce n'était là qu'une aventure pour rire. Si ce galant mandarin perdit ses bagages, il récolta du moins, par compensation, quelques impressions agréables. Ce qui fera réfléchir davantage, c'est l'histoire non moins vraie d'un autre infortuné jeune homme plus aveuglé encore que celui-ci et qui, sans avoir goûté la moindre douceur, vit sa carrière brisée, en même temps qu'il était dépouillé de tout son avoir.

Chacun reçoit en ce monde, la part de volupté que sa destinée lui assigne.
Pourquoi envier follement ce qui est tombé dans la part du voisin ?
Contentez-vous du riz préparé dans votre maison ;
Vous n'aurez pas de tourments, et vous ne perdrez pas votre argent.

Tout jeune encore, Ou Yo, natif du Tao-tcheou, avait obtenu dans les grades littéraires un avancement rapide. Sa famille était riche ; il avait habité le Midi ; il y avait amassé, en grande quantité, des perles, des plumes, des parfums, de l'ivoire et autres marchandises précieuses qu'il transportait avec lui, désirant se voir pourvu d'un bon poste et pouvoir, au besoin, distribuer de beaux présents. Le ministre de l'Intérieur lui ayant promis de le présenter à l'Empereur, il était descendu à Lin-ngan, dans l'hôtel de la Rivière-Claire, attendant qu'on l'appelât. Chaque jour il se promenait ; il visitait les maisons de plaisir et se faisait remarquer par son élégance naturelle, comme par la somptuosité de ses habits.

En face de l'hôtel de la Rivière-Claire, il y avait une petite maison dont un store vert fermait l'entrée. Derrière ce store vert, une femme se tenait constamment, regardant sans être vue, à travers l'obstacle transparent. Ce manège attira l'attention du jeune homme et bientôt l'absorba du matin au soir. Quelquefois il entendait une voix douce qui parlait à l'intérieur ; quelquefois il voyait passer sous le store un petit pied d'une exquise gentillesse. Il eût bien voulu connaître le visage de la dame à qui ce pied appartenait ; il était bien tenté d'écarter doucement le rideau, mais ce n'était pas dans les choses possibles. Parfois, la voix douce chantait ; souvent elle revenait à ce refrain :

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

Les filaments du saule s'agitent caressés par le vent ;
Celui qui les regarde en subit l'influence ; il s'émeut et s'agite à son tour.

Ou Yo jugea que le retour fréquent de ce refrain décelait une intention marquée. Il en eut un vif sentiment de joie. « Voilà, pensa-t-il, une personne fine et très aimable. Assurément elle doit être jolie. Quelle privation de ne pas la voir ! » Son cœur était attaqué et, peu à peu, sa tête se montait.

Un jour que, selon l'habitude prise, il s'était assis à la porte de son hôtel, regardant stupidement le store vert de la maison qui faisait face, il vint à passer un marchand d'oranges, de ceux qui pour leur commerce tiennent des jeux de hasard. Enchanté de cette occasion de se donner une contenance, il arrêta le marchand et se mit à jouer, à deux sapèques le coup. Le marchand comptait les coups, debout près de son panier d'oranges, tandis que, préoccupé de tout autre chose que de son jeu, le mandarin distrait jetait machinalement les dés, sans jamais rien gagner. Cet exercice ayant duré pendant plus d'une heure, il se trouva qu'il devait 10 000 sapèques et que pas un quartier du fruit convoité n'était entré dans sa bouche. Sortant alors de sa rêverie, il ne laissa pas de regretter tant d'argent si sottement perdu, et d'en témoigner sa mauvaise humeur par quelques paroles. Comme le marchand le pressait de risquer encore un ou deux coups pour se rattraper et comme il était hésitant sur ce qu'il allait faire, il vit s'avancer un jeune garçon d'une charmante figure et d'une physionomie intelligente, qui tenait une boîte entre ses mains. Le jeune garçon l'aborda, le pria d'entrer avec lui dans l'hôtel, afin d'éviter les témoins gênants, et lui remit ce qu'il apportait en disant :

— Je suis chargé par ma maîtresse d'offrir ceci au mandarin.

Ne comprenant rien à ce message et pensant qu'il y avait erreur, Ou Yo ouvrit tout d'abord la boîte pour savoir ce qu'elle contenait. Or c'était une douzaine d'oranges de Yong-kia, fines et savoureuses entre toutes.

— Qui est ta maîtresse ? demanda-t-il. Suis-je donc connu d'elle ? Pourquoi m'envoie-t-elle cela ?

— Ma maîtresse est la femme du mandarin Tchao, qui habite en face d'ici, répondit le messager en indiquant du doigt la maison située de l'autre côté de la rue. À travers le store, elle a vu Votre Seigneurie jouer aux oranges, perdre beaucoup d'argent sans en gagner une seule, et marquer un dépit dont elle prenait sincèrement sa part. Alors elle a mis ces fruits dans une boîte, regrettant seulement de ne pas en avoir davantage et désirant que Votre Seigneurie ne se moque pas d'un si mince présent.

— Je suis très touché d'une pareille attention ; tu ne manqueras pas de remercier beaucoup pour moi ta maîtresse. Le mandarin Tchao est-il ici ?

— Le mandarin, mon maître, est allé à Kien-kang, pour rendre visite à des parents. Il est parti depuis deux mois, et nous ignorons quand il reviendra.

Cette réponse impressionna Ou Yo très agréablement. La femme bien disposée, le mari absent, vraiment l'occasion était belle ; il fallait en profiter. Passant dans sa chambre à coucher, il y serra les oranges ; puis il tira de ses coffres deux pièces de belle soie et les remit au messager, avec une gratification très large et la recommandation de transmettre ses remerciements.

— Tu diras à ta maîtresse que je voudrais avoir quelque chose de mieux à lui offrir que ces soieries grossières, en retour de son gracieux envoi ; mais que, si elle daigne seulement y voir le témoignage de l'intérêt que je lui porte et les accepter avec un bon sourire, j'en serai profondément reconnaissant.

Le jeune garçon traversa la rue, puis revint au bout de quelques instants. Il rapportait les deux pièces de soie.

— Ma maîtresse adresse au mandarin ses meilleurs compliments, dit-il ; mais elle juge qu'une douzaine d'oranges sont trop peu de chose pour motiver un tel cadeau.

— Si ta maîtresse refuse d'agréer ce petit hommage, c'est pour me tuer de confusion et, dans ce cas, je n'oserais moi-même garder les oranges que j'ai reçues. Va lui répéter mes paroles et certainement elle acceptera.

Cette fois, le jeune serviteur ne revint pas, ce qui montrait que les scrupules de la mandarine étaient levés ; mais, le lendemain matin, il reparut porteur de plusieurs vases contenant des légumes frais très délicatement préparés.

— Ma maîtresse, dit-il, ne sait comment reconnaître l'excessive libéralité du mandarin. Elle a pensé que peut-être, dans l'hôtel, on ne lui sert pas des légumes qui soient à son goût, et elle a préparé ceux-ci de ses propres mains, espérant qu'ils lui feront plaisir.

Une si grande amabilité transporta Ou Yo de joie. Évidemment la dame était loin de se montrer indifférente. Quant à ce garçon, qui semblait avoir toute sa confiance, il fallait, par tous les moyens, s'en faire un ami ; ce serait un puissant auxiliaire. Vite le jeune mandarin ordonna qu'on servît des viandes, du poisson, des fruits, du vin chaud et il invita le porteur des messages à se mettre à table à côté de lui.

— Je ne suis qu'un petit domestique de la famille Tchao ; comment oserais-je m'asseoir à côté d'un mandarin ?

— Mon frère cadet, tu as la confiance de la noble dame que tu sers. On doit te traiter en conséquence. Allons, bois hardiment, insista Ou Yo.

Après s'être un peu défendu, le jeune homme obéit et but deux ou trois tasses ; mais déjà son visage s'empourprait et, manifestant la crainte d'être congédié s'il avait le malheur de rentrer ivre, il quitta la table précipitamment. Ou Yo ne le laissa point partir sans lui remettre encore un joli choix de perles, plumes et fleurs artificielles pour la noble dame, ainsi qu'une nouvelle gratification pour le messager.

À quelques jours de là, ce messager plein de bon vouloir revint chez celui qui l'avait si bien traité, comme attiré par le seul plaisir de lui rendre visite et de le remercier de sa générosité. Le poursuivant l'accueillit avec empressement, ne manqua pas de lui offrir à boire et saisit cette occasion de le faire parler.

— Mon bon frère cadet, j'ai une question à t'adresser. Quel âge a ta maîtresse ?

— Elle aura vingt-trois ans à la fin de cette année. Elle est la seconde femme de mon maître.

— Et de sa beauté, que m'en diras-tu ?

— Quelle question vous me faites ! murmura le serviteur en baissant la tête. Personne, heureusement, ne l'a entendue. Que vous importe de savoir cela ?

— Il n'y a personne ici pour nous entendre ; cela est certain. Nous pouvons parler sans crainte. J'ai offert à ta maîtresse quelques présents ; elle a eu pour moi quelques attentions. Il est tout naturel que je désire savoir comment elle est.

— Eh bien ! sachez donc que ma noble maîtresse est la plus parfaite beauté qui existe dans ce monde. Je crois qu'elle doit être de la famille céleste des immortels, car je ne connais pas de figure comparable à la sienne, si ce n'est dans les peintures qui représentent des fées.

— Mon bon frère cadet, je voudrais bien la voir une fois.

— Écoutez, ce n'est pas impossible. Demain, tenez-vous en observation à l'heure où elle a coutume de se placer derrière le store. J'en aurai, par avance, dénoué les attaches. Dès qu'elle s'appuiera contre le store, elle le fera tomber et, avant qu'elle ait le temps de se retirer, vous la verrez tout à votre aise. N'est-ce pas là une bonne idée ?

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

— L'idée est bonne ; mais ce n'est pas ainsi que je voudrais la voir.

— Et comment donc voudriez-vous la voir ?

— Je voudrais la voir chez elle, la saluer, la remercier d'avoir fait attention à moi. Voilà quel serait mon vœu.

— Ah ! pour cela, je ne sais pas si nous aurons son consentement. Je ne puis rien vous promettre, si ce n'est de lui répéter vos paroles et ensuite de vous dire ce qu'elle aura répondu.

— Eh bien ! conclut Ou Yo, ne manque pas de me rapporter la réponse.

Et il mit une once d'argent dans la main de l'ambassadeur.

Deux jours s'écoulèrent. L'ambassadeur revint, et la réponse fut celle-ci :

— « Une simple visite ne serait pas chose d'importance, si l'on était parents ou seulement d'anciens amis ; mais de voisin à voisine, entrer subitement en relation sans autre prétexte que celui d'avoir échangé quelques cadeaux, cela pourrait exciter les méchantes langues. » Voilà ce que la dame a dit.

— S'il ne faut qu'un bon prétexte, nous en avons un excellent, s'écria le jeune mandarin, après un instant de réflexion. J'arrive du Kouang-tong, le pays qui produit les plus charmants objets à l'usage des dames. J'en rapporte un grand choix que je serai charmé de mettre sous les yeux de ma belle voisine et qu'elle aura certainement du plaisir à voir. Est-il meilleur prétexte que celui-là ?

— En effet, il me semble que tout s'arrangerait très bien ainsi. Attendez que nous sachions si ce projet a l'approbation de ma maîtresse. Je vais immédiatement la consulter.

La noble dame, consultée, voulut bien accorder son adhésion, en la formulant toutefois de la sorte : « Je recevrai le mandarin dans la grande salle ; mais la visite sera très courte. Il ne devra pas chercher à la prolonger. »

— Assurément, rien de plus juste, s'écria gaiement le jeune homme. Est-ce que j'aurais la prétention de m'implanter dans la maison, comme cela, tout de suite, dès la première fois que j'y serais reçu ? Non, non, je sais bien que cela serait contraire aux rites.

— Ne riez pas ainsi, dit l'intermédiaire officieux qui souriait lui-même, et venez vite avec moi.

Ou Yo ne demandait qu'à le suivre. Il ramassa quantité d'objets précieux qu'il mit dans une enveloppe de taffetas rouge. Il soigna un peu sa toilette, et bientôt il eut franchi les portes de la maison Tchao. Le serviteur zélé court annoncer sa présence. Un store se soulève et la noble dame apparaît.

Des habits d'une suprême élégance, une ceinture flottante, un maintien grave ; distinction parfaite, figure charmante et jeunesse en fleur. La souplesse et la légèreté d'un nuage qui marche. Rien d'affecté, rien de maniéré, et cependant cette grâce provocante qui captive le regard et qui allume le désir.

Le jeune mandarin tressaillit à la vue d'une si ravissante personne. Il s'avança rapidement au-devant d'elle et l'aborda par quelques mots de compliment.

— Combien je suis reconnaissant des marques d'intérêt que madame a daigné m'accorder ! Je voudrais savoir le lui dire ; mais les remerciements qui partent du cœur sont difficiles à exprimer.

— Vous me rendez confuse ! Vous me rendez confuse ! répétait la belle dame à demi-voix.

— J’ai appris que madame serait désireuse de renouveler ses parures ¹, poursuivit Ou Yo, qui se conformait au prétexte convenu et qui tirait de sa manche l’enveloppe de taffetas rouge. J’en apporte ici de plusieurs sortes, entre lesquelles il se trouvera peut-être quelques objets de son goût.

En même temps qu’il prononçait ce petit discours, Ou Yo présentait l’enveloppe, espérant que la dame tendrait la main pour la recevoir ; mais se tenant toute droite, sans faire un mouvement, elle appela son jeune serviteur afin qu’il remplît ce soin-là lui-même.

— Permettez-moi d’examiner à loisir, ensuite nous conviendrons des prix, dit-elle simplement ; et aussitôt elle se retira, regagnant l’appartement intérieur.

Ou Yo avait demandé qu’il lui fût permis de contempler une fois sa belle voisine ; il venait d’obtenir ce qu’il avait souhaité, mais il n’avait pu placer un seul mot de ceux qu’il eût voulu faire entendre. Il demeura saisi, pétrifié, ne sachant que penser d’un pareil accueil. Rentré dans son logis, les yeux encore éblouis de tant de charmes, ses réflexions devinrent amères. « Avant de l’avoir vue, se disait-il, j’étais encore maître de moi. À présent que je l’ai vue, je suis anéanti. » Avec plus d’ardeur que jamais, il pressa le garçon complaisant de lui ménager promptement de nouvelles entrées. Le prétexte des marchandises précieuses à montrer n’était plus nécessaire. Cinq ou six fois, la faveur qu’il sollicitait lui fut accordée ; mais il devait se contenter d’échanger quelques salutations accompagnées de paroles banales. La dame gardait sa gravité ; impossible d’amener un sourire encourageant sur ses lèvres et de faire prendre à la conversation le ton qu’il eût désiré. Cette situation devenait cruelle pour un homme dont le cœur et les sens étaient de plus en plus captivés.

Ou Yo avait eu jadis des relations avec une courtisane appelée Ting Si-si, qui était vraiment jolie et très séduisante. Depuis qu’il s’était affolé de la

¹ Le terme littéral est précieux, expression qui désigne à la fois toute sorte d’objets de prix pour la parure : perles, plumes, éventails, soieries, etc.

mandarine Tchao, il avait mis la courtisane derrière son cerveau et avait cessé de la voir. Ting Si-si chargea deux amis de lui ramener le fugitif, ce n'était pas chose facile, car ayant l'esprit tourné d'un autre côté, il refusait de se laisser entraîner. Les mandataires toutefois furent tenaces et finirent par s'acquitter de leur mandat. Ting Si-si fit un accueil très aimable à l'amant des jours passés. Elle voulut célébrer son retour par un dîner joyeux ; comme il se montrait distrait et presque indifférent à ses avances, elle chanta pour le plaisanter cette vieille chanson ¹ où il est dit :

Vaurien tu m'aimais. Aujourd'hui, pourquoi me délaisser ? Oublies-tu tant de belles paroles, que jadis tu prodiguais pour m'attirer à toi ? Et après m'avoir attirée, après m'avoir abandonnée, sur qui reportes-tu ton affection ? Des hommes changeants comme toi, il n'en manque pas ; mais à leur tour, ces hommes changeants se voient abandonnés.

Ou Yo demeurait taciturne. Sans cesse présente à sa pensée, l'image de l'incomparable mandarine l'empêchait de rendre justice aux charmes de Ting Si-si ; son visage attristé ne se déridait pas. À la fin, cependant, il fallut bien qu'il payât de quelques soins tant de gracieuses avances ; il accepta l'hospitalité de la nuit.

L'heure du sommeil étant venue, et comme il avait posé sa tête sur l'oreiller pour dormir, il vit arriver le jeune serviteur de la famille Tchao, disant : « La mandarine invite Votre Seigneurie à se rendre auprès d'elle. » Ou Yo n'attendit pas que cette invitation lui fût répétée. Il se leva précipitamment, s'habilla en toute hâte et s'élança à la suite du messenger, qui le conduisit à la chambre à coucher de sa maîtresse. L'amoureux trouva la dame sans défense, étendue sur son lit dans un déshabillé qui laissait voir toutes les perfections d'un corps aussi blanc que la neige. Enivré de joie, ne se possédant plus, il fit pour s'approcher d'elle un violent effort de volonté qui le réveilla à moitié, mais non pas tout à fait, si bien qu'apercevant Tang Si-si à ses côtés, il crut que c'était la mandarine et la saisit dans ses bras avec une ardeur inexprimable. Celle-ci poussa un petit

¹ Cette chanson n'est pas en vers, mais en prose rimée.

cri et proféra quelques paroles d'étonnement qui achevèrent d'arracher le dormeur à son rêve. Elle voulut se faire expliquer la cause de ce transport soudain. Il répondit, en riant, par de vains compliments de galanterie et, dès que parut le jour, il se retira. Il ne songeait plus qu'à sa belle voisine ; c'était une obsession de tous les instants.

Un matin, le jeune serviteur des Tchao se présente et lui dit :

— J'ai à faire à Votre Seigneurie une communication importante. C'est demain le jour de la naissance de ma maîtresse. Comme vous êtes en galanterie avec elle, il faut préparer quelques cadeaux pour la fêter et pour qu'elle sente bien que votre affection va toujours grandissant.

— Bon frère cadet, je te remercie d'être venu m'annoncer cet anniversaire ; c'est une précieuse occasion à saisir. Vite, il enveloppa soigneusement deux pièces de belles soieries ; il fit acheter des fruits de primeur, des poulets et différents comestibles cuits, de chacun un plateau. Il ajouta un cruchon de vin. Il disposa, en outre, tout un ensemble de jolis objets et chargea son petit domestique de porter, avec le garçon d'hôtel, provisions et cadeaux chez la mandarine, en annonçant que le lendemain il irait lui-même porter ses félicitations.

Deux messages de la belle dame se succédèrent bientôt. Elle repoussait d'abord les présents de son adorateur ; ensuite elle se décidait à les accepter.

Le jour suivant, le galant mandarin soigna beaucoup sa toilette. Il se rendit chez la dame Tchao et la fit prier instamment de sortir de l'appartement intérieur, afin qu'il pût la saluer à l'occasion de sa fête. La dame ne repoussa point cette prière ; à pas comptés et habillée avec plus de coquetterie que jamais, elle arriva dans la salle des hôtes.

Ou Yo salua très respectueusement ; la dame salua d'une manière enjouée, en disant :

— Mon petit jour de naissance, comment mérite-t-il qu'on y fasse attention et que le mandarin m'offre pour le fêter de si grands cadeaux ?

— Un voyageur ne porte avec lui que fort peu de choses. Ces objets sont, au contraire, indignes de vous être offerts et vos remerciements me remplissent de confusion.

La dame, en ce moment, se tournant vers son jeune domestique, le prévint qu'elle retenait le mandarin à dîner, afin de célébrer avec lui son jour de naissance, ce qui transporta l'amoureux, par la perspective d'autres faveurs dont celle-là devrait être suivie ; mais une surprise le rejeta presque aussitôt dans le doute perplexe ; à peine la dame avait-elle prononcé ces paroles, qu'elle avait regagné son appartement privé. Il eut des mouvements pareils à ceux de la fourmi des terres chaudes, qui tourne en rond sans prendre aucune direction. Quelles intentions pouvait avoir cette femme insaisissable ? Savait-elle bien elle-même ce qu'elle voulait accorder ou refuser ? Il s'assit à demi hébété, les yeux fixés sur la porte par laquelle elle avait disparu.

Au bout de quelques instants, des serviteurs apportèrent une table et le familier une boîte, contenant du vin et des fruits qu'il disposa comme il faut. Il approcha un siège et l'offrit à l'hôte de la maison.

— Vais-je donc rester seul ? demanda celui-ci en baissant la voix.

À voix basse aussi, le familier répondit

— Tout à l'heure, la mandarine va venir.

Ou Yo refusa de s'asseoir. Il se promenait à pas saccadés, quand il entendit à son oreille : « La mandarine arrive », et en effet la mandarine s'avançait, tenant de ses deux mains un plateau garni de tasses. Elle fit asseoir le jeune homme devant la table, le salua et lui dit :

— Mon mari n'est pas encore de retour. Il n'est personne ici pour présider à ce repas d'anniversaire. Ne prendrez-vous pas une

mauvaise opinion de moi, en voyant que je brave les convenances afin de vous tenir compagnie ?

Ou Yo s'écria qu'on le comblait. Il s'empara d'une tasse qu'il présenta galamment à la dame. Tous deux s'assirent devant le couvert mis. Il y eut un moment durant lequel les regards seuls parlèrent ; puis, dans un langage passionné, l'amoureux s'efforça de gagner sa cause. La dame paraissait l'écouter avec plaisir et, cependant, trouvait le moyen de garder un extérieur sérieux. Elle l'invitait à boire, mais sans laisser échapper une parole qui ne fût mesurée, si bien que peu à peu il perdit sa verve et en revint à n'avoir plus que l'éloquence des yeux.

Quand les tasses eurent été remplies et vidées un nombre de fois suffisant, la dame, tout à coup, se leva de table et dit :

— Que le mandarin ne se dérange pas ; qu'il continue de me fêter. Pour moi, en l'absence de mon mari, je ne saurais convenablement prolonger ce tête-à-tête. Le mandarin me permettra de me retirer.

Le jeune homme fut tenté d'ouvrir les bras pour la saisir ; mais il comprit bien qu'elle ne se laisserait pas violenter. Il eut donc le chagrin de la voir rentrer dans l'appartement intérieur, sans qu'il lui fût possible de la retenir. Comme il demeurait atterré par cette retraite inattendue, il entendit encore la voix de la dame qui recommandait au serviteur familial de verser du vin, et il s'aperçut que ce familial buvait lui-même à longs traits en toute liberté. Il le chargea de renouveler ses remerciements à la mandarine et d'annoncer qu'il ne manquerait pas de revenir la voir ; puis il se retira doucement, traversa la rue et remonta dans sa chambre. Un joli morceau de sucre lui avait passé sous le nez, mais ses lèvres n'avaient pu en savourer la douceur ; vraiment sa tristesse était légitime. Une vieille chanson l'a dépeinte :

Dans une vie antérieure, cette belle personne lui était déjà, sans doute, apparue. Deux ou trois parties d'affection avaient déjà germé. Quelle bonne et charmante préparation ! Plusieurs fois on se voit, on se

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

recherche, on se retrouve. Les yeux sont captivés ; mais il faut s'en tenir aux regards. Le sucre est sous le nez ; mais le sucre est fait pour les lèvres, et les lèvres n'y peuvent toucher. Quel amoureux passionné subirait, sans défaillir, une pareille épreuve ! Des combats furieux se livrent dans son âme ; son âme est éperdue ; tout son être est anéanti ¹.

Ou Yo passa la nuit en réflexions très laborieuses. « Si je lui suis indifférent, se disait-il, si elle ne doit rien m'accorder, pourquoi ces entrevues réitérées ? Pourquoi me retenir et me faire un accueil encourageant ? Mais si j'ai vraiment quelque chose à espérer, comment ses yeux ne me le laissent-ils pas entendre d'une façon plus claire ? Enfin, quel est son but, en agissant ainsi vis-à-vis de moi ? Puisqu'elle a coutume de chanter des vers, lorsqu'elle se tient derrière le store, je pense qu'à d'autres mérites elle joint celui d'être lettrée. Essayons de lui parler en vers et de voir ce qu'elle répondra. » Il prit donc le pinceau, à son lever, et après avoir mis dix perles d'Orient dans une boîte en bois de sandal, sur une feuille de papier à fleurs il écrivit les vers suivants :

Mes peines de cœur se prolongent cruellement ; je désire les exposer à la
mandarine ;

Ces perles de l'Océan seront le symbole des sentiments que je voudrais lui
exprimer.

La mandarine a daigné m'envoyer, une fois, des oranges jaunes ;

Mais elle n'ont pu calmer la soif brûlante dont je suis dévoré.

Ces vers allèrent rejoindre les perles dans le coffret de bois odorant. Le mandarin enferma le tout sous une enveloppe de papier fin soigneusement cachetée, puis il envoya chercher l'intermédiaire habituel et, le chargeant de porter ce nouveau message au plus vite :

— Tu feras pour moi beaucoup de compliments à ta maîtresse, lui
dit-il. Hier, elle m'a bien traité. Je lui offre quelques petites

¹ Cette chanson est en prose rimée. J'en ai rendu quelques passages par des équivalences, afin d'éviter, sur la valeur relative de plusieurs expressions, un commentaire fatigant.

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

perles, pour ajouter à ses parures. C'est un bien faible témoignage de mes grands remerciements.

— À l'instant je m'acquitte de la commission.

— Cette boîte renferme aussi quelque chose d'écrit. Il faut que la mandarine l'ouvre elle-même et que rien n'échappe à ses yeux.

— Ne suis-je pas la camériste à qui l'on peut se fier, dit le jeune garçon en riant, la confidente qui transmet fidèlement lettres et messages ?

— Mon bon frère cadet, porte donc vite cela et, s'il m'est fait une réponse favorable, tu auras lieu de t'en féliciter.

— La mandarine s'entend parfaitement à composer des vers. Si vous lui en avez adressé, très certainement elle y répondra.

— Raison de plus pour avoir bien soin de ma commission.

— Soyez sans inquiétude. Inutile de m'en dire davantage.

Et l'obligeant serviteur s'éloigna pour revenir quelque temps après, annonçant qu'il était porteur d'une réponse. Une petite boîte bleue la renfermait.

Le jeune homme saisit la boîte avec empressement. Elle est scellée d'un cachet où des fleurs délicates sont figurées. Il l'ouvre, il en tire une enveloppe de papier soyeux renfermant deux mèches de cheveux noirs très fins, liées ensemble par ce double nœud qu'on appelle *le nœud des cœurs unis*. Une feuille d'élégant papier à lettre les accompagne, sur lequel sont écrits les vers suivants :

Je livre volontiers mes noirs cheveux aux ciseaux,
Craignant seulement qu'avec le temps leur éclat ne s'altère.
Par l'envoi de ce gage de ma sincérité,
J'espère calmer l'agitation de votre cœur.

Au-dessous des vers, en caractères finement tracés, on lisait encore :

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

Vos perles je vous les rends. Un poète des Tang a dit : « Est-ce donc avec des perles que l'on adoucit le chagrin de la solitude ? »

À la lecture de cette dernière ligne, l'amoureux tressaillit de joie et s'écria :

— Très bien ! je comprends tout ce que cela signifie. La mandarine est dans les meilleures intentions à mon égard.

— Quant à moi, je ne comprends guère, fit le messager. Je serais bien aise que cela me fût expliqué.

— La mandarine a coupé deux mèches de ses cheveux pour me les envoyer. Les vers qu'elle m'adresse expriment le désir d'attacher mon cœur. Pourrait-elle plus clairement manifester ses sentiments ?

— Si tels sont ses vrais sentiments, pourquoi donc refuse-t-elle vos perles ?

— Ah ! voilà. C'est à cause d'une vieille histoire à laquelle, justement, elle veut faire allusion.

— Quelle histoire ?

— L'empereur Ming-hoang, des Tang, étant devenu très épris de la belle Yang Kouei-fei, disgracia la favorite Mei-fei et la reléqua dans le palais silencieux de Tchang-men. Cependant, il ne cessait de penser à elle. La crainte seule d'offenser Yang Kouei-fei l'empêchait d'aller la voir. En secret, il lui fit parvenir un coffret rempli de perles, que Mei-fei refusa de recevoir et qu'elle renvoya en y joignant une strophe dont les deux derniers vers étaient ceux-ci :

À Tchang-men, on ne songe pas à la toilette.

Est-ce avec des perles qu'on adoucit le chagrin de la solitude ?

La mandarine aussi renvoie mes perles ; mais elle cite les vers de Mei-fei. C'est me dire qu'on la néglige, que mes présents ne sont

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

pas ce qu'elle souhaite et qu'elle veut que j'aille la consoler dans sa solitude.

— Si c'est là vraiment la réponse que je vous apporte, quelle récompense ne me devrez-vous pas ?

— Je te donnerai tout ce que tu voudras.

— Eh bien alors ! ces perles que refuse la mandarine, moi je les accepterais volontiers.

— Ce n'est pas ainsi qu'il faut agir. Le refus de ta maîtresse n'est peut-être pas définitif. Je te récompenserai d'une autre façon.

Et, laissant les perles dans la boîte, Ou Yo tira encore de ses coffres une longue épingle de tête en corne de rhinocéros, ainsi que deux porte-éventail en bois odorant de Hai-nan.

— Retourne vite offrir mes petits présents, continua-t-il ; et remets en même temps ces nouveaux vers, qui les feront accepter.

Les vers disaient :

Ces perles qui vous reviennent, n'hésitez pas à les garder ;
Rendre des perles et verser des larmes, c'est une folie de l'antiquité.
Quand on est entraîné l'un vers l'autre, quand on peut prendre le plaisir,
Est-ce donc au temps d'avant le mariage qu'il faut penser ?

— À tout cela, dit encore le jeune garçon, je ne comprends absolument rien.

— Écoute donc, reprit l'improvisateur. La mandarine m'a cité des vers tirés des poésies des Tang ; à mon tour je fais allusion à ces deux vers du poète des Tang Tchang Tsi :

Seigneur, je vous rends ces perles brillantes ; mais deux larmes sont dans mes yeux ;

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

Que ne vous ai-je connu au temps où j'étais libre encore ¹.

Seulement, je renverse le sens, en disant que si l'on a de l'inclination l'un pour l'autre, le mariage n'est pas un obstacle à opposer. Si ta maîtresse a de l'inclination pour moi, elle ne manquera pas de garder mes perles, et je serai fixé sur ses intentions.

— Je vois que vous êtes un homme expert en matière de galanterie, observa joyeusement l'émissaire, qui s'en retourna sur-le-champ.

Cette fois, il ne revint pas ; la dame se montrait plus accommodante ; l'amoureux était plein d'espoir ; d'un moment à l'autre le bonheur allait lui arriver. Il n'entendait plus parler de Ting Si-si. Comme le mandarin qui se tient sur sa porte, dans l'attente des ordres de l'Empereur, il n'osait plus s'absenter une minute, de peur de manquer à l'appel.

Un soir, enfin, aux premières ombres de la nuit, le confident apparaît tout à coup, le sourire sur les lèvres. Il s'incline et prononce ces paroles magiques :

— La mandarine vous invite à vous rendre près d'elle.

« Jusqu'ici, c'était moi seul qui cherchais les moyens de la rencontrer, et maintenant c'est elle qui me recherche. La situation se dessine, pensa délicieusement Ou Yo. »

— Où est ta maîtresse en ce moment ? Comment l'idée de m'envoyer chercher lui est-elle venue ? demanda-t-il, tout ému.

— Ma maîtresse est dans sa chambre. Comme elle achevait sa toilette, elle m'a fait appeler et m'a dit : « Le mandarin, notre voisin, est-il chez lui ? — Jamais il ne sort, ai-je répondu. — Eh bien donc ! tu peux l'aller trouver et l'inviter, de ma part, à venir me voir dans ma chambre. Il ne faut pas de bruit là-dessus. » Voilà l'ordre qu'elle m'a donné.

¹ [cf. [d'Hervey Saint-Denys, Poésies de l'époque des Thang](#), sur le site de l'afpc.]

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

— Aujourd’hui sera certes un grand jour, s’écria le jeune mandarin, exultant de joie.

— Vraiment, je le crois, appuya le messager. Il se produit des choses insolites ; ce n’est plus comme auparavant. Ce qui me préoccupe toutefois, c’est que chez nous le personnel est nombreux. Tant d’yeux et tant d’oreilles sont à craindre. Jusqu’ici tout s’est passé très correctement, rien de fâcheux n’a pu transpirer au-dehors ; mais si vous devez entrer dans la chambre de madame, il sera bien difficile que nul ne le sache. Admettons qu’il y ait un scandale, pour vous et pour moi, cela pourrait entraîner de graves conséquences. Il ne faut pas s’aventurer légèrement.

— Tu me conduiras toi-même, et j’entrerais sans être vu.

— Le proverbe dit : « Avec de l’argent, on trouve des diables pour tourner la meule. » Dans ce monde, qui est-ce qui n’aime pas l’argent ? Vous n’aurez qu’à en distribuer beaucoup dans la maison. Je me chargerai d’arranger les choses, et chacun laissera faire. Vous entrerez et sortirez tout à votre aise. Celui-là même qui vous apercevrait n’en dirait mot.

— Tu es un garçon admirable, digne de figurer sur un piédestal. Tu m’as dit que tu me jugeais expert en matière de galanterie, et moi je te compare volontiers à une vieille maquerelle.

— Je vous sers de mon mieux ; vous auriez tort de vous moquer de moi.

— Prends donc ces vingt taëls et fais-en toi-même la distribution, le mieux possible, entre les gens de la maison. Achetons tous les silences, et ce sera parfait.

— Vous pouvez compter sur mon zèle. Je vous quitte pour vous ouvrir la route. Aussitôt que mes mesures seront prises, je reviendrai et je vous guiderai.

Sans perdre un instant, le mandarin se mit à sa toilette. Il revêtit les habits les plus riches, les plus élégants, les plus à la mode. Il fit revivre Pan Ngan ; vraiment on peut dire même qu'il surpassa Pan Ngan et qu'il égala Song Yu ¹. Ensuite, il attendit impatiemment le signal de marcher à la victoire.

Chaque pièce de son costume s'harmonise dans un ensemble merveilleux.

Il brûle de monter à la tour de Yang ².

Il doit y rencontrer une immortelle du Ou-chan ;

Mais obtiendra-t-il le bonheur complet ?

Combien le temps lui paraissait long ! Enfin, l'intermédiaire est de retour.

— Serviteurs et servantes se sont laissé gagner, dit-il. La route est libre ; vous allez pénétrer tout droit jusqu'à la chambre de la mandarine. Personne ne vous arrêtera.

Le soupirant, ravi, arrange son bonnet, jette un coup d'œil à ses habits et suit l'introducteur, qui traverse avec lui la rue et, sans entrer dans la salle des hôtes, le conduit par un couloir à plusieurs circuits jusqu'à l'entrée de l'appartement intérieur. La mandarine se tenait debout, très simplement vêtue, montrant un visage riant, accueillant, bien différent de celui des jours passés. Elle invita gracieusement Ou Yo à venir s'asseoir dans sa chambre, auprès d'elle. Une servante leva le store qui fermait la porte de communication. La dame passa la première, le visiteur ensuite. La chambre était magnifiquement ornée ; des brûle-parfum embaumaient l'air ; une table était chargée de vins et de mets délicats. En ce moment, l'amoureux perdit la sensation et crut que son âme s'envolait. Il voulut parler ; il ne put que proférer quelques paroles à voix basse, exprimant sa reconnaissance d'être traité avec tant de bonté.

¹ Pan Ngan et Song Yu furent de jeunes lettrés célèbres par leur suprême élégance.

² Allusion à de vieilles légendes. Le roi Siang-ouang, un des anciens souverains de la Chine, s'étant endormi sur le mont Ou-chan, aperçut en songe une femme d'une beauté surnaturelle. La tour de Yang était un lieu que visitaient les fées ou immortelles.

— Vos témoignages d'affection persistante m'ont touchée, répondit la belle dame ; et, rien ne gênant ma liberté ce soir, j'ai souhaité de recevoir votre visite et de causer un peu avec vous.

— Je suis un voyageur qui parcourt les routes en solitaire ; et, vous-même, demeurez isolée dans votre maison ; des deux côtés c'est la tristesse. Je garde précieusement cette mèche de cheveux que vous m'avez donnée ; quelle valeur n'a pas un objet qui a fait partie de votre ravissante personne ! Aujourd'hui j'arrive à votre appel ; cette gracieuse réception m'enchanté, cette table si bien servie est d'une attention charmante ; mais où j'ai placé mes espérances, ce n'est ni dans le boire, ni dans le manger.

— Laissons les paroles oiseuses. Asseyez-vous et videz quelques tasses, répliqua la mandarine en souriant.

Le jeune homme s'inclina. Les servantes versèrent du vin chaud ; la dame fit honneur à son hôte en buvant avec lui. Quand le galant mandarin fut sous l'influence de trois tasses, il sentit s'allumer en lui un furieux entrain qui lui montait des pieds à la tête. Il ne pouvait plus se contenir ; son visage rougissait et pâlisait tour à tour ; ses mains avaient des fourmillements et devenaient dangereuses. Les suivantes s'étaient éloignées, il passa du côté où la dame était assise, se mit à genoux devant elle, lui déclara qu'il se mourait et la supplia de lui sauver la vie. La dame se pencha, tendit sa main et le fit relever.

— Un peu moins de hâte, dit-elle ; moi aussi, j'ai de bonnes intentions. Dès le jour où je vous vis jouer aux oranges, un vif sentiment d'attraction vers vous s'est éveillé en moi. Les rites et mes devoirs m'ont d'abord retenue ; mais l'affection a grandi et le désir m'est venu, difficile à réfréner, de vous avoir près de moi dans le silence de la nuit. J'ai surmonté mes scrupules, j'ai écarté les obstacles ; assurément, si je vous reçois ici, ce n'est pas pour que vous vous en retourniez le cœur triste. Attendez seulement

que les servantes aient regagné leurs chambres, et je ne vous refuserai plus rien.

— Bien-aimée ! s'écria l'amoureux passionné, puisque vous avez résolu de me rendre heureux, donnez-moi le bonheur sans plus attendre. Vous ferez-là une excellente action. Attendre davantage, vraiment, je ne le puis pas.

— Quelle impatience ! s'écria la belle dame à son tour. Allons, qu'on desserve promptement !

Les servantes se hâtèrent ; mais à peine avaient-elles commencé à débarrasser la table qu'on entendit au-dehors un bruit de voix et de hennissements qui se rapprochait peu à peu. Ou Yo était dans un tel état d'exaltation que, tout en percevant vaguement ce bruit extraordinaire, il ne songeait guère à s'en préoccuper. Tout à coup une servante accourt en criant :

— Le mandarin arrive ! Le mandarin est de retour !

La dame montre un visage atterré.

— Que faire ? que faire ?

murmure-t-elle, d'une voix étranglée. Elle aide précipitamment les servantes à remettre tout en ordre ; puis, saisissant le bras de son jeune compagnon qui, après être demeuré quelques instants impassible, cherchait des yeux une issue pour s'échapper :

— Sortir d'ici est impossible. Cachez-vous là, sous le lit, et ne bougez pas.

Ou Yo eût préféré de beaucoup quitter la place ; mais il ne connaissait ni les portes, ni les dégagements de la maison, ce qui l'exposait à rencontrer les gens face à face. Ayant sondé vainement du regard tous les coins de la chambre sans découvrir un meilleur refuge, il prit le parti de se glisser sous le lit, malgré la poussière. Plein de rage, mesurant sa respiration de crainte qu'elle ne fût entendue, anxieux de ce qui allait advenir, du fond de sa

sombre cachette, il pouvait tout observer. Il vit entrer à grands pas le mandarin Tchao et ne perdit rien de l'interrogatoire que ce personnage fit subir immédiatement à sa femme.

— Durant ma longue absence, ne s'est-il rien passé dans cette maison ?

— Dans la maison... maison..., il ne s'est rien passé d'extraordinaire. Comment, toi... toi... arrives-tu aujourd'hui sans être annoncé ? balbutia la femme, affreusement troublée.

— S'il ne s'est rien passé d'extraordinaire, pourquoi ma vue cause-t-elle autant d'agitation ? Que signifie ce trouble et ces paroles embarrassées ?

La femme proteste, sans dissimuler son effroi. Le mari se tourne vers les suivantes ; il les interroge sévèrement. Elles disent comme leur maîtresse ; comme leur maîtresse aussi, elles se montrent tremblantes et interloquées. Ou Yo eût bien voulu répondre pour elles toutes ; mais pouvait-il paraître après s'être caché sous le lit ?

Pensif durant quelques instants, le mandarin Tchao se contentait de murmurer : « Étrange ! étrange ! » La dame avait repris un peu de son sang-froid. Songeant à feindre l'assurance, elle-même entama de nouveau la conversation :

— Quelle distance as-tu parcourue aujourd'hui ? comment arrives-tu si tard ?

— Absent depuis bien longtemps, je n'étais pas sans inquiétude. J'avais hâte de revenir ici. Une affaire m'appelant à Ou-tcheou, j'en ai profité pour te faire une visite. Demain matin, à la cinquième veille, je reprendrai ma route et je traverserai le fleuve.

En entendant cela, Ou Yo passa subitement de la frayeur à la joie. Il n'avait qu'à prendre patience. « J'aurais eu tort de m'enfuir, pensa-t-il ; il était dans ma destinée de mener à bien cette aventure. »

La dame poursuivit :

— As-tu dîné ?

— Oui, j'ai dîné sur le bateau ; mais ce qu'il me faut, c'est un bassin d'eau chaude, afin de me laver les pieds.

L'ordre est transmis aux servantes, qui vont chauffer de l'eau à la cuisine et qui la versent dans le bassin. Le mari ôte sa robe de dessus, s'assied, prend son bain de pieds fort à l'aise et répand beaucoup d'eau sur le sol. Ce sol, en terre battue, était inégal. Le lit se trouvait placé du côté de la pente ; l'eau y descendait tout droit. Dans un premier moment de vive émotion, le galant surpris s'était caché sous le lit sans avoir souci de la poussière ; quand il vit l'eau couler vers lui, la crainte que ses habits ne fussent souillés lui fit oublier la prudence ; il arrangea et serra ses manches. Il y eut un petit bruit de soie froissée, impossible à éviter.

— Quel est ce bruit singulier qu'on entend là-dessous ? dit le mandarin Tchao. Serait-ce un serpent, un rat, ou quelque autre animal ?

Et, s'étant promptement essuyé les pieds, armé d'un flambeau, il se pencha pour regarder sous le lit.

Ce fut comme :

L'hégémon faisant son entrée dans Kai-sin ;

Tchang Fei arrivant au pont de Pa-ting ¹.

— Quelle espèce d'individu s'est fourré là-dessous ?

— C'est peut-être un voleur, hasarda la femme.

— Où voit-on des voleurs si bien habillés ? cria le mandarin Tchao, en tirant Ou Yo de sa retraite. J'avais bien remarqué que mon retour causait du trouble. On nourrissait ici l'adultère. À

¹ Allusion à deux surprises de guerre, durant la période du San-kouo, ou des trois royaumes, au III^e siècle de notre ère.

peine étais-je absent que le déshonneur s'introduisait dans ma maison !

Aussitôt, il donna un soufflet à sa femme, et la femme se mit à pleurer. Puis, il appela tous ses gens, y compris le jeune confident des amours coupables, qui ne put se dispenser d'accourir avec les autres serviteurs.

— Qu'on m'attache cet homme, les quatre membres liés ensemble ! ordonne le mari furieux. On le suspendra dans la pièce à côté, en attendant le jour. Demain, nous le conduirons au prétoire de Lin-ngan-fou, afin qu'il soit interrogé.

Tout en donnant cet ordre, il saisissait une corde ; il attachait lui-même les mains de la jeune femme, qu'il accablait de reproches, et qui redoublait de sanglots sans risquer une seule parole.

— Qu'on chauffe du vin et qu'on m'en apporte. Je veux boire pour chasser mon chagrin.

Serviteurs et servantes s'empressent d'obéir. Le vin est chauffé et présenté. Le mandarin Tchao en remplit un grand bol et commence à boire, sans interrompre ses malédictions. Ensuite il prend le pinceau et prépare un acte d'accusation, tout en avalant de nombreuses rasades, si bien qu'il finit par s'endormir très doucement.

La jeune femme en profite pour parler à voix basse au malheureux qu'on avait garrotté.

— C'est moi qui suis la cause du malheur qui vous arrive. C'est ainsi que j'aurai payé votre affection ; mais qui pouvait prévoir une pareille surprise ? Si l'on nous conduit devant le juge, nous ne nous en trouverons bien ni l'un, ni l'autre. Voilà une pénible situation !

— Je n'ai obtenu qu'une bien petite partie des faveurs que j'ambitionnais ! soupira l'amoureux. Je n'en suis pas moins reconnaissant du bon vouloir que vous m'avez témoigné. Il est

certain que, s'il est donné suite à cette fâcheuse affaire, mon petit mandarinat sera perdu.

— Pour sortir de là, il y aurait, je crois, un moyen, qui serait d'implorer son indulgence. Ce n'est pas un homme intraitable. On peut l'adoucir en s'y prenant bien.

Comme la dame venait de donner cet avis, le mandarin Tchao sortit de sa somnolence, maugréant et murmurant entre ses dents :

— Mes petits, prenez des torches, et vite, emportez ce jeune brigand, pour le suspendre dans la pièce à côté.

Déjà les serviteurs entouraient Ou Yo et se disposaient à l'emporter, quand celui-ci éleva la voix, devant l'imminence du danger.

— Que la mandarin calme sa colère, s'écria-t-il, et qu'il me permette de dire quelques mots. Moi, petit mandarin sans talent, j'ai cependant déjà un titre honorable. Venu ici pour attendre le moment où je serais appelé au ministère du Personnel, je me logeai en face de votre maison, ce qui me donna l'occasion d'entrer en relations de bon voisinage avec la noble dame votre épouse ; mais ces relations n'ont eu très véritablement rien de coupable. Si vous nous conduisez devant le juge, il ne pourra nous condamner pour un crime qui n'existe pas. Seulement, ma carrière sera peut-être brisée. C'est pourquoi je vous prie d'élever vos nobles mains et de me pardonner mon imprudence. J'ai commis une faute contre les rites. J'offre de la racheter par quelques présents.

— Je suis un mandarin comme vous, repartit le mari avec un gros rire. Est-ce que j'ai pris femme pour m'en faire un objet de rapport ?

— Mon petit mandarinat sera donc perdu. De quoi cela vous servira-t-il ? Mieux vaudrait que vous acceptassiez mes présents. Tous deux y aurions notre avantage. Je n'entends pas qu'il

s'agisse d'un sacrifice insignifiant ; volontiers je vous offrirais cinq cent mille sapèques.

— Pour un mandarin, tu parles légèrement, fit le mari. Est-ce que ma femme ne vaudrait que cinq cents ligatures de sapèques ?

Voyant porter la discussion sur la quantité, Ou Yo pensa que l'affaire était en bonne voie d'arrangement. Il reprit aussitôt :

— Je double la somme ; je vous donnerai mille taëls.

Le mandarin Tchao agitait la tête sans répondre. La jeune femme intervint d'une voix larmoyante :

— Ce mandarin avait des pierreries que je désirais acheter et, si je l'ai fait appeler ici, c'était uniquement afin de convenir du prix avec lui. Tout cela est de ma faute. Votre retour subit nous a troublés. De là ces fâcheuses apparences ; mais votre honneur est demeuré intact. Si vous traînez ce jeune homme au prétoire, j'y devrai comparaître aussi, et là sera pour vous le déshonneur. Soyez donc indulgent, en songeant à votre femme. Rendez la liberté à qui n'a fait aucun mal.

Le mandarin Tchao eut un froid sourire.

— Est-ce bien vrai, dit-il, que mon honneur n'ait point souffert ?

À peine avait-il prononcé ces paroles que tous les gens de la maison, d'avance soudoyés par le serviteur confident, se jetèrent à genoux devant le maître, frappant du front la terre et criant en chœur :

— Assurément, cet homme n'a pas touché à Madame. Seulement, il n'aurait pas dû venir le soir. Puisqu'il veut bien racheter sa faute, Votre Excellence doit se contenter de le punir ainsi. Que Votre Excellence le lâche donc : premièrement, pour ne pas lui faire perdre ses fonctions ; deuxièmement, pour que Madame ne soit pas diffamée. Cela sera double bien.

La dame, qui continuait de pleurer, lança tout à coup cette menace :

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

— Si vous ne consentez pas à ce qu'on vous demande, soyez assuré que je me donnerai la mort.

Le mari parut réfléchir quelques instants et dit enfin, en se tournant vers sa femme :

— Uniquement pour conserver une femme adultère, il faudra donc que je me décide à dévorer un pareil outrage ?

— Vite, offrez un peu davantage, et l'affaire est arrangée, dit à son tour le serviteur familial, soufflant tout bas ce conseil dans l'oreille du patient.

— Sur le chiffre de la somme à payer, nous pourrons nous entendre, fit celui-ci ; mais qu'on desserre mes liens, cela est nécessaire. J'ai les mains et les pieds engourdis.

— J'exige deux mille taëls ; ce sera le rachat du mandarinat. Ta conduite infamante sera oubliée. Les choses seront comme si rien ne s'était passé.

— Eh bien soit ! vous aurez vos deux mille taëls. C'est convenu, c'est entendu.

Cet accord arrêté, le mandarin Tchao permit que les mains du malheureux jeune homme fussent délivrées de leurs attaches. Le serviteur familial délia la corde ; mais aussitôt, sur l'ordre du maître, du papier, de l'encre, des pinceaux furent apportés, et Ou Yo se vit contraint d'écrire une déclaration qui lui fut dictée dans les termes que voici :

Moi, Ou, mandarin du titre de siuen-kiao, candidat au ministère du Personnel, ayant pénétré furtivement et criminellement dans la chambre de la femme du seigneur Tchao et ne voulant pas être appelé devant le juge, je donne de mon plein gré deux mille taëls pour racheter ma faute. Je ne saurais élever à ce sujet aucune contestation en justice. Nous avons conclu réciproquement cet accommodement de bonne foi et de bonne volonté.

Après que l'écrit fut signé et après s'être assuré qu'il n'y manquait rien, le mari apaisé ordonna de rendre au coupable l'usage de ses pieds ; mais de ne pas dénouer la corde qui le retenait par la ceinture et de l'accompagner chez lui, afin de prendre livraison des deux mille taëls. Il était déjà minuit ; les domestiques de Ou Yo étaient couchés. Ceux du mandarin Tchao, coiffés de leurs grands chapeaux et revêtus de leurs longues robes de voyage, entrèrent comme des loups rapaces dans l'appartement de l'homme qu'ils accompagnaient et firent main basse sur tous les objets de prix qu'ils aperçurent : perles, jade, ivoire, cornes de rhinocéros, raretés et curiosités. Ils emportèrent ce butin avec les deux mille taëls intégralement livrés, sans parler de quelques lingots d'argent dont la victime de leur brigandage les avait encore bénévolement gratifiés ; et ils ramenèrent le captif, bien qu'il eût payé sa rançon.

Tchao compta la somme, puis montrant du doigt Ou Yo à son digne entourage :

— C'est bien, dit-il ; chassez maintenant cet intrus, sans craindre de lui octroyer quelques bourrades.

L'infortuné jeune homme n'eut qu'à s'enfuir, tenant sa tête entre ses mains. Il ne faisait pas encore jour ; il n'osa pas, dans son hôtel, réveiller les gens et raconter son aventure. Ayant lui-même allumé sa lampe, il s'étendit sur un fauteuil et se reposa. Le calme lui revenait ; mais un grand ennui le dominait. Il appela son petit domestique pour chauffer du vin et se reconforter ; ensuite, tout en buvant il se prit à réfléchir :

« Que de mal je me suis donné ! pensait-il ; enfin, j'allais atteindre mon but et mes désirs étaient comblés. Quel contretemps inattendu ! Que d'argent consumé en pure perte ! Je n'ai pourtant pas le droit de me plaindre trop amèrement de ma destinée, puisque sans les supplications de cette femme en pleurs, sans l'intervention de tous ces gens de la maison qui imploraient aussi pour moi, je pouvais être traîné devant le juge et dépouillé de mon mandarinat. Cette femme charmante, quelle affection, quel dévouement elle m'a témoignés en supportant patiemment de tels

outrages ! Le mari a dit qu'il repartirait dès demain matin. Peut-être une bonne occasion sera-t-elle encore à saisir ; mais il faudrait me bien tenir sur mes gardes, lors même qu'il ne serait plus là, et ne pas m'attirer des complications dangereuses. Et puis, retrouverai-je la mandarine dans d'aussi favorables dispositions ? Me sera-t-il seulement permis d'approcher d'elle ? »

En roulant dans son esprit toutes ces pensées, peu à peu les larmes le gagnèrent ; une extrême fatigue s'empara de lui. Ses forces étaient épuisées par tant d'émotion ; il se jeta sur son lit sans se déshabiller et tomba dans un lourd sommeil, qui ne se dissipa qu'au milieu du jour.

Son premier soin, dès qu'il s'éveilla, fut de courir au-dehors et de scruter du regard la maison vers laquelle son cœur l'appelait toujours. La porte n'en était pas close ; les stores avaient disparu ; c'était comme une cage vide que l'œil pénétrait de part en part. L'impression des terribles événements de la nuit dernière était trop vive encore pour qu'il se hasardât plus avant ; mais il envoya son petit domestique à la découverte, qui visita toutes les chambres, et revint annoncer qu'il n'avait rencontré personne, que l'habitation était déserte et, même, que les meubles et ustensiles de toute sorte avaient été enlevés.

Était-ce donc une émigration définitive de la famille Tchao toute entière ? Ne reverrait-on jamais la femme adorée ? Mais comment expliquer ce déménagement vertigineux ? L'amoureux consterné comprit bien qu'il y avait là quelque chose d'extraordinaire. Il interrogea les voisins ; il apprit que, dans cette maison, les Tchao n'étaient que des locataires de passage. On avait joué le jeu de la belle personne qui sert d'appeau.

Demeurant sous cette impression de tristesse qu'on éprouve à la suite d'un long rêve douloureux, il essaya de se distraire et retourna près de Ting Si-si, dont il fut d'abord très gracieusement reçu.

— Quel bon vent a soufflé, s'écria-t-elle, qui ramène ici le noble seigneur ?

Pour fêter cet heureux retour, elle se hâta de chauffer du vin. Ou Yo vidait sa tasse, mais poussait de longs soupirs.

— Tu avais quelque chose dans l'esprit, qui t'avait refroidi à mon égard et qui t'a tenu longtemps loin de moi, dit la jolie fille. Si tu me fais la grâce de reparaître aujourd'hui, pourquoi ces gémissements qui feraient croire que tu es ici contre ton gré ?

Ou Yo ne demandait qu'à décharger son cœur du poids dont il était oppressé. Il avoua sincèrement la passion qui l'avait subjugué ; il raconta, sans rien omettre, la déplorable aventure qu'il venait de traverser. Ting Si-si l'ayant écouté, fit entendre un rire sonore et repartit aussitôt :

— Tu t'es comporté comme un niais ; on t'a tendu un piège, et tu es tombé dedans. Si tu avais eu plus de confiance en moi et si tu m'avais parlé de cette intrigue, dès le début, je t'aurais averti, je t'aurais préservé du danger. Moi-même, précisément, l'année dernière, je me suis trouvée au milieu d'une bande de vauriens qui m'ont conduite à Yang-tcheou et m'ont fait jouer le rôle d'une femme mariée, pour monter la tête d'un jeune marchand, qu'on a dépouillé d'une très grosse somme. Je connais cette comédie-là. Ta mandarine était tout simplement quelque drôlesse ; ne cherche rien de plus. Tu t'es bien caché de moi ; tu m'as mise de côté ; tu as eu ce que tu méritais.

Le jeune homme rougissait à plein visage, et continuait cependant à se lamenter. Ting Si-si lui fit beaucoup de questions ; quand elle eut compris par ses réponses qu'il était à peu près ruiné, le naturel reprenant le dessus, elle se refroidit sensiblement à son tour. La liaison renouée ne dura que deux jours ; puis, Ou Yo se mit à parcourir tous les quartiers de la ville, en quête de renseignements précis, qu'il ne trouva nulle part. Ses ressources pécuniaires étaient épuisées ; il ne pouvait plus attendre à l'hôtel que le ministère du Personnel lui conférât un nouveau grade ; il dut s'en retourner au plus vite dans son pays.

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

Les parents et les amis, qui connurent toute cette histoire, ne laissèrent pas d'en faire un sujet de moquerie. Ou Yo se montrait constamment troublé, distrait, plongé dans de sombres pensées. Bientôt il fut pris de fièvres intermittentes, dont les accès se rapprochèrent, et il mourut sans avoir géré le mandarinat. Triste fin d'un homme devant qui s'ouvrait un avenir brillant et qui fut la victime de manœuvres diaboliques, pour s'être jeté lui-même dans le mauvais chemin !

J'exhorte à méditer sur cet exemple les jeunes gens que la fougue de leur âge emporte, qui oublient leurs devoirs, et qui ne soupçonnent pas le danger.

@

COMMENT LE MANDARIN TANG PI PERDIT ET RETROUVA SA FIANCÉE

Tu peux atteindre le comble de la puissance et des richesses ;
Mais tu ne saurais empêcher les cheveux blancs d'arriver, annonçant
le terme de ta si courte existence.
Aie l'ambition de faire le bien ; amasse des trésors de justice.
Et, durant plus de mille années, tu vivras encore dans le cœur des
hommes.

@

Jadis, au temps de la dynastie des Han, alors que régnait l'empereur Ouen-ti ¹, il y eut un ministre, nommé Teng Tong, poussé si avant dans la faveur du maître que le Fils du Ciel, en voyage, partageait souvent avec lui son char et son lit. Il y avait aussi un célèbre physionomiste, nommé Hiu Fou, que Teng Tong fit appeler pour qu'il examinât les lignes de son visage. Hiu Fou ne craignit pas de dire au favori :

— Votre destinée est de mourir de misère et de faim. Ainsi l'annonce ce trait vertical qui, de la lèvre supérieure, descend vers la bouche.

L'Empereur eut connaissance du pronostic et s'écria, plein de colère :

— Les honneurs et les richesses sont dans mes mains. Qui donc appauvrirait Teng Tong ? Je lui donne les mines de cuivre du pays de Chou, et j'entends qu'il batte monnaie lui-même, à son bon plaisir.

Bientôt Teng Tong eut inondé l'Empire de ses propres sapèques. Ses richesses égalèrent vraiment celles de l'État.

Rien ne troubla cette haute fortune, tant que Ouen-ti fut sur le trône, mais au jour de sa mort, elle s'écroula subitement. Le prince héritier, qui devint l'empereur King-ti, avait conçu pour le ministre tout-puissant de son

¹ Second siècle avant notre ère.

père une jalousie portée jusqu'à la haine. Dès qu'il fut saisi du souverain pouvoir, il fit emprisonner Teng Tong, comme coupable d'avoir mis le désordre dans les finances ; il déclara ses biens confisqués au profit du trésor public, et il défendit qu'on lui fournît aucune boisson, ni aucun aliment. La prédiction de Hiu-fou se réalisait.

Sous le règne de ce même empereur King-ti, un autre personnage bien connu dans l'histoire, le grand capitaine Tcheou Ya-fou, dont la lèvre supérieure portait également cette ligne verticale funeste, eut une fin non moins tragique. L'Empereur, qui le redoutait, l'ayant fait arrêter, il s'indigna, refusa toute nourriture, et périt étouffé dans un transport de fureur.

Ces deux exemples sont faits pour inspirer de la confiance dans la science des physionomistes et dans leurs arrêts ; mais il est à considérer que les sentiments de l'âme peuvent l'emporter sur les traits de la figure dans la balance de nos destinées. Il s'est trouvé des hommes doués d'une physionomie heureuse qui, par des actions mauvaises, ont gâté cet avantage et ont mal fini. D'autres, par leurs vertus solides et par leur ardent amour du bien, ont su triompher des plus fâcheux présages. L'homme possède en lui la force morale qui lui permet de combattre et de vaincre ses dispositions naturelles. Cela ne détruit pas la science de reconnaître, par les lignes du visage, sur quelle pente le sort nous avait jeté.

Passons maintenant à l'époque de la dynastie des Tang et parlons de ce Pei Tou qui fut premier ministre de l'empereur Hien-tsong¹, qui ne tomba jamais dans la disgrâce et qui mourut comblé d'honneurs. Lui aussi était né avec la marque fatale. De plus, il était fort pauvre et, lorsque aux jours de sa jeunesse, un savant reconnut sur son visage le signe des faméliques incurables, il ne s'en étonna pas beaucoup. Ce Pei Tou invoquait souvent le Ciel. Un soir qu'il visitait le temple de Hiang-chan, à l'intérieur du kiosque qui servait d'abri au puits de ce temple, il trouva trois sacs de cuir

¹ Empereur de 806 à 820.

contenant une forte somme en lingots d'or. La pensée de s'approprier le bien d'autrui ne lui vint même pas à l'esprit ; sa conscience honnête s'y opposait. Il s'assit sur les marches du kiosque et attendit.

Bientôt il vit arriver une femme en pleurs, gémissant d'une voix désolée :

« Mon vieux père est en prison. Pour racheter sa vie, on nous avait fait un prêt considérable. Je suis venue ici me laver les mains avant d'entrer au temple, où je voulais brûler des parfums. Dans mon trouble, j'ai oublié de reprendre trois sacs pleins d'or que j'avais déposés à cette place. Celui qui les a trouvés accomplirait, en me les rendant, un grand acte de pitié, car c'est la vie de mon père qu'il me rendrait.

Aussitôt, Pei Tou remit les trois sacs à la femme éplorée, qui passa du désespoir à la joie et le remercia chaleureusement.

À quelque temps de là, le jeune homme ayant rencontré le physionomiste qui l'avait précédemment examiné, celui-ci, en l'apercevant, poussa une exclamation de surprise.

— Quel changement s'est opéré dans votre visage ! s'écria-t-il. Vous avez dû acquérir des mérites éclatants aux yeux des puissances célestes.

Et, comme Pei Tou affirmait qu'il n'en était rien, le physionomiste insista :

— Certes, vous avez dû sauver la vie d'un homme qui se noyait, ou retirer du feu des choses sacrées.

Songeant alors à son aventure au temple de Hiang-chan, Pei Tou en fit modestement le récit.

— Déjà cela vous est compté, répliqua l'observateur des physionomies. Par avance, je vous félicite de tout le bonheur qui vous attend désormais.

En effet, Pei Tou devint successivement docteur, académicien, premier ministre, et il atteignit l'âge de quatre-vingts ans.

Avec certitude, on peut dire

Une heureuse physionomie ne vaut pas un excellent cœur ;

Ce qu'il faut, dans cette vie, c'est d'accumuler des mérites pour la vie future.

Feindre des sentiments vertueux ne suffirait pas pour imprimer le cachet de la vertu sur notre visage ;

Celui qui doit mourir de faim ne saurait jouir de dix mille mesures de riz ¹.

Pei Tou fut récompensé dans cette vie ; mais il continua d'acquérir, par ses vertus et ses bonnes actions, des mérites nombreux qui durent assurer aussi son bonheur dans un autre monde. Je vais raconter une histoire montrant de quels sentiments généreux son cœur était animé.

On peut dire que sa longue carrière fut partagée en deux phases. Durant la première, il gravit pas à pas le faite des grandeurs. Il pacifia les régions troublées de l'Ouest, ce qui lui valut le titre de prince de Tsin ; il améliora les finances ; il rendit l'État si florissant que l'empereur Hien-tsong, plein de quiétude, ne songea plus qu'à embellir ses résidences et chercher le breuvage d'immortalité. À ce moment-là, Pei Tou, prince de Tsin, jugea prudent de s'éloigner de la cour, où s'agitaient des intrigues qui auraient pu compromettre sa toute-puissance, et la seconde phase de sa vie commença. Il s'enferma dans son palais et dans ses jardins, buvant et se divertissant en compagnie de quelques vrais amis, prenant à son âge mûr des plaisirs dont le poids et le souci des affaires avaient privé sa jeunesse.

Ces plaisirs qu'il prenait tardivement, il les goûtait avec une ardeur extrême et, parmi les hauts mandarins ambitieux de toutes les provinces de l'Empire, ce fut à qui lui enverrait les chanteuses et les danseuses les

¹ Cette expression est à double entente. Les mandarins chinois reçoivent des fournitures de riz proportionnées à l'importance de leurs fonctions. Jouir de dix mille mesures de riz, c'est à la fois l'abondance et les honneurs.

plus charmantes, afin de conquérir ses bonnes grâces et de s'élever dans les emplois. Pour découvrir et se procurer des sujets dignes d'attirer l'attention du premier ministre, les uns jetaient l'or à pleines mains ; d'autres usaient de violence. Chacun s'ingéniait ensuite à trouver un heureux prétexte qui motivât son envoi. La jeune fille arrivait bien accompagnée, bien stylée, parée avec le plus grand art. Certes, le prince de Tsin ne provoquait nullement de pareils cadeaux ; mais il ne les repoussait pas non plus, ne voulant pas offenser des gens mûs du désir de lui complaire ; et le personnel féminin de son palais hospitalier allait croissant de jour en jour.

L'un des plus empressés à faire sa cour au premier ministre était le préfet de Tsin-tcheou, pays sur lequel la principauté de Pei Tou était assise, et, dans ce pays de Tsin, il n'était bruit que de la merveilleuse beauté d'une jeune fille appelée Siao-ngo, dont le père, un lettré de mérite nommé Hoang, habitait le district de Ouan-tsiuen. Douée de tout ce qui charme les yeux, Siao-ngo était, de plus, excellente musicienne, jouant de la flûte et de la cithare avec une exquise perfection. Elle avait été fiancée, dès son enfance, au jeune bachelier Tang Pi, investi peu après d'un mandarinat dans le Sud, et qui avait cru pouvoir s'éloigner en attendant l'époque où son mariage devait s'accomplir. Par malheur, les fonctions du bachelier ne lui ayant pas permis de revenir aussitôt qu'il l'eût souhaité, Siao-ngo gardait encore la maison paternelle, bien qu'elle atteignît déjà sa dix-huitième année, quand la renommée attira sur elle l'attention du préfet de Tsin-tcheou.

Nous avons dit que ce préfet voulait à tout prix conquérir la faveur du puissant ministre, distributeur des hautes charges et des grands emplois. Il travaillait à former une troupe de musiciennes, qui fussent toutes d'une beauté parfaite. Il en avait déjà réuni cinq ; mais il lui manquait l'étoile souveraine, qui doit rayonner au centre d'une brillante constellation. Pensant que Siao-ngo était justement faite pour remplir ce rôle, sans se dissimuler toutefois que la fille d'un lettré ne serait pas facile à obtenir, il

avait envoyé trente *ouan* ¹ au chef du district, avec l'invitation de négocier cette affaire délicate habilement et promptement.

Le chef du district n'était pas moins désireux de satisfaire le préfet que le préfet ne l'était de plaire au ministre. Il dépêcha vers le lettré Hoang des émissaires, afin de le sonder et de le gagner. Hoang se hâta d'opposer que sa fille, étant fiancée, ne lui appartenait plus. Deux fois, trois fois, on revint à la charge, sans le décider à changer de discours. Alors le chef du district prit une autre voie. L'époque de la fête de *tsing-ming* ² arrivait ; il profita de l'heure où le père de famille balayait le sol autour des tombeaux avec tous les siens, les femmes gardant seules la maison, pour se rendre de sa personne et bien accompagné à la demeure de Hoang, enlever la jeune fille par force, la mettre dans un palanquin et l'expédier au préfet de Tsin-tcheou, sous la garde de deux matrones. Il laissait les trente *ouan* sur un meuble, comme s'il y avait eu cession légitime.

Dès qu'il apprit, en rentrant chez lui, ce qui s'était passé, Hoang courut précipitamment trouver le préfet, pour se plaindre de la violence qui lui était faite et le supplier de ne pas pousser plus loin les choses.

— Votre fille est d'une beauté qui surpasse la mesure ordinaire, dit le préfet. Elle régnera dans le palais du chancelier de l'Empire aussitôt qu'elle y aura pris pied. N'est-ce pas plus avantageux pour vous que de la donner à quelque petit mandarin, dont elle serait l'humble servante ? D'ailleurs, vous avez reçu trente *ouan*, comme don de bon accord. Remettez-les à celui qui devait être votre gendre. Il saura bien se procurer une autre femme à ce prix-là.

— Le chef du district a laissé, en effet, trente *ouan* dans ma maison, répliqua vivement le lettré Hoang ; mais sans que je fusse là pour les prendre et sans qu'on m'ait demandé si j'entendais les accepter. Cette somme d'argent, je vous la

¹ Un *ouan* comprend 10 000 sapèques, ou dix onces d'argent.

² La fête des morts.

rapporte. C'est ma fille que je réclame, et non de l'argent qu'il me faut.

Le préfet frappa la table avec colère et, haussant la voix, s'écria :

— Argent donné, fille accordée. Quelle est cette étrange idée de venir m'importuner avec de pareilles doléances ? Votre fille est actuellement dans le palais du prince de Tsin. C'est là et non pas ici que vous devez porter vos réclamations, si telle est votre fantaisie.

Comprenant à quelle barrière il se heurtait, le pauvre Hoang n'ajouta pas une seule parole. Il se retira, les yeux pleins de larmes, et regagna tristement sa maison. Quant au préfet qui avait si bien éconduit sa victime, aucune dépense ne l'arrêta pour costumer et parer la troupe des six musiciennes à la manière dont on a coutume de représenter des immortelles : ornements de tête d'une richesse inouïe, franges de perles, étoffes précieuses, rien ne manquait. Des répétitions d'ensemble eurent lieu chaque jour, dans le prétoire. Enfin, lorsque arriva l'époque anniversaire de la naissance du chancelier, le cortège céleste des semi-déeses accompagna la lettre de félicitations et d'heureux souhaits de l'ambitieux préfet.

Que de peines il s'était données ! Que d'or il avait semé ! mais quelle déception eût été la sienne, s'il eût assisté à cette audience d'anniversaire et contemplé de ses yeux l'accueil réservé à son magnifique présent ! Les danseuses, les chanteuses, les charmantes filles de toute sorte, envoyées de tous les points de l'Empire, étaient en nombre tel qu'elles formaient de longues rangées, occupant toutes les galeries du palais. Quel effet pouvait produire l'arrivée de six nouvelles venues, sinon celui d'encombrer les salles un peu davantage, et, grâce aux instruments dont elles jouaient, de faire un peu plus de bruit ? Entre tant de gracieuses personnes, le maître n'en savait distinguer aucune ; ses regards allaient errant de l'une à l'autre, mais sans recueillir une impression capable d'émouvoir son cœur.

Ainsi l'homme qui, pour capter la fortune, avait prodigué des richesses et n'avait pas même reculé devant un crime, était cruellement trompé dans ses espérances. Cela s'est vu, et cela se verra de tout temps.

Parlons maintenant de Tang Pi, si malencontreusement retenu par ses fonctions dans les régions méridionales, tandis que ces événements suivaient leur cours. Ayant enfin obtenu un changement de résidence avec avancement et la liberté de retourner dans son pays, avant de se rendre à la capitale ¹, il pensa que le moment était venu d'aller rejoindre sa fiancée pour en faire sa femme. Il prit donc la route de Ouan-tsiuen, voyagea rapidement, et, aussitôt arrivé, courut vers la maison où son cœur était demeuré.

Hoang ne lui laissa pas le temps d'entamer des explications pénibles. Il lui saisit la main et lui raconta, dans tous ses détails, l'enlèvement de Siao-ngo.

Le jeune mandarin pâissait en écoutant ce récit. Ses dents claquaient à se briser.

— Misérable que je suis ! s'écria-t-il, après un silence. Je croyais à la réalisation de tous mes rêves, et me voilà dans un abîme où je périrai. Je n'ai pu conserver l'épouse que m'avait accordée la destinée. De quel intérêt la vie serait-elle maintenant pour moi !

Hoang essaya de le calmer.

— Sage gendre, dit-il, vous avez la jeunesse et le talent. L'avenir n'est point fermé pour qui possède encore de pareilles ressources. Un beau mariage vous dédommagera de celui que vous manquez. C'est ma fille qui aura le plus à souffrir ; car la violence seule a pu la séparer de vous. Soyez fort. Ne vous abandonnez pas au chagrin. Il faut poursuivre énergiquement votre carrière ; il ne faut pas vous décourager.

¹ À l'expiration du terme de ses fonctions, tout mandarin doit se rendre à la capitale, pour solliciter un nouveau poste et en recevoir un diplôme, s'il lui est accordé.

Tang Pi, dont la colère grandissait au lieu de s'apaiser, voulait tout d'abord vider sa querelle avec le chef du district et avec le préfet, en les accablant tous deux de reproches et d'injures.

Le vieux Hoang continua doucement ses exhortations.

— Celle que nous pleurons est loin d'ici. Des querelles ne nous la rendraient pas. En réalité, songez-y bien, cette affaire regarde un personnage qui ne connaît qu'un seul homme au-dessus de lui et dont tous les autres dépendent. Attirer son ressentiment pourrait avoir de très fâcheuses conséquences pour votre avenir. Ces trente *ouan* que le préfet nous a laissés, il faudra, comme il l'a dit, les employer aux frais d'un nouveau mariage. Je ne puis vous rendre l'agrafe de jade vert donnée par vous en gage de fiançailles, parce que ma fille, qui ne la quittait pas, l'a emportée avec elle ; mais aujourd'hui, ce gage n'a plus de vertu. Le souvenir de mon enfant ne doit pas peser sur vous ; il ne doit pas entraver votre carrière.

Deux grosses larmes s'échappèrent des yeux de celui que le père de Siao-ngo appelait encore son gendre. Il répondit :

— Me voilà près d'atteindre ma trentième année. La femme qu'on m'a enlevée, et qui était selon mon cœur, je n'essaierai pas de la remplacer. En m'éloignant d'elle trop longtemps, une vaine ambition m'a fait perdre ce que l'homme a de plus cher au monde. Que parlez-vous d'entraver ma carrière ? Ma carrière est finie, et de l'ambition, je n'en ai plus.

Les deux hommes épanchèrent mutuellement leur chagrin et ne se séparèrent qu'à la nuit. Tang Pi refusa de prendre les trente *ouan* d'argent maudit.

Le lendemain et les jours suivants, Hoang eut le soin d'aller voir chez lui Tang Pi, lui portant de bonnes paroles et insistant pour qu'il se rendît immédiatement à la capitale, afin de recevoir le diplôme qui devait

confirmer son avancement. Le désolé jeune homme ne voulait d'abord rien écouter. Peu à peu, cependant, la réflexion et le besoin de se distraire de sa douleur aidant, il consentit à faire le voyage de Tchang-ngan. Il acheta un bateau, choisit un jour heureux et partit.

Si Tang Pi avait refusé d'accepter les trente *ouan* du préfet, Hoang n'avait pas voulu non plus les conserver. Il les avait fait porter secrètement sur le bateau, en recommandant aux serviteurs de tenir ce dépôt caché pendant deux jours, et ensuite seulement d'avertir le maître qu'il avait là de l'argent destiné aux dépenses de son voyage. Quand les serviteurs mirent sous les yeux du jeune mandarin le prix donné pour le rapt de Siao-ngo, il retomba dans un accès de violent désespoir ; il défendit qu'on touchât à ce dépôt, ne fût-ce que pour en retirer une sapèque.

Arrivé à Tchang-ngan, Tang Pi fit porter ses bagages dans une hôtellerie voisine du palais du chancelier ; puis il erra jusqu'au soir devant les portes de ce palais, comme si des nouvelles de sa fiancée allaient en sortir et venir à lui. Le lendemain matin, il inscrivit son nom au ministère du Personnel, avec toutes les formalités d'usage, et, lorsqu'il fut bien en règle pour attendre la décision qui serait prise à son égard, son unique occupation fut de reprendre sa promenade aux abords des barrières infranchissables qui le séparaient de Siao-ngo.

Durant un mois entier, il continua ce stérile manège. Il avait constamment sous les yeux le spectacle de mandarins affairés, marchant en double file, à la manière des fourmis. Pouvait-il aborder un de ces inconnus, lui raconter son histoire, et lui demander s'il avait vu celle qu'il aimait ?

Derrière les portes de ce palais, c'est la profondeur de la mer.

Le fiancé de jadis n'est plus aujourd'hui qu'un passant.

Enfin, le jour arriva où Tang Pi reçut l'avis officiel de sa nomination au poste de *Lou-che tsan-kiun* ¹ à Hou-tcheou, chef-lieu d'un département de

¹ Inspecteur des services publics, fonction qui n'existe plus aujourd'hui.

la province méridionale du Tche-kiang. On le renvoyait ainsi dans un pays dont il connaissait déjà les coutumes, précieux avantage qui lui donna au moins quelque satisfaction. Aussitôt qu'il eût retiré son diplôme, il regagna son bateau et se mit en route.

Jusqu'à Tong-tsin, il voyagea sans accident ; mais, dans ce petit port, un terrible désastre l'attendait.

Les trois cents ligatures de sapèques qu'il transportait inconsciemment dans son bateau avaient éveillé l'attention et tenté la cupidité des gens à l'affût de pareilles aubaines. Ils formèrent une bande, suivirent le bateau par la voie de terre sans le perdre de vue, depuis Tchang-ngan jusqu'à Tong-tsin, s'abouchèrent avec le patron quand il descendit sur le rivage afin d'attacher les amarres, en firent aisément leur complice, et se tinrent prêts pour agir durant le calme profond de la nuit.

Le destin, qui ne voulait pas que Tang Pi quittât si promptement la vie, écarta de lui le sommeil et fit qu'il alla s'asseoir au grand air, sur le pont du bateau. L'obscurité ne fut pas telle qu'il ne pût, au moment de l'invasion des brigands, reconnaître le danger ; mais elle lui permit de se jeter à la nage et de gagner le rivage sans être aperçu. Il entendit de loin les cris de ses serviteurs et de ses servantes que l'on égorgeait ou violentait. Puis le bateau disparut, emmené comme une prise de guerre, et le jeune mandarin demeura seul, dépouillé de tout.

Quand la toiture est délabrée, c'est alors que de longues pluies tombent sur la maison ;

Quand le navire a subi des avaries, c'est alors que les vents contraires ne cessent de souffler.

La perte d'un argent détesté n'eût pas affecté Tang Pi ; celle de ses nombreux bagages ne l'eût point jeté dans le découragement ; mais il perdait aussi l'expédition du décret impérial qui lui avait conféré son nouveau mandarinat. Privé de ce document précieux, il ne pouvait songer à prendre possession de son poste. « Le Ciel et la Terre m'abandonnent, pensa-t-il douloureusement ; je suis un homme condamné. Si je rentre

dans ma petite ville, quelle figure y ferai-je ? De quels yeux me regardera-t-on ? Mieux vaudrait retourner à la capitale, afin d'exposer au ministère du Personnel le malheur qui m'est arrivé ; mais il ne me reste pas une sapèque, pour faire face aux frais que ce retour exige, et je suis dans un pays où personne ne me connaît ; me faudra-t-il donc mendier sur les chemins ? » A cette idée, il fut tenté de chercher la fin de ses tourments dans les flots qui coulaient à ses pieds, et qui semblaient l'appeler. Il résista cependant à ce mouvement de désespoir et resta jusqu'au jour à la même place, cherchant vainement une inspiration, désolé, écrasé, n'ayant plus la force de se mouvoir.

Le changement est la loi du monde. Qui compte sur la vie rencontre la mort ; qui croit voir la mort peut renaître à la vie. Ainsi l'éprouva Tang Pi. Comme il s'abîmait dans les plus sombres réflexions, un vieillard vint à lui et l'interrogea sur les causes du chagrin qu'il paraissait avoir. Tang Pi raconta son histoire ; il mit le vieillard au courant de son affreuse situation.

— Pardonnez-moi de ne pas vous avoir marqué plus de déférence en vous abordant, dit celui-ci. J'ignorais que j'eusse devant moi un personnage de votre rang. Ma maison n'est pas loin d'ici. Je vous y offre l'hospitalité.

Tang Pi se laissa conduire. En effet, la distance était courte. Arrivés dans la salle des hôtes, les deux hommes échangèrent les saluts d'usage et le vieillard continua :

— Je me nomme Sou. J'ai un fils, appelé Fong-hoa, qui est le chef du district de Ou-youen, dépendant de la préfecture de Hou-tcheou. Il est donc justement placé sous la dépendance de Votre Excellence. Si Votre Excellence veut retourner à la capitale pour retirer un nouveau diplôme, je serai très heureux de lui en faciliter les moyens.

Disant cela, il s'empressa de faire servir à son hôte du riz et du vin. Il lui apporta des vêtements secs dont il avait grand besoin, et il lui offrit vingt taëls, pour subvenir aux premiers frais du retour à la capitale.

Tang Pi remercia son sauveur avec les expressions de la plus vive reconnaissance, retourna promptement à Tchang-ngan et courut au ministère du Personnel, où il fit le récit de sa triste aventure. Hélas ! il fut loin de rencontrer l'accueil compatissant auquel il s'attendait. Il lut d'abord la défiance sur tous les visages. On lui représenta que la perte d'un diplôme revêtu du sceau impérial était chose grave et difficile à réparer. Cinq jours de suite, il renouvela vainement ses démarches. Avec les frais et faux frais qu'elles lui coûtaient, les vingt taëls du vieillard de Tong-tsin était déjà presque épuisés. Au retour d'une dernière visite infructueuse, il se laissa tomber sur un banc à la porte de l'auberge qu'il habitait, et, le visage contracté par la douleur, il s'abîma dans son chagrin.

En ce moment, vint à passer un homme d'âge mûr, portant le costume de ville des mandarins de haut rang : bonnet de gaze avec des ailes rabattues, large robe violette avec ceinture et bottes de satin noir. Ce personnage, ayant dévisagé Tang Pi, le salua d'une manière affable, s'assit à côté de lui et lui adressa doucement quelques questions, touchant les affaires qui l'appelaient à Tchang-ngan et qui, sans doute, lui causaient beaucoup de tourment.

— Ce que j'aurais à raconter serait trop triste à entendre et trop long pour qu'on puisse m'écouter, dit le désespéré avec des larmes dans la voix.

— Écartez cette pensée injuste, repartit l'homme à la robe violette. Racontez-moi plutôt tous vos malheurs, sans rien omettre. Peut-être trouverons-nous ensemble quelque moyen d'y remédier.

— Eh bien donc ! sachez que votre serviteur se nomme Tang Pi et qu'il est originaire de Ouan-tsiuen, du pays de Tsin. Récemment pourvu d'un poste à Hou-tcheou, je suis parti pour en prendre possession ; mais arrivé à Tong-tsin, j'ai été assailli par des brigands. Ils m'ont tout enlevé, jusqu'à mon diplôme d'investiture. Me voilà rentré dans le néant.

— Être dépouillé par des brigands n'est pas une action dont la responsabilité vous atteigne. Pourquoi ne pas exposer les faits au ministère du Personnel, qui vous délivrerait de nouvelles pièces ? Quel empêchement à cela ?

— Je pensais, comme vous, que cette grâce ne me serait pas refusée ; mais c'est en vain que j'ai réclamé, prié, supplié, à diverses reprises et avec la plus vive insistance. Personne n'a eu compassion de moi.

— Au-dessus de tous ceux que vous avez vus, il y a le prince de Tsin, qui montre toujours de la compassion pour les affligés et qui se plaît à les secourir. Comment ne lui demandez-vous pas une audience ?

À ce nom du prince de Tsin, Tang Pi eut un sanglot qui lui serra la gorge.

— Grand mandarin, s'écria-t-il, ne prononcez pas ce nom devant moi. C'est raviver une blessure qui m'a déchiré le cœur.

L'inconnu se montrant fort étonné d'une pareille réponse, Tang Pi lui en donna l'explication par le récit de l'enlèvement de Siao-ngo.

— Assurément, dit-il en terminant, le prince de Tsin n'est pas l'agent direct de cette iniquité ; mais s'il n'eût pas encouragé l'émulation entre des courtisans avides de gagner ses bonnes grâces par n'importe quels moyens, le préfet de Tsin-tcheou n'eût pas attenté aux lois de la famille, ceux que le Ciel avait unis n'auraient pas été séparés et ma vie ne serait pas brisée. Il est donc, en réalité, la cause de mon malheur. M'est-il possible de recourir à lui ?

— Comment s'appelait votre fiancée ? Quel gage de fiançailles avait-elle reçu ? poursuivit le questionneur officieux.

— Ma fiancée se nommait Hoang Siao-ngo. Le gage de fiançailles que je lui remis était une agrafe de jade vert, sculpté à jour. Elle n'a point cessé de le porter.

— Je suis un assez proche parent du chancelier, ce qui m'autorise à vous parler comme je le fais. J'ai près de lui mes entrées libres. Cette affaire est vraiment grave ; je me charge de l'éclaircir.

— Pour moi, soupira Tang Pi, je suis en face d'une porte bien fermée. Jamais je ne reverrai celle avec qui devait s'écouler ma vie entière ; mais je supplie Votre Excellence de lui faire connaître que je resterai fidèle à sa mémoire jusqu'à la mort.

— Demain, à cette même heure, attendez-moi ici. J'espère vous apporter de bonnes nouvelles.

Et, saluant de la main, sans ajouter un mot de plus, l'homme habillé de violet s'éloigna.

Tang Pi, demeuré seul, se prit à réfléchir sur l'intérêt que cet inconnu lui avait témoigné, et ne tarda pas à s'inquiéter de la conversation qu'il venait d'avoir avec lui.

« Ce personnage, qui se dit parent du chancelier, est probablement chargé par lui de recueillir des nouvelles. S'il lui rapporte les discours que je n'ai pas craint de tenir à son sujet, n'aurai-je pas encore empiré ma situation d'une terrible manière ? Avoir allumé sa colère, ce ne serait pas un petit danger.

Le cerveau hanté de cette préoccupation nouvelle, Tang Pi ne dormit guère et passa une fort mauvaise nuit. Dès que parut le jour, il se hâta de faire sa toilette et d'aller se mettre en observation devant les portes de la demeure princière. Il apprit que le chancelier donnait l'audience de congé aux fonctionnaires récemment promus. On les voyait entrer et sortir, en même temps que de nombreux courriers porteurs de dépêches. C'était un mouvement incessant ; mais l'homme à la robe violette ne se montrait pas.

Vers midi, le jeune mandarin prit quelques instants seulement pour manger un peu de riz, puis il recommença fiévreusement sa promenade aux abords du palais, jusqu'à l'heure où le mouvement cessa avec les premières ombres du soir. Alors, il pensa que le parent du prince lui manquait de parole, et regagna tristement sa chambre.

Comme il s'occupait d'allumer une lampe, il vit pénétrer dans l'hôtellerie deux officiers de la maison du chancelier qui prononçaient tout haut son nom, et demandaient à lui parler. Cette visite ne laissa pas de l'émouvoir, car elle lui parut de très mauvais augure. Aussi se retirait-il à l'écart, sans se faire connaître, quand l'hôtelier interrogea lui-même ces officiers sur le motif qui les amenait.

— Nous sommes envoyés par Son Excellence le grand chancelier pour inviter le seigneur Tang Pi à se rendre près de lui sans retard.

— Le seigneur Tang Pi est devant vous, fit l'hôtelier, désignant de la main celui qui cherchait à se dérober.

Tang Pi entra donc en scène malgré lui ; alors il voulut se jeter dans les excuses : il ne pouvait avoir l'insigne honneur d'avoir appelé l'attention de Son Excellence ; sans doute, il y avait erreur. D'ailleurs, il ne possédait pas d'autres habits que ceux dont il était revêtu et se présenter ainsi devant le prince, dans une tenue aussi négligée, serait d'une inconvenance inadmissible. Les envoyés du grand chancelier n'écoutèrent aucune de ces raisons. Répétant à l'unisson que l'ordre était formel et joignant l'action à la parole, ils mirent le jeune homme entre eux deux, l'entraînèrent rapidement vers le palais, le firent entrer dans une salle d'attente et disparurent pour quelques instants. Bientôt, ils revenaient le prendre et, à travers une interminable série de pièces grandes et petites, toutes éclairées comme en plein jour par une infinité de bougies, le conduisaient jusqu'au cabinet de travail du prince de Tsin.

Deux rangées de serviteurs, portant de hautes lanternes enveloppées de gaze, faisaient la haie. Au fond du cabinet, le prince se tenait debout, dans un costume à la fois riche et d'une grande simplicité.

Le hasard n'était que pour moitié dans cette rencontre, qui mettait le fiancé dépossédé face à face avec le ravisseur inconscient de sa fiancée. Le chancelier sortait journellement sans escorte ; il aimait à parcourir incognito les marchés de la ville, causant souvent avec les gens du menu peuple et s'instruisant ainsi par lui-même de tout ce qui se passait. Dans sa promenade de la veille, voyant un jeune homme écrasé de douleur, il avait interrogé ce désespéré. Il avait eu hâte de vérifier la sincérité des graves confidences qui lui avaient été faites. Son premier soin avait été de mander près de lui la belle Siao-ngo, et de sa bouche il avait recueilli la confirmation des violences employées pour l'arracher de la maison de son père, comme aussi l'aveu qu'elle ne s'était jamais dessaisie de cette agrafe de jade vert, le gage de fiançailles qu'elle avait reçu. Alors, sans perdre un instant, il avait rempli de sa propre main sur papier revêtu du sceau impérial, un diplôme pour remplacer celui qui avait disparu ; il s'était fait délivrer par le ministère du Personnel un duplicata du carnet de fonctions, avait ordonné encore que mille ligatures lui fussent apportées et, quand tout avait été prêt, il avait envoyé vers Tang Pi ses deux messagers.

Celui-ci, qui était bien loin de deviner les excellentes intentions du puissant ministre, eut un frisson de terreur en se sentant devant lui, au plus profond de sa demeure princière. Il fit le *keou-teou*¹, sans oser relever la tête, avec la résignation d'un homme qui se croit perdu.

— Je vous reçois dans mon cabinet privé, sans cérémonie, dit le prince en le faisant relever. Il n'est pas nécessaire d'accomplir ici les grands rites. Asseyez-vous plutôt à côté de moi.

Tang Pi obéit à cette invitation, qu'il considéra comme un ordre, puis il releva les yeux furtivement et reconnut l'homme habillé de violet, son

¹ Le salut jusqu'à terre.

confident de la veille. Cette découverte acheva de l'étourdir ; il demeura plongé dans une morne stupeur.

— Ce que vous m'avez appris hier est fort triste, reprit le chancelier. Quoi que je puisse faire pour vous, il me restera toujours le remords de vous avoir privé si longtemps des joies de la famille.

— Je supplie Votre Excellence d'oublier les discours que j'ai pu tenir hier soir, balbutia Tang Pi. J'avais l'esprit bouleversé ; je n'avais pas conscience de mes paroles.

Le chancelier poursuivit, avec un bon sourire :

— Ne songeons qu'au soir d'aujourd'hui. Ce sera certainement le soir d'un jour heureux, puisque je vais avoir la satisfaction de présider immédiatement au cérémonial de votre mariage. Je désire racheter mon crime et, tout d'abord, voici mille ligatures qui serviront à payer vos frais de voyage. Il faudra vous rendre bien vite à votre poste.

Le jeune mandarin s'inclina profondément. Il croyait rêver, et ne savait que répondre ; mais son trouble devint du ravissement, lorsqu'il entendit tout à coup les sons d'une musique joyeuse, lorsqu'il vit briller les lanternes rouges et s'avancer le cortège nuptial qui lui amenait Hoang Siao-ngo, vraiment éblouissante dans l'éclat de sa pure et fraîche beauté.

Un tapis rouge est étendu. Tang Pi et Siao-ngo sont invités à prendre place l'un devant l'autre, afin d'accomplir les rites du mariage. Ils échangent quatre salutations ; l'excellent chancelier les salue gracieusement de son côté. Un palanquin doublé de soie attendait aux portes ; on y fait monter Siao-ngo, pour la conduire à la demeure de son époux, tandis que celui-ci court en avant, afin de recevoir et de faire entrer chez lui le bonheur. Il trouve l'hôtellerie dans une véritable ébullition ; de magnifiques soieries et de nombreux lingots d'argent y sont exposés, rangés en bel ordre. Deux officiers du palais, ceux-là même que nous

connaissions, veillent sur ces présents du prince de Tsin, et remettent encore à Tang Pi un petit coffret renfermant l'expédition nouvelle du diplôme qu'il avait perdu.

Peindre la joie de ce ressuscité serait chose impossible. Sa chambre de voyageur devint la chambre où s'allumèrent les bougies fleuries. Cette nuit de noces si longtemps désirée, si longtemps différée, ne ressemblait pas à celles que les rites seuls ont appelée. Aussi fit-elle éclater des sentiments qui surpassaient de beaucoup la mesure ordinaire.

Quand la fortune s'éloigne, la foudre brise la pierre sur laquelle était gravé le mot « bonheur » ;

Quand la fortune arrive, le vent conduit la barque au pavillon du roi de Teng ¹.

Aujourd'hui le mariage et le mandarinat ; c'est la félicité et la joie.

Plus de douleur, plus de tristesse ; les mauvais jours sont passés.

Tang Pi se voyait donc en possession de la femme qu'il aimait ; il avait ressaisi son mandarinat et disposait de mille taëls pour ses frais de voyage et d'établissement. Il passait des profondeurs de l'enfer aux sublimes régions du ciel éthéré, et tout cela grâce aux élans généreux du prince de Tsin, qui se plaisait à faire le bien pleinement, et non à demi.

Le jour qui suivit de si joyeux événements, le mari de Siao-ngo se rendit au palais, voulant prendre congé de son bienfaiteur et lui témoigner son immense gratitude ; mais l'ordre était donné d'en tenir les portes fermées. Le prince entendait supprimer jusqu'à la peine d'une dernière visite de remerciements.

¹ Le titre de roi, ouang, fut donné souvent par les empereurs de Chine à des princes de leur maison, qui recevaient en même temps, comme apanage, la souveraineté de quelque territoire important. Le roi de Teng, dont il est ici question, était un fils de l'empereur Kao Tsou, le fondateur de la dynastie des Han (206 av. J.-C.). Il fut célèbre par sa magnificence et la protection qu'il accordait aux poètes. Son fief comprenait une partie du Kiang-si actuel et sa résidence favorite, sur les bords du lac Po-yang, était le rendez-vous de tous les beaux esprits de son temps. Un pavillon du palais, où le Roi se plaisait à convier en petit comité les plus distingués de ses hôtes, était particulièrement renommé. La légende raconte qu'un jeune poète appelé Ou Tchi-han, qui se promenait sur une barque, y fut conduit par le vent, que le roi de Teng venait d'ouvrir dans ce pavillon un concours de poésie, et qu'il en remporta le prix.

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

Dès que les nouveaux époux se furent procuré les serviteurs et les servantes qui leur étaient nécessaires, ils prirent directement la route de Ouan-tsiuen, afin de passer quelques jours dans la maison du seigneur Hoang, avant de gagner leur résidence. En voyant apparaître sa fille et son gendre, le vieux lettré fut si transporté de joie qu'il se sentit véritablement renaître. Il fut comme l'arbre sec qui retrouve le printemps, comme la corde du luth distendue, que l'on rattache et qui recouvre sa sonorité. Enfin le couple parvint heureusement à Hou-tcheou et s'y installa.

Tang Pi et Siao-ngo firent sculpter, en bois précieux, une statuette représentant le prince de Tsin, devant laquelle, matin et soir, ils s'inclinaient en demandant au Ciel le bonheur et la longévité pour leur bienfaiteur.

Pei, prince de Tsin, dépassa l'âge de huit décennies. Ses nombreux descendants prospérèrent ; cette heureuse et constante fortune fut regardée comme la récompense de ses vertus et de sa bonté.

Les vers disent :

Qui n'a ni femme ni mandarinat est vraiment privé de bonheur dans cette
vie.

Rendre le bonheur à qui l'a perdu, c'est un bienfait grandement méritoire.

Si chacun de tes pas est guidé par la bienfaisance et par l'amour de la
justice,

Tes descendants jouiront d'une inépuisable prospérité.

@

VÉRITABLE AMITIÉ

En se liant d'amitié, les anciens se liaient de cœur ; en se liant d'amitié, les hommes d'aujourd'hui ne prennent d'autre engagement que de se faire bon visage. Quand on était lié de cœur, c'était à la vie et à la mort ; quand il ne s'agit plus que de l'air du visage, un revers de fortune suffit pour dénouer ce faible lien. Des chevaux sellés parcourent journellement et confusément toutes les routes de l'Empire. De même, chaque jour, en tout lieu, on se rend de vaines et fréquentes visites. Les femmes se réunissent pour causer entre elles. Les hommes boivent, mangent et se réjouissent ensemble comme des frères ; mais que la moindre question d'intérêt surgisse, et l'apparence d'amitié s'évanouit aussitôt. Quel attachement de cette sorte pourrait entraîner la solidarité dans le malheur !

@

Ce fragment d'un vieux traité sur l'amitié pourra servir de préambule à l'histoire que je vais raconter, histoire de deux amis qui, sans s'être jamais vus, ressentirent l'un pour l'autre la véritable sympathie, récit d'un dévouement dont le grand exemple est de ceux qu'on ne saurait oublier. On était dans les années *Kai-youen* de la dynastie des Tang ¹. Le premier ministre d'État, Kouo Tchou, grand chancelier de l'Empire, natif de Ou-yang, du Ho-pei ², avait un neveu nommé Kouo Tchong-siang, jeune homme de vrai mérite, mais d'un caractère bouillant et d'une humeur batailleuse qui lui fermait l'entrée aux emplois. Très attristé de voir son fils mener une existence inutile, le père de Tchong-siang ³ lui donna une lettre pour son oncle et l'envoya à la capitale. L'oncle dit au neveu :

— On ne peut s'élever que par degrés dans la carrière civile ; si tu veux acquérir promptement les honneurs et la richesse, il faut les chercher aux frontières, comme firent jadis Fou Kiai-tse ⁴ et Pan

¹ 713-741 de notre ère.

² *Nord du fleuve (jaune)*, ancienne province qui contenait une partie du Chan-si actuel.

³ C'est-à-dire Kouo Tchong-siang. Kouo est le nom de famille ; Tchong-siang est le nom personnel. On dit Tchong-siang par abréviation ; parfois aussi on dit Kouo, tout court.

⁴ Fou Kiai-tse, employé comme général et comme ambassadeur par l'empereur Tchao-ti, des Han, au premier siècle avant notre ère, fit une fortune rapide par des moyens que nous

Tchao ¹. Le rang que j'occupe ne serait pas un marchepied suffisant pour te porter bien haut.

Tchong-siang entra sans hésiter dans la pensée de son oncle. La nouvelle du soulèvement des barbares du Nan-tchong arrivait précisément à la cour, en ce moment-là.

L'impératrice Ou-heou, voulant se concilier l'affection des barbares, ou tout au moins s'assurer de leur soumission, avait établi un système de libéralités qui pouvait ressembler à un tribut. Aux dix-huit ans des neuf vallées, elle accordait tous les ans quelques petits présents et, tous les trois ans, des dons en étoffes et en vivres d'une importance plus considérable. L'empereur Hiuen-tsong ayant aboli cet usage, les barbares s'étaient irrités ; ils envahissaient et dévastaient les districts chinois voisins de leurs territoires.

Li Mong fut nommé gouverneur général du Yao-tcheou, avec mission de former un corps d'armée et de châtier sévèrement les rebelles. Avant de se mettre en route, il alla prendre congé du premier ministre, voulant recevoir de sa bouche des instructions précises sur la conduite à tenir.

— Souvenez-vous de Tchou-ko Leang, qui prit sept fois le chef Mong Houo, lui dit Kouo Tchou. Il obtint, par les bons sentiments, plus qu'il n'eût obtenu par la force. Pour conduire habilement cette expédition, il faut surtout de la prudence. Soyez prudent, et le succès vous est assuré. J'ai un neveu doué de qualités sérieuses. Je vais vous le confier, afin qu'il se distingue sous vos ordres et qu'il saisisse ainsi l'occasion de se faire un nom.

Aussitôt, il appela Tchong-siang et le présenta à Li Mong. Celui-ci, voyant un jeune homme de bonne mine, neveu du ministre tout-puissant et par lui recommandé de la sorte, n'eut garde d'hésiter sur l'accueil qu'il lui

aurions peine à trouver louables, s'étant chargé d'attirer dans sa tente et de faire assassiner un prince du Turkestan, avec qui l'Empire était en guerre.

¹ Pan Tchao, guerrier célèbre du premier siècle de notre ère, qui avait commencé par être écrivain public et qui parvint aux plus grands honneurs.

devait faire. Il le prit immédiatement pour aide de camp. Tchong-siang remercia son oncle et partit avec son général.

Un mandarin du même pays que Tchong-siang, et qui se nommait Ou Pao-ngan, était alors sous-préfet du district de Souei-tcheou, du Tong-tchouen. Il n'avait jamais vu ce compatriote, devenu tout à coup un important personnage ; mais il savait, par la voix commune, que c'était un homme serviable, aimant prêter généreusement son assistance à quiconque pouvait en avoir besoin. Il écrivit donc à l'aide de camp du général en chef une lettre qu'il lui fit porter par un serviteur de confiance, et qui disait ceci :

Moi, Pao-ngan, qui suis loin de vous valoir, par bonheur je suis né dans le même pays que vous. Bien que je ne vous aie jamais vu, vous êtes depuis longtemps dans ma pensée. Au moyen de votre grand secours, le généralissime Li Mong pacifiera bientôt les régions insurgées et en aura le mérite acquis. Moi, Pao-ngan, j'ai étudié pendant beaucoup d'années. Je ne suis cependant qu'un petit fonctionnaire ; encore la durée de mes fonctions arrive-t-elle à son terme, et qui sait s'il me sera donné d'obtenir un nouveau poste ¹ ? Les aspirants sont si nombreux, le cadre des emplois est si limité ! Mais je sais que vous êtes puissant. Dans cette grande armée qui se forme, il existe peut-être des postes vacants. Si vous daigniez vous intéresser à votre humble compatriote et faire qu'on l'emploie, ne serait-ce qu'à surveiller les chevaux et les tentes, il vous en aurait une reconnaissance plus profonde qu'une montagne élevée n'a de hauteur.

Tchong-siang, ayant lu cette lettre, comprit les sentiments de celui qui l'avait écrite. « Cet homme qui ne m'a jamais rencontré et qui, cependant, recourt à moi dans sa détresse, il me connaît mieux que personne, songea-t-il. C'est un ami qui se déclare ; mon devoir, c'est de le servir. » À l'instant, il alla trouver le généralissime, parla chaleureusement de Ou Pao-

¹ Les fonctionnaires chinois ne sont nommés que pour trois ans, à l'expiration desquels ils doivent se rendre à la capitale. Selon qu'on est plus ou moins satisfait de leur gestion, on leur assigne un nouveau poste, avec ou sans avancement, ou bien ils demeurent en disponibilité.

ngan et obtint pour lui une charge de secrétaire dans l'état-major. Le courrier, porteur du pli officiel, qui apprenait à Ou Pao-ngan sa nomination, venait de partir pour Souei-tcheou, lorsque les éclaireurs de l'armée annoncèrent que l'ennemi n'était pas loin.

Li Mong donna l'ordre de se porter en avant à marches forcées. Il surprit les barbares dans les faubourgs de Yao-tcheou, pillant et détruisant les habitations, selon leur coutume ; il les battit, en tua un grand nombre, les dispersa et, encourageant ses soldats victorieux, poursuivit les fuyards jusqu'à la distance de cinquante *li*. La nuit venue, les débris des hordes barbares se retirèrent dans les villages fortifiés.

Kouo Tchong-siang crut devoir exposer son avis sur la situation des choses après ce combat :

— Les barbares, dit-il, sont des hommes perfides, pleins de ruses et de résolutions inattendues. Nous leur avons infligé une sanglante défaite. Ils ont fui ; le prestige de nos armes est établi. Il serait bon, je crois, de ramener les troupes à Yao-tcheou. On enverrait ensuite des émissaires pour semer la peur, et l'on obtiendrait la soumission. Entrer plus avant dans ces régions inconnues, ce serait peut-être s'exposer à des surprises et à des pièges dangereux.

Li Mong poussa de grands cris, en entendant ce conseil.

— Aujourd'hui, les barbares sont atterrés, répondit-il. Si nous ne profitons pas de leur découragement pour purger les vallées, quand donc retrouverons-nous une pareille occasion ? Ne dépense pas trop de paroles et regarde-moi faire. Tu verras comment des rebelles doivent être traités.

Le lendemain matin, les villages fortifiés étaient enlevés et bientôt l'armée, poursuivant sa marche, pénétrait au cœur des antres sauvages

occupés par les barbares Ou-man ¹. Ce n'étaient que montagnes désertes et bois épais. Aucun chemin tracé n'apparaissait ; on ne savait quelle direction prendre. Li Mong, très hésitant, ordonne un mouvement en arrière, afin de camper dans un lieu plat et découvert, jusqu'à ce qu'on ait capturé des indigènes et tiré d'eux quelques renseignements sur la nature du pays. Tout à coup, du fond des antres, surgit un bruit de tam-tam et de tambours. De tous côtés, des barbares en armes descendent des montagnes et enveloppent le camp chinois. Leur grand chef, qui était de la famille Mong ² et qui se nommait Si-nou-lo, tenant à la main un arc de bois, lançait des flèches empoisonnées et, cent fois tirant, cent fois atteignait. Les chefs de horde qu'il dirigeait traversaient les forêts et franchissaient les collines, vraiment comme des vols d'oiseaux sauvages ou comme des bêtes féroces qui semblent courir sans aucun effort. Démoralisés, harassés de fatigue, rencontrant partout des embuscades, les soldats impériaux pliaient et ne pouvaient plus résister.

Li Mong était brave ; mais il comprit que la bravoure ne lui servirait plus de rien. Voyant tomber autour de lui tous ses principaux officiers, il gémit de n'avoir pas écouté les conseils de Tchong-siang, tira de sa botte un couteau à lame courte, se coupa la gorge et mourut. L'armée impériale fut entièrement anéantie.

Il est dit dans un vieux poème :

Les colonnes de cuivre de Ma Youen demeurent comme un monument
impérissable.

Le drapeau de Tchou-ko Leang a maintenu les neuf vallées dans
l'obéissance.

Pourquoi l'armée chinoise a-t-elle péri sous la conduite de Li Mong ?

Parce que ce général conçut un plan de campagne extravagant.

¹ Les Ou-man formaient une tribu puissante dans la région sud-ouest de la Chine, aux confins du Sse-tchouen et du Kouei-tcheou.

² Famille illustre parmi les barbares du midi, qui régnait sur plusieurs tribus indépendantes les unes des autres.

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

Un autre poème renferme aussi ces quatre vers, blâmant le général en chef Li Mong de n'avoir pas suivi de sages avis :

Le plan du général fut extravagant, de toute évidence.
Se lancer brusquement en pays ennemi est toujours dangereux.
S'il eût écouté le conseil de sauvegarder prudemment son armée,
Les barbares eussent incliné la tête, sans même oser lever les yeux.

Tchong-siang, fait prisonnier, fut conduit devant Si-nou-lo qui, frappé de la dignité de son maintien, l'interrogea sans arrogance et le traita même avec quelques égards. Quand il apprit que ce prisonnier était le neveu d'un premier ministre, il le donna au chef particulier de sa propre tribu, qui était Ou-lo.

Les barbares méridionaux n'ont jamais de grandes visées ; ils convoitent seulement les richesses de la Chine et recherchent le butin. Les Chinois qui tombent entre leurs mains sont distribués entre les chefs des différentes vallées, en proportion des hauts faits qu'ils ont accomplis. Ces chefs ne tiennent aucun compte du rang et des mérites des prisonniers qu'on leur alloue. Ils en font indistinctement des esclaves chargés du soin de couper du bois et des fourrages, de faire paître les chevaux et les moutons. S'ils ont plus d'esclaves qu'ils n'en peuvent utiliser, il leur est loisible de les vendre. La servitude, chez ces barbares, est si dure que presque tous les Chinois qui la subissent aimeraient mieux la mort ; mais ils sont surveillés avec attention, et qui voudrait mourir en est empêché. Parmi les captifs, il était des officiers de marque et des fonctionnaires d'un grade élevé ; il leur fut permis d'écrire à leurs familles et d'engager leurs parents à venir les racheter. Qu'on juge de l'empressement avec lequel des lettres sans nombre furent écrites ! Qui n'aspirait à revoir ses foyers ? qui ne fit appel à tous les siens ? Ceux-là seulement qui n'avaient rien à espérer, pour être de souche trop misérable, se tinrent dans l'inaction.

Les chefs barbares sont d'une cupidité cruelle. Quelque pauvre que tu sois, ils exigeront au moins trente pièces de taffetas pour ta rançon. Si tu es d'une condition supérieure, leurs prétentions n'ont plus de limite.

Sachant que le prisonnier était le neveu d'un haut dignitaire, le chef Ou-lo déclara qu'il valait mille pièces de soie.

« Mille pièces de soie ! pensa Tchong-siang, mon oncle seul pourrait les fournir. Comment m'assurer qu'un message envoyé de si loin lui parviendra ?

Soudain, il songe à Ou Pao-ngan.

« C'est mon ami, se dit-il, bien que je n'aie jamais vu son visage. Sa lettre a suffi pour que je prisse à cœur de l'appuyer près du chef de l'armée. Je l'avais fait appeler en qualité de secrétaire. Certes, il me servira comme je l'ai servi. Il n'a pu, fort heureusement pour lui, nous joindre avant que nous courions à ce grand désastre. Il doit être maintenant à Yao-tcheou. Je vais le prier de porter lui-même ma requête à Tchang-ngan ¹. N'est-ce pas ce que je saurais faire de mieux ?

Il écrivit donc à Ou Pao-ngan, lui peignant ses souffrances et lui faisant connaître à quel prix sa rançon était mise.

« Si Yong-kou daigne transmettre ceci à mon oncle, poursuivait-il, et si mon oncle me rachète, je pourrai revoir mon pays ; sinon, ma vie se passera dans l'esclavage, et mes mânes demeureront parmi ceux des barbares. Yong-kou souffrira-t-il qu'il en soit ainsi ?

Yong-kou était le surnom familial de Ou Pao-ngan. La lettre se terminait par ce quatrain :

Ki-tse ² fut prisonnier sur la terre étrangère ;
Sou King ³, dans sa jeunesse, eut de grandes peines à supporter.
Je sais que vous me viendrez généreusement en aide.

¹ La capitale de la Chine à cette époque.

² Prince féodal du XII^e siècle avant notre ère, emprisonné par le tyran Tcheou-sin et délivré par Ou-ouang, le fondateur de la dynastie des Tcheou.

³ Personnage du premier siècle avant notre ère, envoyé en ambassade chez les barbares Hiong-nou, qui le retinrent longtemps prisonnier.

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

Puissé-je me voir délivrer, comme le furent ces anciens sages.

Un intendant du Yao-tcheou, qui s'était racheté, allait partir au moment même où Tchong-siang fermait sa lettre. Le prisonnier pria cet heureux homme de s'en charger et le suivit des yeux quand il s'éloigna. Dix mille flèches perçaient son cœur et ses larmes tombaient en pluie.

Ainsi souffre l'oiseau en cage,
Qui voit d'autres oiseaux prendre leur vol.

Mais laissons Tchong-siang au milieu des barbares, et parlons maintenant de Ou Pao-ngan. Dès que sa nomination de secrétaire, signée par Li Mong, lui était parvenue, il avait reconnu l'intervention bienveillante de l'aide de camp général et, laissant à Souei-tcheou la dame Tchang, sa femme, avec un nouveau-né de moins d'un an, il s'était hâté de partir, afin de prendre possession du poste qui lui était accordé. En arrivant à Yao-tcheou, il apprit la mort de Li Mong, ainsi que le désastre de l'armée. Qu'était devenu Kouo Tchong-siang ? Il s'en inquiétait vivement et allait aux informations de tous côtés, lorsque l'intendant libéré lui remit la lettre à son adresse. Il ouvre cette lettre ; il la lit avec douleur ; il y répond sur-le-champ ; promettant au captif de tout faire pour obtenir son rachat, et il supplie l'intendant de trouver un messenger par qui cette réponse soit fidèlement transmise ; puis, il prépare son sac de voyage et s'achemine immédiatement vers Tchang-ngan.

De Yao-tcheou à Tchang-ngan, il y a plus de 3 000 *li*. Bien que sa ville natale fût sur la route, Ou Pao-ngan ne s'y arrêta pas. Il étouffa le désir de voir sa famille et gagna directement la capitale. Une cruelle surprise l'y attendait ; depuis un mois, le premier ministre était mort ; tous les siens s'étaient éloignés, emportant le cercueil. L'espoir fondé sur un si grand appui s'effondrait. Le viatique était épuisé. Il dut vendre son serviteur et son cheval pour subvenir aux frais de retour et regagner Souei-tcheou.

Quand il se retrouva près de sa femme, il fondit en larmes. Interrogé par elle sur la cause d'un si profond chagrin, il raconta les événements qui

venaient de s'accomplir ; il exprima la ferme résolution de délivrer Tchong-siang et la douleur qu'il éprouvait du sentiment de ses faibles ressources.

La dame Tchang essaya de consoler son mari :

— Il est un proverbe qui dit : « La bru la plus ingénieuse ne saurait faire, sans riz, une bouillie de riz. » Tes forces ne correspondent pas à l'élan de ton cœur. Devant l'impossible, il faut s'incliner.

Ou Pao-ngan secoua la tête.

— Sur un simple billet que je lui avais écrit, réplique-t-il, il fut aussitôt mon protecteur. Aujourd'hui que sa vie est en péril et qu'à son tour il met son espoir en moi, oserais-je le payer d'ingratitude ? Si Tchong-siang mourait à la peine, je ne lui survivrais pas.

Ou Pao-ngan fit l'estimation de tout ce que pouvait renfermer sa maison. Au plus, cela représentait-il la valeur de deux cents pièces de taffetas. Alors, il quitta sa femme, avec la résolution d'exercer le commerce ambulante. Dans la pensée que des lettres venant du pays des barbares arriveraient peut-être de temps à autre, il ne s'éloigna pas des environs de Yao-tcheou, courant du matin au soir de l'est à l'ouest, portant des habits rapiécés, ne mangeant que du riz grossier, économisant sapèque sur sapèque et songeant uniquement à acheter des pièces de taffetas. Quand il en avait une, il en voulait dix ; quand il en avait dix, il en voulait cent. Il les déposait dans le trésor de Yao-tcheou. Il ne rêvait que de Kouo Tchong-siang, ayant oublié sa famille. Il vécut dix ans de la sorte. Il avait amassé sept cents pièces de soie ; mais il lui en manquait encore trois cents.

Il a laissé bien loin sa femme et son fils,
Uniquement parce qu'il est pénétré des sentiments de la véritable amitié.
Depuis dix ans, il n'a pu acquérir encore la rançon exigée par les barbares.
Qui sait dans combien de temps ce cœur ami sera consolé ?

La jeune femme que Ou Pao-ngan avait abandonnée, on demandera ce qu'elle était devenue. Demeurée seule à Souei-tcheou avec son enfant, elle avait d'abord été secourue par des gens qui conservaient un bon souvenir du sous-préfet de Tong-tchouen ; mais, les années s'écoulant, ces ressources précaires disparurent. Tout ce qui pouvait se vendre avait été vendu ; les vêtements et la nourriture manquèrent ; ce fut le froid et la faim.

Délaissée depuis dix ans, la dame Tchang subissait donc la dure misère. Elle prit enfin la résolution d'aller à la recherche de son mari. Elle échangea ses derniers ustensiles de ménage contre quelques pièces de monnaie et, tenant son fils par la main, elle se mit en route, à pied, dans la direction de la capitale du Yao-tcheou. Elle prenait, pour la nuit, le plus humble des gîtes et marchait, durant le jour, autant que ses forces le lui permettaient ; il lui était difficile de franchir journellement plus de 30 à 40 *li*. Quand elle atteignit la frontière de la province de Yao-tcheou, son mince pécule était complètement épuisé ; elle n'avait plus que la ressource de mendier pour continuer son chemin. Cette extrémité lui parut si terrible, que la pensée du suicide lui traversa l'esprit. La vue de son enfant chassa bien vite cette pensée ; mais elle se laissa tomber par terre et éclata en sanglots. Elle était au pied de la montagne Ou-mong, et la nuit approchait.

Tout à coup, vient à passer une voiture en poste, avec une escorte de cavaliers. C'est le nouveau gouverneur général Yang Ngan-kiu, qui va remplacer Li Mong et qui suit cette même route, le conduisant à son gouvernement. Il a entendu des gémissements, il a reconnu la voix d'une femme. Il fait arrêter son équipage et veut savoir qui se lamente. On amène devant lui la dame Tchang, tenant son fils par la main. Il l'interroge, et elle répond :

— Je suis la femme de Ou Pao-ngan, jadis sous-préfet dans le Souei-tcheou. Cet enfant est mon fils. Mon mari nous a abandonnés, parce que son ami Kouo Tchong-siang étant tombé entre les mains des barbares, il veut pour le racheter se procurer

mille pièces de taffetas. Il est depuis dix ans dans le Yao-tcheou et ne m'a pas donné une seule fois de ses nouvelles. Réduite à la misère, j'ai pris la résolution de me mettre à sa recherche. Mes pauvres ressources sont épuisées, et le chemin est encore long. Voilà ce qui me fait pleurer.

Ngan-kiu fut saisi d'un étonnement mêlé d'admiration. « Vraiment, se dit-il à lui-même, voilà un homme de cœur, et que je voudrais connaître. » Puis, s'adressant à la dame Tchang :

— Ne vous affligez pas, madame. Je vais prendre possession du gouvernement de cette province. Dès mon arrivée à Yao-tcheou, je ferai chercher votre mari, et, en attendant, je me charge des frais de votre voyage. Au prochain relais de poste, vous trouverez un logement et des subsides tout préparés.

La dame Tchang cessa de pleurer, salua, remercia, et l'équipage du gouverneur général reprit sa course, qui ressemblait à un vol. Bien que rendue à l'espérance, la voyageuse ne laissait pas de ressentir une vive appréhension de trop espérer. Ce fut le cœur très agité qu'elle arriva devant l'hôtel de la Poste, où le gouverneur Yang Ngan-kiu lui avait dit de se présenter. Des instructions étaient données comme on le lui avait promis. L'hôtelier logea la mère et le fils, leur servit à souper et, de la part du haut mandarin qui avait poursuivi rapidement sa route, il remit à la femme de Ou Pao-ngan dix mille sapèques pour ses dépenses courantes, en même temps qu'il lui fournissait une voiture, dont le conducteur était chargé de la conduire et de l'installer à l'hôtel de la Poste, dans la ville de Yao-tcheou.

Les braves gens trouvent de braves gens qui les assistent ;

Les méchantes gens trouvent de méchantes gens pour les tourmenter.

Aussitôt qu'il fut installé dans son gouvernement, Yang Ngan-kiu donna l'ordre de rechercher avec soin Ou Pao-ngan, qui fut découvert trois ou quatre jours après, et invité à se rendre au palais. Yang Ngan-kiu descendit

jusqu'au bas du perron pour le recevoir, le prit par la main, le fit asseoir dans la grande salle et l'assura qu'il serait récompensé de ses peines.

— Je savais, dit-il, par la tradition, qu'il y avait eu dans l'antiquité des amis à la vie et à la mort. En vous voyant, je constate avec joie que cette forte amitié se retrouve encore. Votre femme et votre enfant sont venus de loin pour vous rejoindre. Ils sont actuellement à l'hôtel de la Poste ; allez donc près d'eux ; après dix ans de séparation, il est bien temps de se revoir. Quant aux pièces de taffetas qui vous manquent, j'aurai le grand plaisir de vous les offrir.

— En travaillant pour mon ami, je n'ai fait qu'accomplir mon devoir, répondit Ou Pao-ngan. Comment oserai-je, seigneur illustre, vous associer à mes efforts ?

— J'admire votre dévouement, et je désire achever votre œuvre.

— Eh bien donc ! j'accepterai un si généreux secours. Il me manque près d'un tiers de la soie que je devais me procurer. Si Votre illustre Seigneurie daigne compléter immédiatement la rançon du captif, immédiatement aussi je me rendrai chez les barbares, afin de le délivrer. Ensuite seulement, j'irai voir ma femme. Chaque chose sera faite à son heure.

Le gouverneur général emprunta au trésor public 400 pièces de taffetas, qui furent remises à Ou Pao-ngan, en même temps qu'un cheval sellé et bridé. De son côté, Ou Pao-ngan retira du trésor les 700 pièces qu'il y avait déposées, ayant ainsi à sa disposition un total de 1 100 pièces. Il partit sur-le-champ, plein de joie, atteignit promptement le pays des Ou-man et prit un barbare soumis pour lui servir d'intermédiaire, promettant une gratification de 100 pièces de soie, en dehors des 1 000 pièces de la rançon, dans l'instant que Kouo Tchong-siang lui serait ramené.

Kouo Tchong-siang, nous l'avons dit, avait été attribué au chef de tribu Ou-lo. Espérant de son prisonnier une très grosse rançon, ce chef l'avait

d'abord assez bien traité ; mais lorsqu'un an et plus se fut écoulé sans la moindre proposition de rachat, il en fut irrité, réduisit sa nourriture à un seul repas par jour et le chargea de garder dans les bois ses éléphants de guerre. Cette existence devenant insupportable au malheureux captif et les souvenirs de la patrie le hantant, il profita d'un jour où le chef était à la chasse pour s'enfuir dans la direction du nord. Les sentiers des montagnes qui couvrent ces régions sont escarpés et rocailleux. Après un jour et une nuit de marche, ses pieds étaient en sang ; il ne pouvait plus avancer. Les barbares, qui s'étaient mis à sa poursuite, le ressaisirent, et le chef Ou-lo, pour se débarrasser de cet esclave incommode, le revendit à Sin-ting Man, le chef d'un antre méridional situé à 200 *li* du sien.

Sin-ting Man est très cruel. Il emploie ses esclaves à de rudes travaux. Pour la plus petite faute, il les flagelle avec des lanières de cuir mince, jusqu'à ce qu'ils aient le dos bleu et enflé. Tchong-siang ayant subi plusieurs fois ce supplice essaya encore de s'échapper. Malheureusement, il n'avait aucune connaissance des routes ; il ne fit que tourner sur place, et ne tarda pas à être repris. Sa destinée était de passer de mains en mains, avec aggravation progressive dans ses souffrances. Il fut revendu au chef Pou-sa Man, le plus féroce de tous ces barbares du Midi. Averti que le captif était disposé à s'enfuir, il lui fit clouer les pieds sur de longues planches. Le jour, Tchong-siang devait se traîner péniblement ; la nuit, on l'enfermait dans une cave, au-dessus de laquelle couchaient ses geôliers.

Les vers disent :

Son corps fut vendu à des barbares méridionaux, et encore plus méridionaux.

Le cachot sous terre et les menottes de bois sont durs à supporter.

Pendant dix ans, il fut sans nouvelles de son pays ;

Les pensées de ses rêves, les mouvements de son cœur, il n'avait personne à qui les communiquer.

Le barbare soumis, devenu le mandataire de Ou Pao-ngan, se rendit chez Ou-lo, afin d'accomplir sa mission. Quand le chef de tribu apprit qu'il y

avait mille pièces de taffetas pour la rançon de Tchong-siang, il fut dans la joie et il dépêcha des émissaires chargés de le racheter à Pou-sa Man et de le lui ramener. Le rachat opéré, on s'occupa d'enlever avec des tenailles les clous qui fixaient sur des planches les deux pieds du prisonnier. Ces clous, après que depuis un long temps les plaies occasionnées par eux s'étaient cicatrisées, avaient fini par adhérer complètement aux chairs. Leur extraction fut plus douloureuse que leur introduction même n'avait été ; le sang jaillit abondamment, et le patient perdit connaissance. Lorsqu'il revint à lui, il ne pouvait se tenir debout. On le mit dans un sac de cuir, et deux hommes le portèrent, suspendu à un bâton, jusque sous la tente du chef Ou-lo. Celui-ci, ne songeant qu'à compter les pièces de soie, ne s'inquiéta nullement de vérifier si c'était un mort ou un vivant qu'on lui ramenait. Il livra le sac au barbare soumis, qui revint avec son fardeau vers Ou Pao-ngan.

Kouo Tchong-siang était sauvé. Les deux amis, qui se voyaient pour la première fois, se contemplèrent sans dire un mot, se prirent la tête mutuellement en versant des larmes d'attendrissement, et s'imaginèrent qu'ils faisaient un rêve. Lorsque Tchong-siang recouvra la parole, ce fut pour remercier son libérateur avec une débordante effusion. Il était amaigri et noirci au point d'avoir la figure d'un démon, et ses pieds lui refusaient tout service. Ou Pao-ngan lui céda son cheval ; il suivit à pied. Ils arrivèrent ainsi à la ville de Yao-tcheou et se rendirent au palais du gouverneur.

Le gouverneur Yang Ngan-kiu avait été jadis sous les ordres de Kouo Tchou et protégé par ce ministre. C'était un homme droit, qui gardait la mémoire des morts. Sans connaître personnellement Kouo Tchong-siang, il lui porta de l'intérêt. Il lui fit donner un bain, le pourvut d'habits convenables et le recommanda au médecin militaire. Grâce à des soins et à une bonne nourriture, ses plaies se guérirent et, avant un mois, il fut rétabli.

À son retour du pays des barbares, Ou Pao-ngan avait pris, enfin, le chemin de l'hôtel de la Poste, où l'attendaient sa femme et son fils. L'enfant qu'il avait laissé au maillot était maintenant dans sa onzième année. Le temps court vite ! La reconnaissance fut pleine d'émotion.

Yang Ngan-kiu ne cessait d'admirer et de glorifier le héros de cette aventure extraordinaire, qui avait oublié sa famille pendant dix années pour ne songer qu'au salut de son ami. Il en écrivit à la cour ; demandant qu'un mandarinat lui fût accordé. Il voulut qu'il parût à la capitale, et il lui fournit largement les moyens de s'y rendre, tandis qu'il restituait à Tchong-siang son grade d'adjutant général. Voyant Ou Pao-ngan en si grande faveur près de leur chef, tous les mandarins du Yao-tcheou le comblèrent de présents. Ou Pao-ngan obligea Tchong-siang à les partager avec lui ; puis il fit le voyage de la cour, qui ne lui fut pas inutile, car il obtint la sous-préfecture de Pong-chan, du Kia-tcheou, pays dépendant du Sse-tchouen occidental, assez rapproché pour qu'il y menât facilement sa femme et son fils.

Durant son séjour chez les barbares, Kouo Tchong-siang avait remarqué que leurs femmes étaient généralement très jolies, et qu'on en pouvait acheter à très bon prix. Mettant à profit l'autorité que lui donnait sa situation présente, il envoya des émissaires au pays des Ou-man, qui acquirent et lui amenèrent dix jeunes filles de cette race, parfaitement bien choisies. Il s'appliqua lui-même à leur apprendre la danse et le chant ; et les ayant revêtues de beaux habits, il les offrit au gouverneur Yang, en reconnaissance de ses immenses bienfaits.

— J'estime avant tout la véritable amitié, dit en riant le gouverneur, et j'ai été heureux de m'associer au grand exemple que j'en ai rencontré. Ne parlons pas de rétribution ; ce serait méconnaître les sentiments qui m'ont fait agir.

— Vous m'avez généreusement sauvé, s'écria Kouo Tchong-siang, et moi je me suis employé à trouver ces belles filles, comme un

témoignage de ma gratitude. Si vous les repoussez, j'en serai peiné jusqu'à ma mort.

Touché du ton de sincérité avec lequel ces paroles étaient prononcées, Yang Ngan-kiu répliqua doucement :

— J'ai chez moi des compagnes que j'aime. Je veux bien accepter de leur adjoindre l'une de celles que vous m'offrez ; mais une seulement, pas plus d'une. Voilà qui est entendu.

Tchong-siang distribua les neuf autres aux principaux officiers qui partageaient la tente du gouverneur.

Vers cette époque, il arriva que la cour, voulant récompenser, dans sa descendance, les services rendus par le premier ministre défunt Kouo Tchou, appela son fils à de hautes fonctions. Yang ne laissa pas échapper cette occasion de faire valoir aussi les titres de son adjudant, signalant qu'il était le propre neveu du regretté ministre ; qu'il avait fait preuve de prudence et de perspicacité en donnant à Li Mong des conseils malheureusement non suivis ; qu'il avait subi dix années de la plus dure captivité, et qu'enfin, depuis trois ans, il occupait avec distinction le poste d'adjudant général à lui rendu. Cette requête eut son plein effet. Kouo Tchong-siang fut nommé gouverneur militaire du Ouei-tcheou. Il y avait alors quinze ans qu'il avait quitté sa famille. Son père et sa femme, ayant appris qu'il était tombé entre les mains des barbares, sans avoir ensuite aucune nouvelle de lui, le croyaient mort depuis longtemps. Ils furent bien étonnés, et bien joyeux aussi, quand ils reçurent une lettre de son écriture, les invitant à venir le rejoindre à Ouei-tcheou, ce qu'ils se hâtèrent de faire. Deux ans plus tard, Tchong-siang devenait gouverneur militaire de Tai-tcheou et, trois ans après, il perdait son père.

Après qu'il eut accompagné le cercueil et rigoureusement observé tous les rites des funérailles, Tchong-siang se dit au fond du cœur :

« Le seigneur Ou m'a racheté ; je lui dois le retour à la vie. Tant que mon père fut près de moi, je fus retenu par les devoirs

filiaux ; aujourd'hui qu'il est mort et que mon deuil est accompli, pourrais-je ne pas me rapprocher de cet ami si cher ?

Informé que Ou Pao-ngan ne s'était pas montré depuis son départ au Kia-tcheou, il résolut d'aller le surprendre dans sa résidence même de Pong-chan. Quel fut son chagrin en apprenant le sort de celui qu'il espérait revoir ! À l'expiration de ses fonctions, trop pauvre pour faire le voyage de la capitale afin d'obtenir un autre poste, il était demeuré à Pong-chan, dans un état voisin du dénuement ; puis une épidémie était survenue qui l'avait enlevé, ainsi que sa femme, et tous deux avaient été pauvrement enterrés, dans un terrain situé derrière le temple de Hoang-long. Leur fils Ou Tien-yeou, instruit dans la littérature par sa mère, gagnait laborieusement son existence en tenant une école.

Pénétré de douleur, Kouo Tchong-siang prit des vêtements de grand deuil et, un bâton à la main, se rendit dans le temple de Hoang-long. Il pleura sur le tombeau, offrit des sacrifices et, aussitôt ensuite, alla rendre visite à Ou Tien-yeou, qu'il reconnut pour son frère cadet, en faisant l'échange des habits. Tous deux convinrent de transporter les ossements des morts dans la terre natale, et Kouo Tchong-siang écrivit à l'âme de Ou pour lui notifier cette résolution ¹. Lorsqu'on ouvrit le tombeau et que les deux squelettes apparurent, les sanglots de Kouo Tchong-siang furent tels que l'émotion gagna tous les assistants. Tchong-siang enleva les os lui-même, craignant qu'au moment de les placer dans le nouveau sépulcre, il fût difficile d'en bien reconnaître l'ordre et l'appartenance. Avec de l'encre, il fit une marque sur chacun d'eux, puis il les serra dans un sac, lequel sac fut mis dans un panier de bambou, qu'il chargea sur ses épaules. Ou Tien-yeou voulait s'emparer de ce fardeau, alléguant que c'était à lui qu'il appartenait de le porter ; mais Kouo Tchong-siang refusa de s'en dessaisir :

¹ On écrit à l'âme d'un mort sur un papier qu'on brûle ensuite, en offrant un sacrifice.

— Ton père, pendant dix ans, s'est donné pour moi des peines infinies, lui dit-il. Celle que j'assume aujourd'hui soulage mon cœur.

De Kia-tcheou à Ou-yang, terme de leur voyage, ils avaient à parcourir plus de mille *li*. Chaque fois qu'ils arrivaient dans une auberge, le panier de bambou occupait la place d'honneur, et ce n'est qu'après avoir fait devant lui les libations de vin et les offrandes de riz que Tchong-siang et Tien-yeou prenaient ensemble quelque nourriture. Jamais non plus ils ne se couchaient avant de s'être assurés que le panier de bambou ne courait aucun danger. C'est à pied qu'ils accomplissaient pieusement ce long voyage. Bien que guéris depuis longtemps, les pieds jadis transpercés de Tchong-siang se gonflèrent sous l'effort de la marche et devinrent violets. Cet accident ne l'arrêta pas, malgré la douleur très vive qu'il en ressentait.

Les vers font mention de cet épisode :

Transporter des ossements est le seul moyen qui lui reste pour reconnaître
de grands bienfaits ;

Il marche avec son fardeau, sans s'arrêter, plein de zèle et de courage.

Il porte ses regards en avant, vers la terre éloignée de Ou-yang.

Quand pourra-t-il atteindre son pays natal ?

Cependant, le mal s'aggrava. Tchong-siang, qui ne pouvait plus que difficilement se traîner, dut s'aliter dans une hôtellerie. Au moment de se coucher, ayant fait les offrandes accoutumées, il invoqua les mânes de Ou Pao-ngan et de sa femme, les suppliant de l'assister. Le lendemain matin, l'enflure des pieds avait entièrement disparu. Il put reprendre sa route d'un pas ferme et atteindre enfin sa ville natale, sans s'être un seul jour allégé du précieux fardeau. Ce n'est pas aux mânes de Ou Pao-ngan qu'il faut attribuer ce fait merveilleux, mais à la haute protection du Ciel, qui favorise l'homme de bien.

À Ou-yang, leur patrie commune, Kouo Tchong-siang voulut que son frère adoptif demeurât dans sa maison. Au milieu de la grande salle, il dressa les tablettes qui devaient appeler les âmes de Ou Pao-ngan et de sa

femme. Il acheta des linceuls et des cercueils, pour que les funérailles fussent entièrement renouvelées, et ne différassent en rien de celles qu'il avait faites à son propre père. Dans toutes les cérémonies, il se tint à côté de Ou Tien-yeou. Enfin, sur le tombeau édifié par ses soins, une inscription gravée, qu'il rédigea, rappela les grandes vertus du mort.

Pendant trois ans, Kouo Tchong-siang et Ou Tien-yeou habitèrent en commun une cabane construite auprès de la sépulture. Ce temps fut employé par le frère aîné à instruire son frère cadet dans la lecture des livres canoniques, afin qu'il pût, quelque jour, prétendre au mandarinat. Comme ce jeune frère cadet n'était pas encore marié, il le fiança à l'une de ses parentes, belle, sage et bien élevée ; et quand on célébra le mariage, il céda aux nouveaux époux une maison à côté de la sienne, partageant avec eux tout son bien.

Pour lui, jadis, un ami avait abandonné sa femme ;
Aujourd'hui l'orphelin est appuyé et secouru par lui.
Le bienfait est rendu ; le dévouement a sa récompense ;
L'ingratitude est inconnue aux gens de cœur.

Les trois années de deuil que l'on garde pour un père étant accomplies, Kouo Tchong-siang prit le chemin de la capitale. Il fut nommé gouverneur militaire de Lan-tcheou, en même temps que conseiller à la cour. Alors il présenta un mémoire à l'Empereur, dans les termes que voici :

Encourager au bien, c'est la règle du gouvernement. Reconnaître un bienfait, c'est le devoir de l'homme privé. Jadis, je fus attaché au gouverneur général Li Mong, chargé de réprimer une révolte des barbares du Sud. Nous fûmes victorieux à la première rencontre. Je conseillai à mon chef d'observer la prudence et de ne pas trop s'avancer. Il méprisa mes avis. Toute notre armée fut anéantie ; je tombai au pouvoir des barbares, et ma qualité de neveu d'un ministre excita grandement leur cupidité. Ils recevaient des pièces de taffetas pour la rançon de leurs prisonniers ; ils taxèrent ma liberté jusqu'à mille pièces. Ma

famille était si loin, que je n'eus aucun moyen de lui faire parvenir des lettres. Dix années se sont écoulées, pour moi, dans les plus dures souffrances, et j'ai vainement essayé de m'enfuir. Ou Pao-ngan, autrefois sous-préfet de Souei-tcheou, était mon compatriote. Bien que jamais nous ne nous fussions rencontrés, nous étions devenus amis par l'échange de nos mutuels sentiments. Il fit, pour arriver à me racheter, des efforts extraordinaires. Il abandonna sa famille, en la laissant dans la misère. Il se donna des peines incroyables ; enfin, si je suis encore vivant, c'est à lui que je le dois. De cet immense bienfait, je n'ai pu lui témoigner ma gratitude, la mort l'ayant enlevé prématurément. Il a un fils sur qui je voudrais la reporter. Ce fils, nommé Ou Tien-yeou, est jeune, instruit et capable. Mon vœu serait de me démettre de mes fonctions en sa faveur. Ainsi se concilieraient tout à la fois la règle du gouvernement, d'encourager au bien, et le devoir de l'homme privé, de ne pas se montrer ingrat. Ainsi, je vieillirais, le cœur tranquille, n'ayant plus rien à me reprocher. Respectueusement, je présente ce mémoire à l'Empereur.

On était alors dans la douzième année *Tien-pao* ¹. L'Empereur ordonna que le ministère des Rites prit connaissance de cette requête et donnât son avis. Tous les mandarins de la cour discutèrent sur la décision qui serait prise. Les événements avaient empêché Kouo Tchong-siang de faire acte de gratitude à l'égard d'un vivant ; on tenait pour digne de respect qu'il demeurât l'ami d'un mort. Le ministre des Rites répondit en louant les sentiments qui avaient dicté la requête et, dans l'intérêt de l'encouragement au bien, proposa les mesures suivantes : Ou Tien-yeou serait nommé, à l'essai, sous-préfet de Lan-kou. Kouo Tchong-siang, conserverait ses fonctions.

¹ 753 de notre ère.

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

Lan-kou fait partie du Lan-tcheou ; les deux amis ne seraient donc pas séparés. Ce fut là une belle et bonne délibération du ministère des Rites, que l'Empereur ratifia.

Kouo Tchong-siang prit la route de Ou-yang, porteur du diplôme qu'il avait obtenu pour Ou Tien-yeou. Les deux familles firent des sacrifices devant les tombeaux de leurs ancêtres, choisirent un jour heureux et se dirigèrent vers les régions de l'Ouest, où elles devaient résider.

Kouo Tchong-siang et Ou Tien-yeou s'acquittèrent habilement des fonctions qui leur étaient confiées ; ils firent de brillantes carrières. Leur histoire était connue de tous ; leur amitié était citée comme un exemple qui sur passait les traditions de l'antiquité. Dans les générations suivantes, les habitants du Lan-tcheou élevèrent, en l'honneur de Kouo et de Ou, un temple de l'amitié qui, de nos jours, existe encore. Si l'on a des traités et des serments à faire, on y va prier et brûler des parfums.

On se donne souvent la main, sans pour cela être parent ;
Si le malheur arrive, c'est alors que les vrais sentiments se font jour.
Considérez ceux que montrèrent Kouo et Ou ;
Vous saurez ainsi ce qu'on doit entendre par la véritable amitié.

@

PARAVENT RÉVÉLATEUR

@

On raconte que, sous la dynastie des Song, il y eut un mandarin, nommé Ouang, natif de Pien-leang, qui vint occuper des fonctions temporaires à Lin-ngan, amenant sa femme avec lui. Il prit d'abord la première maison qui lui fut indiquée ; mais, au bout de quelques jours, trouvant cette maison étroite et incommode, il se mit en quête d'un logement plus agréable, trouva dans le beau quartier de la ville une demeure spacieuse et propre, qui lui convenait à merveille, et l'arrêta tout aussitôt. Il rentra chez lui et dit à sa femme :

— J'ai découvert une charmante habitation où nous serons très bien. Demain j'y ferai transporter nos meubles et nos effets. Je présiderai à l'installation ; quand tout sera prêt, j'enverrai un palanquin pour te chercher.

Le lendemain matin, il ne manquait pas de veiller aux préparatifs du déménagement et, sur le point de partir, en accompagnant les bagages, il répétait encore à la dame :

— Attends, pour me rejoindre, le palanquin que je t'enverrai.

Ses caisses étant déballées et chaque chose mise en place dans le nouveau logement, le mandarin Ouang expédia le palanquin qu'il avait annoncé. Les heures s'écoulèrent, le palanquin ne revenait pas. Le mari perdit patience ; il reprit le chemin de la maison qu'il avait quittée, afin de connaître la cause de ce retard.

— Peu de temps après votre départ, lui dirent les gens de cette maison, un palanquin est venu chercher Madame ; ensuite est arrivé un second palanquin, qui s'en est retourné à vide, puisque Madame était déjà partie. Comment se fait-il que vous n'ayiez vu personne ?

Ouang, très intrigué, revint promptement sur ses pas. Il ne trouva que les porteurs envoyés par lui, qui avaient fait un voyage inutile et qui n'en réclamaient pas moins leur salaire. Il essaya de tirer d'eux quelques éclaircissements touchant le palanquin qui les avait précédés et dans lequel sa femme était montée ; mais ces hommes ne savaient absolument rien. Il dut les indemniser de leur course et dévorer la rage qu'il avait dans le cœur.

Il alla se plaindre au préfet de Lin-ngan. Le préfet fit arrêter le maître de la maison signalée, qui répéta simplement ce que ses gens avaient déjà dit, des voisins qui déclarèrent avoir vu la dame monter en palanquin et partir, les deux porteurs du palanquin demeuré vide, que plusieurs personnes avaient vu passer ; mais sans que tout cela jetât la moindre lumière sur le fond de l'affaire. Le préfet, bien embarrassé, ne put que constater par un acte officiel toutes ces arrestations qu'il avait faites. Quant à découvrir les premiers porteurs, à l'égard desquels on n'avait aucun indice, cela paraissait aussi malaisé que de vouloir saisir une ombre ou pêcher dans la mer l'image de la lune. La dame avait été enlevée : voilà uniquement ce qui était clair.

Cinq années passèrent sur cet événement. Le seigneur Ouang était tombé dans une tristesse morne ; il avait repoussé l'idée de se remarier. Un décret impérial le nomma tout à coup inspecteur des études pour le département de Kiu-tcheou et, commençant sa tournée d'inspection par le district de Si-ngan, qui était le plus proche, il entra en relations d'amitié avec le sous-préfet de ce district. Un jour qu'à la sous-préfecture ils prenaient ensemble le repas de midi, on servit un plat de tortue auquel Ouang eut à peine goûté qu'il déposa ses baguettes, poussa un long soupir et laissa voir deux grosses larmes dans ses yeux.

Le sous-préfet, très étonné, l'interroge sur la cause de son trouble.

— Ce mets de tortue a exactement le goût de ceux que préparait la femme que j'ai perdue, dit Ouang. Un cruel souvenir s'est réveillé ; de là mon émotion.

— Y a-t-il longtemps qu'elle a émigré dans un autre monde ?

— Si réellement elle était morte, il faudrait se soumettre à la volonté du Ciel ; mais la vérité est qu'on me l'a enlevée à Lin-ngan, en la faisant monter traîtreusement dans un palanquin qui n'était pas le sien, que toutes mes recherches pour la retrouver ont été vaines, et que peut-être des scélérats l'on vendue.

« Voilà qui est étrange ! se dit à part lui le sous-préfet. Justement j'ai acquis à Lin-ngan une étrangère au prix de trente *ouan*, pour en faire une femme de second rang, et c'est elle qui a préparé ce plat de tortue. Il y a là quelques chose à éclaircir. »

Aussitôt il se leva de table, passa dans les appartements intérieurs et, s'adressant à la femme qu'il avait achetée :

— Toi, étrangère à ce pays, est-ce qu'à Lin-ngan tu avais un mari ?

— Hélas ! oui, murmura la femme en pleurs. Des brigands m'ont volée. Si je n'ai pas osé raconter cette affreuse histoire, c'est par la crainte que le déshonneur n'en rejallât sur mon mari.

— Le nom de ton mari, quel était-il ?

— Il s'appelait Ouang. Il exerçait à Lin-ngan, des fonctions temporaires, en attendant un mandarinat plus important.

À ces mots, le sous-préfet changea de couleur et revint dire à son hôte :

— Je prie Votre Seigneurie de vouloir bien se déranger tin instant ; quelqu'un demande à la voir.

Le seigneur Ouang se laisse conduire. Une femme est devant lui, et c'est la sienne. Les époux se jettent dans les bras l'un de l'autre, en pleurant d'attendrissement.

— Comment se peut-il que je te retrouve ici ? demande le mari.

— Sans doute les murs de notre habitation étaient très minces et, la nuit où tu m'as prévenue qu'un palanquin viendrait me

prendre, notre conversation aura été entendue. Un palanquin est arrivé, en effet. J'ai cru que c'était celui que tu m'envoyais et je me suis hâtée d'y monter. On m'a portée dans une maison vide où déjà plusieurs femmes étaient enfermées, et le lendemain, j'ai été conduite sur le bateau du sous-préfet. J'ai bien compris que j'étais vendue ; mais je n'ai pas osé dire qui j'étais, dans la crainte que la honte de cette aventure ne fût nuisible à ta carrière de mandarin. J'ai dû me soumettre à mon malheur. Quelle joie de te retrouver aujourd'hui !

Le sous-préfet était dans une extrême confusion. Vite, il fit sortir la dame des appartements intérieurs et appela les porteurs de son propre palanquin, pour la conduire chez l'inspecteur Ouang. Celui-ci voulait rembourser l'argent du prix de la vente, ce qui achevait de le troubler.

— J'ai agi très légèrement, dit-il. J'aurais dû m'informer mieux que je ne l'ai fait. Je me suis rendu bien coupable en prenant ainsi la femme d'un collègue. Si vous parlez maintenant de me donner quelque chose, je ne saurai plus où me cacher.

Ouang lui offrit, toutefois, de grands remerciements, et les époux se retirèrent ensuite, heureux de n'être plus séparés.

Ces bandits de Lin-ngan, qui pour avoir entendu quelques paroles à travers une mince cloison eurent l'adresse d'enlever la femme du seigneur Ouang, pensaient qu'en la vendant à un mandarin de passage jamais le couple qu'ils séparaient ne serait de nouveau réuni. Cette rencontre, après cinq années, à Kiu-tcheou, n'était certainement pas à prévoir ; mais il ne faudrait pas non plus s'en étonner outre mesure. Une union que le Ciel a faite ne se rompt que si le Ciel la rompt.

Les époux s'étaient retrouvés ; c'était une bonne chose. On reconnaîtra cependant qu'il manquait à la dame Ouang, pour que son bonheur fût complet, d'avoir pu découvrir et faire punir ceux qui avaient si traîtreusement et si indignement disposé de son corps. Nous allons raconter maintenant l'histoire d'une autre femme, victime d'un crime non

moins odieux, mais qui goûta les douceurs de la vengeance, grâce au décor d'un paravent.

Sous la dynastie des Youen ¹, dans le pays de Tchîn-tcheou, du Kiangnan, il y avait un jeune mandarin, dont le nom de famille était Tsouei, le nom personnel Yng et le surnom Tsiun-tchin ². Sa famille était riche et n'avait rien négligé pour cultiver ses brillantes dispositions naturelles. Soit qu'il traçât des caractères, soit qu'il peignît des aquarelles, il maniait le pinceau mieux qu'aucun lettré de son époque. Il avait épousé une très belle jeune fille appelée Ouang ³, très instruite aussi et pleine de talents. C'était un couple charmant, que chacun admirait, et des époux qui s'entr'aimaient avec une véritable passion. Par la protection de son père, bien pourvu d'amis puissants, Tsouei Tsiun-tchin ne tarda pas à entrer dans la carrière des mandarinats ; il obtint la sous-préfecture de Yong-kia, du Tche-kang, et, choisissant un jour heureux, il partit pour se rendre à son poste. Il avait loué, près de l'écluse, un grand bateau dont le patron disait se nommer Kou et appartenir au port de Sou-tcheou. Ce bateau, qui devait aller jusqu'à Hang-tcheou, était manœuvré par cinq ou six jeunes gens que le patron traitait de neveux et de frères.

Tsiun-tchin et sa femme s'embarquèrent avec leurs serviteurs et leurs servantes. Le vent était favorable ; on mit toutes voiles dehors, et l'on glissa légèrement sur le Fleuve Bleu. En peu de jours, on atteignait Sou-tcheou ; le bateau faisait halte, on l'amarrait au rivage, et le patron se présentait à la porte de la cabine, en tenant ce petit discours :

¹ 1277-1367 de notre ère.

² Le nom complet de ce personnage était donc Tsouei Yng Tsiun-tchin. Par abréviation nous l'appelons simplement Tsiun-tchin, comme fait l'auteur chinois. Parfois aussi il est désigné sous son nom de famille de Tsouei, qui est l'appellation officielle.

³ Déjà nous avons dit que les femmes chinoises ne prennent pas le nom de leur mari mais conservent celui de leur propre famille. La femme de Tsouei est donc appelée la dame Ouang. Dans l'histoire qui sert ici de préambule, nous avons dû (irrégulièrement) appeler ainsi la femme de l'inspecteur Ouang, parce que son nom de famille personnel n'est pas mentionné. Quant à la répétition de ce nom de Ouang, qui figure dans les deux récits, elle est purement accidentelle.

— Le seigneur mandarin n'ignore pas que Sou-tcheou est un grand port. Il convient d'y brûler des parfums et d'offrir quelques sacrifices pour l'heureux accomplissement de notre voyage. D'autre part, pour les peines que nous avons déjà prises afin d'arriver promptement jusqu'ici, une gratification nous paraît méritée. Le seigneur mandarin rencontre une double occasion de déployer sa libéralité.

De sa nature, Tsiun-tchin aimait à bien faire les choses et, dans sa situation présente, il tenait surtout à se montrer généreux. Il ouvrit donc largement sa bourse. Le patron acheta trois animaux qu'il offrit en victimes aux génies ; puis, voulant traiter de manière à l'encourager un voyageur qui se conduisait si bien, il lui servit un excellent repas de mets très variés, avec deux bouteilles de vin *san-pe tsiuen*¹ que Tsiun-tchin, aussitôt, donna l'ordre de faire chauffer.

Ce vin de *san-pe tsiuen*, qui se fabrique à Sou-tcheou, est renommé dans le monde entier. Dès qu'on ouvre la bouteille, un parfum suave s'en dégage. En le versant dans la tasse, on admire sa jolie couleur et sa limpidité. Quant à son goût, il est charmant et monte au cerveau de la manière la plus agréable.

— Avant de goûter ce vin, s'écria le jeune mandarin, qui s'était mis à table avec sa femme, on a déjà le désir de le boire.

Les deux époux élevèrent et vidèrent en même temps leurs tasses, remplies de ce breuvage si séduisant. Ils le trouvaient délicieux, d'une saveur exquise ; ils le proclamèrent digne de sa réputation et ils ne se lassèrent pas de le déguster. Bientôt les deux bouteilles s'épuisèrent, la dame prenant soin de ne boire que fort peu, mais tenant toujours tête à son mari. Tsiun-tchin, dont la soif augmentait à mesure qu'il se plaisait à la satisfaire, voulut que ses gens allassent acheter d'autres bouteilles et,

¹ Littéralement : vin des trois sources blanches.

surexcité par l'ivresse croissante, il sortit de ses coffres des vases d'or, afin de boire le *san-pe tsiuen* aussi glorieusement que joyeusement.

Aux aguets dans l'arrière-cabine, le patron vit l'étalage de ces objets précieux. C'était un franc scélérat, à qui le poids et le volume des nombreux bagages embarqués avait déjà donné à réfléchir. L'apparition des vases d'or acheva de le fasciner. Il appela sur-le-champ ses frères et neveux, tint conseil avec eux, et retournant vers la cabine :

— Ici, au milieu du port, l'endroit est bruyant et l'air mauvais. Si cela plaisait à Vos Seigneuries, nous pourrions, en donnant quelques coups de rames, choisir un lieu plus agréable et plus frais pour passer la nuit.

On était alors dans la septième lune ; la chaleur était très forte, et le vin que Tsiun-tchin avait bu contribuait à la lui faire paraître plus lourde encore. L'idée de respirer un air frais l'enchantait ; et il accepta la proposition du patron, demandant qu'elle fût exécutée sur l'heure. Vainement, la dame Ouang objecta que l'intérieur du port offrait une sécurité qui avait son prix, et qu'il n'était peut-être pas prudent d'aller passer la nuit dans un lieu désert.

— Il ne s'agit pas d'aller au loin, répliqua Tsiun-tchin ; et d'ailleurs, s'il y avait le moindre danger, le maître de ce bateau, qui est un homme du pays, le saurait bien. N'ayons donc aucune inquiétude et, vite, allons chercher la fraîcheur.

À peine cet ordre était-il donné que les amarres étaient détachées, que les rames et les avirons s'agitaient et que le bateau filait rapidement dans la nuit. À gauche était le lac Tai-hou ; le fleuve s'élargissait et ressemblait à la mer. Si les stations de l'État et les routes ne sont pas toujours parfaitement sûres, quels risques ne court pas le voyageur là où les criques et les petits bras du fleuve sont autant de repaires de voleurs ? Tsiun-tchin savait bien que, sur le Yang-tse-kiang, il existe des pirates ; ce qu'il ignorait, c'est qu'aux abords du Yang-tse-kiang, on peut aussi rencontrer des brigands.

Le patron conduisit et arrêta son bateau dans un bas-fond couvert de roseaux, qu'entouraient des eaux profondes. Tous ses hommes aussitôt se mirent à boire, jusqu'à la demi-ivresse ; puis, armés de haches et de couteaux, ils pénétrèrent brusquement dans la cabine, en commençant par massacrer un domestique qui se tenait à la porte.

Comprenant trop tard le danger, Tsiun-tchin essaya de le conjurer en parlementant :

— Prenez tous nos bagages, dit-il. Je vous les abandonne volontiers ; mais épargnez nos vies, qui ne peuvent vous servir de rien.

— Nous voulons vos richesses, et nous voulons aussi vos vies ! hurlèrent les bandits.

Leur chef intervint dans ce moment et, de la pointe de son couteau désignant la dame Ouang :

— Celle-ci n'a rien à craindre, dit-il ; on ne la tuera pas, mais elle seule aura la vie sauve ; tous les autres doivent périr.

Se voyant condamné et ne parvenant pas, malgré ses supplications, à faire revenir le chef des bandits sur cet arrêt de mort :

— Si, moi qui suis un lettré, je ne puis trouver grâce devant vous, s'écria Tsiun-tchin, que du moins l'on me tue sans que mon corps soit mutilé. C'est une dernière faveur dont je serais encore très reconnaissant.

— Eh bien soit ! fit le patron du bateau. Pour cela, je te l'accorde : tu ne recevras même pas un coup de couteau.

Et, saisissant Tsiun-tchin par la ceinture, il le précipita dans le gouffre vaseux, où les racines des grands joncs s'entrelaçaient comme un réseau. On entendit un bruit de *pou tong*, et l'eau se referma sur l'infortuné mandarin. Tous les serviteurs et toutes les servantes furent égorgés sans merci.

La dame Ouang pleurait à chaudes larmes. Il fallut employer la force pour l'empêcher de se jeter dans le fleuve. Ce chef des égorgeurs qui lui avait conservé la vie entreprit de la calmer et de la consoler.

— Ne pleurez pas, lui dit-il, et écoutez-moi. Je vais vous parler sincèrement. Mon second fils n'est pas encore marié. Il est allé brûler des parfums à Houei-tcheou, dans le temple de Tsi-yun. Lorsqu'il reviendra, j'en ferai votre époux ; dès à présent, je vous regarde comme étant de ma famille. Vous n'avez donc rien à craindre, et tout s'arrangera bien pour vous.

C'était la crainte d'être violentée qui avait porté la dame Ouang à chercher la mort. Ces paroles la rassuraient dans le présent ; aussitôt elle pensa :

« Si j'étais morte, qui pourrait tirer vengeance de ces atrocités ? Tant qu'il n'y aura pas de péril imminent, prenons courage et attendons qu'il se présente quelque circonstance bonne à saisir.

Alors elle essuya ses larmes et répondit :

— Si vraiment vous n'attendez pas à ma vie, je serai volontiers votre bru.

— Pourquoi douter de mes paroles ? Je ne suis pas un homme faux. Voulez-vous que j'affirme par serment la sincérité de ma promesse ?

— Je ne veux pas mettre en doute la sincérité de mon beau-père. Il est inutile de faire aucun serment.

Ce nom de beau-père, qui lui était déjà donné, enchantait le vieux brigand et acheva de le tromper sur les secrètes intentions de la jeune femme. Il lui renouvela les assurances de son contentement et de ses sentiments tout paternels.

Cependant, les bagages contenus dans la cabine étaient mis au pillage. On se partageait les dépouilles des disparus. Chacun fit un ballot de ce qui

lui revenait et chacun voulut regagner momentanément son repaire, afin d'y prendre du loisir.

Demeurée sur le bateau avec celui qui la nommait sa bru et qui ne cessait de lui vanter les joies de son futur ménage, la dame Ouang s'attachait à suivre habilement le plan qu'elle avait formé. Elle ne disait jamais non ; elle se montrait soumise et prévenante ; elle servait le beau-père, prenait soin de toutes choses et s'occupait des moindres détails, comme si le gouvernement de l'intérieur lui eût réellement appartenu. De plus en plus, le vieux brigand se louait de l'acquisition qu'il avait faite. Il se figura peu à peu que la veuve acceptait sans regret son changement de famille, et l'idée de la surveiller lui sortit complètement de l'esprit.

Un mois s'écoula ; on arriva au quinzième jour de la huitième lune, jour de la grande fête qui se célèbre en automne. Pour cette solennité, le maître du bateau réunissait à son bord tous les brigands de son équipage. Il invita la dame Ouang à préparer des mets et du vin et à dresser la table. Le banquet se fit à la clarté de la lune et les convives burent jusqu'à l'ivresse complète ; tombant à l'est, tombant à l'ouest, ils finirent par rouler l'un après l'autre sur le pont, et la jeune femme, assise à l'arrière, après avoir entendu les vociférations de l'orgie n'entendit plus que des ronflements. À la lumière d'une lune brillante, elle reconnut facilement que tous les dormeurs étaient plongés dans le sommeil de boue. Quelle plus belle occasion pouvait-elle espérer pour recouvrer sa liberté ? L'arrière du bateau était amarré à un arbre du rivage ; elle sauta légèrement à terre et, prenant sa course, parcourut deux ou trois *li* sans s'arrêter.

Le grand chemin n'allait pas plus loin, et le paysage changeait d'aspect. On quittait le terrain découvert pour entrer dans une région marécageuse où, de tous côtés, l'on voyait s'étendre une véritable forêt de joncs et de roseaux. Un petit sentier tortueux s'offrait aux regards, serpentant au milieu des grandes herbes. La dame Ouang s'y engagea résolument, malgré la peine qu'éprouvaient ses petits pieds à marcher sur un sol glissant. Elle tomba plus d'une fois ; mais elle avançait toujours, aussi vite

que le lui permettaient ses forces, poussée par la frayeur d'avoir derrière elle quelque homme du bateau qui la poursuivît. Le jour commençant à poindre, au fond d'un bois, elle aperçut des murailles.

— Grâce au Ciel soient rendues, s'écria-t-elle, voici des habitations !

Elle se hâta de les atteindre. C'était une chapelle bouddhique et les bâtiments d'un humble couvent.

Les portes étaient encore fermées. Au moment de frapper, elle hésita.

« Sont-ce des bonzes ou des bonzesses que renferme ce couvent ? pensait-elle. Si c'étaient des bonzes et qu'il s'en trouvât parmi eux capables de m'outrager au mépris de la règle, ne me serais-je pas échappée d'un filet pour tomber dans un autre ? D'ailleurs, voilà le grand jour ; lors même qu'on m'atteindrait ici, je pourrais crier à l'aide. Je suis maintenant hors de danger.

Elle s'assit donc sur le banc, à côté de la porte, attendant qu'au réveil du couvent cette porte s'ouvrit.

Ce moment-là ne tarda guère. Un bruit de verrous se fit entendre ; une femme sortit, qui allait puiser de l'eau. Le couvent n'était pas un couvent d'hommes. Elle y entre et demande à voir la supérieure. La supérieure paraît et s'informe des motifs qui amènent une visiteuse si matinale. La dame Ouang craint de faire connaître l'entière vérité ¹ à la supérieure, elle dit :

— Ma famille est de Tchín-tcheou. Je suis la seconde femme du mandarin Tsouei, qui fut sous-préfet de Yong-kia et qui, voyageant pour changer de poste, a amarré son bateau près d'ici. Sa première femme est violente et méchante ; elle m'injuriait et me frappait constamment. Comme on fêtait, hier soir, la lune du milieu d'automne, elle m'ordonna d'apporter des vases d'or, que

¹ Cette crainte de dire la vérité, ce besoin de dissimuler est un trait de mœurs qui se manifeste trop souvent dans les nouvelles chinoises pour n'être pas remarqué.

j'eus le malheur de laisser tomber et qui roulèrent dans le fleuve. La femme de premier rang, prise d'une colère épouvantable, jura que cette faute me coûterait la vie. J'ai été saisie de frayeur et, quand j'ai vu tout le monde endormi, j'ai cherché mon salut dans la fuite.

— Si je vous ai bien comprise, dit à son tour la supérieure, vous êtes décidée à ne pas retourner sur le bateau dont vous vous êtes enfuie. Le pays de votre famille est bien loin et ce n'est pas du jour au lendemain qu'il vous serait possible de trouver un autre homme pour vous recevoir dans sa maison au même titre que celui que vous quittez. Qu'allez-vous donc devenir ?

La dame Ouang se lamentait sans répondre. La supérieure, qui avait remarqué tout d'abord son maintien grave et modeste et qui se sentait émue de compassion pour sa situation misérable, eut l'idée de la recueillir en qualité de novice.

— Peut-être aurais-je une proposition à vous faire, reprit-elle ; mais qui sait si elle s'accorderait avec vos intentions ?

— Si l'honorable supérieure daigne avoir sur moi quelques vues, comment ne serais-je pas heureuse de suivre ses avis avec empressement ?

— Mon humble petit monastère est dans une profonde solitude. Il est bien rare que des pas humains s'en approchent. Les roseaux et les grandes herbes sont nos voisins ; les oiseaux aquatiques sont nos amis ; le calme y est complet. Deux religieuses me tiennent compagnie, qui ont dépassé l'âge de cinquante ans. Quelques servantes nous assistent, qui toutes sont soigneuses et sages. Il est doux de passer son existence dans la pureté et dans la vertu. Vous avez la beauté et vous êtes dans la fleur de la jeunesse ; mais la destinée ne vous permet pas d'en jouir. Pourquoi ne pas renoncer aux pensées d'amour, raser vos cheveux et prendre les habits noirs ? Ici même, vous pouvez

devenir bonzesse et pratiquer le culte de Bouddha. Matin et soir, vous mangerez la bouillie de riz, les jours et les mois se passeront sans effort. N'est-ce pas préférable à l'état de servante ou de concubine, dans la dépendance d'autrui ? En acceptant les épreuves douloureuses de cette vie, on acquiert le bonheur dans la vie future.

La dame Ouang salua et remercia.

— Si l'honorable supérieure veut bien m'accueillir et me recevoir comme novice, je m'estimerai très heureuse. Je suis prête à revêtir l'habit monastique et à présenter ma tête au rasoir.

Très contente de cette recrue qui s'offrait si résolument à partager les pieux exercices du couvent, la supérieure appela sur-le-champ ses deux compagnes, pour qu'elles fissent sa connaissance. Aussitôt on brûla de l'encens, on agita la clochette, on se prosterna devant l'image de Bouddha et l'on rase la tête de la novice.

La charmante femme d'un mandarin se fait bonzesse.

Hélas ! que cela est triste !

Quand elles lui eurent coupé les cheveux, les religieuses donnèrent à la dame Ouang un nom bouddhique. Elles l'appelèrent Houei-youen ¹. On lui fit saluer la trinité bouddhique et ensuite la supérieure, qu'elle reconnut pour maîtresse. Elle accomplit aussi les rites prescrits vis-à-vis de ses nouvelles compagnes, et dès lors elle fit partie de la communauté.

Le matin, elle sonnait les cloches ; le soir, elle battait du tambour. Dans le jour elle accomplissait les cérémonies du culte, entretenait le brûle-parfum et s'exerçait à la récitation cadencée des prières. Intelligente et instruite comme elle l'était, elle sut bientôt par cœur tout le rituel. Elle se mit au courant de tout ce qui intéressait le monastère. La supérieure, qui s'attachait à elle de plus en plus, en était venue à ne rien décider sans la consulter ; les autres religieuses, touchées de sa douceur et de sa

¹ Sphère d'intelligence.

complaisance, ne l'aimaient pas moins. Dès qu'elle était levée, elle allait se prosterner devant le grand saint vêtu de blanc, lui exposant secrètement ses peines en frappant cent fois la terre de son front. Jamais elle n'était troublée par l'excès du froid ni de la chaleur, et, quand ses dévotions étaient achevées, elle allait tranquillement s'asseoir dans sa cellule. On ne l'y dérangeait guère, d'autant que sa beauté ne laissait pas de causer une certaine inquiétude à la supérieure, qui prenait soin d'écarter les occasions où des étrangers auraient pu la voir.

Les choses allèrent ainsi un an et plus, sans qu'il survînt rien de notable ; puis, le couvent reçut une visite qui devait étonner la dame Ouang très vivement. Deux hommes, que la supérieure connaissait pour apporter de temps en temps quelques offrandes, demandèrent en passant qu'on ne les oubliât pas dans les prières. La supérieure les ayant retenus et leur ayant offert le repas maigre, ils apportèrent le lendemain, en manière de rétribution et pour servir à orner la chapelle, un panneau de papier tendu sur lequel étaient peintes des fleurs de pavot. La supérieure accepta le don, et le fixa sur un paravent. Quand ses regards rencontrèrent le paravent, la dame Ouang eut un moment de saisissement. Cette peinture, elle la reconnaissait.

- D'où vient ceci ? demanda-t-elle à la maîtresse.
- C'est un don que nous ont fait deux bienfaiteurs du couvent.
- Ces bienfaiteurs du couvent, qui sont-ils ? où habitent-ils ?
- Kou A-sieou et son frère ; tous deux habitent dans le district.
- Et quelle profession exercent-ils ?
- Autrefois, c'étaient des bateliers qui gagnaient leur vie en transportant des voyageurs sur les fleuves et sur les lacs. L'an dernier, leurs affaires ont prospéré tout à coup d'une manière surprenante ; on a dit qu'ils avaient dû s'enrichir aux dépens de quelque marchand ; mais cela n'a pas été prouvé.
- Est-ce qu'ils viennent souvent au monastère ?

— Oh ! non ; seulement quand le hasard les amène de notre côté.

La dame Ouang nota soigneusement les noms de ces deux hommes et, prenant aussitôt le pinceau, elle écrivit sur le paravent cette pièce en vers libres :

Il était jeune, il était plein de distinction et d'élégance ; il avait le pinceau de Tchang-fou ¹. Ce qu'il peignait était vivant. Ils ne sont pas nombreux les Hoang Tsiuen ² d'aujourd'hui. Ces fleurs de pavot sont d'une fraîcheur et d'un éclat incomparables. Qui aurait pensé que leurs belles couleurs viendraient rappeler au vivant le souvenir du mort ! La vue de cette peinture avive ma douleur, et pourtant c'est de lui tout ce qui nous reste. Qui connaît mes souffrances ! Qui pourrait compatir à mon malheur ! Ce paravent sera désormais l'unique compagnon de la bonzesse désolée. L'union que la mort a rompue dans cette existence, je souhaite ardemment de la renouer dans une autre vie.

Les religieuses du petit monastère connaissaient à peu près les caractères employés dans leurs prières ; mais elles étaient incapables de lire et de comprendre cette pièce écrite en style littéraire. Elles jugèrent simplement que la novice avait voulu faire montre de ses talents, et ne cherchèrent pas à en savoir davantage. Qui aurait pensé que cette peinture était l'œuvre de Tsiun-tchin, et l'un des objets pillés sur le bateau ! En voyant ces fleurs qui demeuraient si vives tandis que celui qui les avait peintes était mort, la dame Ouang eut un grand serrement de cœur. Elle souffrit aussi cruellement de n'être qu'une femme, et une femme devenue bonzesse, c'est-à-dire dans l'impuissance de s'adresser à la justice et de faire poursuivre des assassins, alors qu'on pouvait se mettre sur leur piste ; mais il ne faut pas désespérer de l'intervention des puissances célestes, quand il s'agit de punir le crime et quand le lien de la destinée qui unit deux époux n'a pas été rompu.

¹ Personnage célèbre de l'époque des Han, souvent cité comme un modèle de tendresse conjugale. Il peignait lui-même les sourcils de sa femme avec son pinceau de lettré.

² Peintre fameux.

À Kou-sou, ville du voisinage, habitait un homme riche appelé Kouo King-tchouen, qui s'attachait à entretenir des relations avec les mandarins et les lettrés, et qui recherchait les belles choses pour l'ornementation de son cabinet de travail. Un jour qu'en se promenant il vint rendre visite au couvent, il aperçut le panneau de fleurs de pavot ; il remarqua la finesse de la peinture, en même temps que l'élégance des caractères tracés au pinceau, et il offrit de s'en rendre acquéreur. La supérieure du couvent consulta sur cette proposition la dame Ouang, qui aussitôt se dit intérieurement :

« Ceci est une trace de mon mari qu'il me coûte assurément d'abandonner ; mais l'inscription que j'ai ajoutée est de nature à donner l'éveil. S'il se rencontrait un homme de cœur, qui prît intérêt au sens caché de mes vers et qui voulut le pénétrer à fond, ne serait-ce pas une bien précieuse assistance ? Enfermé dans le monastère, ce document reste sans valeur.

Elle conseilla donc à la supérieure de ne point refuser les offres qui lui étaient faites, et Kouo King-tchouen très joyeux emporta ce qu'il avait convoité.

Dans la ville de Kou-sou vivait aussi un haut mandarin, qui avait exercé jadis les fonctions d'historiographe impérial, et qui se nommait Kao Na-lin. C'était un grand amateur de peinture et de calligraphie. Kouo King-tchouen désirait lui complaire, et c'était pour lui en faire présent qu'il avait acheté le panneau à fleurs de pavot. Le seigneur Kao accepta volontiers ce présent, dont il apprécia le mérite à première vue ; mais n'ayant pas, au moment où il le recevait, le temps de l'examiner bien à loisir, il le fit déposer provisoirement dans son arrière-bibliothèque, sans avoir lu la complainte poétique qui accompagnait les fleurs.

Le lendemain, un homme se présentait à sa porte, tenant à la main quatre rouleaux de sentences en écriture cursive, qu'il voulait vendre. Des objets de cette nature, le seigneur Kao ne refusait jamais de les voir. Il donna l'ordre de faire entrer l'homme et jeta les yeux sur les rouleaux.

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

Le tracé des caractères dénote le sentiment de l'art ;
C'est pur, hardi, bien éloigné du vulgaire.
Pour marquer la beauté de cette écriture,
On dira qu'elle pourrait figurer parmi le bronze et la pierre ¹.

— Voilà qui est vraiment remarquable ! Qui a écrit cela ? dit le seigneur Kao.

— Ces sont des essais auxquels je me suis exercé moi-même, répondit celui qu'on interrogeait.

Le vieux mandarin leva la tête. Il avait devant lui un personnage dont la distinction le frappa.

— Quels sont vos noms, demanda-t-il, et quel est votre pays ?

Je me nomme Tsouei Tsiun-tchin, dit l'homme avec des larmes dans la voix. Ma famille est du Tchîn-tcheou. Par la protection de mon père, j'obtins la sous-préfecture de Yong-kia. Je me mis en route pour occuper ce poste, emmenant ma femme avec moi ; mais j'eus le tort de manquer de prudence. Les bateliers qui me conduisaient me jetèrent dans le Yang-tse-kiang, afin de s'emparer de tout ce que je possédais. Quant à ma femme et à mes serviteurs, j'ignore ce qu'ils sont devenus. Élevé sur les bords de ce même fleuve, j'avais, dès mon enfance, appris à plonger et à nager de longue haleine. Je pus gagner le rivage, malgré de grands obstacles. Je fus recueilli par un paysan, chez qui je passai la nuit et qui m'offrit généreusement du vin et du riz, bien que pour le rémunérer je n'eusse pas sur moi une seule sapèque. Quand je pris congé de lui, au jour suivant, il me dit :

— Puisque vous avez été la victime d'une bande de brigands, il faut dénoncer le fait au mandarin. Pour moi, je n'oserais m'ingérer dans cette affaire ; mais je vous engage à agir sans perdre de temps.

¹ C'est-à-dire parmi les belles collections d'inscriptions sur métal et sur pierre, conservées dans les musées.

Il m'indiqua le chemin de la ville, et je déposai ma plainte au prétoire de Ping-kiang. Malheureusement, je n'avais pas d'argent. Je ne pus stimuler le zèle des subalternes et j'attends, depuis un an, sans qu'on paraisse aucunement s'occuper de moi. Loin de mon pays, je n'ai pas la moindre ressource. Je cherche donc à gagner ma vie, en écrivant des rouleaux de cette sorte. Je suis loin de croire que mon écriture soit belle. Je n'aurais jamais espéré que Votre Seigneurie regarderait ces griffonnages d'un œil si bienveillant.

Au langage, à l'accent, au maintien de celui qui parlait ainsi, Kao Na-lin connut que l'exposé qu'il faisait de ses malheurs était sincère. La situation d'un mandarin, réduit par des brigands à la misère, le touchait profondément ; sa physionomie ouverte lui inspirait une vive sympathie, son talent de calligraphe l'intéressait. Il était décidé à l'assister de tout son pouvoir et reprit aussitôt :

— Puisque vous êtes, en ce moment, dans l'obligation de vous créer des ressources, je vous propose de rester chez moi pour apprendre à mes petits-fils l'art de tracer élégamment des caractères. Nous aurons du temps aussi pour causer de vos affaires. Cela vous convient-il ?

— Dans ma mauvaise fortune, alors que devant moi se ferment toutes les portes, si Votre Seigneurie me prend sous sa protection, ce sera le retour du bonheur.

Très content de voir ses offres acceptées, le seigneur Kao invita le professeur d'écriture à entrer dans son arrière-bibliothèque, afin de célébrer sa bienvenue au moyen de quelques tasses de vin. Tous deux buvaient et causaient avec entrain, lorsque Tsiun-tchin aperçut, mise en évidence, la peinture apportée du couvent. Son visage changea instantanément de couleur et des larmes parurent dans ses yeux.

— Pourquoi la vue de ces fleurs vous cause-t-elle une telle impression ? interrogea le seigneur Kao, fort étonné.

— Je ne saurais dissimuler la vérité à Votre Seigneurie, répondit Tsiun-tchin. Cette peinture est du nombre des objets qui me furent pris sur le bateau, c'est moi-même qui ai peint ces fleurs ; jugez si je dois être surpris de les retrouver dans votre noble demeure.

Il s'était levé, en prononçant ces mots, afin d'examiner le panneau de plus près ; la pièce en vers libres avait appelé son attention. Il ajouta :

— Et ce qui est plus extraordinaire encore, c'est que cette inscription a été mise par la dame Ouang, ma femme.

— Comment pouvez-vous affirmer cela ?

— L'écriture de ma femme m'est parfaitement connue et, de plus, il y a là des allusions qui ne sauraient me laisser aucun doute sur ce que ma pauvre femme elle-même a composé ce morceau. Ce qui n'est pas moins certain, c'est que ceci fut écrit depuis notre terrible désastre. Ma femme est donc toujours vivante et, sans doute, au pouvoir des bandits. Si Votre haute Seigneurie veut bien faire rechercher d'où cette peinture est venue, nous tiendrons sûrement les criminels.

— Certes, je n'y manquerai pas, et je vous en fais la promesse ! s'écria le seigneur Kao ; mais gardons-nous de donner l'éveil.

Le vieux mandarin se leva à son tour. Il appela ses petits-fils, afin qu'ils saluassent leur nouveau précepteur. Tsiun-tchin fut logé dans la maison.

Dès le lendemain, le seigneur Kao dépêchait un message à Kouo King-tchouen pour l'inviter à venir le voir, et demandait au donateur des fleurs de pavot de quelle source il les tenait lui-même. Celui-ci ayant indiqué le couvent de religieuses où il les avait achetées, le seigneur Kao envoya des agents vers ce couvent, chargés de s'enquérir exactement et de l'origine de la peinture, et de la personne qui avait ajouté l'inscription.

La dame Ouang voyant interroger la supérieure, lui conseilla de demander elle-même, avant de répondre aux questions qui étaient faites,

de quelle part on venait et pour quelles raisons on désirait savoir tout cela. Les agents ne cachèrent point que le paravent était actuellement entre les mains du grand mandarin Kao Na-lin, et qu'ils avaient des ordres de lui pour prendre ces informations. Une enquête ordonnée par un si haut personnage pouvait avoir d'heureuses conséquences ; la dame Ouang, qui le comprenait, engagea fortement la supérieure à déclarer la vérité sans réticence, à savoir que la peinture avait été donnée au couvent par Kou A-sieou et son frère, et que la pièce de vers avait été écrite par la novice Houei-youen.

Renseigné sur ces deux points, le seigneur Kao se dit qu'il fallait connaître la novice Houei-youen, et il alla trouver sa femme pour arrêter avec elle un plan de conduite qui fut ainsi combiné. Deux porteurs, avec leur palanquin, se rendirent au monastère, accompagnés d'un serviteur intelligent, qui annonça :

— Moi, petit, je suis l'intendant de la maison du puissant seigneur Kao. La dame de cette maison, ma maîtresse, aime à réciter des prières à Bouddha ; mais elle n'a personne pour les dire avec elle. Apprenant qu'il se trouve dans votre couvent une jeune religieuse nommée Houei-youen, qui pourrait l'assister et l'instruire dans les pieuses pratiques, elle m'a chargé de l'inviter gracieusement, en son nom, à venir passer quelque temps près d'elle. Gardez-vous de mettre obstacle à ce désir.

— Pour tout ce qui concerne les affaires de notre couvent, Houei-youen nous est très utile, dit la supérieure, que cette communication inattendue rendait perplexe et très hésitante.

Mais la dame Ouang avait au cœur une ardente soif de vengeance ; elle entrevoyait les moyens de l'assouvir en pénétrant chez un mandarin puissant ; son attention, d'ailleurs, était éveillée par les informations que ce seigneur Kao avait fait prendre au sujet du paravent accusateur. Elle n'avait garde de laisser échapper une si belle occasion d'éclaircir ses doutes et de poursuivre son but.

— Quand une maison me fait l'honneur de m'adresser une invitation aussi honorable, ai-je bien le droit de ne pas m'y rendre ? observa-t-elle tout haut. Est-ce qu'un refus de ma part ne pourrait pas avoir des conséquences fâcheuses ?

En l'entendant parler ainsi, la supérieure n'essaya plus de la retenir, et la dame Ouang partit dans le palanquin qui était venu la chercher. Quand elle en descendit, aux portes de la maison du seigneur Kao, celui-ci, sans la voir, ordonna qu'on la conduisit dans les appartements intérieurs. Il engagea sa femme à lui faire partager sa propre chambre, tandis que lui-même irait habiter son cabinet de travail.

La dame Kao ¹ entretenait d'abord la jeune bonzesse des prières et des rites du culte de Bouddha. Charmée de la grâce et de l'aisance que Houei-youen déployait dans la conversation, elle prit bientôt l'occasion de lui dire :

— À votre accent, je reconnais que vous n'êtes pas originaire de ce pays. Vous a-t-on mise au couvent dès votre enfance, ou bien vous êtes-vous faite religieuse après avoir été mariée et après avoir perdu votre mari ?

Cette question provoqua chez la jeune femme une explosion de larmes.

— Non, s'écria-t-elle en s'efforçant de reprendre son calme ; non, je ne suis pas de ce pays. Non, je n'ai pas été mise au couvent dès mon enfance. Depuis un an, je renferme au fond de mon cœur un affreux secret, n'osant le confier à personne. Pour vous, madame, je n'aurai rien de caché.

Et après avoir déclaré son véritable nom, elle raconta minutieusement à la dame Kao tous les événements que nous connaissons.

¹ Même observation, pour la dénomination de la dame Kao, que celle que nous avons faite précédemment au sujet de la dame Ouang. Le texte ne mentionne pas le nom particulier de la femme du mandarin Kao. Il la désigne par un terme signifiant à peu près *la matrone*, mais sans équivalence exacte en français. Nous devons donc l'appeler la dame Kao.

Très émue par le récit qu'elle venait d'entendre, la vieille dame eut un cri d'indignation.

— Ces brigands sont des êtres abominables ! Mais de tels crimes éveillent la colère céleste ; comment ne sont-ils pas encore punis ?

— Pauvre bonzesse que je suis devenue, j'ignore entièrement les bruits du dehors. Je sais pourtant que des gens sont venus, qui ont offert au couvent un panneau sur lequel des fleurs de pavot étaient peintes, et cette peinture, ouvrage de mon mari, était au nombre des objets que transportait le bateau des assassins. J'ai demandé à la supérieure qui étaient ces donateurs ; elle m'a fait connaître que c'étaient Kou A-sieou et son frère, et je me suis rappelé que précisément le nom de Kou était celui du patron avec qui mon mari avait traité pour la location du bateau. Ce paravent est un témoin dénonçant clairement les coupables. Qui seraient-ils sinon Kou A-sieou et son frère ? Une inscription, qui renferme des allusions à ma situation misérable, a été mise à côté des fleurs de pavot. Quelqu'un de votre noble maison est venu demander au monastère quelle main l'avait tracée. Cette main c'était la mienne, et les allusions, vous les comprenez maintenant.

Se jetant alors aux pieds de la dame Kao, la bonzesse continua :

— Ces brigands, ils sont dans le voisinage ; ils sont tout près d'ici ; que madame appelle sur eux l'attention de monseigneur son époux. Je le mettrai sur leurs traces. Quand ils seront découverts, quand ils auront expié leur crime, j'aurai dans ce monde inférieur vengé les mânes de mon mari. Vous, madame, et votre noble époux, vous aurez accompli une œuvre de justice grande et méritoire.

— Avec de tels indices, les recherches ne seront pas difficiles, répondit la dame Kao. Prenez courage ; je vais parler immédiatement à monseigneur.

En effet, la dame Kao fit part à son époux de tout ce qu'elle venait d'entendre, non sans témoigner de l'intérêt que lui inspirait personnellement cette jeune femme lettrée, chaste, énergique, qui avait le cœur élevé et qui, certes, ne devait pas être de petite famille.

— Ce que vous me rapportez est parfaitement d'accord avec les déclarations du mandarin Tsouei, dit le seigneur Kao. Il n'est pas jusqu'à cette inscription, dont il avait si bien reconnu l'écriture, qui ne vienne à l'appui de leur sincérité. Évidemment, cette bonzesse est bien sa femme. Traitez-la donc avec bonté ; mais gardez encore vis-à-vis d'elle une entière discrétion, en ce qui regarde son mari.

Ce mari, de son côté, ne manquait pas de presser vivement le seigneur Kao, afin d'obtenir une enquête sérieuse sur la route que le paravent avait suivie avant d'entrer dans sa maison. Le vieux seigneur tâchait d'excuser ces lenteurs, et de Houei-youen ne disait mot ; mais il faisait surveiller les frères Kou, au moyen d'une police secrète ; il apprit leurs manœuvres occultes ; il acquit la certitude que ces hommes étaient de véritables bandits, et que si le mandarin du lieu négligeait de les poursuivre, c'était peut-être par la crainte qu'ils avaient su lui inspirer.

Alors, il jugea le moment venu d'avoir un nouvel entretien avec sa femme.

— Je suis à peu près fixé sur l'affaire du mandarin Tsouei. Elle aura bientôt son dénouement. Le mari et la femme seront unis de nouveau. Ce qui est fâcheux, c'est que, pour se faire bonzesse, la dame Ouang se soit rasé la tête. Il lui serait difficile de reprendre son rang avec cette tête rasée ; conseille-lui de laisser repousser ses cheveux et de changer aussi ses habits.

— Voilà qui est parfaitement juste ; mais avec les sentiments qu'elle a dans le cœur, si elle croit toujours à la mort de son mari, comment voudra-t-elle reprendre son ancienne chevelure et quitter ses habits religieux ?

— C'est à toi de la persuader. Essaie-le ; si tu n'y parviens pas, nous aviserons.

Désireuse de donner satisfaction à son époux, la dame Kao alla trouver Houei-youen, et l'abordant avec de bonnes paroles :

— J'ai fait part à monseigneur de tout ce que vous m'avez exposé. Il se charge d'assurer votre vengeance, en saisissant et punissant les brigands.

— Assurez-le de ma reconnaissance, s'écria Houei-youen, qui se prosterna.

— Monseigneur, en parlant de vous, a émis un avis que je crois devoir vous communiquer. Il dit qu'étant d'une famille haut placée et femme d'un mandarin, ce n'est pas une situation pour vous que celle de bonzesse dans un petit monastère ; que le mieux serait de changer de robe et de ne plus raser vos cheveux. Si vous consentez à cela, il sera doublement animé à ne pas laisser échapper ceux dont vous attendez le châtement.

— L'humble bonzesse que je suis n'est-elle pas une personne déjà morte pour le monde ? Qu'importent ses cheveux et ses habits ? La vengeance que je réclame est juste. Je supplie monseigneur de la poursuivre et de permettre que je pratique paisiblement la vie religieuse dans mon couvent. Quelle situation ai-je désormais à souhaiter ?

— Votre robe et votre tonsure peuvent créer des embarras dans cette maison, où l'on est heureux de vous offrir l'hospitalité. En y renonçant, vous seriez simplement une veuve, tenant compagnie pour toujours à notre vieux ménage. Cela ne vous plairait-il pas ?

— Je remercie monseigneur et madame. Je ne suis ni de bois, ni de pierre, et cet accueil si bienveillant me touche profondément ; mais loin de mon cœur est la pensée de renouer mes cheveux en boucles légères et d’user encore de la pommade et du fard, après que mon mari n’est plus. Ce serait aussi de ma part une grande ingratitude vis-à-vis de la respectable supérieure qui m’a généreusement sauvée et recueillie, que de l’abandonner en un matin. Je n’oserais donc accepter ce que vous daignez me proposer.

En voyant une si ferme résolution, la vieille dame n’insista pas davantage. Elle rendit compte au seigneur Kao de la conversation qu’elle venait d’avoir et celui-ci, plein d’admiration pour cette nature énergique, décida que sa femme tiendrait à la bonzesse un autre discours, ainsi formulé :

— Ce n’est pas arbitrairement et sans motif que monseigneur a le désir de vous voir garder vos cheveux. Il a, pour cela, une raison que voici : lorsqu’il est allé aux informations touchant votre affaire, des fonctionnaires de Ping-kiang l’ont assuré qu’un jeune mandarin, que l’on disait être le sous-préfet de Yong-kia, avait déjà signalé, l’an dernier, le crime dont il s’agit. Il se pourrait donc que le mandarin Tsouei ne fût pas mort et qu’on parvînt à le retrouver. Comment lui rendre sa femme à ce moment-là, si sa femme est, aux yeux de tous, une bonzesse ? Ne serait-ce pas un sujet de grand embarras, et très regrettable ? Pourquoi ne pas laisser provisoirement repousser vos cheveux, en attendant que ces doutes s’éclaircissent ? Après le procès et la condamnation des gens du bateau, s’il est bien reconnu que le seigneur Tsouei a péri, vous reprendrez votre liberté et rien ne vous empêchera de rentrer dans votre couvent. N’est-ce pas là le parti le plus sage ?

Cette mention d’un jeune mandarin qui avait voulu déjà saisir la justice frappa vivement la dame Ouang. Elle se souvint que son mari était un

nageur de première force et qu'on l'avait jeté vivant dans les eaux du fleuve. Qui sait si, le Ciel aidant, il n'aurait pas sain et sauf atteint la rive ? Un tel espoir changea tout à coup ses résolutions ; elle cessa de se raser la tête et, sans quitter immédiatement les habits monastiques, sa tenue perdit un peu de son austérité.

Quelques mois s'étaient écoulés sans qu'il survînt aucun événement notable, lorsqu'un décret impérial envoya dans la province le docteur ès-lettres Siué Po-hoa en qualité de censeur inspecteur. Ce docteur Siué était un homme probe et de grand mérite, qui jadis avait commencé sa carrière sous les ordres du seigneur Kao et qui, à peine arrivé, s'empressa de rendre visite à son ancien chef. Le seigneur Kao saisit cette occasion d'en finir avec les brigands. Il exposa lui-même l'affaire au censeur, et obtint la promesse qu'elle serait menée vivement.

Laissons les deux mandarins se concerter ensemble, et parlons un peu de ce qu'étaient devenus Kou A-sieou et son frère.

Au matin qui suivit la nuit du quinzième jour de la huitième lune de l'année précédente, quand ils étaient sortis d'un lourd sommeil et quand ils s'étaient aperçus que la dame Ouang avait disparu, ils avaient promptement compris qu'elle s'était enfuie ; mais la crainte d'attirer sur eux-mêmes l'attention les avait empêchés de se mettre immédiatement à sa poursuite. Pendant quelque temps, ils avaient cherché, sans y réussir, à découvrir sa retraite, et de plus longues investigations pouvant avoir leur danger, ils avaient pris le parti d'y renoncer. Ils avaient fait, sur les routes fluviales, une dizaine d'expéditions, moins fructueuses assurément que celle dont la famille Tsouei avait été victime, mais qui n'avaient pas laissé de leur rapporter quelque chose, et leur tranquillité n'ayant pas été troublée, ils étaient, en résumé, fort contents.

Un jour que la bande était réunie au complet et buvait joyeusement dans la maison isolée qui lui servait de repaire, un officier de la justice criminelle, à la tête d'une escouade de soldats réguliers, cerna ce nid de forbans et présenta l'ordre, signé par le censeur, d'arrêter tous les

compagnons et de procéder à la visite des lieux. Cet officier était porteur d'une liste de noms en tête de laquelle figuraient ceux des frères Kao, et d'une autre liste énumérant les objets enlevés à la famille Tsouei. Pas un homme n'échappa, et des caisses, en grand nombre, furent reconnues. Les hommes furent conduits et les caisses portées dans le prétoire où le censeur Siué tenait ses audiences.

Les brigands commencèrent par tout nier ; mais quand on découvrit, dans l'un des coffres, le propre brevet du mandarin Tsouei, nommé sous-préfet de Yong-kia, ils baissèrent la tête et ne dirent plus un mot. Lecture ayant été donnée de l'acte d'accusation présenté par Tsouei Tsiun-tchin, le censeur demanda :

— La noble dame Ouang, qui accompagnait son époux sur le bateau, qu'est-elle devenue ?

Les hommes se regardèrent entre eux, sans sortir de leur mutisme ; mais le juge ayant ordonné de mettre le chef de la bande à la question, l'aîné des frères Kou retrouva la parole :

— Je désirais la garder près de nous. Je voulais la donner pour femme à mon second fils. On ne lui a fait aucun mal. Elle paraissait accepter la proposition de si bon gré que j'étais vis-à-vis d'elle sans méfiance. Elle en a profité pour s'enfuir, dans la nuit de la grande fête d'automne, tandis que nous étions tous endormis. Où est-elle allée ? Nous l'ignorons. Voilà l'exacte vérité.

Le censeur prit acte de ces paroles, qui contenaient un aveu. Tous les brigands, chefs ou servants, furent condamnés à mort, exécutés sans sursis, et leurs têtes exposées sur les routes. Tsouei rentra dans les objets à lui volés, qu'on avait retrouvés et qui furent envoyés chez le seigneur Kao. Son brevet de mandarin en fonctions lui était rendu ; mais les brigands eux-mêmes n'avaient pu dire ce qu'était devenue sa femme. S'il remerciait sincèrement le Ciel pour la part de faveurs qu'il en recevait, il n'en demeurait pas moins plongé dans une noire tristesse. Son cœur était oppressé par les doux souvenirs.

On a pourtant raillé, dans un quatrain, son attitude à ce moment-là :

Ne doit-on pas rire un peu de cet ingénieux et intelligent Tsouei Tsiun-tchin ?

Certes, il fut éprouvé par un grand malheur et, pendant un temps, il eut raison d'en être troublé ;

Mais, puisqu'on a pu trouver les brigands par le moyen de la peinture, Comment, au moyen de l'inscription, ne sait-il pas chercher sa femme ?

Si Tsouei Tsiun-tchin était dans l'état d'esprit que ces vers lui reprochent, c'est que le seigneur Kao, tout en lui faisant connaître comment les frères Kou s'étaient dénoncés eux-mêmes, en offrant la peinture à un couvent, ne lui avait pas dit un mot de la bonzesse par qui l'inscription avait été ajoutée. Il comprenait donc que le don eût permis de retrouver les donateurs ; mais que la peinture fût entrée au couvent avant de recevoir l'inscription, et que ce couvent pût renfermer la personne qui l'avait tracée, il n'en avait pas le moindre soupçon.

Après s'être beaucoup lamenté, il se dit :

« Puisque mon brevet m'est rendu, je puis encore occuper mon poste. Si je tardais davantage à m'y rendre, un autre pourrait être nommé pour me remplacer. À quoi bon demeurer dans ce pays, quand l'espoir s'est évanoui d'y découvrir ma femme ?

Et, allant saluer le seigneur Kao, il lui annonça son dessein de partir.

— Occuper un mandarinat est une belle chose, observa le seigneur Kao ; mais, jeune comme vous l'êtes, pourrez-vous vivre là-bas tout seul ? Ne serait-il pas mieux que moi, vieil homme, je me fisse pour vous intermédiaire de mariage, et que dans votre résidence vous conduisiez une agréable compagne ?

— Ma chère femme avait juré que la mort seule nous séparerait, répondit Tsiun-tchin, avec des larmes dans les yeux. Le malheur s'est appesanti sur elle. Nous ne savons dans quelle direction elle s'est enfuie, ni si elle est encore vivante ; mais l'inscription du paravent me fait penser qu'elle est cachée quelque part. Si je

reste pour continuer moi-même ici les recherches, peut-être s'écoulera-t-il vainement des mois et des années, et mon mandarinat sera perdu. Je crois plus sage d'en prendre possession ; puis, j'enverrai des gens pour explorer de tous côtés et poser partout des affiches. Ma femme est lettrée ; cette publicité, j'espère, arrivera jusqu'à elle et, si elle n'est pas morte de chagrin et de misère, la fera sortir de sa retraite. Si le Ciel et la Terre, m'ayant en pitié, voulaient qu'il en soit ainsi, nous reprendrions avec bonheur notre commune existence. Je remercie profondément Votre illustre Seigneurie de ses intentions si généreuses. Je lui en garderai une éternelle reconnaissance ; mais ce n'est point d'un nouveau mariage que je saurais entendre parler.

Le seigneur Kao sentit combien cette déclaration était loyale. L'émotion le gagnait ; il répliqua :

— Le Ciel sera touché d'un amour si vrai ; il interviendra sûrement en votre faveur. Je n'oserais insister sur le projet que j'avais conçu ; je vous demande seulement de différer d'un jour votre départ, afin que je puisse vous offrir un dîner d'adieux.

Ce dîner eut lieu le lendemain, avec une grande pompe. Le seigneur Kao avait invité tous les mandarins et tous les lettrés qu'il avait pu réunir. Après que le vin eût circulé plusieurs fois, le vieux seigneur réclama l'attention et dit en levant sa tasse :

— Pour le mandarin Tsouei ! au lieu de la prédestination, renoué dans cette existence même !

Personne ne comprit la signification d'un pareil toast ; mais quand on entendit le seigneur Kao donner l'ordre que la dame sa femme fût priée d'envoyer Houei-youen dans la salle du festin, Tsouei Tsiun-tchin, pétrifié, s'imagina que le maître du logis avait l'intention de lui faire épouser une jeune fille de force, et qu'il avait préparé ce repas pour être le repas des

noces. Il ne pouvait deviner que Houei-youen était sa propre femme, et la colère commençait à l'envahir.

Quant à la dame Kao, instruite par avance de ce qui allait se passer, elle appela aussitôt la dame Ouang, lui expliqua que son mari était dans la maison depuis longtemps, lui annonça que les brigands avaient subi leur peine, que le brevet pour la sous-préfecture de Yong-kia était retrouvé, qu'en ce moment on offrait le dîner d'adieux à Tsouei Tsiun-tchin, prêt à gagner son poste, et qu'enfin on l'invitait elle-même à paraître dans la salle du festin, pour cimenter par une publique reconnaissance la réunion des deux époux.

La dame Ouang croyait rêver, ou plutôt s'éveiller en secouant un affreux rêve. Elle était tremblante d'émotion. Elle remercia la dame Kao, et s'avança vers la grande salle. Déjà ses cheveux étaient à demi repoussés, et elle avait abandonné la robe monacale. Elle n'était plus méconnaissable. Tsouei Tsiun-tchin, en l'apercevant, chancela comme un homme ivre.

— Eh bien ! poursuivit en riant le seigneur Kao, j'avais proposé de me faire l'intermédiaire d'un mariage. Mes bons offices seront-ils enfin acceptés ?

Tsouei Tsiun-tchin ne l'écoutait guère ! Il avait pris sa femme dans ses bras, pleurant de joie et murmurant :

— Je craignais bien que nous fussions à tout jamais séparés durant cette vie. Aurais-je pensé qu'ici même il me serait donné de te revoir !

Les convives, ébahis, ne savaient que penser du spectacle qu'ils avaient sous les yeux. Ils entouraient et pressaient de questions le seigneur Kao qui, avant de leur répondre, envoya chercher dans son cabinet le paravent à fleurs, et ensuite leur raconta toute l'histoire dont la peinture du seigneur Tsouei Tsiun-tchin et les vers de la dame Ouang étaient le pivot.

— Le mandarin Tsouei et sa noble femme, dit-il en terminant, ont passé tous deux près d'une année dans cette maison, se croyant

bien loin l'un de l'autre, quand ils en étaient si proches. Il fallait attendre, pour les réunir, que les cheveux de la femme eussent repoussé, que le diplôme du mari fût retrouvé, et aussi que les brigands fussent entre les mains de la justice. La prudence était nécessaire. L'épreuve à laquelle ont été soumis ces époux assortis a fait voir que, si l'un était ferme dans sa fidélité, l'autre ne l'était pas moins dans sa vertu, et que tous deux avaient un grand cœur. Au moment de renouer cette union que la prédestination avait formée, j'ai porté mon toast en rappelant le vœu exprimé par la dame Ouang dans son inscription sur le paravent. Que, si vous avez vu venir la dame Ouang quand j'ai fait appeler Houei-youen, c'est que ce nom de Houei-youen est celui qu'elle avait pris au couvent.

Le récit du vieux mandarin émut vivement l'assistance. On le félicita d'avoir si bien conduit toute chose à bonne fin. Comme la dame Ouang rentrait dans l'appartement intérieur, il invita les convives à se remettre à table, et le festin s'acheva gaiement.

Une chambre avait été préparée, où le couple alla passer la nuit, et le départ eut lieu le lendemain, non sans regrets de part et d'autre. Le seigneur Kao prit soin que les époux ne manquassent de rien pour leur voyage ; en outre des frais de route, il leur fit don d'un serviteur et d'une servante.

Avant de s'éloigner, Tsouei Tsiun-tchin et sa femme songèrent à visiter le monastère. Les bonzesses furent bien surprises, en voyant que la dame Ouang avait repris ses habits mondains. Elles reçurent des explications détaillées et aussi des remerciements les plus chaleureux pour l'accueil que la fugitive avait reçu d'elles. À la supérieure et à ses compagnes, la dame Ouang avait inspiré une grande affection. La séparation était nécessaire ; mais elle fut douloureuse et accompagnée de beaucoup de pleurs.

Tsouei Tsiun-tchin exerça enfin ses fonctions à Yong-kia, tant que dura son mandat ; ensuite, il opéra son retour, en passant par Sou-tcheou, et ne manqua pas de songer au seigneur Kao, pour l'aller voir. Le vieux mandarin

et la vieille dame avaient déjà quitté ce monde. Tsiun-tchin et la dame Ouang furent aussi affligés que s'ils avaient perdu leurs propres parents. Ils saluèrent les tombeaux, offrirent des sacrifices aux esprits et appelèrent les bonzesses du monastère, pour accomplir de pieuses cérémonies qui durèrent trois jours. La dame Ouang n'avait pas oublié les prières qu'elle avait apprises au monastère ; avec les bonzesses, elle les récitait à l'unisson. Elle se souvenait aussi d'avoir, jadis, matin et soir, invoqué la protection de Kouan-yn. Kouan-yn l'avait protégée, puisqu'elle avait retrouvé son époux. Elle laissa dix taëls d'argent afin que devant son autel on brûlât des parfums et des cierges, et elle prit la résolution d'observer, désormais et pour toujours, l'abstinence bouddhique des aliments gras. De son côté, Tsiun-tchin, bien pourvu d'argent au sortir de sa charge, fit de grandes libéralités au couvent.

De retour à Tchintcheou, les époux eurent la joie de retrouver leurs familles et leur pays. Renonçant aux emplois, Tsouei Tsiun-tchin se renferma dans son bonheur intérieur ; la vieillese blanchit sa tête sans que ce bonheur fût troublé.

Des vers nombreux ont été faits, confirmant tout ce qui vient d'être raconté. Nous en citerons quelques-uns :

En se cachant dans un monastère, la dame Ouang avait de lointaines pensées ;
Et ce fut en les mûrissant qu'elle put retrouver son époux.
Les gens du bateau s'imaginèrent follement qu'elle leur était acquise ;
Par avance et durant un mois, il l'appelèrent la nouvelle mariée.

L'éclat des fleurs de pavot rappelle celui des belles jeunes femmes ;
N'admire-t-on pas parfois les unes et les autres, se balançant gracieusement
au bord du chemin ?

La peinture et la poésie se sont alliées pour amener un doux rapprochement ;
Les traces parfumées de l'encre ont guidé ceux qui devaient se retrouver.

@

UNE CAUSE CÉLÈBRE

Les choses de ce monde ont des hauts et des bas, comme la roue
qui tourne ;

On n'est jamais certain ni du bonheur, ni du malheur.

Regardez bien et vous verrez qu'à la longue chacun est rétribué
selon son mérite.

La justice du Ciel ne saurait abandonner les honnêtes gens.

@

Les anciens nous ont transmis ces paroles, qui ne cesseront de se répéter.

Dans une petite localité dont le nom s'est oublié, vivait un homme appelé Kin Hiao, qui avait déjà passé l'âge du mariage sans prendre femme et qui, seul avec sa vieille mère, gagnait la nourriture quotidienne en vendant de l'huile. Un jour qu'il colportait par les chemins sa marchandise sur son épaule, s'étant arrêté au bord de la route, il trouva une ceinture de coton dans laquelle étaient enfermées trente onces d'argent. Très joyeux de cette trouvaille, il rentra lestement à son logis et dit à sa mère :

— La chance aujourd'hui m'a favorisé ; elle a mis sur mon chemin un joli paquet d'argent que voici.

— Mon fils serait-il devenu voleur ? s'écria la vieille femme effrayée.

— Voleur ! depuis quand serais-je un voleur ! Il est heureux, ma mère, que personne ne vous entende parler ainsi. Cette ceinture remplie d'argent, quelqu'un l'a perdue. Ma bonne chance a été de passer le premier là où elle était tombée, de manière à ce qu'un autre que moi ne l'ait pas ramassée. Pour de pauvres gens comme nous, c'est un coup de fortune. Demain, nous ferons un sacrifice afin de remercier le Ciel, et puis nous emploierons ce capital qu'il nous envoie à payer notre huile avant de la revendre. Ne sera-ce pas mieux et plus profitable que de prendre à crédit ?

— Le destin nous fait riches ou pauvres, repartit la mère de Kin Hiao. C'est un dicton bien connu. S'il eût voulu mettre la richesse dans ton partage, il ne t'eût pas donné pour père un pauvre colporteur comme fut le tien. Tu ne t'es emparé de cet argent ni par ruse ni par violence ; mais tu ne l'as pas gagné non plus par tes peines. Dans mon cœur, je crains qu'un bénéfice acquis sans mérite ne devienne une source de malheur. Cet argent, qui sait s'il appartenait à un homme du pays, ou à un étranger venu de loin ? qui sait si celui qui l'a perdu pouvait le perdre, ou ne l'avait pas emprunté, si cette perte ne le réduit pas au désespoir et ne le conduit pas à se donner la mort ? qui peut savoir tout cela ? J'ai entendu raconter que, jadis, Pei Tou ¹ gagna la faveur du Ciel en restituant une forte somme que lui aussi avait trouvée. Retourne à l'endroit où tu as pris cette ceinture, mon fils ; vois s'il n'est là personne qui la cherche, et, si tu rencontres celui qui l'a perdue, rends-la lui. L'auguste Ciel t'en tiendra compte.

Kin Hiao était un homme simple ; ainsi admonesté par sa mère, il n'hésita pas à lui obéir. Il retourna promptement à l'endroit d'où il venait. Un grand gaillard y pérorait, entouré d'un rassemblement tumultueux, invoquant le Ciel, invoquant la Terre et s'agitant fiévreusement. Kin Hiao apprend que cet homme est un voyageur, qui dit avoir perdu sa ceinture garnie d'argent sur le bord de la route, et qui a pris des compagnons pour la chercher avec lui.

— Combien d'argent contenait votre ceinture ? demande Kin Hiao au voyageur.

— Quarante à cinquante taëls, répond le voyageur, amplifiant la réalité.

— Est-ce que la ceinture était blanche ? poursuit le naïf Kin Hiao.

— Justement ! justement ! c'est toi qui l'as trouvée. Rends-la moi et tu auras ta récompense.

¹ L'histoire de Pei Tou est rapportée, plus haut, dans ce même volume.

Une voix s'élève dans la foule, criant que selon l'usage et la raison, par moitié la somme doit être partagée.

— J'ai trouvé en effet votre ceinture, reprend Kin Hiao ; venez avec moi, je vous la rendrai.

Parmi les curieux rassemblés, il n'en était pas un peut-être qui intérieurement ne se dit :

« Quand on trouve de l'argent, ce qu'on désire c'est que personne ne s'en doute. Où a-t-on vu un curieux individu comme celui-ci, qui court après le propriétaire de l'argent pour le lui rendre ?

Et tout le rassemblement suivit les deux hommes, qui partaient ensemble.

Arrivé à sa demeure, Kin Hiao prit la ceinture et la remit au voyageur. Celui-ci vit, d'un premier coup d'œil, que son argent était intact ; mais songeant à la récompense qui allait lui être réclamée et craignant que les assistants ne l'obligeassent à faire un partage par moitié, il usa de perfidie, en disant brusquement à Kin Hiao :

— Dès le premier moment, j'ai déclaré que ma ceinture contenait quarante à cinquante taëls. Elle est allégée de moitié ; tu as déjà ta part.

— A peine avais-je rapporté cette ceinture que ma mère a voulu que je courre à votre recherche. Il n'a pas été touché à votre argent ; il n'en manque absolument rien, protesta Kin Hiao indigné.

Le voyageur soutenant son dire, celui qu'il accusait si injustement eut un mouvement de violente colère et lui lança un coup de tête dans l'estomac ; mais le malheureux marchand d'huile avait affaire à un colosse, qui le saisit aux cheveux ¹, l'enleva comme il eût enlevé un oiseau, et, l'ayant jeté par terre, fit mine de vouloir le battre. La vieille mère intervint alors, poussant des cris de détresse et suppliant les assistants de ne pas

¹ On voit que cette nouvelle est antérieure à la dynastie tartare, qui imposa l'usage de se raser la tête.

tolérer pareille injustice. La foule n'était pas sourde à son appel et la bataille allait s'engager sérieusement, quand, fort à propos, le mandarin du district vint à passer par là dans son palanquin. Au bruit du tumulte, il met pied à terre et se fait amener les parties adverses. La crainte du juge et du conflit dissipe les curieux ; quelques-uns demeurent cependant, voulant savoir comment le mandarin tranchera la question. Conduits par les satellites, d'un côté le voyageur et, de l'autre côté, Kin Hiao et sa mère se sont mis à genoux. D'un côté l'on dit :

— Il a trouvé mon argent et ne m'en a rendu que la moitié.

De l'autre côté, l'on dit :

— J'ai écouté les conseils de ma mère. J'ai remis tout l'argent que j'avais trouvé, et maintenant cet homme me calomnie.

Le mandarin se tourne vers l'assistance et invite à parler ceux qui peuvent rapporter comment les choses se sont passées. Tous disent d'une seule voix :

— Ce voyageur avait perdu une ceinture contenant de l'argent. Tandis qu'il la cherchait, Kin Hiao est arrivé, déclarant que lui-même l'avait trouvée. Il a emmené le voyageur chez lui et la lui a rendue. Voilà ce que nous avons vu. Quant à la somme que renfermait la ceinture, nous n'en savons rien.

— Qu'on ne se dispute pas davantage, fit le mandarin, et que les plaideurs soient conduits au prétoire, où je prononcerai selon l'équité.

Au prétoire, le juge prend place sur son siège. Le fond de la salle est occupé par la public agenouillé. La ceinture est apportée. Le juge ordonne à son assesseur de peser soigneusement les lingots d'argent et d'en déclarer le poids exact. L'assesseur obéit ; il atteste que le poids des lingots est exactement de trente taëls.

— Combien de taëls avais-tu dans ta ceinture ? demande le juge.

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

— Cinquante taëls, répond le voyageur.

— As-tu vu cet homme ramasser ta ceinture, ou bien est-ce lui-même qui t'a fait connaître qu'il l'avait trouvée ?

— J'ignorais qu'il l'eût trouvée ; c'est lui-même qui en a fait l'aveu.

— S'il eût voulu s'approprier ton argent, pourquoi n'aurait-il pas tout gardé ? pourquoi t'en eût-il rendu la moitié ? Comment lui aurais-tu réclamé quelque chose, s'il n'était venu lui-même au-devant de toi ? Il est clair, en ce qui le regarde, que l'intention de tromper n'existe pas. La ceinture que tu as perdue renfermait cinquante taëls et celle qu'il a trouvée n'en contient que trente. La ceinture trouvée n'est donc pas la tienne. Il faut qu'elle ait été perdue par un autre que toi.

L'homme s'écria que l'argent trouvé était bien le sien, et qu'il se contenterait des trente taëls ; mais le mandarin lui ferma la bouche.

— Cet argent, répéta-t-il, n'est pas le tien. Comment oses-tu le réclamer ? Je l'adjuge à Kin Hiao, qui l'emploiera à nourrir sa vieille mère. Tâche de retrouver tes cinquante taëls.

Kin Hiao remercia mille et dix mille fois ; il sortit très joyeux, en soutenant sa mère. Pris à son propre piège, le voyageur se retira confus, cachant mal son chagrin, au milieu du flot populaire qui témoignait hautement de sa satisfaction pour le jugement rendu.

Quand on veut nuire aux autres,
On se nuit à soi-même.
Soi-même on a la honte,
Et les autres s'en réjouissent.

Très honoré lecteur, parlons maintenant d'épingles d'or, devenues le pivot d'une curieuse histoire. Qui avait femme n'en a plus ; qui n'en avait pas en trouve une. Dans l'aventure de Kin Hiao et du voyageur, qui veut

garder l'argent le perd, et qui renonce à l'argent le gagne. Les faits sont différents ; mais la voie du Ciel est toujours la même, ainsi que tu vas le voir.

Entre les natifs du district de Che-cheng, du département de Kantcheou, de la province du Kiang-si, comptait au premier rang Lou le *lien-hien*, mandarin d'une droiture et d'une intégrité si parfaites que le surnom de *Pe-chouei* ¹ lui avait été donné. De génération en génération, la famille Lou entretenait une constante parenté avec la famille Kou, du même pays. Le chef de la famille Kou, Kou le *kien-che*, ayant une fille appelée A-sieou, et Lou le *lien-hien* un fils appelé Hio-tseng, les parents échangèrent des promesses de fiançailles, en attendant l'époque où l'union de leurs enfants pourrait s'accomplir. On se traita dès lors comme gens qui ont contracté déjà une nouvelle alliance ; mais la dame Lou étant morte avant la célébration du mariage, des délais s'imposèrent. Lou le *lien-hien* emmena son fils au siège de son mandarinat et presque aussitôt mourut lui-même. Hio-tseng ramena le cercueil de son père et eut à observer encore trois années de deuil.

Durant ce laps de temps, le patrimoine de l'orphelin fondit et s'amointrit d'une façon désastreuse. À peine lui resta-t-il quelques mesures délabrées, d'un si mince revenu qu'il ne suffisait pas à le nourrir. Kou le *kien-che*, instruit de l'état d'indigence dans lequel celui qui devait être son gendre était tombé, eut la pensée de rompre les engagements pris et s'en ouvrit à sa femme.

— Lou Hio-tseng, dit-il, est aujourd'hui complètement ruiné. C'est la pauvreté même. Nous ne pouvons pas compromettre le bonheur de notre fille et pour sa vie entière. Il faut lui chercher un autre mari.

¹ Eau limpide.

— Il est vrai que Lou Hio-t seng est devenu bien pauvre, répondit la dame Kou ¹ ; mais ce mariage est arrêté depuis que notre fille et lui étaient encore enfants. Quel moyen saurions-nous trouver pour nous dégager ?

— Chargeons quelqu'un de lui dire que les fiancés ont grandi et qu'il est temps de procéder au mariage, sans plus tarder ; que de part et d'autre, entre gens de la classe des mandarins, on doit observer fidèlement les rites et que nous l'attendons. Ainsi mis en demeure de faire face à des dépenses au-dessus de ses forces, ce pauvre diable sera le premier à demander qu'on lui rende la parole donnée. J'exigerai sur-le-champ un acte de renonciation conforme, et tout sera terminé.

— Notre A-sieou a des idées à elle. Peut-être n'acceptera-t-elle pas cet arrangement.

— Une fille qui n'est pas encore sortie de la maison paternelle obéit à son père. On n'a pas à compter avec ses volontés. Fais-lui comprendre doucement quel est son devoir, et ne parlons pas de cela davantage.

Immédiatement, la dame Kou alla trouver sa fille et lui communiqua les intentions du chef de famille.

— Le devoir de la femme, dit A-sieou, est de ne jamais déplacer son affection. Considérer la richesse dans le mariage, c'est agir à la façon des barbares. Si mon père méprise tous ceux qui sont pauvres, et ne sait honorer que les riches, ses sentiments ne sont pas conformes aux vrais principes des relations sociales, et il sera difficile de lui obéir.

— Ton père va presser Lou Hio-t seng de procéder aux cérémonies du mariage. Ce jeune homme ne peut pas faire les

¹ Ici le texte dit la dame Mong, donnant le nom de famille personnel de la femme du seigneur Kou ; mais pour éviter au lecteur européen des confusions, il me paraît préférable, comme on l'a fait déjà en plusieurs endroits, de désigner la femme sous le nom du mari.

dépenses nécessaires et, s'il demande à revenir sur les engagements pris, tu n'auras qu'à te retirer de ton côté.

— Quelles paroles dites-vous là, ma mère ! Quoi ! parce que la famille Lou manquera d'argent pour les dépenses de mon mariage, je devrai briser un lien auquel ma vie entière est attachée ! Jadis Tsien Yu-lien se précipita dans les flots, laissant une impérissable mémoire. Si mon père entreprend de me violenter, je renoncerai à la vie. Croyez bien que rien ne me retiendra.

La dame Kou, voyant sa fille en de telles résolutions, eut compassion d'elle, en même temps qu'elle s'effraya de ses menaces. Elle réfléchit et conçut un plan, qui était de faire appeler Hio-tseng à l'insu de son mari, de venir à son aide afin qu'il envoyât promptement les présents de noces, et d'accomplir ainsi le mariage sans qu'il pût surgir aucun empêchement.

Kou le *kien-che* eut à s'absenter pendant quelques jours pour visiter une de ses terres et toucher l'argent de son fermage. La dame profita de cette absence, tint conseil avec sa fille et, promettant une bonne récompense au vieux jardinier Ngeou s'il exécutait bien ses ordres, elle le chargea d'aller en secret engager le jeune seigneur Lou à venir lui rendre visite, avec recommandation de se présenter à la petite porte extérieure du jardin qui donnait sur la campagne.

Le vieux jardinier arrive à la maison de la famille Lou. Il voit :

Une entrée pareille à celle d'une chapelle en ruines ; une mesure qui ressemble à un four effondré ; des fenêtres ouvertes à tout vent ; la cuisine froide et déserte, sans la fumée d'aucun feu, sans la vapeur d'aucun mets ; des murs lézardés et tant de tuiles absentes que, si la pluie vient à tomber, on ne sait plus où poser le pied ; de vieilles chaises et de vieux bois de lit disloqués, tout au plus bons à faire du feu. C'est l'image d'une noble famille écroulée. Qui s'intéresserait au descendant d'un honnête mandarin !

Ne nous arrêtons pas à relater les étapes de cette situation désastreuse ; mais disons que Lou Hio-tseng avait une tante, qui était veuve et qui demeurait non loin de là. Cette tante avait un fils nommé Liang Chang-pin, marié depuis peu à une excellente femme. Tous trois vivaient ensemble et, sans posséder la richesse, jouissaient d'un bien-être suffisant. Hio-tseng était allé chez sa tante, chercher la nourriture qui manquait chez lui. Le jardinier, quand il arriva, ne trouva pour lui répondre qu'une vieille servante en cheveux blancs, à laquelle il fit part des instructions qu'il avait reçues.

— Ayez soin de prévenir le seigneur Lou, le plus vite possible, insista-t-il. C'est dans son intérêt que ma maîtresse, durant une courte absence du maître, veut l'entretenir d'une chose importante. Il n'y a pas de temps à perdre, et, surtout, de la discrétion.

Le jardinier s'en retourna et la vieille se mit à penser :

« Voilà une affaire à ne pas négliger et une commission que je ne puis confier à personne. Je connais le chemin de la maison de la famille Liang. Jadis, du temps que mon maître défunt vivait encore, je m'y suis rendue plus d'une fois en accompagnant sa sœur. Je n'ai pas à hésiter sur ce que je dois faire.

Aussitôt, confiant à une voisine la garde du pauvre logis, elle obligea ses mauvaises jambes à se mettre en route et à franchir les dix *li* qu'il s'agissait de parcourir.

À son entrée dans la maison Liang, elle aperçut Lou Hio-tseng, attablé devant un bol de riz, en compagnie de sa tante. Elle se hâta de transmettre fidèlement les paroles du message de la famille Kou et la dame Liang engagea vivement son neveu à profiter sans délai de ces dispositions de bon augure. Dans son cœur, le jeune homme ressentit une grande joie ; mais il était couvert d'habits si misérables que l'idée de se présenter ainsi vêtu lui inspirait une honte extrême. Il pria son cousin Liang Chang-pin de

lui prêter un costume complet. Ce fut là le point de départ de cruels malheurs.

Le cousin Liang Chang-pin était un exécrationnel sujet, foncièrement vicieux, capable de toutes les perfidies. À l'instant même, dans son cerveau, surgit une idée diabolique. Il répondit :

— Le costume est prêt. Seulement, aujourd'hui, pour se rendre à la ville, il est bien tard. Les maisons des mandarins sont profondes. Ta belle-mère veut te voir et te parler, cela n'est pas douteux ; mais enfin, ses véritables intentions, personne ne les connaît. Écoute bien mon humble avis : il sera mieux que tu couches ici et que tu partes demain matin, de bonne heure. Il n'est pas prudent de s'aventurer la nuit.

— Peut-être sera-ce mieux ainsi, fit Hio-tseng. Et Liang Chang-pin continua :

— J'ai, dans le voisinage, une petite affaire urgente à traiter. Je serai promptement de retour et, ensuite, je vous ferai la conduite à votre départ. Votre vieille servante est fatiguée de sa longue course. Nous la garderons aussi jusqu'à demain.

La dame Liang loua les bonnes intentions de son fils ; au maître comme à la servante elle-même offrit l'hospitalité.

Qui aurait soupçonné que si Liang Chang-pin tenait à retenir la vieille femme, c'était dans la crainte que le jardinier revenant chez son cousin, n'apprît par elle le retard apporté à la visite de Lou Hio-tseng, ce qui eût fait échouer ses mauvais desseins ?

Le pervers qui viole les lois du Ciel parvient facilement à tromper les hommes ;

Il trompe même le diable, en s'y prenant bien.

Se cachant de sa mère et de son cousin, Liang Chang-pin revêtit à l'instant ses plus beaux habits, sortit sans qu'on l'aperçût et se dirigea tout droit vers la demeure de la famille Kou.

La dame Kou avait ordonné au vieux Ngeou de tenir ouverte la petite porte extérieure du jardin, et de ne pas s'en écarter. Le soleil était couché depuis longtemps ; l'obscurité régnait, lorsque Ngeou vit s'avancer dans l'ombre noire un jeune homme très correctement vêtu qui, les yeux fixés sur la porte du jardin, semblait vouloir la franchir, sans oser pourtant s'y décider.

— Etes-vous le seigneur Lou ? demanda le vieux gardien.

— Précisément, répond Liang Chang-pin en s'inclinant. Votre maîtresse m'ayant fait appeler, je m'empresse d'obéir, et je vous prie de m'annoncer.

Le vieux jardinier conduit en toute hâte le visiteur dans le pavillon servant d'entrée, l'invite à s'asseoir quelques instants et court prévenir sa maîtresse. La dame Kou charge une gouvernante d'introduire l'hôte qu'on attend dans les appartements intérieurs, et Liang, au sortir du pavillon d'entrée, voit venir encore au-devant de lui deux servantes tenant des lanternes de gaze à la main. On lui fait traverser des salles grandes et petites ; il pénètre enfin jusqu'à l'intérieur du pavillon rouge, décoré de riches peintures, éclairé de nombreuses bougies, où la maîtresse du lieu se tenait.

Ce Liang Chang-pin était d'une extraction commune. C'était un véritable paysan, complètement illettré, et la situation fautive dans laquelle il se sentait n'était pas pour lui donner des manières aisées. Il commença par se mettre à genoux, répondant aux compliments d'usage qui lui étaient adressés par des urbanités grossières et des paroles embarrassées. La dame Kou trouva tout d'abord bien étrange qu'un jeune fils de famille mandarinique eût de pareilles façons ; ensuite, elle pensa que la misère change les hommes, qu'il n'était pas responsable d'une déchéance imméritée et qu'il fallait avoir compassion de lui.

Le thé fut servi, puis le repas du soir, et la dame envoya dire à sa fille que le moment était venu de sortir de sa chambre, afin d'avoir une entrevue avec le fiancé. A-sieou s'y refusa d'abord ; mais, après que sa

mère l'eut fait appeler deux ou trois fois, elle se dit intérieurement : « Mon père veut rompre la promesse de mariage ; s'il devait en être ainsi, contrairement à nos espérances, que du moins je puisse voir une fois celui qui m'était destiné, et je mourrai d'un cœur tranquille. » Elle quitta donc la chambre où l'on brode et apparut, le rouge au front.

— Approche, ma fille, dit la dame Kou, et salue le jeune seigneur.
Le petit rire sera suffisant.

Le faux Lou Hio-tseng fit deux saluts de la main ; A-sieou les lui rendit et voulut se retirer ; mais sa mère la retint.

— Puisque vous êtes mari et femme, quel empêchement y a-t-il à échanger quelques paroles ?

Et sur un siège, tout près d'elle, A-sieou se plaça.

Tandis que l'intrus, remué jusqu'aux moelles, dévorait des yeux la belle et délicate jeune fille, celle-ci baissait la tête sans rien dire, satisfaite d'avoir contemplé l'homme auquel son sort était lié, pleine d'angoisses aussi qui lui arrachaient des larmes. La fausseté et la droiture étaient en présence, faisant naître les sentiments les plus opposés.

Quand les servantes apportèrent les mets et le vin pour le souper, la dame Kou ordonna de disposer deux tables, de telle sorte qu'elle et sa fille, assises devant l'une, se trouvassent en face du fiancé, assis devant l'autre. Alors elle s'expliqua nettement sur la démarche qu'elle avait provoquée, déclarant qu'elle avait appelé Lou Hio-tseng dans l'intention de réaliser au plus tôt les promesses de mariage, avouant que cette façon d'agir n'était pas très conforme aux rites, mais s'excusant sur les difficultés de la situation.

Le faux Lou Hio-tseng remerciait avec des paroles de plus en plus embrouillées ; ses traits étaient contractés, sa figure était rouge et, lorsque la dame en vint à parler des résolutions extrêmes dont sa fille l'avait menacée, au cas où l'union projetée serait rompue, il bredouilla tout à fait. La dame mit cette attitude étrange sur le compte d'une grande timidité, qui

ne lui déplaisait pas trop. Devant le vin, il fit montre de beaucoup de réserve, se donnant, bien au rebours de la vérité, pour un très petit buveur, ce qui ne laissa pas de militer encore en sa faveur. Ordre fut donné de préparer une chambre dans le pavillon des hôtes, afin de le garder jusqu'au lendemain.

Le prétendu gendre feignit de vouloir, par discrétion, prendre congé à l'instant même. On lui représenta qu'on avait encore à l'entretenir d'affaires importantes, et sa résistance ne fut pas longue, joyeux qu'il était de voir ainsi marcher les choses au gré de son désir.

Bientôt les servantes annoncent que la chambre de l'hôte est prête. L'hôte salue, et les servantes le conduisent à sa chambre, tenant de hautes lanternes à la main ¹.

Accompagnée de sa fille, la dame Kou rentre dans les appartements privés. Elle fait ouvrir ses coffres ; elle en tire quatre-vingts taëls de son épargne, deux vases d'argent et des ornements de tête, épingles et fleurs d'or, au nombre de seize pièces, d'une valeur de cent taëls environ. Elle remet le tout à A-sieou.

— Je ne possède rien de plus, dit-elle. Porte toi-même à ton fiancé cet argent et ces bijoux, pour qu'il puisse envoyer les présents d'usage et faire face aux dépenses des noces, que nous voulons célébrer sans retard.

— Comment oserais-je porter cela moi-même ? objecte A-sieou en rougissant.

— Ma fille, les rites ont certainement leur poids ; mais il est telles circonstances où la nécessité de saisir un temps propice devient la suprême loi. Si ce n'est toi-même qui, dans les termes dont une femme peut user vis-à-vis de son mari, expose à ce jeune homme la situation qui lui est faite et le presse de vaincre ses scrupules, comment acceptera-t-il les moyens que nous lui offrons pour

¹ Il s'agit de lanternes de gaze, fixées à l'extrémité d'un long bâton.

arriver au but ? Cet infortuné n'a guère l'expérience du monde. Qu'il hésite, qu'il aille consulter des étrangers, qu'on lui conseille de temporiser, et tout ce que l'amour maternel m'avait inspiré pour correspondre à tes vœux se trouve anéanti. Le repentir, ensuite, viendrait trop tard. Va donc, et cache ces objets dans tes manches, comme il convient de cacher un secret.

— Cependant, je ne saurais aller seule.

— La gouvernante t'accompagnera.

La dame Kou appelle, en effet, la gouvernante et lui ordonne de conduire sa maîtresse à l'appartement du jeune seigneur, afin qu'ils puissent causer ensemble, dans le mystère de la nuit, des projets formés pour leur union. Cet ordre est donné à haute voix ; à voix basse, elle ajoute :

— Tu te tiendras en dehors de la porte, de manière à ne pas les gêner dans l'entretien qu'ils doivent avoir.

Retournons maintenant près de Liang Chang-pin, installé dans le pavillon de l'Orient ¹. Se doutant bien qu'il se tramait quelque chose, il n'avait pas la moindre envie de dormir et ne s'était pas couché. Il attendait, il écoutait, il réfléchissait, lorsqu'un peu après la première veille, on heurta légèrement à sa porte, et la gouvernante apparut, annonçant :

— Mademoiselle elle-même vient vous voir.

Le fourbe se précipita au-devant de la charmante visiteuse. Il salua de nouveau, selon le cérémonial des rites, tout en se réjouissant dans sa pensée d'être si bien servi par les événements. En présence de la dame Kou, il se sentait paralysé ; seul avec la jeune fille, ce fut tout différent. Il trouva des compliments empressés, des protestations chaleureuses, des discours insinuants. De son côté, A-sieou était moins intimidée ; la conversation s'anima, et deux larmes vinrent aux yeux de l'innocente

¹ Le pavillon réservé aux hôtes.

enfant, quand elle parla des intentions redoutables de son père. L'odieux personnage fit de laides grimaces qui la touchèrent, croyant y voir l'expression d'un gros chagrin. Il la remerciait, il l'exhortait, il la tenait à la taille, et elle ne le repoussait pas. Quant à la gouvernante, demeurée en dehors de la chambre, entendant ces jeunes gens se lamenter ensemble, elle aussi versait quelques pleurs.

A-sieou prit ce moment pour sortir l'argent et les bijoux de ses manches, en répétant toutes les recommandations que sa mère lui avait dictées. Le misérable accepta sans hésiter ; puis il éteignit la lampe, enveloppa de ses bras celle qu'il appelait sa femme et la supplia de ne lui rien refuser. La jeune fille fut terrifiée par cette attaque imprévue, tremblant que sa voix et ses cris ne fussent entendus des servantes et n'amenassent un scandale affreux. Ses forces la trahirent ; elle succomba.

On dit communément qu'il faut réfléchir trois fois à toute affaire importante, sous peine d'avoir plus tard les regrets et le repentir. La dame Kou voulait fournir secrètement au jeune Lou les moyens de parvenir à la réalisation d'un mariage depuis longtemps arrêté. C'était là une idée louable, une belle et bonne intention ; mais comment n'avoir pas exigé que le vieux jardinier vît, une fois du moins, le futur époux, de manière à bien reconnaître l'homme qu'il introduirait dans la maison ? Ne suffisait-il pas que la dame Kou fit appeler le fiancé, reçût ouvertement sa visite, lui remît ce qu'elle voulait lui donner, avec les instructions nécessaires, et attendît ensuite les événements ? En agissant ainsi, elle ne commettait aucune faute ; mais il était mille fois contraire à toute convenance, dix mille fois inconvenant que la jeune fille assistât à l'entrevue, et surtout de l'envoyer elle-même porter les explications et les présents. Évidemment c'était ouvrir la route aux accidents les plus fâcheux. Admettons qu'au lieu d'avoir affaire à un imposteur, on eût hébergé le véritable Lou Hio-tseng, nul emportement n'était-il à redouter de sa part ? L'imprudence eût-elle été moins coupable, par ce seul fait que les conséquences en eussent été

moindres ? Triste exemple d'errements dans une profonde tendresse. Voilà une mère qui veut assurer le bonheur de sa fille et qui le détruit ¹.

A-sieou avait promptement regagné sa chambre, sous la conduite de la gouvernante, et le calme apparent s'était rétabli dans la maison. À la cinquième veille, la dame Kou ordonna aux servantes d'inviter l'hôte à se lever, et à venir prendre du thé et des gâteaux avant de se remettre en route. Comme le traître s'éloignait, elle lui répétait encore :

— Mon mari va bientôt revenir. Que le sage gendre se hâte de tout préparer et d'envoyer son message ; qu'il ne perde pas un instant.

Le vieux jardinier ouvrit la petite porte du jardin. Liang Chang-pin s'élança joyeusement dans la campagne. Tout en marchant d'un pas léger, il songeait et se disait : « J'ai possédé une vierge de famille mandarinique, et cela sans qu'il m'en coûte rien ; bien plus, je m'en vais chargé de riches dépouilles ; qu'on ne découvre pas la moindre trace de ma personne, et j'aurai fait la plus heureuse expédition. Ce qui serait fâcheux, ce serait que Lou Hio-tseng parût à son tour ; mais on attend le seigneur Kou d'un instant à l'autre. Arrangeons-nous d'abord pour retenir le cousin jusqu'à demain. Si, d'ici là, le seigneur Kou est arrivé, le prétendant n'osera plus se rendre à l'invitation qu'on lui avait faite, et tout sera merveilleusement combiné. » Ayant raisonné de la sorte, il alla s'installer dans une taverne, but et mangea fort à son aise et ne rentra chez lui qu'au milieu du jour.

Lou Hio-tseng, depuis le matin, s'agitait dans une impatience fiévreuse, désolé de n'avoir pas ces vêtements qui lui étaient promis et sans lesquels il ne pouvait partir. La tante aussi avait perdu patience ; elle avait envoyé chercher son fils à l'endroit où il avait annoncé qu'il devait régler une affaire, et avait appris seulement qu'on ne l'y avait pas vu. Alors, elle avait

¹ Si cette histoire était un pur roman, on s'étonnerait de voir un auteur discuter et juger ainsi des événements que lui-même aurait inventés et réglés ; mais je rappellerai ici ce que j'ai cru devoir dire déjà dans un précédent volume, à savoir que toutes les narrations du recueil dont j'ai tiré celles que je traduis sont regardées par les Chinois comme reposant sur des faits véritables.

prié sa bru de remettre elle-même à Lou les habits qu'il attendait ; à quoi la jeune femme avait répondu que son mari serrait ses effets dans un coffre et qu'il en emportait la clef.

Cette bru de la dame Liang, qu'il devient à propos de faire connaître, était d'une beauté remarquable et d'une distinction parfaite ; elle avait reçu dans la maison paternelle une brillante éducation littéraire. Elle était la fille d'un licencié du nom de Tien, homme intègre et de grand talent, dont la carrière avait failli être brisée par les rapports malveillants d'un supérieur qui le jalousait. Le père de Liang Chang-pin, étant en relations de parenté avec Lou le *lien-hien*, appela sur l'injustice qui se tramait l'attention de ce mandarin, que son amour de l'équité avait fait surnommer *Pe-chouei*, et Pe-chouei, par sa grande influence, conjura le danger.

Pour reconnaître un tel service, Tien avait donné sa fille, qui était son bien le plus précieux, au fils de l'homme qui avait attiré sur lui une si importante protection. Ce n'était point, d'ailleurs, un mariage heureusement assorti. La fille de Tien tenait de son père ; elle avait de l'intelligence et de la hauteur. Les instincts grossiers et l'absence de probité qu'elle rencontrait chez son mari la blessaient au vif. Parfois, elle ne lui ménageait pas la qualification de rustre, et des querelles surgissaient fréquemment entre les époux. Cette façon de fermer les coffres et de prendre les clefs, au lieu de les confier à sa femme, dénote, du reste, assez bien de quel naturel était ce mari.

La mère, la femme et le cousin s'irritaient tous trois dans un grand ennui, lorsqu'ils virent arriver Liang Chang-pin, la figure enluminée comme une matinée de printemps. Sa femme aussitôt l'interpella :

— Ton frère cadet ¹ comptait sur toi pour lui prêter des habits. Où donc as-tu été boire du vin et passer la nuit entière, sans qu'il fût possible de te trouver ?

¹ Façon de parler dans le caractère de la langue chinoise.

L'interpellé ne répondit rien. Il rentra tout droit dans sa chambre, afin d'y cacher soigneusement le contenu de ses manches. Il reparut ensuite, et dit à son cousin :

— L'affaire qui m'appelait m'a retenu toute la journée d'hier ; il ne m'a pas été possible de revenir. Ne m'en veuille pas, je t'en prie. Aujourd'hui déjà il se fait tard ; mais, demain, tu ne manqueras pas ton rendez-vous. Ce ne sera qu'une petite perte de temps.

— Il faut remettre immédiatement à ton frère les vêtements qu'on lui a promis, reprit la femme. Il s'occupera de ses sérieuses affaires aujourd'hui ou demain, à sa volonté.

— Non seulement des vêtements me sont nécessaires, ajouta Lou Hio-tseng ; mais aussi des bas et des souliers. Je te serai bien reconnaissant de me fournir absolument de tout.

— J'ai des souliers de satin noir, actuellement entre les mains du cordonnier, mon voisin. Ce soir, j'irai les réclamer et, demain matin, tu les auras.

Lou Hio-tseng fut donc obligé d'attendre encore jusqu'au lendemain, et cela sans être au bout de ses peines, car Liang Chang-pin, prétextant un mal de tête, ne se leva que pour l'heure du déjeuner ; ensuite, il rangea, pièce à pièce, la robe de dessous, la robe de dessus, les souliers, les bas, etc. Il ne songeait qu'à gagner du temps.

Lou Hio-tseng, n'osant pas revêtir sur-le-champ les habits que son cousin lui prêtait, il fallut trouver encore un coupon de toile et tout envelopper avec soin. La tante fit un autre paquet, contenant du riz blanc avec quelques légumes. Elle chargea un paysan de porter les bagages, en accompagnant son neveu. Elle recommanda bien au jeune homme de ne pas la laisser dans l'incertitude et, si le mariage avait lieu, de le lui annoncer promptement.

Le traître Liang fit la conduite à son cousin, durant un assez long parcours, afin de jouer le rôle de conseiller plein de sollicitude.

— Que mon frère cadet se tienne bien sur ses gardes. Est-ce dans une bonne, est-ce dans une mauvaise intention qu'on l'appelle ? Nous ne pouvons pas le deviner. Selon moi, le mieux serait d'entrer, la tête haute, par la grande porte de la maison ; qui sait s'il ne s'agit pas de te faire un affront et de te congédier brutalement ? On a envoyé le jardinier pour t'engager à venir ; voilà une démarche qui te couvre. Si l'on a de bonnes intentions à ton égard, on ne manquera pas de te bien accueillir ; si, au contraire, on te fermait la porte au nez, tu aurais, parmi les passants, des témoins pouvant certifier que tu reçois une injure imméritée ; tandis que dans un lieu isolé, à cette petite porte du jardin, si l'on voulait te faire un mauvais parti, tu serais privé de toute assistance.

Lou Hio-tseng trouva que son cousin pensait sagement.

Par derrière, il est l'ennemi ; par devant, il fait bon visage ;
L'homme au cœur droit est vis-à-vis de l'homme sans cœur.

Arrivé chez lui, le jeune Lou se hâta de revêtir ses habits d'emprunt. Un bonnet manquait au costume, ceux du cousin n'étant pas à la mesure de sa tête. Il dut songer à rendre propre le seul bonnet qu'il possédât ; il le nettoya donc avec soin. La vieille servante se fit prêter par des voisins un fer à repasser. Les déchirures furent recollées, les endroits blanchis furent noircis avec de l'encre ; mais cette réparation prit beaucoup de temps, et plus d'une heure s'écoula avant que, rassuré sur l'ensemble de sa toilette, Lou Hio-tseng pût, enfin, se diriger vers la maison de la famille Kou.

Il arrive ; le portier lui oppose tout d'abord que le maître est en voyage.

— Tu peux annoncer à ta maîtresse que Lou Hio-tseng demande à la voir, répond le jeune homme du ton d'assurance qui appartient aux véritables fils de famille.

Le portier apprenait ainsi à quel visiteur il avait affaire.

Il hésitait, cependant, et objectait qu'en l'absence du maître il n'osait pas transmettre cet avis.

— Ta maîtresse m'a fait appeler, insista Lou ; va m'annoncer et sois certain que tu n'encourras aucun reproche.

Ces paroles rassurèrent le gardien de la porte. Il alla donc prévenir sa maîtresse.

— Le seigneur Lou demande à voir Madame ; faut-il le laisser entrer ?

La dame Kou fut saisie instantanément d'une vive inquiétude. « Tout était convenu, l'autre jour ; pourquoi revient-il aujourd'hui ? » pensa-t-elle. Elle ordonna de conduire le seigneur Lou dans la grande salle, et envoya la gouvernante s'informer près de lui des motifs qui le ramenaient.

La gouvernante obéit ; mais à peine a-t-elle aperçu le visiteur, qu'elle court rejoindre la dame en s'écriant :

— C'est homme est un faux Lou Hio-tseng ; ce n'est pas celui de l'autre soir. Celui qui est déjà venu avait de l'embonpoint et le teint foncé en couleur. Celui d'aujourd'hui est mince, et il a le teint blanc.

— Est-ce là une chose possible ? s'écrie la dame à son tour.

Elle se rend dans la salle contiguë et regarde à travers les stores ¹. En effet, c'est un autre homme ; la gouvernante a dit vrai. La dame, très émue, charge cette gouvernante de retourner auprès de l'étranger, de causer avec lui et de le questionner minutieusement sur les petites affaires de famille, afin de savoir comment il répondra. Pas un mot, dans les réponses, qui ne fût d'une justesse parfaite. L'émotion de la dame allait grandissant.

¹ Ces stores, posés dans les maisons chinoises au lieu de cloisons pleines, entre le salon de réception et les appartements intérieurs, permettent aux femmes de voir et d'entendre sans se montrer.

Quand le faux Lou Hio-t seng s'était présenté, la dame Kou avait ressenti une première impression de surprise qui était presque de la méfiance. La distinction innée de celui qu'elle avait maintenant sous les yeux, la beauté de ses traits, l'élégance de ses manières et de son langage lui disaient qu'il devait être le véritable. On l'interroge sur l'objet de sa visite ; il expose qu'il était absent de chez lui le jour où un heureux message lui fut porté ; qu'il est revenu seulement ce matin même ; qu'il s'est empressé d'accourir et qu'il espère obtenir son pardon pour ce retard involontaire. Il parle avec un accent de sincérité qui ne permet pas de conserver le moindre doute. La dame Kou voit clairement qu'il dit vrai ; elle se demande seulement quel démon a pu déjà venir à sa place. Elle se rend près de sa fille et lui raconte ce qui se passe.

— Tout cela, déclare-t-elle, est par la faute de ton père, qui n'a pas respecté les lois du Ciel. Qui ne respecte pas les lois du Ciel attire sur lui de grands malheurs. Cette aventure est affreuse ; heureusement personne du dehors ne la connaîtra. Écartons-en, jusqu'au souvenir ; mais que faire, à présent que ton fiancé est là, que je l'ai fait appeler et que je n'ai plus rien à lui remettre ?

Une seule faute a été commise ;
Elle a suffi pour perdre la partie.

A-sieou, écoutant parler sa mère, reçut un choc si terrible qu'elle demeura comme foudroyée durant quelques instants. Pour définir les sentiments qui s'agitaient dans son cœur, il faudrait des expressions qui n'existent pas. Dira-t-on qu'elle était troublée, mais ce qu'elle éprouvait était bien autre chose que du trouble ; dira-t-on qu'elle était confuse, mais ce qu'elle éprouvait était bien autre chose que de la confusion ; dira-t-on qu'elle étouffait de colère, mais il faudrait peindre une colère nourrie d'affliction mortelle et du plus sombre désespoir. Elle reprit cependant possession d'elle-même, en fille d'une nature énergique, qui a son plan arrêté.

— Allez le voir, dit-elle à sa mère ; pour moi, je sais ce qui me reste à faire.

La dame Kou accéda au désir de sa fille ; elle entra dans la grande salle ; le jeune seigneur Lou la salua selon les rites usités entre gens de distinction, montrant une aisance qui contrastait singulièrement avec les allures de son prédécesseur.

— La pauvreté me paralysait, débuta-t-il ; ma belle-mère daigne me manifester que ses bonnes dispositions ne sont pas changées. Je lui en dois et je lui en garderai une éternelle reconnaissance.

Au comble de l'embarras et ne sachant que répondre, la dame Kou ordonna à la gouvernante de fermer les portes extérieures et d'aller chercher A-sieou. Comment la jeune fille eût-elle consenti à se faire voir ? Elle charge la gouvernante de transmettre seulement ces paroles :

« Le seigneur Lou ne devait pas s'attarder à la campagne ; il n'a pas su reconnaître les bons sentiments que, ma mère et moi, nous avions pour lui.

Lou Hio-tseng se récrie :

— J'ai été malade et hors d'état de venir sur-le-champ. J'arrive aussitôt que cela m'est possible. Est-il juste de m'accuser ainsi d'ingratitude ?

A-sieou s'est approchée du store et répond :

— Il y a trois jours, je vous appartenais ; aujourd'hui je ne suis plus digne d'entrer dans votre noble maison ; rien ne saurait racheter ce malheur. Il me reste deux épingles de tête et une paire de boucles d'oreilles en or. Acceptez ce petit souvenir que je vous offre et cherchez ailleurs un bon mariage. Il ne faut plus songer à moi.

La gouvernante reparâit à l'instant ; elle présente les bijoux au seigneur Lou, qui, ne voyant là qu'un gage pour appuyer des prétextes de rupture, refuse obstinément de s'en saisir ; mais A-sieou dit encore :

— Prenez et gardez ce que je vous envoie. Bientôt mes intentions vous seront éclaircies. Maintenant, je vous en prie, retirez-vous au plus tôt.

À peine achevait-elle de prononcer ces derniers mots, d'une voix altérée, qu'on l'entendit rentrer en sanglotant dans l'appartement intérieur.

Lou Hio-tseng, qui commençait à trouver la situation étrange, voulut avoir une explication nette et ne craignit pas de la demander hardiment :

— Si pauvre que je sois, je ne suis pas venu pour recevoir l'aumône de ces bijoux. Votre fille, ma fiancée, paraît manifester la volonté de rompre notre mariage. Pourquoi, madame, ne prononcez-vous pas une parole ? Si c'était là le traitement qui m'attendait, pourquoi m'avoir fait appeler ?

— Ma fille et moi, nous n'avons nullement varié de sentiments. Il advient seulement que votre retard à vous rendre à notre appel a fait croire à ma fille que vous traitiez légèrement cette affaire de mariage et qu'elle s'en est offensée. Ne cherchez pas autre chose.

Le jeune homme n'était pas convaincu. Il se mit à parler du temps où son père vivait encore, de l'affection qui régnait alors entre les deux familles, de la ruine qui avait fondu sur la sienne, des tristes conséquences qu'elle pouvait avoir et cependant des dispositions généreuses dont la preuve paraissait lui avoir été donnée.

— Mon sort est dans les mains de ma belle-mère, appuyait-il ; comment est-il possible qu'en trois jours l'idée de rompre, qu'elle n'avait pas, lui soit venue ?

Ce plaidoyer se poursuivait avec animation, sans que la dame Kou trouvât le moyen de l'interrompre, quand tout à coup on entendit à

l'intérieur le bruit d'un grand tumulte, et l'on vit accourir des servantes essoufflées, criant :

— Malheur ! malheur ! vite, vite, au secours de mademoiselle !

Terrifiée, la dame se sent prête à défaillir ; la gouvernante la soutient et l'entraîne jusqu'à la chambre où l'on brode ¹. Avec une écharpe en gaze de soie, la jeune fille s'est pendue au-dessus de son lit. Déjà elle est inanimée ; tous les efforts sont vains pour la rappeler à la vie ; la respiration a cessé. La chambre retentit de lamentations.

On annonce à Lou que sa fiancée est morte ; il croit qu'on dresse un nouveau piège pour se débarrasser de lui et laisse deviner sa pensée. Alors, la dame Kou ordonne qu'on l'amène, afin qu'il s'assure de la vérité, et, toute en pleurs devant ce corps charmant, étendu sur le lit sculpté recouvert de soie brochée :

— Que mon sage gendre, dit-elle, contemple du moins une fois celle qui devait être sa femme.

Dix mille flèches pénétrant à la fois dans le cœur donneront à peine une idée de ce que ressentit Lou Hio-tseng en cet instant. Les larmes l'envahirent et l'étouffèrent.

— Mon sage gendre ne doit pas demeurer ici plus longtemps, reprit la mère désolée. Il est de mauvais propos à craindre et des considérations à garder.

Elle fit signe à la gouvernante de mettre les épingles et les boucles d'oreille d'A-sieou dans les manches du seigneur Lou ; puis, le jeune homme fut reconduit jusqu'aux portes du dehors.

Demeurée seule, la dame Kou s'occupa de préparer les funérailles de la morte, en même temps qu'elle expédiait un serviteur vers son mari, pour l'inviter à revenir sans retard. Elle lui mandait simplement que leur enfant s'était tuée, ne voulant pas survivre au mariage rompu. Kou le *kien-che* fut

¹ La chambre des jeunes filles.

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

profondément affecté ; il revint enterrer sa fille et tomba dans une tristesse incurable.

Un poème fut composé en l'honneur d'A-sieou. On y rencontre des vers tels que ceux-ci :

L'engagement qui lie deux existences est d'une valeur qu'aucune richesse ne saurait égaler.

Quel abîme creusé par la scélératesse d'un traître !

Elle se sert d'une écharpe de soie pour sauver l'honneur de son époux ;

On apprend que son corps fut souillé, mais non pas son cœur.

@

Parlons maintenant de Lou Hio-tseng et de ce qu'il devint, quand il eut regagné sa pauvre demeure. La vue des bijoux qu'on avait placés dans ses manches lui causa tout d'abord une crise de larmes et de gémissements ; il réfléchit ensuite à tant d'événements extraordinaires, cherchant vainement à s'en expliquer les causes. L'influence de sa malheureuse destinée était la seule qu'il pût découvrir. Le jour suivant, après une nuit d'insomnie, il réunit tous les effets qu'il avait empruntés, les enveloppa soigneusement et se rendit chez sa tante pour les restituer. Liang Chang-pin, qui prévoyait bien cette visite de son cousin, n'avait pas manqué de sortir, afin de l'éviter. Le neveu se trouva seul avec sa tante ; il lui apprit l'acte accompli par A-sieou, ce qui glaça le sang de la vieille dame. Elle voulut que Lou Hio-tseng prît un peu de nourriture, mais elle ne put le retenir longtemps ; il avait hâte de rentrer dans sa solitude.

Quand Liang Chang-pin revint, son premier soin fut de dire à sa mère :

— Il paraît que vous avez vu le cousin. Est-il allé chez la dame Kou ?

— Il y allé hier, répondit la dame Liang, et, chose bien étrange, sa fiancée s'est donné la mort, sans alléguer d'autre motif que le retard de trois jours qu'il avait mis à faire sa visite.

— Ohia ! quel dommage ! une si belle jeune fille ! Cette exclamation inconsciente fut pour la dame Liang une révélation.

— Où donc l'as-tu vue ? s'écria-t-elle.

Et, pressant de questions le coupable, qui s'était trahi, elle l'amena à confesser toute la vérité. La mère, épouvantée, indignée, hors d'elle-même, reprocha à son fils l'infamie de sa conduite et le maudit ; puis elle eut une syncope qui lui fit perdre le sentiment. Liang Chang-pin voulut se retirer dans sa chambre ; mais, ayant tout entendu, sa femme en avait fermé la porte et, de l'intérieur, lui criait :

— Misérable ! la justice du Ciel ne tardera pas à te payer de ton crime. Ne pense pas que tu puisses l'éviter ; dès à présent, va de ton côté et laisse-moi du mien.

Maudit par sa mère et repoussé par sa femme, l'homme devint fou de colère. D'un coup de pied, il enfonça la porte, saisit par les cheveux celle qui avait espéré lui échapper et la battit cruellement. Aux cris de sa bru, la dame Liang accourut. Elle écarte son fils ; elle reconforte de son mieux la jeune femme ; enfin, craignant pour ses jours, elle la met en palanquin et la fait reconduire chez les siens.

La vieille dame était brisée par tant d'émotions. L'inquiétude la dévorait, à l'idée que tout ne fût découvert. De grands frissons la prirent, durant une nuit sans sommeil ; la fièvre intense suivit et, sept jours après, elle expira.

Apprenant que sa belle-mère était morte, la bru revint pour assister aux cérémonies funèbres et prendre le deuil. Liang Chang-pin, dont la rancune était vivace, l'accueillit avec des injures et lui dit :

— Je pensais que tu serais restée chez ta mère à tout jamais. Comment se fait-il que je te retrouve ici ?

— Tu a commis des infamies, reprocha la femme ; tu as fait mourir ta mère de chagrin et tu tournes aujourd'hui ta rage contre moi. Crois bien que, sans la mort de notre mère, je n'aurais jamais songé à revoir ta face de brigand.

— Est-ce que j'ai besoin de toi pour continuer ma race ? Est-ce que je tiens, moi, à te revoir ? Sois avertie que je te répudie, et ne reparais pas dans ma maison.

— Certes, c'est un grand bonheur pour moi d'être répudiée et de n'avoir plus rien de commun avec un pareil homme. J'en rends grâce au Ciel, et je ferai une offrande pour le remercier.

L'union de Liang Chang-pin avec la fille du mandarin Tien, dont les circonstances ont été rapportées plus haut, n'était point de celles que la prédestination a déterminées. L'heure était venue de la dénouer. Après avoir épuisé toutes les injures que la fureur lui suggérait, le mari forcené ne voulut pas avoir proféré de vaines menaces. Libellant à l'instant, de sa main, un acte de répudiation en règle, il y apposa son cachet et le remit à sa femme. Celle-ci salua deux fois la tablette où résidait l'âme de sa belle-mère ¹, et, sans regarder en arrière, s'éloigna rapidement.

Quand on porte ses vues sur les femmes des autres,
On s'attire le malheur de ne pouvoir se faire aimer de sa propre femme.
N'est-il pas lamentable qu'une épouse sans tache, comme la fille de la
famille Tien,
Ait à subir le divorce, à la suite d'une scène d'injures et d'imprécations.

Divisons notre récit en deux branches, et retournons dans la famille Kou. La pauvre mère pleurait sa fille chaque jour et plusieurs fois s'était dit que, si le vieux jardinier n'avait pas été le complice de l'homme introduit par lui, il eût bien su reconnaître que cet homme n'était pas le seigneur Lou. Profitant d'une nouvelle absence de son mari, elle fit appeler ce jardinier, afin de l'interroger ; mais le vieux Ngeou, quand il s'était acquitté de son message, n'avait pas vu la figure du seigneur Lou ; et c'était le seigneur Lou lui-même qui, allant emprunter des habits, avait inspiré l'idée du crime à celui qui l'avait commis. Le visiteur qui ne s'était pas fait

¹ Une tablette portant le nom du défunt figure dans les cérémonies funéraires, et l'âme qui a quitté le corps est supposée s'y reposer. La même tablette est ensuite placée sur l'autel commémoratif des parents défunts, établi dans les habitations privées.

attendre était un faux Lou Hio-tseng, et c'était le vrai Lou Hio-tseng qui s'était présenté trois jours plus tard. La dame Kou savait très bien que deux personnes différentes étaient venues ; le vieux jardinier n'en connaissait qu'une. De quelque façon qu'on l'interrogeât, comment tirer de lui le moindre éclaircissement ? La dame, exaspérée, ordonna qu'on l'étendît par terre et qu'on lui donnât trente coups de rotin.

À quelques jours de là, Kou le *kien-che*, se promenant dans son jardin et reprochant à ce vieux serviteur que les allées fussent mal balayées, il s'excusa sur ce qu'il ne pouvait bouger, pour avoir été violemment battu. Le seigneur Kou le questionna sur ce qui avait pu motiver un tel châtement, et le battu raconta, sans rien omettre, la commission dont il avait été chargé, la visite du seigneur Lou Hio-tseng, ses entrevues durant la nuit dans les appartements intérieurs, en un mot tout ce qu'il savait ou croyait savoir.

La colère du mandarin fut grande. Il fit appeler ses porteurs de palanquin et alla trouver immédiatement le chef du district, réclamant la vie de Lou Hio-tseng en paiement de celle de sa fille. Aussitôt le chef du district prit dans ses mains l'accusation ; il donna l'ordre que Lou Hio-tseng fût amené à son tribunal pour y être interrogé et jugé.

Lou Hio-tseng était un homme simple ; il exposa la vérité, en ce qui le touchait, sans le moindre déguisement ni la moindre réticence. Il avait reçu des bijoux ; mais non pas ceux de la libéralité la plus importante. Quant à cette entrevue privée dans l'appartement intérieur, quant à être jamais entré par la petite porte du jardin, il n'en était absolument rien. Appelé comme témoin, le vieux jardinier lui fut confronté. Ce bonhomme avait des yeux troubles ; la figure du premier visiteur, qui était venu après le jour tombé, il ne l'avait pas bien vue. Le maître le pressant de parler, il prétendit reconnaître Lou et n'en démordit plus. De son côté, le chef du district tenait à faire preuve de zèle, par considération pour le seigneur Kou. Il ordonna que l'accusé fût mis à la question la plus rigoureuse et, dans les souffrances intolérables de la torture, le malheureux Lou avoua

tout ce qu'on voulut : que la dame Kou lui avait remis de l'argent et des bijoux pour l'aider à offrir les présents de noces, qu'il avait été séduit par la beauté de la jeune fille et qu'il avait abusé d'elle, qu'il avait eu le tort de reparaître malencontreusement au bout de trois jours et qu'il avait ainsi causé la mort d'A-sieou, pénétrée de honte et de chagrin. Les aveux furent mis par écrit, et le juge formula cette sentence :

Entre Lou Hio-tseng et A-sieou, il y eut des paroles de mariage ; mais avant que les fiançailles ne fussent régulièrement arrêtées, Lou Hio-tseng s'est introduit dans la chambre de A-sieou, l'a séduite par la perspective du mariage et est ainsi l'auteur de sa mort. Conformément à la loi punissant le crime de séduction à l'égard d'une vierge, je le condamne à être étranglé.

Aussitôt, Lou Hio-tseng fut conduit dans la prison des condamnés à la peine capitale, et le chef du district adressa le rapport de cette affaire à son supérieur hiérarchique.

À la nouvelle du jugement rendu, la dame Kou fut terrifiée. Elle apprit que la vieille servante de Lou était elle-même tombée malade d'émotion, et que l'infortuné n'avait personne pour lui porter du riz dans sa prison. Elle ne pouvait douter de son innocence ; elle se reprochait d'être la seule coupable ; elle remit de l'argent à la gouvernante, en la chargeant de trouver un homme qui fût passer des secours au prisonnier. Enfin, à plusieurs reprises, elle supplia son époux de ne pas permettre que la sentence fût exécutée. Ces prières-là produisirent un effet tout contraire à celui qu'elle en espérait.

Des bonnes choses, on ne parle guère ;

Des mauvaises, la nouvelle a bientôt parcouru mille li.

Une plainte fut composée, qui se vendit dans les rues.

Cela ne fut pas non plus pour calmer le ressentiment du seigneur Kou. Il lui tardait que Lou Hio-tseng fût enfoui dans la terre des morts.

Ici se place l'entrée en scène d'un personnage digne d'attention. Il se nommait Tchîn Lien ; il était fils d'un docteur de la même promotion que

Kou le *kien-che*, qui l'appelait pour cette raison son neveu de promotion ¹, et il exerçait la haute charge de censeur impérial. Ce personnage important était jeune, actif, clairvoyant, aimant à réviser les causes obscures ; et justement il arrivait dans le Kiang-si, avec la mission d'examiner et de contrôler les derniers jugements qu'on y avait rendus. Kou le *kien-che* alla au-devant de lui, afin d'expliquer et de justifier par avance la condamnation de Lou Hio-tseng, qui lui tenait au cœur. Le censeur Tchîn Lien l'écouta sans le contredire, mais demeura impressionné par les propres discours de son oncle de promotion autrement que celui-ci ne l'imaginait.

À peu de jours de là, dans la ville de Kan-tcheou, le grand juge ouvrait ses assises. La frayeur régnait parmi tous les mandarins en fonctions du département, tenus de comparaître à l'audience avec les gens qu'ils avaient condamnés.

Tchîn Lien expédie d'abord quelques causes. Il arrive à celle de Lou Hio-tseng ; il lit attentivement le procès-verbal des aveux et, interrogeant le condamné :

— Les bijoux que l'on t'a donnés, les as-tu tous reçus, dès ta première visite ?

— L'humble serviteur n'a pas fait deux visites ; il n'en a fait qu'une seule.

— Cependant, je vois dans tes aveux qu'une première fois tu t'es rendu chez le seigneur Kou et que, trois jours après, tu y es retourné ; que signifie cela ?

— On m'a mis à la torture ; ces aveux ne sont pas sincères et la vérité la voici. Du vivant de mon père, il avait été convenu que j'épouserais la fille du seigneur Kou. Mon père, qui n'amassa aucune richesse dans l'exercice de ses fonctions, étant venu à mourir, sa perte nous réduisit à la pauvreté et les ressources me manquèrent pour procéder à la célébration des fiançailles. Le

¹ Les docteurs d'une même promotion se donnent le nom de frère.

seigneur Kou voulait rompre le projet de mariage. La dame Kou n'approuvait pas cette manière d'agir ; elle m'envoya secrètement son jardinier pour m'inviter à venir la voir, avec l'intention de me fournir elle-même les moyens de parer aux dépenses nécessaires. Je fus retenu à la campagne durant trois jours. Dans la seule visite que j'ai faite, je n'ai vu que la dame Kou. Quant au crime de séduction à l'égard de celle qui devait être ma femme, comment l'aurais-je commis alors que, de son vivant, je n'ai même pas connu son visage.

— Si tu n'as pas même vu la jeune fille de son vivant, qui donc t'as donné les bijoux qui lui appartenaient ?

— La jeune fille resta derrière le store, me reprochant d'être venu trop tard et d'avoir ainsi rendu notre mariage impossible. Ensuite, elle me fit porter par sa gouvernante les bijoux que j'ai reçus d'elle, en me disant de les accepter comme souvenir. Je croyais qu'on cherchait uniquement des prétextes pour me donner congé et je m'expliquais assez vivement avec ma future belle-mère, quand tout à coup A-sieou s'est retirée dans sa chambre et s'est ôtée la vie. Pourquoi ? Jusqu'à présent je ne l'ai pas compris.

— Selon ton dire, tu ne serais donc pas entré, un soir, par la petite porte du jardin ?

— Jamais, en vérité, je ne suis entré par le jardin.

À ce point de son interrogatoire, le censeur impérial pensa :

« Est-il à croire qu'on eût fait venir exprès ce jeune homme, si l'on n'avait à lui donner qu'une paire de boucles d'oreilles et deux épingles de mince valeur ? Pour que A-sieou ait parlé comme elle l'a fait, il faut que quelqu'un ait reçu précédemment d'autres objets de prix. Pour qu'elle se soit pendue de honte et de désespoir, il faut aussi que le crime de séduction ait été commis.

Alors il appela le jardinier :

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

— Quand tu est allé chez Lou Hio-tseng, l'as-tu vu ?

— Non, je ne l'ai pas vu.

— Si tu ne l'as pas vu quand tu es allé chez lui, comment as-tu pu reconnaître que l'homme que tu introduisais était bien lui ?

— Lui-même m'a dit qui il était, et qu'il venait par suite de l'invitation que je lui avais portée. Ma maîtresse m'avait donné l'ordre de l'introduire, je l'ai introduit. Comment supposer que les choses se soient passées autrement ?

— Combien de temps a duré sa visite ?

— J'ai appris qu'on l'avait retenu à dîner et qu'on lui avait fait de grands cadeaux. Enfin, il n'est parti qu'à la cinquième veille.

Lou Hio-tseng protestait contre la fausseté de cette déposition. Le censeur le fit retirer, puis, continuant à interroger le jardinier :

— Quand ce Lou est venu pour la seconde fois, est-ce encore toi qui l'as introduit ?

— La seconde fois, il est entré par la grande porte de la rue, et non par le jardin. Cela ne me regardait plus.

— Pourquoi, dès la première fois, n'est-il pas entré par la grande porte, et pourquoi te venait-il chercher à cette porte du jardin ?

— En même temps que la maîtresse m'avait chargé de lui remettre une lettre, elle m'avait recommandé aussi de lui dire qu'il devrait entrer par le jardin.

Le censeur donna l'ordre de ramener Lou Hio-tseng et lui demanda :

— On t'avait dit d'entrer par le jardin. Pourquoi es-tu venu par la grande porte de la rue ?

— J'ignorais quelles intentions on avait, en réalité, à mon égard. Cette petite porte détournée m'inspirait quelque méfiance. J'ai mieux aimé prendre droitement le grand chemin.

« Évidemment Lou Hio-tseng et le jardinier ne sauraient s'entendre, pensa Tchou Lien. Le mystère à découvrir est entre eux, mais en dehors d'eux. »

Indiquant du doigt Lou Hio-tseng au jardinier, il poursuivit :

— Celui qui arriva par le jardin avait-il bien cette figure ? Es-tu certain de le reconnaître ? Il faut me répondre sérieusement.

— Il faisait nuit déjà. Je n'ai pas pu distinguer assez nettement sa figure pour être sûr de le reconnaître aujourd'hui.

— Puisque Lou était absent, quand tu es allé chez lui, à qui as-tu remis la lettre ?

— Chez lui, il y avait une vieille servante. C'est à elle que j'ai remis la lettre et que j'ai fait les recommandations.

— À qui as-tu parlé encore de ta commission ?

— Je n'ai parlé à personne autre. La vieille était toute seule. Personne autre ne m'a vu ni entendu.

Le censeur réfléchissait :

« Comment pourrais-je condamner un homme sur des bases d'accusation si peu solides ? Et comment pourrais-je donner satisfaction à mon vieil oncle de promotion ¹ ?

Il voulait que la vérité se fit jour. Il questionna Lou de nouveau :

— Tu as dit que tu étais à la campagne. À quelle distance était-ce de la ville ? et quel jour as-tu reçu la lettre ?

¹ On trouvera sans doute bien étrange que ni la dame Kou, ni la gouvernante, ni les servantes, qui toutes avaient vu le premier comme le second visiteur et pouvaient dire si c'était ou non le même homme, ne soient appelées en témoignage par ce grand juge si désireux de découvrir la vérité. Cela tient à ce qu'en Chine, à cette époque du moins, les femmes n'étaient jamais appelées à témoigner en justice. De nos jours encore, le fait est rare et exceptionnel.

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

— La distance est de dix *li*. La lettre m'est parvenue le jour même de son envoi.

Le censeur frappa sur la table avec violence et s'écria :

— Tu dis que tu as attendu jusqu'au troisième jour avant de te rendre chez la dame Kou ; cela est faux. Recevant une invitation de si bon augure et n'ayant qu'une si courte distance à franchir, comment serais-tu resté trois jours inactif ? Il est évident que tu mens.

— Que le père calme sa colère et qu'il daigne m'écouter. Manquant de tout, j'étais allé dans la maison de ma tante pour demander un peu de riz. C'est là que la lettre me fut apportée ; et je voulais me rendre immédiatement à l'invitation qui m'était adressée. Malheureusement, je n'avais que des vêtements en lambeaux. Je priai mon cousin de me prêter un habillement propre. Il y consentit ; mais il s'absenta presque aussitôt, appelé par une affaire urgente. Il ne revint que le lendemain soir, et c'est ainsi que je perdis deux jours entiers.

— Ton cousin savait-il pour quel motif tu lui empruntais des habits ?

— Assurément, il le savait.

— Comment se nomme ton cousin ? Quelle profession exerce-t-il.

— Il se nomme Liang Chang-pin. Il est cultivateur.

Sur cette réponse, le censeur impérial Tchou Lien déclara que, pour ce jour-là, l'audience était close et la suite de l'enquête remise au lendemain.

Un esprit élevé comme une montagne ne se décide pas légèrement ;
Un cœur compatissant comme Bouddha attend que peu à peu la lumière se
fasse.

Ce procès émouvant trouble l'esprit des vieux et des jeunes.
L'innocence opprimée, hélas ! cela ne se voit que trop souvent.

Le lendemain, les huissiers du tribunal suspendaient une pancarte avec cette inscription :

Moi, censeur impérial, je me trouve atteint subitement par une indisposition. Que tous les mandarins retournent à leur poste respectif et vaquent aux affaires publiques, attendant que, par un ordre spécial, ils soient convoqués de nouveau.

Laissons les fonctionnaires de tout rang s'enquérir à l'envi de la santé du grand juge, et allons retrouver Liang Chang-pin dans sa maison. Depuis qu'il avait appris la condamnation à mort de Lou Hio-tseng, son cœur s'était singulièrement allégé et la respiration lui était revenue. Un jour, il entend du bruit devant sa porte ; il jette un coup d'œil au-dehors et voit un marchand d'étoffes revêtu d'une robe blanche ¹, coiffé d'un bonnet de deuil tout neuf. Le marchand, parlant le patois du Kiang-si et se disant du département de Nan-tchong, racontait qu'il avait eu l'intention de faire son commerce dans la contrée ; mais que, son père étant mort, il ne songeait qu'à reprendre en toute hâte la route de son pays. Il avait encore à vendre quelques centaines de pièces d'étoffe et cherchait quelqu'un pour les acheter au plus vite, même à très bas prix. Des acheteurs se présentaient, offrant de prendre deux ou trois pièces ; mais le marchand refusait de les satisfaire. Il répétait qu'à vendre au détail il dépenserait beaucoup trop de temps et que, ce qu'il voulait, c'était de vendre tout en bloc, dût-il perdre sur le marché. Le débat se prolongeant, Liang Chang-pin finit par sortir de son logis et par demander au marchand :

— Combien de pièces vous reste-t-il et quel est le prix que vous en voulez ?

— Il me reste plus de 400 pièces et je les donnerais pour deux cents taëls, dit le marchand.

— Un preneur pourrait se trouver ; mais à la condition de diminuer encore quelque chose.

¹ Une robe de deuil.

— Qu'on me mette l'argent dans la main, pour que je puisse partir à l'instant même, et je diminuerai encore de dix taëls.

Liang Chang-pin examinait les échantillons avec convoitise. Il se rendit sur le bateau, où les marchandises étaient emmagasinées ; il regardait et maniait vingt fois les mêmes étoffes, tournant autour des ballots et ne cessant de tout déprécier.

— Tu ne m'as pas l'air d'un acheteur sérieux, grommela le marchand. Tu mets le désordre dans mon bateau, et tu me fais perdre mon temps.

— Pourquoi donc ne serais-je pas un acheteur sérieux ?

— Montre-moi ton argent, si vraiment tu as l'intention d'acheter.

— Eh bien ! baissez encore un peu et voilà 80 taëls, que je vous offre, pour vous alléger de moitié.

— Cette offre est tout à fait ridicule. Comment ferais-je une remise plus forte, justement pour ne placer que la moitié de mes marchandises ? J'avais bien raison de dire que je perdais mon temps avec toi.

Et, se tournant vers le rassemblement qui s'était formé :

— Puisqu'il n'est personne à la porte du Nord, parmi tant de monde, pour acheter mon lot de 400 pièces, peut-être à la porte d'Orient serai-je plus heureux. Allons-y.

Liang Chang-pin, calculant le gain considérable que lui assurait un marché conclu à si bas prix, n'était pas homme à laisser partir le marchand.

— Vous vous montrez bien intraitable, reprit-il ; je cède donc et je prendrai tout, mais en ce cas-là quel sera votre dernier prix ?

— Si vraiment tu prends tout, je rabattrai 20 taëls.

Liang Chang-pin prétendait obtenir un rabais de 40 taëls ; le marchand s'y refusait absolument. Les assistants intervinrent, criant qu'il fallait

trancher la difficulté et fixer à 170 taels la somme à payer ; si bien que le vendeur finit par y consentir, à la condition toutefois d'être payé séance tenante.

— Je n'ai pas assez d'argent comptant pour solder une si grosse somme, dit Liang Chang-pin ; mais j'ai des bijoux. Les prenez-vous en compte.

Le marchand refusa d'abord ; puis, se ravisant tout à coup :

— Il faut en finir. Apporte tes bijoux ; je m'en arrangerai pourvu qu'ils soient estimés à leur juste valeur.

Liang Chang-pin invita le marchand à entrer dans sa maison. Les lingots, avec deux paires de tasses en argent, firent exactement 100 taëls. Ensuite on pesa des bijoux en or, jusqu'à représenter la valeur totale de 170 taëls. Le vendeur livra les étoffes, et l'acheteur ressentit la joie de l'homme qui vient de doubler son capital.

L'être cupide méconnaît toute prudence ; il est comme le serpent qui voudrait manger l'éléphant.

Heur et malheur sont d'ailleurs difficiles à prévoir ; c'est parfois la sauterelle qui se rend maîtresse de la cigale.

Or donc, ce marchand d'étoffes n'était autre que le censeur Tchou Lien. Ayant fermé son tribunal sous prétexte de maladie, il avait chargé secrètement un officier de l'armée attaché à sa personne, nommé Nié, de se procurer des étoffes, de louer un bateau et d'aller l'attendre dans le district de Che-cheng, où bientôt il l'avait rejoint, n'amenant avec lui qu'un petit domestique de toute confiance. Nié jouait le rôle de commis ; le petit domestique gardait le bateau ; aucune indiscretion n'était à craindre. Tels étaient les procédés surprenants dont le célèbre Tchou Lien faisait usage.

En rentrant de son bateau, le censeur prit un ordre d'arrestation tout préparé. Il chargea Nié de se saisir, sans aucun bruit, de Liang Chang-pin, et il écrivit une lettre au seigneur Kou, qu'il pria de venir le retrouver au tribunal.

On annonce que le grand juge est guéri et qu'il va siéger de nouveau. Avant que l'audience ne soit ouverte, Tchou Lien reçoit le seigneur Kou dans l'arrière-salle du prétoire ; il veut qu'il partage son déjeuner et lui verse du vin. Kou le *kien-che* ne manque pas de rappeler l'affaire dont il attend la conclusion avec tant d'intérêt.

— Justement, mon cher oncle de promotion, si je vous ai prié de revenir aujourd'hui, c'est pour que nous causions de ce procès qu'il s'agit de tirer au clair.

Disant cela, il ordonne à un petit serviteur d'apporter son coffre de voyage. Il en tire deux paires de tasses en argent et plusieurs bijoux en or, qu'il met sous les yeux du seigneur Kou.

— Comment ces objets sont-ils entre vos mains ? s'écrie le vieux mandarin très étonné. Ces vases d'argent m'appartiennent et voilà des bijoux qui appartiennent à ma femme.

— Dans ces objets est le secret de la mort de votre fille bien-aimée, répond Tchou Lien. Que mon oncle de promotion me permette de le quitter, pour reprendre mon audience, et qu'il veuille bien demeurer ici. Ses derniers doutes ne tarderont pas à se dissiper.

Ordre est transmis de laisser entrer le public. Les huissiers annoncent la continuation de l'affaire Lou. Le censeur appelle devant lui Liang Chang-pin et, sans préambule :

— Dans la maison du seigneur Kou, tu as accompli de belles choses.

Ces paroles font sur le misérable l'effet d'un coup de tonnerre dans un ciel bleu. Comme il se raidit, comme il cherche une réponse, les tasses d'argent avec les bijoux d'or lui sont brusquement présentés, et la même voix de tonnerre demande :

— D'où vient tout cela ?

Il lève la tête. Dans le grand juge, il reconnaît le marchand d'étoffes. Écrasé, bouche béante, il prononce ces seuls mots :

— J'ai mérité la mort.

— Je te fais grâce de la question, puisque tu avoues. Expose maintenant les circonstances détaillées du crime que tu as commis.

Le coupable, se voyant perdu, n'essaya d'user d'aucun subterfuge. Il raconta tout ce qu'on sait, sans rien déguiser de la vérité. Après que le procès-verbal de ses aveux eut été rédigé, le censeur voulut encore que le jardinier lui fût confronté.

— Regarde bien l'homme qui est devant toi, dit-il au vieux Ngeou. Est-ce lui que tu as introduit par la petite porte du jardin ?

Le vieux Ngeou fixa l'homme attentivement et répondit :

— Père, c'est lui ! c'est justement lui !

La lumière était complètement faite. Tchîn Lien ordonna aux satellites vêtus de noir d'enlever la cangue et les menottes que portait Lou Hio-tseng pour les appliquer à Liang Chang-pin, après que, séance tenante, il aurait reçu quatre-vingts coups de bâton. Ensuite, il rendit son arrêt ainsi motivé :

Liang Chang pin subira la peine capitale, par application de la loi qui punit de mort le crime de la séduction d'une vierge ; il sera livré au mandarin gouvernant son district, pour être gardé en prison jusqu'au jour de l'expiation.

Les quatre cents pièces d'étoffes seront vendues, pour le prix de leur vente être restitué au trésor.

L'argent, les tasses, les bijoux, retirés des mains du coupable, seront confiés au vieux jardinier Ngeou, pour être rendus à la dame Kou, tandis que Lou Hio-tseng conservera les boucles d'oreilles et les épingles de tête dont A-sieou lui a fait don.

Lou Hio-tseng est remis immédiatement en liberté.

L'innocent, qui revenait à la vie, salua et remercia son sauveur.

La vérité est apparue, aussi clairement que dans un miroir ;

L'un est joyeux de sa résurrection, un autre de recevoir la satisfaction qui lui était due.

La morte et le vivant ont obtenu justice ;

Le censeur a été clairvoyant comme un esprit du Ciel.

Kou le *kien-che*, de l'arrière-salle, avait tout entendu. Dès que Tchîn Lien sortit du prétoire, il courut au-devant de lui et, avec effusion, le complimenta :

— Sans votre admirable perspicacité, les mânes de ma fille seraient restés en souffrance ; mais par quels moyens avez-vous pu retrouver ces vases d'argent et ces bijoux ?

Le censeur le lui expliqua, à son grand étonnement et à sa grande admiration. Le seigneur Kou, toutefois, eut encore une pensée qui lui vint aux lèvres :

— La femme de Liang a dû connaître cette horrible affaire. Une partie des bijoux qui nous ont été enlevés demeure sans doute en sa possession. Ne pourrait-on pas aussi l'appeler et l'interroger ?

— Rien de plus facile, répondit Tchîn Lien.

Aussitôt, il expédia à Che-cheng un courrier porteur d'instructions conformes. Kou le *kien-che* remercia de nouveau son neveu de promotion, prit congé et s'en retourna.

Liang Chang-pin arriva dans la prison de Che-cheng, en même temps que l'ordre d'informer contre sa femme parvenait au mandarin de ce district. Le premier soin de celui-ci fut d'interroger le condamné.

— Comment se nomme ta femme ? A-t-elle eu connaissance de tes actions criminelles ?

Liang Chang-pin, dans son cœur, nourrissait la haine.

— Ma femme se nomme Tien, dit-il ; c'est elle-même qui, par l'amour du gain, m'a poussé à faire ce que j'ai fait.

Sur cette déclaration, le mandarin envoya chercher la dame Tien, afin qu'elle comparût devant lui. La jeune femme, qui n'avait plus ses parents, vivait auprès de son frère aîné appelé Tien Tchong-ouen, travaillant à l'aiguille avec sa belle-sœur pour gagner sa vie. Ce frère, par bonheur, fut instruit du danger qui la menaçait, au moment même où le mandat d'amener était délivré. Il courut la prévenir sans perdre un instant. Loin de partager la frayeur qui se lisait sur le visage de Tien Tchong-ouen, elle prit soin de le rassurer, disant qu'elle saurait bien conjurer le péril. Elle se cacha dans un palanquin, munie de son acte de répudiation, se fit conduire tout droit chez le père de A-sieou, et demanda à voir la dame Kou.

Cette visiteuse inattendue était grande et bien faite. La dame Kou eut un trouble des yeux ; il lui sembla que l'ombre de sa fille apparaissait.

— Qui êtes-vous ? s'écria-t-elle, sous l'emprise d'un étrange émotion.

L'inconnue était tombée à genoux. Elle répondit :

— Je m'appelle Tien ; j'étais la femme de Liang Chang-pin. Ayant horreur d'un tel mari, je l'avais quitté. Le chef de votre noble maison ignore cela. Il m'enveloppe dans un crime dont je suis innocente. Je vous conjure de me sauver.

En prononçant ces derniers mots, elle présenta l'acte de répudiation à la dame Kou et gémit tout en larmes :

— Mère, le père est bien dur pour moi ¹ !

Cette fois, la dame crut entendre la voix de sa fille bien-aimée. Elle fondit en larmes à son tour, et laissa échapper ces paroles inconscientes :

¹ Ces expressions *mère*, *père*, qui donnent lieu ici à une double entente, sont en chinois des façons de parler usuelles, d'inférieur à supérieur.

— Ma fille ! ma fille ! que me dis-tu ?

La suppliante continuait :

— Après avoir été trompée par un infâme, votre noble fille n'a pu supporter la vue de son véritable fiancé. Sa mort attesta la pureté de son âme. Qui aurait pensé que le père ne chercherait pas à découvrir la vérité par des informations précises, et qu'il irait jusqu'à mettre en péril la vie de l'infortuné Lou Hio-tseng ! Heureusement tout s'est éclairci très vite ; mais ce jeune homme est sans soutien, sans famille. Que ma mère songe au mal qu'on lui a fait ; qu'elle daigne parler au père pour qu'il ne soit pas abandonné ¹. Dans le séjour des neufs fontaines ², cette fille si regrettée en éprouvera du contentement.

Une scène de douleur et d'attendrissement se produisit alors, qui serait difficile à décrire. Saisie d'une crise nerveuse, la jeune femme avait perdu connaissance ; la dame Kou, troublée jusqu'au fond de l'âme, avait éclaté en sanglots. La gouvernante et toutes les servantes étaient accourues, s'efforçant de reconforter leur maîtresse et donnant des soins à l'étrangère pour la tirer de son évanouissement. Quand un peu de calme se fut rétabli, la dame Kou, considérant attentivement celle dont l'apparition lui avait, dès l'abord, causé une impression si vive, lui dit tout à coup :

— As-tu ton père et ta mère ?

— Hélas ! non, je les ai perdus tous deux.

— Moi, je n'ai plus d'enfant. En te voyant, il me semble que je revois ma fille. Veux-tu, par adoption, être pour moi une nouvelle fille ?

¹ Le texte dit littéralement que le mariage projeté ne doit pas être rompu, ce qui serait peu intelligible en français, après que la jeune fille est morte ; mais ce qui veut dire, chez les Chinois, où le principe de l'adoption est si large, que Lou Hio-tseng doit être traité comme un gendre posthume.

² L'Élysée des Chinois.

— Vous servir toute ma vie, pour moi ce serait le bonheur, répondit la jeune femme en s'inclinant profondément.

Ainsi des sentiments plus doux se firent jour et, quand le seigneur Kou rentra chez lui, il y trouva réfugiée la fugitive de Che-cheng dont lui-même avait sollicité l'arrestation ; mais, convaincu de son innocence par la preuve qui lui en était fournie, il écrivit au mandarin de Che-cheng une lettre dans laquelle il mit l'acte de répudiation, priant ce mandarin de cesser les poursuites et d'en aviser le censeur.

La sagesse et les vertus de la fille adoptive que sa femme s'était donnée surent bientôt toucher Kou le *kien-che* ; il voulut l'adopter aussi. Alors, la dame Kou, qui avait insisté déjà pour que Lou Hio-tseng fût considéré et traité par eux comme un véritable gendre, soumit à son mari cette proposition :

— Notre fille adoptive est jeune et belle. Pourquoi ne pas la donner en mariage à Lou Hio-tseng et continuer ainsi l'alliance traditionnelle ?

Le seigneur Kou pensait souvent aux maux qu'il avait fait subir injustement à Lou Hio-tseng. Il en avait de grands remords. Il approuva le projet de sa femme et, craignant que le jeune homme n'accueillît ces ouvertures avec défiance, il alla lui rendre visite, il le pria de lui pardonner et, ensuite seulement, il aborda la question qu'il avait en vue. Lou Hio-tseng commença par opposer des refus ; à la fin, cependant, le seigneur Kou insistant avec force, il se rendit. Les fiançailles se firent promptement et l'on choisit un jour heureux pour la célébration du mariage.

Kou le *kien-che*, dans sa conversation avec Lou Hio-tseng, avait parlé simplement d'une parente qu'il lui destinait et, de son côté, la dame Kou, annonçant à sa fille adoptive l'intention qu'elle avait de la marier à un jeune bachelier, ne s'était pas expliquée davantage. Les nouveaux fiancés étaient unis déjà quand ils apprirent, Lou Hio-tseng qu'il avait épousé celle qui avait été la femme de Liang Chang-pin, et la fille adoptive de la famille

Kin-kou ki-kouan
Douze nouvelles chinoises

Kou, qu'elle avait pour époux le gendre prédestiné de ses parents d'adoption.

Lou Hio-tseng et sa femme formèrent une très heureuse union. Ils pratiquèrent grandement la piété filiale et recueillirent l'héritage du seigneur Kou, qui n'avait pas d'autres enfants. Poussé et soutenu par son beau-père, le gendre, doué d'ailleurs d'un mérite réel, avait travaillé avec ardeur et passé de brillants examens ; il parvint aux plus hauts grades littéraires. De deux garçons qu'il eut, l'un porta le nom de Lou et l'autre prit celui de Kou, afin que les sacrifices aux ancêtres se perpétuassent dans les deux familles. Liang Chang-pin, au contraire, ne laissa pas de descendants.

Une nuit de joie criminelle a perdu celui qui l'avait cherchée ;
Le mariage prospère, l'union de longue durée ont été pour un autre.
Si quelqu'un, de nos jours, était capable d'imiter l'infâme Liang Chang-pin ;
Qu'il médite sur cet exemple, terrible enseignement du passé.

@